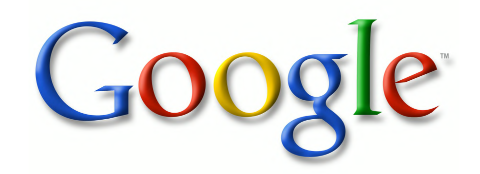
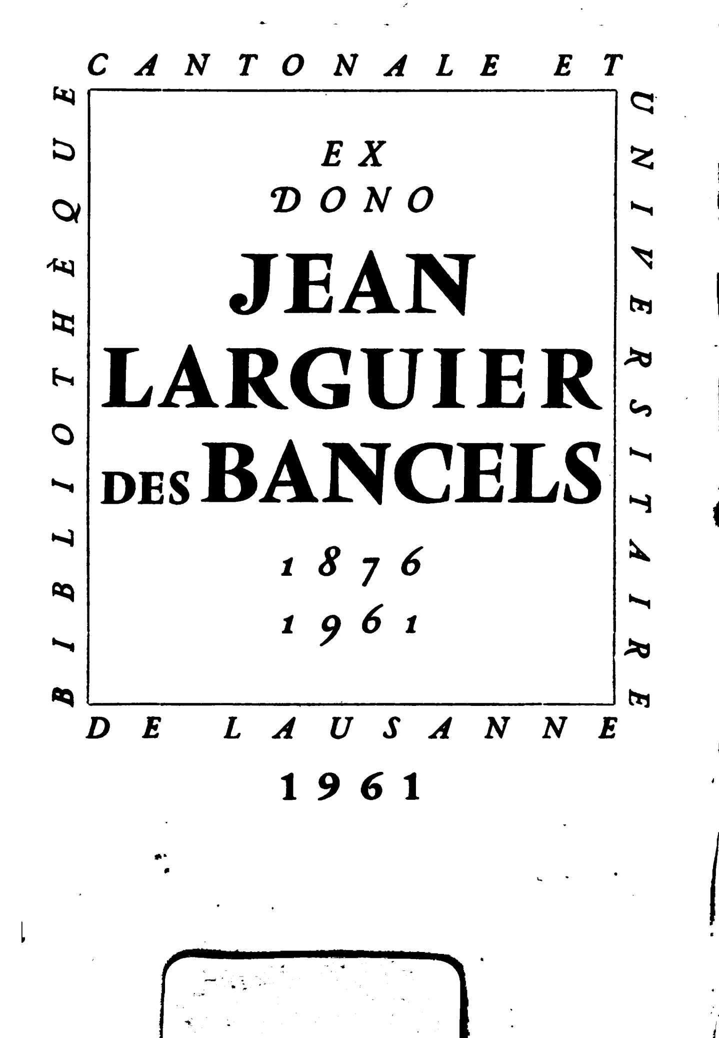



CANTONALE ET
UNIVERSITAIRE
DE LAUSANNE
BIBLIOTHÈQUE
EX
DONO
JEAN
LARGUIER
DES BANCELS
1876
1961

1961

# HISTOIRE

# ANCIENNE.

*TOME II.*

6

# HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

*Par* M. Rollin, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

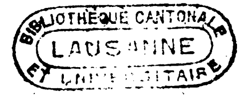


TOME SECOND.

DE BLONG Fils

A PARIS,
Chez Jacques Estienne, Libraire, rue saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XXX.
*Avec approbation & Privilége du Roy.*




DON

# AVERTISSEMENT
## de l'Auteur.

JE ME SUIS trouvé embarrassé dans ce volume à l'occasion de quelques morceaux d'histoire que j'ai donnés * ailleurs, qui reviennent ici, & y trouvent leur place naturelle. Le mieux eût peut-être été de les travailler de nouveau, & de les faire reparoître sous une nouvelle forme: mais je ne me suis point senti pour cela assez de fécondité d'invention, ni assez de variété de style; & d'ailleurs c'étoit un travail assez inutile. De renvoier le Lecteur à ces endroits, c'eût été couper mal-à-propos mon ouvrage, & donner un corps d'histoire imparfait & mutilé. J'ai donc pris le parti, & je ne l'ai point fait sans conseil, de remettre ici les endroits qui étoient nécessaires à la suite de mon histoire; & j'en userai ainsi dans la suite. Ce sera à peu près le tiers d'un volume qui se trouvera répandu dans cinq ou six autres.

* Dans le troisiéme volume de la maniére d'étudier, où je traite de l'histoire.

J'ai cru que le public me permettroit de me copier moi-même, d'autant plus qu'il m'a paru ne pas improuver la possession où je me suis mis de profiter même du travail des autres, & d'adopter tout ce qui me convient. Cette liberté que je me suis donnée, qui n'est pas fort honorable pour l'amour propre, mais qui est favorable à la paresse, contribue beaucoup à avancer & à orner mon ouvrage, qui par là se trouve rempli de beautés & de richesses que j'emprunte d'ailleurs. Mais je puis dire que mon ouvrage entier est de ce genre: car tout mon travail consiste à extraire des Auteurs anciens ce qui s'y trouve de plus beau, soit pour les faits, soit pour les réflexions, sans presque jamais y rien ajouter du mien.

On m'a fait, dans le * Journal des Sçavans de Paris, un reproche, qui me fait trop d'honneur pour n'y pas répondre: c'est sur l'exclusion que je parois avoir donnée dans mon plan à l'histoire Romaine, qu'on souhaiteroit que j'y eusse fait aussi entrer. J'avoue que je n'ai

* Journal du mois de Mars 1730.

eu aucune pensée de l'entreprendre. Ce n'est pas faute de goût ni d'estime pour cette partie de l'histoire ancienne, la plus riche de toutes en grands événemens, la plus variée, & la plus intéressante. Les secours infinis & d'un prix inestimable qu'on trouve dans les anciens sur cette histoire, seroient seuls capables de tenter un Ecrivain, & de l'engager dans ce travail quelque pénible qu'il soit. Mais il faudroit pour cela bien des années ; & je ne sai s'il y a eu de la sagesse à moi d'entreprendre, à l'âge où je suis, un ouvrage d'aussi longue haleine qu'est celui de l'histoire Grecque, sans y apporter d'autre préparation que celle d'une étude générale des Auteurs anciens, ordinaire aux personnes de ma profession, & faite sans aucun dessein particulier. Je sens bien que, pour réussir parfaitement dans cet ouvrage, il auroit été nécessaire d'emploier trois ou quatre ans à relire avec attention tous les Auteurs, & à faire des remarques par raport à mes vûes & à mon plan. Car quel-

quefois on trouve dans des endroits écartés, & qui n'ont aucun raport à la matiére qu'on traite, des faits très-curieux, & des réflexions importantes. Je n'ai point eu cet avantage, & n'ai pas cru devoir tarder si lontems à me mettre à mon ouvrage. Ce que je puis dire, c'est que par respect & par reconnoissance pour le Public, qui n'en paroit pas mécontent, je me hâte, autant qu'il m'est possible, de l'avancer, y donnant tout mon tems & tous mes soins, & écartant sévérement tout ce qui peut m'éloigner d'un travail, que je regarde comme faisant maintenant une partie essentielle de mon devoir & de ma vocation dans l'heureux loisir que la Providence m'a procuré depuis plusieurs années, & dont j'aurois pu profiter bien avantageusement, si la pensée de travailler à l'histoire ancienne m'étoit venue plûtôt.

HISTOIRE



# HISTOIRE DES ASSYRIENS.

## §. I.

### *DIVISION ET PLAN GENERAL de ce second Volume.*



LE SECOND Volume de l'Hiſtoire ancienne que je donne au public, peut ſe diviſer en trois parties, qui formeront autant de livres.

Dans la premiere, je traiterai du double empire des Aſſyriens de Ninive & de Babylone, du roiaume des Médes, & de celui des Lydiens.

La ſeconde renfermera l'hiſtoire

des commencemens du roiaume des Médes & des Perses conjointement depuis la prise de Babylone, sous Cyrus, Cambyse, & Smerdis le Mage, & sera, à proprement parler, l'histoire de Cyrus, qui en occupera la plus grande partie.

Dans la troisiéme, j'essaierai de tracer un plan général des différens Etats de la Grece, dont l'histoire, depuis le regne de Darius, se trouvera jointe & confondue avec celle des Perses, & dont il est par conséquent nécessaire de donner quelque légére idée aux Lecteurs avant que de passer plus loin.

## §. II.

### *Réflexion sur la variété des gouvernemens.*

La multiplicité de gouvernemens parmi les peuples dont j'ai à parler, offre d'abord aux yeux & à l'esprit un spectacle bien digne d'attention, & montre l'étonnante varieté que le souverain Maître du monde a mise dans les empires qui le partagent, par la différence d'inclinations & de mœurs qui se rencontre dans chacune des nations. On reconnoit en cela le caractere de la Divinité, qui toujours

semblable à elle-même dans tous ses ouvrages, se plait à y peindre sous mille différentes formes, & à y faire éclater sa sagesse infinie, & par une fécondité merveilleuse, & par une admirable simplicité: sagesse, qui de toutes les parties de l'univers, aussi bien que de toutes les productions de la nature, quoique multipliées & diversifiées en une infinité de maniéres, sait former un ouvrage unique, & composer un tout parfaitement régulier.

Dans l'Orient c'est le gouvernement Monarchique qui domine: lequel entraînant avec soi une pompe majestueuse & une hauteur presque inséparable de l'autorité souveraine, conduit naturellement à exiger des sujets un respect plus marqué, & une soumission plus entiere. A l'égard de la Grece, il semble qu'un souffle de liberté & un esprit républicain s'étoit répandu dans tout le pays, & avoit inspiré presque à tous les peuples qui l'habitoient un violent desir de l'indépendance, diversifiée néanmoins sous différentes sortes de gouvernemens, mais tous également ennemis de l'assujettissement & de la servitude. Ici

c'est le peuple qui commande, & c'est ce qu'on appelle *Démocratie* : là c'est l'assemblée des sages & des anciens, connue sous le nom *d'Aristocratie* : dans une autre république, c'est un petit nombre d'hommes choisis & puissans, & qui se nomme *Oligarchie* : dans quelques-unes c'est un mélange de toutes ces parties, ou de plusieurs d'entr'elles, & quelquefois même de la roiauté.

On sent bien que cette varieté de gouvernemens, qui tendent tous à une même fin quoique par des voies différentes, contribue beaucoup à la beauté de l'univers, & qu'elle n'a pu venir que de celui qui le gouverne avec une sagesse infinie, & qui met par tout un ordre & une symmetrie, dont l'effet est de lier toutes les parties entre elles, & par là de les rappeller toutes à l'unité. Car, bien que parmi ces différentes sortes de gouvernemens les uns soient préférables aux autres, il est vrai néanmoins de dire
Rom. 13, 1. *qu'il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, & que c'est lui qui a établi toutes celles qui sont sur la terre.* Tout usage de cette puissance, ni toute voie pour y entrer, ne sont pas de Dieu, quoique

toute puissance soit de lui: & si l'on voit ces gouvernemens dégénérer quelquefois en violence, en factions, en despotisme, en tyrannie, ce n'est qu'aux passions des hommes qu'il faut attribuer ces desordres, qui sont directement contraires à l'institution primitive des Etats, & qu'une sagesse supérieure sait faire rentrer dans l'ordre, en les faisant servir à l'exécution de ses desseins toujours pleins d'équité & de justice.

Ce spectacle, comme je l'ai déja dit, est bien digne de notre attention & de notre admiration; & il se dévelopera peu-à-peu à mesure que j'avancerai dans l'exposition de l'histoire ancienne, dont il fait ce me semble une partie essentielle. C'est pour y rendre les esprits attentifs, que je me croi obligé d'ajouter au récit des faits & des événemens ce qui regarde les mœurs & les coutumes des peuples, parce que c'est ce qui en fait connoître le génie & le caractere, & ce qu'on peut appeller en quelque sorte l'ame de l'histoire. Car n'y observer que les faits & les dates, sans porter plus loin sa curiosité ni ses vûes, ce seroit imiter l'imprudence

d'un voiageur, qui en parcourant beaucoup de pays, se contenteroit d'en connoître exactement la distance, de considérer la situation des lieux, les bâtimens des villes, les habillemens des peuples, sans se mettre en peine de converser avec les hommes, pour connoitre leur génie, leurs mœurs, leur caractere d'esprit, leurs loix, leur gouvernement. Homére, qui a eu dessein de nous donner dans la personne d'Ulysse le modéle d'un voiageur sage & intelligent, avertit dès le commencement de l'Odyssée, que son Héros, en visitant les villes, eut grand soin de s'informer des mœurs & des coutumes des peuples. Il en doit être de même de quiconque s'applique à l'étude de l'histoire.



## §. III.

### *Description Géographique de l'Asie.*

COMME l'Asie sera desormais le principal théatre de l'histoire où nous allons entrer, il ne sera pas hors de propos d'en donner d'abord une idée générale, qui en fasse connoitre au moins les provinces & les villes les plus considérables.

Les parties septentrionales & orientales de l'Asie sont moins connues dans l'histoire ancienne.

Au nord ou septentrion, sont LA SARMATIE ASIATIQUE, & LA SCYTHIE ASIATIQUE, qui répondent à la Tartarie. La Sarmatie est entre le fleuve *Tanais*, qui sépare l'Europe de l'Asie, & le fleuve *Rha* ou *Volga*. La Scythie se divise en deux parties, l'une en deça, l'autre au dela du mont *Imaus*. Les peuples de Scythie les plus connus sont les *Saques* & les *Massagetes*.

Les parties les plus orientales sont SERICA, le Catay; SINARUM REGIO, la Chine; INDIA, l'Inde. Cette derniere, anciennement, étoit plus connue que les autres. Elle se divisoit en deux parties: l'une en deça du *Gange*,

renfermée entre ce fleuve, & *l'Inde*, ce qui forme aujourd'hui les Etats du grand Mogol ; l'autre au dela du Gange.

Le reste de l'Asie, dont il est beaucoup plus parlé dans l'histoire, peut se diviser en cinq ou six parties, en allant d'orient en occident.

I. L'ASIE SUPERIEURE, qui commence au fleuve Indus. Les principales provinces sont, LA GEDROSIE ; LA CARMANIE ; L'ARACHOSIE ; LA DRANGIANE ; LA BACTRIANE, dont la capitale étoit *Bactre* ; LA SOGDIANE ; LA MARGIANE ; L'HYRCANIE, près de la mer Caspienne ; LA PARTHIE ; LA MEDIE, V. *Ecbatane* ; LA PERSE, V. *Persepolis*, *Elymais* ; LA SUSIANE, V. *Suses* L'ASSYRIE ; V. *Ninive*, située sur le Tigre. LA MESOPOTAMIE, entre l'Euphrate & le Tigre. LA BABYLONIE, V. *Babylone* sur l'Euphrate.

II. L'ASIE ENTRE LE PONT EUXIN ET LA MER CASPIENNE. On y peut distinguer quatre provinces. 1. LA COLCHIDE, le fleuve *Phasis*, & le mont *Caucase*. 2. L'IBERIE. 3. L'ALBANIE. Ces deux dernieres sont maintenant partie de la Georgie. 4. La

grande ARMENIE. Elle eſt ſéparée de la petite par l'Euphrate, de la Méſopotamie par le mont *Taurus*, & de l'Aſſyrie par le mont *Niphate*. Ses villes ſont, *Artaxate* & *Tigranoxerte*. Le fleuve *Araxe* la traverſe.

III. L'ASIE MINEURE. Elle ſe peut diviſer en quatre ou cinq parties, ſelon la différente ſituation de ſes provinces.

1. *Au ſeptentrion*, ſur le bord du Pont Euxin: LE PONT, ſous trois différens noms. Les villes ſont, *Trapezus*: aſſez près de la ſont les peuples appellés *Chalybes*, ou *Chaldei*. *Themiſcyra*, ville ſituée ſur le fleuve *Thermodoon*, & célebre par la demeure des Amazones. LA PAPHLAGONIE. LA BITHYNIE: V. *Nicée*, *Pruſe*, *Nicomédie*, *Calcédoine* vis-à-vis de Conſtantinople, *Héraclée*.

2. *A l'occident*, en deſcendant le long de la mer Egée: LA MYSIE, qui eſt double. LA PETITE, où ſont *Cyzique*, *Lampſaque*, *Parium*, *Abyde* vis-à-vis de Seſtos, dont elle n'eſt ſéparée que par le détroit des Dardanelles. *Dardanum*. *Sigeum*. *Ilion*, ou *Troie*; & preſque vis-à-vis, la petite île de *Ténédos*. Les rivieres ſont l'*Ae-*

*sepe, le Granic, le Simoïs.* Le mont *Ida.* Cette région est quelquefois appellée aussi la petite Phrygie, dont la *Troade* fait partie.

LA GRANDE MYSIE. *Antandre. Trajanople. Adramyte. Pergame.* Vis-à-vis de cette Mysie est l'île de LESBOS, dont les villes sont *Methymna*, patrie du célébre Arion, & *Mitylene*, qui a donné à l'île le nom de Mételin.

L'EOLIE. *Elée. Cumes. Phocée.*

L'IONIE. *Smyrne. Clazomene. Téos. Lebedus. Colophon. Ephése. Priene. Milet.*

LA CARIE. *Laodicée. Antioche. Magnésie. Alabande.* Le fleuve *Méandre.*

LA DORIDE. *Halicarnasse. Cnidus.*

Vis-à-vis de ces quatre dernieres contrées sont les îles CHIOS, SAMOS, PATHMOS, COS; & plus bas au midi, RHODE.

3. *Au midi*, le long de la mer méditerranée:

LA LYCIE. V. *Telmessus. Patara.* Riv. *Xanthus.* C'est ici que commence le mont *Taurus*, qui parcourt toute l'Asie dans sa longueur, & prend différens noms selon les différens pays où il passe.

LA PAMPHYLIE. *Perga. Aspendus. Sida.*

LA CILICIE. *Seleucie. Corycium. Tarse*, sur la riv. *Cydnus*. Vis-à-vis de la Cilicie est l'île de *Chypre*. Vil. *Salamis. Amathus. Paphos.*

4. *Le long de l'Euphrate* en remontant vers le Nord :

LA PETITE ARMENIE. *Comana. Arabisse. Melitene. Satala.* Riv. *Melas*, qui se jette dans l'Euphrate.

5. *Au milieu des terres :*

LA CAPPADOCE. V. *Neocesarée. Comana. Pompeia. Sebastia. Sebastopolis. Diocésarée. Césarée*, autrement *Mazaca. Tyane.*

LA LYCAONIE & L'ISAURIE. *Iconium. Isauria.*

LA PISIDIE. *Seleucie* & *Antioche* de Pisidie.

LA LYDIE. V. *Thyatire. Sardes. Philadelphie.* Riv. *Caystrus*, & *Hermus*, où se jette le *Pactole*. Mont. *Sipyle* & *Tmolus.*

LA GRANDE PHRYGIE. *Synnade. Apamée.*

IV. LA SYRIE, maintenant la Sourie ; appellée sous les Empereurs Romains l'*Orient* : dont les principales provinces sont :

1. LA PALESTINE. Ce nom est quelquefois donné à toute la Judée. V. *Jérusalem. Samarie. Césarée de Palestine.* Riv. *Le Jourdain.* On appelle aussi Palestine la contrée du pays de Chanaan qui s'étendoit le long de la mer méditerranée, dont les principales villes étoient *Gaze*, *Ascalon*, *Azoth*, *Accaron*, & *Geth*.

2. LA PHENICIE. V. *Ptolemaïde. Tyr. Sidon. Béryte.* Mont. *Liban*, & *Antiliban*.

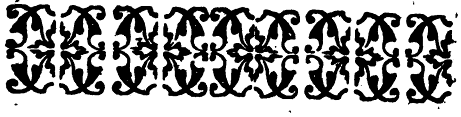
3. LA SYRIE proprement dite, ou L'ANTIOCHENE. V. *Antioche. Apamée. Laodicée. Seleucie.*

4. LA COMAGENE. V. *Samosate.*

5. LA COELE-SYRIE. V. *Zeugma. Thapsacus. Palmyre. Damas.*

V. L'ARABIE. PETRE'E. V. *Petra. Bostra.* Mont. *Casius.* DESERTE. HEUREUSE.





LIVRE TROISIEME.

# HISTOIRE DES ASSYRIENS.

CE TROISIEME Livre renfermera, comme je l'ai déja marqué, l'hiſtoire de l'empire des Aſſyriens tant de Ninive que de Babylone, du roiaume des Médes, & de celui des Lydiens.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Premier Empire des Aſſyriens.*

L'EMPIRE des Aſſyriens a été ſans contredit l'un des plus puiſſans empires du monde. Les Auteurs ſe partagent en deux ſentimens principaux ſur le tems qu'il a ſubſiſté. Les uns, comme Ctéſias, ſuivi en cela par Juſtin, lui donnent treize cens ans de durée : les autres ne lui en donnent

que cinq cens vingt, & c'est ce que pense Hérodote. L'affoiblissement, & peut-être même l'interruption du pouvoir dans ce vaste empire, ont pu donner lieu à cette différence de sentimens, ce qui semble pouvoir aussi en quelque sorte les concilier.

L'histoire de ces tems reculés est si obscure, les monumens qui nous l'ont conservée si opposés entr'eux, les systêmes des * modernes sur cette matiere si différens les uns des autres, qu'il est difficile de donner aucun sentiment comme certain & incontestable. Au défaut de la certitude, je croi qu'un lecteur raisonnable peut se contenter de la vraisemblance; & il me semble qu'on ne peut gueres se tromper en donnant à l'empire des Assyriens la même antiquité qu'à la ville de Babylone qui en étoit la capitale. Or l'Ecriture sainte nous apprend que celle-ci fut bâtie par Nemrod, qui fut certainement un grand conquérant, &, selon toutes les apparences,

* *Ceux qui voudront approfondir cette matiere pourront lire les dissertations de M. l'Abbé Banier, & de M. Freret sur l'empire des Assyriens dans les Mémoires de l'Academie des belles lettres, les premieres Tome III, & les autres Tome V. Et ce qu'a écrit sur ce sujet le R. Tournemine dans son édition de Ménochius.*

le premier & le plus ancien de tous ceux qui ont ambitionné ce nom.

Les Babyloniens, comme Callisthene, philosophe de la suite d'Alexandre, l'écrivit à Aristote, comptoient au moins 1903 ans d'antiquité lorsque ce Prince entra triomphant dans Babylone ; ce qui fait remonter son origine à l'an du monde 1771, c'est-à-dire 115 ans après le déluge. Ce calcul, à peu d'années près, revient au tems où nous croions que Nemrod en jetta les fondemens. Ce témoignage de Callisthene, dont il n'est point parlé ailleurs, paroit suspect à quelques Savans : mais sa conformité avec l'Ecriture doit le rendre respectable.

*Porphyr. apud Simplic. in lib. 2. de cael.*

C'est sur ces conjectures que je croi pouvoir donner Nemrod pour fondateur au premier empire des Assyriens, qui subsista avec plus ou moins d'éclat & d'étendue * pendant plus de 1450 ans depuis lui jusqu'à Sardanapale qui en fut le dernier roi, c'est-à-dire depuis l'an du monde 1800 jusqu'à l'an 3257.

* *Je m'éloigne ici du sentiment d'Usserius mon guide ordinaire, pour ce qui regarde la durée de l'empire des Assyriens, qu'il suppose avec Hérodote n'être que de 520 ans : mais je tire de lui les dates du tems où Nemrod a vécu, & de celui où Sardanapale est mort.*

AN. DU M. 1800. AVANT J. C. 2204.

NEMROD. C'eſt le même que Bélus *, qui fut depuis honoré ſous ce nom comme une divinité.

* Bélus, ou Baal, ſignifie Maître.

Il étoit fils de Chus, petit-fils de Cham, & arriére petit-fils de Noé. *C'étoit*, dit l'Ecriture ſainte, *un violent chaſſeur devant le Seigneur.* Il avoit deux vûes en s'appliquant à ce pénible & dangereux exercice. La premiere étoit de s'attirer l'affection des peuples, qu'il délivroit & de la crainte & de l'attaque des bêtes farouches. La ſeconde, d'exercer à la chaſſe beaucoup de jeunes gens, de les endurcir au travail, de les accoutumer à une eſpece de diſcipline & d'obéiſſance, de les former à l'uſage des armes, & de faire ſervir à des deſſeins plus ſérieux que la chaſſe, des hommes qu'il auroit aguéris ſous ce prétexte, & qui ſeroient accoutumés à ſes ordres.

Gen. ch. 10.

L'hiſtoire ancienne a conſervé quelques veſtiges de cet artifice de Nemrod, qu'elle a confondu avec Ninus ſon fils. Car Diodore en parle en ces termes: » Ninus, le plus ancien » des rois d'Aſſyrie dont il ſoit parlé » dans l'hiſtoire, a fait de grandes » choſes. Etant naturellement belli- » queux, & zélé pour la gloire qui eſt

Lib. 2. pag. 90.

le fruit de la vertu, il arma un nombre considérable de jeunes gens robustes & courageux comme lui, les forma lontems par de durs & de pénibles exercices, & par là les accoutuma à supporter avec patience les fatigues de la guerre, & à en affronter les dangers avec courage & intrépidité. «

Ce qu'ajoute Diodore, que Ninus fit alliance avec le roi des Arabes en unissant ses troupes aux siennes, est un reste de l'ancienne tradition, qui nous apprend que les enfans de Chus, & par conséquent freres de Nemrod, s'établirent tous dans l'Arabie le long du golfe Persique depuis Hévila jusqu'à l'océan, & qu'ils étoient assez ses voisins pour le secourir & en être secourus. Et ce que le même Historien dit de Ninus, qu'il fut le premier roi des Assyriens, répond précisement à ce que dit l'Ecriture de Nemrod, qu'*il commença à être puissant sur la terre*: c'est-à-dire qu'il s'y établit, qu'il y bâtit des villes, qu'il subjugua ses voisins les plus proches, qu'il réunit ces différens peuples sous une même autorité par des loix communes & par une même police, & qu'il en for- *Ibid.*

ma un Etat, qui pour ces premiers tems étoit d'une étendue assez considérable, quoique bornée aux rives de l'Euphrate & du Tigre ; & qui dans les siecles suivans sut prendre peu à peu de nouveaux accroissemens, & vint à bout de pousser fort loin ses conquêtes.

Gen. 10. 10. *La ville capitale de son roiaume*, dit l'Ecriture, *fut Babylone*. Les Historiens profanes attribuent presque tous à Sémiramis la fondation de Babylone : [a] d'autres la donnent à Bélus. Il est visible que les uns & les autres se trompent, s'il est question du premier fondateur de cette ville. Car elle ne doit son commencement ni à Sémiramis, ni à Nemrod, mais à la folle vanité de ceux dont l'Ecriture dit qu'ils voulurent bâtir une tour & une ville, qui rendissent leur mémoire immortelle. (Gen. 11. 4.)

*Hist. Jud. lib. 1. cap. 4.* Joseph rapporte, sur le témoignage d'une Sibylle qui doit être fort ancienne, & dont on ne peut attribuer les fictions au zéle imprudent de quelques chrétiens, que des tourbillons &

[a] Semiramis eam condiderat, vel, ut plerique tradidere, Belus; cujus regia ostenditur. *Q. Curt. lib. 5. cap. 1.*

des vens impétueux envoiés par les dieux, renverſérent la tour. Si cela étoit, la témérité de Nemrod feroit encore plus grande d'avoir rebâti une ville & une tour, que Dieu même auroit renverſée avec de ſi grandes marques de ſa colere. Mais l'Ecriture ne dit rien de tel; & il y a bien de l'apparence que l'ouvrage demeura où il en étoit lorſque Dieu le fit ceſſer par la diviſion des langues, & que la tour conſacrée à Bélus, dont Hérodote fait la deſcription, étoit celle que les enfans des hommes avoient prétendu élever juſques au nues. *Lib. 1. cap. 181.*

Il eſt encore fort vraiſemblable que ce ridicule deſſein aiant été déconcerté par un prodige inoui dont Dieu ſeul pouvoit être l'auteur, tout le monde abandonna un lieu qui lui avoit déplu, & que Nemrod fut le premier qui l'environna de murailles, y établit ſes amis & ſes confédérés, & ſe ſoumit tous les environs, commençant par là ſon empire, mais ne l'y bornant pas: *Fuit principium regni ejus Babylon.* Les autres villes que nomme ici l'Ecriture étoient dans la terre de Sennaar, qui eſt certainement la province dont Babylone devint la métropole.

De ce pays il passa dans celui qui est appellé Assyrie, & y bâtit Ninive; *De terra illa egressus est Assur, & ædificavit Niniven.* C'est le sens que plusieurs Savans donnent au mot d'*Assur*, en le regardant comme celui d'une province, & non comme celui du premier homme qui l'avoit occupée, comme s'il y avoit, *egressus est in Assur, in Assyriam:* & ce sens paroit le plus naturel pour plusieurs raisons qu'il n'est pas nécessaire de raporter ici. Le pays d'Assyrie est marqué dans un prophete par ce caractere particulier, d'être la terre de Nemrod: *Et pascent terram Assur in gladio, & terram Nemrod in lanceis ejus; & liberabit ab Assur, cùm venerit in terram nostram.* Il tiroit son nom d'Assur fils de Sem, qui sans doute s'y étoit établi avec sa famille, & qui en fut apparemment chassé, ou assujetti par l'usurpateur Nemrod.

Gen. 10. 11. — Mich. 5. 6.

Celui-ci s'étant emparé des provinces d'Assur, ne les ravagea pas en tyran, mais les remplit de villes, & se fit aimer de ses nouveaux sujets avec autant de passion que des anciens; en sorte que les Historiens, qui n'ont pas assez approfondi ce point, ont cru qu'il s'étoit servi des Assyriens pour

Gen. 10. v. 11. 12. — Diod. lib. 2. pag. 90.

se soumettre les Babyloniens. Il bâtit entre autres une ville superbe, qu'il appella Ninive, du nom de son fils Ninus, pour immortaliser par là sa mémoire. Ce fils à son tour, plein de vénération pour son pere, voulut que ceux qui l'avoient eu pour roi, l'adorassent comme leur Seigneur, & portassent les autres peuples à lui rendre le même culte. Car il paroit certain que Nemrod est le fameux Bélus des Babyloniens, le plus ancien roi que les peuples aient adoré pour ses grandes actions, & qui ait montré aux autres hommes le chemin à cette sorte d'immortalité que les qualités humaines peuvent donner.

Je me réserve à parler de la grandeur & de la puissance des villes de Babylone & de Ninive sous les rois aux quels les auteurs profanes en attribuent l'établissement, parce que l'Ecriture n'en dit presque rien. Ce silence, dont notre curiosité a peine à s'accommoder, peut devenir fort instructif pour notre piété. L'écriture a placé exprès Nemrod & Abraham fort près l'un de l'autre, afin que nous vissions dans le premier ce que les hommes admirent & ce qu'ils souhaitent, &

dans le second ce que Dieu approuve, & ce qu'il juge digne de sa complaisance & de son amour.[a] Ces deux hommes si différens sont les deux premiers citoiens de deux cités opposées, fondées par des amours contraires, dont l'un est l'amour de soi-même & des biens temporels porté jusqu'au mépris de Dieu, & l'autre est l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi-même.

NINUS.

J'AI déja remarqué que la plûpart des Auteurs profanes le regardent comme le premier fondateur de l'empire des Assyriens, & par cette raison lui attribuent une grande partie des actions de Nemrod ou Bélus son pere.

*Diod. lib. 2. pag. 90-95.*

Dans le dessein qu'il avoit de porter au loin ses conquêtes, il commença par se préparer des troupes & des officiers capables de seconder ses desseins. Soutenu du puissant secours des Arabes ses voisins, il se mit en campagne, & dans l'espace de dix-sept ans fit la conquête d'une infinité de pays depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde & la Bactriane qu'il n'osa pas encore attaquer.

a Fecerunt civitates duas amores duo: terrenam scilicet amor sui usque ad contemtum Dei, coelestem verò amor Dei usque ad contemtum sui. *S. Aug. de Civ. Dei, lib. 14. cap. 28.*

A son retour, avant que d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il voulut immortaliser son nom par l'établissement d'une ville qui répondît à la grandeur de sa puissance : il l'appella Ninive, & la bâtit sur le bord oriental du* Tigre. Peut-être ne fit-il qu'achever l'ouvrage que son pere avoit commencé. Son dessein, dit Diodore, fut de rendre Ninive la plus grande & la plus célébre ville du monde, & d'ôter à ceux qui viendroient après lui l'espérance & le moien d'en bâtir jamais une pareille. Et il ne fut point trompé dans ses vûes : car jamais ville n'a eu tant d'étendue que celle-ci. Elle avoit 150 stades (sept lieues & demie) de longueur, sur 90 stades (4 lieues & demie) de largeur : & par conséquent elle faisoit un quarré long. Elle avoit de circuit quatre cens quatre-vingts stades, qui font vingt-quatre lieues. De là vient que dans Jonas il est dit que *Ninive était une grande ville qui avoit trois jours de chemin*, ce qui peut s'entendre de son circuit. ** Les murs avoient cent Jon. 3. 3.

* *Diodore dit que ce fut sur le bord de l'Euphrate, & en parle ainsi en plusieurs endroits, mais il se trompe.*

** *Il est difficile de croire qu'il n'y ait pas de l'exagé-*

piés de hauteur ; & une épaisseur si considérable, qu'on pouvoit y conduire à l'aise trois chars de front. Ils étoient revétus & fortifiés de quinze cens tours, hautes de deux cens piés.

Après avoir achevé ce grand ouvrage, il reprit son expédition contre les Bactriens. Son armée, au raport de Ctésias, étoit de dix sept cens mille hommes de pié, de deux cens mille chevaux, & de près de seize mille chariots armés de faulx. Diodore ajoute que cela ne doit pas paroître incroiable, puisque, pour ne point parler des armées innombrables de Darius & de Xerxès, sous Denys le Tyran la seule ville de Syracuse mettoit sur pié six-vingts mille hommes d'infanterie, & douze mille de cavalerie, sans compter quatre cens vaisseaux bien équipés : & que peu de tems avant Annibal, l'Italie, en comptant les citoiens & les alliés, pouvoit armer près d'un million d'hommes. Ninus se rendit maître d'un grand nombre de villes, & enfin

*vation dans ce que dit ici Diodore de l'étendue de Ninive. C'est ce qui a porté plusieurs Savans à diminuer l'évaluation du stade de près de la moitié, en mettant quinze stades pour le mille Romain, au lieu qu'on n'en met ordinairement que huit.*

s'attacha

s'attacha au siége de Bactre capitale du pays. Il y auroit peut-être vû échouer tous ses efforts sans le secours & l'industrie de Sémiramis, femme d'un de ses premiers Officiers, laquelle étoit d'un courage extraordinaire, & n'avoit rien de la foiblesse de son sexe. Elle étoit née à Ascalon, ville de Syrie. Je ne croi pas devoir raporter ici ce que Diodore raconte de sa naissance, & de la maniére miraculeuse dont elle fut nourrie par des colombes, cet historien même regardant tout ce récit comme fabuleux. Sémiramis fournit à Ninus le moien d'attaquer & de prendre la citadelle, & par là de se rendre maître de la ville, où il trouva des trésors immenses. Le mari de Sémiramis s'étant donné la mort à lui-même pour prévenir l'effet des terribles menaces du Roi, qui avoit conçu une violente passion pour sa femme, il l'épousa.

De retour à Ninive, il en eut un fils, qu'il nomma Ninyas. Bientôt après il mourut, & laissa à la Reine le gouvernement du roiaume. Elle lui éleva un superbe tombeau, qui subsista encore lontems après la ruine de Ninive.

Plut. in Moral. pag. 753. Je ne trouve nulle vraisemblance à ce que disent quelques Auteurs de la maniére dont Sémiramis monta sur le trône. Si on les en croit, sûre des Grands de l'Etat, que ses bienfaits ou ses promesses lui avoient attachés, elle supplia son mari avec les plus vives instances de vouloir bien lui confier pour cinq jours la puissance souveraine. Il se rendit à ses prieres, & toutes les provinces de l'empire eurent ordre d'obéir à Sémiramis. On n'exécuta cet ordre que trop exactement pour l'infortuné Ninus, qui fut mis à mort ou sur le champ même, ou après quelques années de prison.

SEMIRAMIS.

Diod. l. 2. pag. 95. CETTE Princesse ne songeoit qu'à immortaliser son nom, & à couvrir la bassesse de sa naissance par la grandeur de ses entreprises. Elle se proposa de surpasser en magnificence ses prédécesseurs, & * bâtit Babylone, aiant emploié à la construction de cette ville superbe deux millions d'hommes qu'elle ramassa de toutes

* *On ne doit pas être surpris de voir que la fondation d'une même ville soit attribuée à différentes personnes. C'est un langage assez commun, même dans les Auteurs profanes, de dire qu'un Prince a bâti une ville, soit qu'il l'ait fondée le premier, soit qu'il l'ait embellie & augmentée.*

les parties de son vaste empire. Quelques-uns de ses successeurs s'appliquerent encore à orner & à embellir cette ville par de nouveaux ouvrages. Je les réunirai tous ici, pour en donner d'abord une idée plus juste & plus suivie.

Les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse, sont les murailles de la ville ; les quais & le pont ; le lac, les digues, & les canaux faits pour la décharge du fleuve ; les palais & les jardins suspendus ; enfin le temple de Bel: ouvrages d'une magnificence qu'on a peine à comprendre. M. Prideaux a traité cette matiére avec beaucoup d'étendue & d'érudition : je n'ai presque fait ici que le copier ou l'abréger.

I. *Les murailles.*

BABYLONE étoit située dans une vaste plaine, dont le terroir étoit extrêmement gras & fertile. Ses murailles étoient d'une grandeur prodigieuse. Elles avoient cinquante coudées d'épaisseur, qui font douze toises & demie ; deux cens de hauteur, qui font 50 toises ; & quatre cens quatre-vingts stades de circuit, qui font vingt quatre lieues. Elles formoient un

*Herod. lib. 1. cap. 178-180. Diod. lib. 2. pag. 95. 96. Q. Curt. l. 5. c. 1.*

quarré parfait, dont chaque côté étoit de six vingts stades, c'est-à-dire de six lieues. Elles étoient toutes bâties de larges briques, cimentées de bitume, liqueur épaisse & glutineuse qui sort de terre dans ce pays-là, qui lie plus fortement que le mortier, & qui devient beaucoup plus dur que la brique ou la pierre à qui elle sert de ciment.

Ces murailles étoient entourées d'un vaste fossé, rempli d'eau, & revétu de briques des deux côtés. La terre qu'on en avoit tirée en le creusant, avoit été emploiée à faire les briques dont les murailles étoient construites.

Chaque côté de ce grand quarré avoit vingt-cinq portes d'airain massif, ce qui en tout en faisoit cent. D'où vient que lorsque Dieu promit à Cyrus la conquête de Babylone, il
Isai. 45. 2. lui dit : *Je marcherai devant vous, & je romprai les portes d'airain.* Entre ces portes, & aux angles de chaque quarré, il y avoit plusieurs tours, élevées dix piés plus haut que les murailles.

Des vingt cinq portes de chaque côté du quarré partoient autant de rues, qui aboutissoient aux portes du côté

opposé : de ſorte qu'il y avoit en tout cinquante rues, qui ſe coupoient à angles droits. Elles étoient bordées de maiſons qui avoient trois ou quatre étages, & dont le devant étoit orné de toutes ſortes d'embelliſſemens. Ces maiſons n'étoient point contigues, aiant de chaque côté un vûide qui les ſéparoit les unes des autres ; & on avoit laiſſé auſſi une grande diſtance entre elles & les murs de la ville. Ainſi Babylone étoit plus grande en apparence qu'en réalité, près de la moitié de la ville étant occupée par des jardins, & par des terres qu'on labouroit & qu'on enſemençoit, comme nous l'apprend Quinte-Curſe. *Q. Curt. l. 5. cap. 1.*

II. *Quais & Pont.*

UNE BRANCHE de l'Euphrate traverſoit cette grande ville du nord au midi. On bâtit de chaque côté de la riviére, pour lui ſervir de quai, une grande muraille de brique & de bitume, de la même épaiſſeur que les murs de la ville. On y mit des portes d'airain vis-à-vis de toutes les rues qui coupoient le fleuve, avec des deſcentes qui y conduiſoient, & dont les habitans avoient accoutumé de ſe ſervir pour paſſer en bateau d'un bord *Herod. l. 1. n. 180. & 186. Diod. l. 2. p. 96.*

à l'autre, n'aiant pas d'autre paſſage ſur le fleuve avant que le pont eût été conſtruit. Ces portes étoient ouvertes pendant le jour, mais la nuit on les tenoit fermées.

Le pont ne le cédoit pour la beauté à aucun des autres ouvrages. Il avoit un * ſtade, c'eſt-à-dire cent quatre toiſes de long, ſur trente piés de large. Les arches étoient bâties de groſſes pierres qu'on avoit liées enſemble avec des chaines de fer & du plomb fondu. Lorſqu'il s'étoit agi de le conſtruire, on avoit détourné le cours du fleuve, & mis ſon lit à ſec, pour d'autres raiſons encore, comme je le dirai bientôt : & comme tout étoit préparé de loin, le pont fut conſtruit pendant cet intervalle, auſſi-bien que les quais dont j'ai parlé.

III. *Lac, digues, canaux faits pour la décharge du fleuve.*

CES TRAVAUX, objets de l'admiration des plus habiles connoiſſeurs, avoient encore plus d'utilité que de magnificence. A l'approche de l'été, le ſoleil venant à fondre les neiges des montagnes d'Arménie, il en naît une

*Strab. l. 16. p. 740. Plin. l. 5. c. 26.*

* *Diodore dit que ce pont avoit cinq ſtades de longueur, ce qui fait un quart de lieue : mais cela ne peut être, puiſque l'Euphrate n'avoit qu'un ſtade de largeur ſelon Strabon. liv. 16. pag. 738.*

grande crûe d'eaux dans les mois de Juin, Juillet, & Août, qui se jettant dans l'Euphrate lui font franchir ses bords dans cette saison, de la même maniére que le Nil se déborde en Egypte. Comme la ville & le pays en souffroient beaucoup de dommage, pour y remédier on fit tirer fort haut au dessus de la ville deux canaux artificiels pour détourner ces eaux débordées dans le Tigre avant qu'elles fussent parvenues à Babylone. *Abyd. apud Euseb. Præp. Evang. lib. 9.*

Afin que le pays fût encore plus en sûreté contre les inondations, on fit construire une prodigieuse digue de brique cimentée de bitume des deux côtés du fleuve pour le retenir dans son lit, laquelle s'étendoit depuis la tête des canaux artificiels jusques à la ville, & un peu au dessous. *Abyd. ibid. Herod. l. 1. c. 185.*

Pour faciliter la construction de la plûpart des ouvrages dont nous avons parlé, il avoit falu détourner le cours de la riviere. On avoit pour cela creusé à l'occident de Babylone un grand lac, qui, selon Hérodote, avoit quatre cens vingt stades en quarré, c'est-à-dire vingt & une lieues, & trente-cinq piés de profondeur, ou, selon Mégasthene, soixante quinze piés. Le

fleuve fut conduit tout entier dans ce vaſte lac par un canal qu'on avoit coupé à ſon bord occidental : & lorſque tous les ouvrages furent finis, on le fit rentrer dans ſon lit ordinaire. Cependant de peur que l'Euphrate, dans le tems de ſes crues, n'inondât la ville par les portes qui y conduiſoient, on conſerva le lac avec ſon canal. L'eau qui y étoit conduite & reçue dans le tems des débordemens, y étoit conſervée comme dans un réſervoir commun, d'où on la tiroit par le moien des écluſes dans les tems convenables pour arroſer les terres voiſines. Ce lac ſervoit donc en même tems à défendre le pays contre les inondations, & à le fertiliſer. Je raporte ce qu'ont dit les anciens des merveilles de Babylone : mais il y en a que j'ai de la peine à concevoir ; & de ce nombre eſt la vaſte étendue du lac que je viens de décrire.

Béroſe, Mégaſthene, & Abydene, cités par Joſephe & par Euſebe, font Nabucodonoſor auteur de preſque tous ces ouvrages : mais Hérodote attribue le pont, les deux quais de la riviere, & le lac à Nitocris, belle-fille de ce Monarque. Peut-être que Nito-

cris mit la derniére main à ce que son beau-pere avoit laissé imparfait à sa mort : ce qui lui a valu chez cet historien l'honneur de toute l'entreprise.

IV. *Palais. Jardins suspendus.*

Aux deux extrémités du pont il y avoit deux palais, qui communiquoient ensemble par une voute qu'on avoit construite sous le lit du fleuve pendant qu'il étoit à sec. Le vieux palais des rois de Babylone, situé au côté oriental du fleuve, avoit trente stades de circuit : c'est-à-dire une lieue & demie. Tout près de là étoit le temple de Bél, dont nous parlerons bientôt. Le nouveau palais, situé vis-à-vis de l'autre au côté occidental du fleuve, avoit soixante stades de circuit, qui font trois lieues. Il étoit environné d'une triple enceinte de murailles, séparées l'une de l'autre par un espace assez considérable. Ces murailles, aussi bien que celles de l'autre palais, étoient embellies d'une infinité de sculptures qui représentoient au naturel toutes sortes d'animaux. On y voioit sur tout une chasse, où Sémiramis de dessus son cheval lançoit un javelot contre un léopard, & où Ninus son mari perçoit un lion. *Diod. l. 2. p. 96. & 97.*

*Diod. p. 98. 99. Strab. l. 16. pag. 738. Curt. l. 5. c. 1.*

Dans ce dernier palais étoient ces jardins suspendus, si renommés parmi les Grecs. Ils formoient un quarré, dont chaque côté avoit quatre cens piés. Ils étoient élevés, & formoient plusieurs larges terrasses posées en forme de théatre, dont la plus haute égaloit la hauteur des murs de la ville. On montoit d'une terrasse à l'autre par un escalier large de dix piés. La masse entiere étoit soutenue par de grandes voutes bâties l'une sur l'autre, & fortifiée d'une muraille de vingt-deux piés d'épaisseur qui l'entouroit de toutes parts. Sur le sommet de ces voutes on avoit posé de grandes pierres plates de seize piés de long, & de quatre de large. On avoit mis par dessus une couche de roseaux enduits d'une grande quantité de bitume, sur laquelle il y avoit deux rangs de brique liés fortement ensemble avec du mortier. Tout cela étoit couvert de plaques de plomb: & sur cette derniere couche étoit posée la terre du jardin. Ces plateformes avoient été ainsi construites, afin que l'humidité de la terre ne perçat point en bas, & ne s'écoulât point au travers des voutes. La terre qui y avoit été jettée étoit si profonde,

que les plus grands arbres pouvoient y prendre racine. Aussi toutes les terrasses en étoient-elles couvertes, aussi bien que de toute sorte de plantes & de fleurs, propres à embellir un lieu de plaisance. Sur la plus haute terrasse il y avoit une pompe, qui ne paroissoit point, par le moien de laquelle on tiroit en haut l'eau de la riviere, & on en arrosoit de là tout le jardin. On avoit ménagé dans l'espace qui séparoit les voutes sur lesquelles étoit appuié tout l'édifice, de grandes & magnifiques sales, qui étoient fort éclairées, & avoient une vûe très agréable.

Amytis, femme de Nabucodonosor, aiant été élevée dans la Médie, dont Astyage son pere étoit roi, s'étoit beaucoup plue aux montagnes & aux forêts de ce pays-là. Et comme elle souhaitoit d'avoir à Babylone quelque chose de semblable, Nabucodonosor, pour lui complaire, fit construire ce prodigieux édifice. Diodore dit à peu près la même chose, mais ne nomme point les personnes.

*Beros. apud Joseph. cont. App. l. 1. c. 6.*

V. *Temple de Bel.*

Un des grands ouvrages qui fût à Babylone, étoit le temple de Bel. J'ai déja dit qu'il étoit situé près du vieux

*Herod. l. 1. c. 181. Diod. l. 2. pag. 98. Strab. l. 16. p. 738.*

palais. Ce qu'il avoit de plus remarquable étoit une tour prodigieuse, qui étoit au centre de cet édifice, bâtie en quarré, laquelle, selon Hérodote, avoit un stade * de longueur sur autant de largeur, &, selon Strabon, un stade aussi de hauteur. Elle consistoit en huit tours bâties l'une sur l'autre, qui alloient toujours en diminuant : c'est pourquoi Strabon lui donne le nom de pyramide. On prétend, & on démontre, que cette tour surpassoit beaucoup en hauteur la plus grande des pyramides d'Egypte. C'est ce qui donne un juste lieu de croire, comme Bochart l'assure, que c'est la même qui fut bâtie lors de la confusion des langues : d'autant plus que les Auteurs profanes remarquent qu'elle fut toute bâtie de brique & de bitume, comme l'Ecriture le dit de la tour de Babel. On y montoit par des degrés qui alloient en tournant par le dehors, ce qui signifie peut-être une rampe douce prise dans l'épaisseur du mur, laquelle tournoiant huit fois avant que d'arriver au sommet, formoit une apparence de huit tours posées l'une sur l'autre. On y avoit pratiqué plusieurs grandes chambres avec des voutes soutenues par des pilliers.

* Le stade a plus de 104 toises.

Phaleg. part. 1. lib. 1. cap. 9.

Au sommet de la tour il y avoit une espece d'observatoire, par le secours duquel les Babyloniens s'étoient rendu habiles en astronomie plus qu'aucune autre nation, & y avoient fait en peu de tems les grands progrès que l'histoire leur attribue.

Mais cette tour étoit principalement destinée au culte du dieu Bel ou Baal, & à celui de plusieurs autres divinités. Il y avoit pour cette raison plusieurs chapelles en différens endroits de la tour. Les richesses de ce temple en statues, tables, encensoirs, coupes, &autres vases sacrés, le tout d'or massif, étoient immenses. Parmi ces statues il y en avoit une de quarante piés de haut, qui seule pesoit mille talens Babyloniens.

Le talent Babylonien, selon Pollux dans son *Onomasticon*, vaut 7000 dragmes Attiques; & par conséquent un septiéme plus que le talent Attique, qui n'en vaut que 6000.

Selon le dénombrement que fait Diodore des richesses renfermées dans ce temple, la somme totale est de 6300 talens d'or Babyloniens.

Le septiéme de 6300 est 150. Par conséquent 6300 talens d'or Babyloniens valent 7350 talens d'or Attique.

Or 7350 talens Attiques d'argent valent 22050000 livres, c'est-à-dire vingt-deux millions cinquante mille livres.

Comme nous mettons pour les anciens la proportion de l'or à l'argent de dix à un, 7350 talens Attiques d'or doivent valoir 220500000 livres, c'est-à-dire deux cens vingt millions cinq cens mille livres.

Ce temple subsistoit encore au tems de Xerxès. Ce Prince, à son retour de son expédition contre la Grece, le démolit entierement, après en avoir enlevé les trésors immenses. Alexandre, quand il fut revenu des Indes à Babylone, forma le dessein de le rebâtir: & d'abord il emploia dix mille hommes pour nettoier la place, & en écarter les ruines. Mais étant mort deux ans après, l'entreprise cessa.

Tels étoient les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse. Ils sont la plûpart attribués par les auteurs profanes à Sémiramis, dont il est tems que nous reprenions l'histoire.

*Diod. lib. 2. p. 100-108.*

APRE'S qu'elle eut achevé tous ces grands ouvrages, elle crut devoir parcourir toutes les parties de son empire,

& elle laissa par tout des marques de sa magnificence par de superbes bâtimens qu'elle construisit soit pour la commodité, soit pour l'ornement des villes, s'appliquant sur-tout à faire conduire de l'eau par des aqueducs dans les lieux qui en manquoient, & à rendre aisées les grandes routes en perçant des montagnes, & comblant des vallées. Du tems de Diodore on voioit encore en plusieurs endroits des monumens qui portoient son nom.

Il paroit qu'elle avoit une grande autorité sur les peuples, puisque sa présence seule étoit capable d'arrêter une sédition. Un jour, pendant qu'elle étoit à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avoit quelque mouvement dans la ville. Elle partit sur le champ la tête à demi coiffée, & ne revint point que le trouble ne fût entierement appaisé. On lui érigea une statue, où elle paroissoit dans cette même attitude & cet état négligé, qui ne l'avoit point empêché de voler à son devoir.

*Val. Max. lib. 9. c. 3.*

Non contente de la vaste étendue d'Etats que son mari lui avoit laissés, elle fit la conquête d'une grande partie

de l'Ethiopie. Pendant qu'elle étoit dans ce pays, elle eut la curiosité de visiter le temple de Jupiter Ammon, pour savoir de l'oracle quand sa vie finiroit. Il lui fut répondu, si l'on en croit Diodore, que ce seroit lorsque son fils Ninyas lui dresseroit des embuches, & qu'après sa mort une partie de l'Asie lui rendroit des honneurs divins.

Sa grande & derniere expédition fut contre les Indes. Elle amassa dans cette vûe des troupes innombrables de toutes les provinces de son empire. Le rendez-vous fut à Bactre. Comme la force des Indiens consistoit principalement dans le grand nombre d'éléphans qu'ils avoient, elle fit accommoder des chameaux en forme d'éléphans dans l'espérance de tromper ainsi les ennemis. On dit que Persée, lontems après, en fit autant contre les Romains. Mais cet artifice ne leur réussit ni à l'un ni à l'autre. Le Roi des Indes, aiant appris qu'elle approchoit, lui envoia des Ambassadeurs pour lui demander qui elle étoit, & de quel droit, sans avoir reçu de lui aucune injure, elle venoit de gaieté de cœur attaquer ses Etats ; & il ajoutoit que

ſon audace ſeroit bientôt punie comme elle le méritoit. Dites à votre Maître, répondit-elle, que dans peu je lui ferai ſavoir moi-même qui je ſuis. Elle s'avance auſſi-tôt vers le fleuve * qui donne ſon nom au pays. Elle avoit fait préparer un grand nombre de barques. Le paſſage lui en fut lontems diſputé : mais après un ſanglant combat, elle mit les ennemis en fuite. Plus de mille barques de leur côté furent coulées à fond, & elle fit ſur eux plus de cent mille priſonniers. Animée par cet heureux ſuccès, elle avança auſſi-tôt dans le pays, aiant laiſſé ſoixante mille hommes pour garder le pont de bateaux qu'elle avoit fait conſtruire. C'eſt ce que demandoit le Roi, qui exprès avoit pris la fuite, afin de lui donner lieu de s'engager dans l'intérieur du pays. Quand il l'y crut aſſez avancée, il tourna face. Alors ſe donna un ſecond combat, plus ſanglant encore que le premier. Les faux éléphans ne ſoutinrent pas lontems le choc des véritables. Ceux-ci mirent l'armée en déroute, écraſant tout ce qu'ils rencontroient. Sémiramis fit ce qu'elle put pour rallier & ranimer ſes troupes,

* L'Inde.

mais inutilement. Le Roi la voiant dans la mélée, s'avança contre elle, & la blessa en deux endroits, mais sans que ces plaies fussent mortelles. La vitesse de son cheval la déroba à la poursuite des ennemis. Comme on couroit en foule vers le pont pour repasser le fleuve, le desordre & la confusion, inévitables dans de telles conjonctures, y firent périr un grand nombre de troupes. Quand elle eut mis en sûreté celles qui avoient pu se sauver, elle rompit le pont, & par là arréta les ennemis, à qui le Roi, pour obéir à un oracle, avoit défendu de poursuivre plus loin Sémiramis, & de passer le fleuve. Cette Princesse, aiant fait à Bactre l'échange des prisonniers, retourna dans ses Etats, y ramenant à peine le tiers de son armée, qui, selon Ctésias, étoit de trois cens mille hommes de pié, & de cinquante mille chevaux, sans compter les chameaux & les chars armés en guerre, dont le nombre étoit très considérable. Elle est la seule, & Alexandre après elle, qui ait osé porter la guerre au dela du fleuve de l'Inde.

Je ne puis pas n'être point frapé d'une difficulté que l'on peut faire sur

tout ce que j'ai raporté d'extraordinaire de Ninus & de Sémiramis, qui paroit ne pouvoir gueres convenir à des tems si proches du déluge : je veux dire cette multitude de troupes, cette nombreuse cavalerie, ces chars armés de faulx, ces trésors immenses d'or & d'argent, qui sentent plus les tems postérieurs ; & il en faut dire autant de la magnificence des bâtimens qui leur sont attribués. Il y a bien de l'apparence que les historiens grecs, qui sont venus tant de siecles après, trompés par la ressemblance des noms, par l'ignorance des dates, & par quelques raports des événemens, ont pu attribuer à des princes anciens ce qui appartenoit aux rois postérieurs, & charger un seul des exploits & des entreprises qui doivent être partagées successivement entre plusieurs.

Sémiramis, quelque tems après son retour, découvrit que son fils lui dressoit des embuches, & qu'un de ses principaux Officiers s'étoit offert à lui préter son ministére. Elle se ressouvint alors de l'oracle de Jupiter Ammon, & avertie que la fin de sa course approchoit, sans faire souffrir aucune peine à cet Officier qu'elle

avoit arrété, elle abdiqua volontairement l'empire, remit le gouvernement entre les mains de ſon fils, & ſe déroba à la vûe des hommes dans l'eſpérance de jouir bientôt des honneurs divins, comme l'oracle le lui avoit promis. En effet on dit qu'elle fut honorée par les Aſſyriens comme une divinité ſous la forme d'une colombe. Elle avoit vécu ſoixante-deux ans, dont elle en avoit régné quarante-deux.

*Tom. 3. pag. 343. &c.* On peut voir dans les Mémoires de l'Académie des Belles Lettres deux ſavantes diſſertations ſur l'empire des Aſſyriens, & en particulier ſur le régne & les actions de Sémiramis.

*Lib. 1. cap. 2.* Ce que dit Juſtin de Sémiramis, qu'après la mort de ſon mari, n'oſant ni remettre l'empire à ſon fils qui étoit encore trop jeune, ni s'en charger elle-même ouvertement, elle gouverna ſous le nom & ſous l'habit de Ninyas; & qu'après avoir régné de la ſorte pendant plus de quarante ans, devenue paſſionnée pour ſon propre fils elle voulut le porter au crime, & en fut tuée: tout cela, dis-je, eſt tellement deſtitué de toute vraiſemblance, que je croirois perdre le tems ſi j'en-

treprenois de le réfuter. Il faut pourtant avouer que presque tous les auteurs qui ont parlé de Sémiramis, ne nous donnent pas une idée fort avantageuse de la pureté de ses mœurs.

Je ne sai si le régne éclatant de cette Princesse n'a pas en partie engagé Platon à soutenir dans ses livres de la République, que les femmes, aussi-bien que les hommes, doivent être admises au maniement des affaires publiques, à la conduite des guerres, au gouvernement des Etats ; &, par une conséquence nécessaire, qu'on doit les appliquer aux mêmes exercices dont on fait usage par raport aux hommes pour leur former le corps & l'esprit. Il n'excepte pas même de ces exercices ceux où la coutume étoit de combattre entiérement nuds, prétendant que les femmes seroient suffisamment vétues & couvertes de leur vertu.

Lib. 5. de Rep. pag. 451-457.

Ἐπείπερ ἀρετὴν ἀντὶ ἱματίων ἀμφιέσονται.

On est surpris avec raison de voir un philosophe, d'ailleurs si éclairé, renoncer si ouvertement aux maximes les plus communes & les plus naturelles de la modestie & de la pudeur, vertus qui font le principal ornement du sexe ; & insister si fortement sur

un principe, auquel, pour le réfuter, il suffiroit d'opposer la pratique constante de tous les siécles, & de presque tous les peuples de la terre.

*De cura rei famil. l. 1. c. 3.* Aristote, plus habile en cela que Platon son maître, sans donner atteinte en aucune sorte au solide mérite & aux qualités essentielles du sexe, a marqué avec sagesse la différente destination de l'homme & de la femme, par la différence des qualités du corps & de l'esprit que l'auteur même de la nature a mise entre eux, en donnant à l'un une force de corps & une intrépidité d'ame, qui le mettent en état de porter les plus dures fatigues, & d'affronter les plus grands dangers; & donnant à l'autre au contraire une complexion foible & délicate, accompagnée d'une douceur naturelle & d'une modeste timidité, qui la rendent plus propre à une vie sédentaire, & qui la portent à se renfermer dans l'intérieur de la maison, & dans les soins d'une industrieuse & prudente économie.

*De administr. domest. p. 839.* Xénophon pense comme Aristote; & pour relever les travaux de la femme qui se renferme dans l'enceinte de la maison, il la compare agréa-

blement à l'Abeille-mere, appellée ordinairement le Roi des abeilles ; qui seule gouverne toute la ruche, & en a l'intendance ; qui distribue les emplois, qui anime les travaux, qui préside à la construction des petites cellules, qui veille à la nourriture & à la subsistance de sa nombreuse famille, qui régle la quantité de miel destinée à cet usage, & qui réguliérement dans les tems marqués envoie en colonie au dehors les nouveaux essains pour décharger la ruche. Il remarque, comme Aristote, la différence de constitution & d'inclinations que l'auteur de la nature a mise avec dessein dans l'homme & dans la femme, pour leur marquer ainsi à l'un & à l'autre leur destination particuliere & les fonctions qui leur sont propres.

Ce partage, loin d'avilir & de dégrader la femme, l'éleve & l'honore véritablement, en lui confiant une espece d'empire & de gouvernement domestique, qui ne s'exerce que par la douceur, la raison, l'équité, & le bon esprit ; & en lui donnant lieu souvent de cacher & de mettre en sûreté les plus rares & les plus estimables qualités sous le précieux voile de la

modeſtie & de l'obéiſſance. Car, il faut l'avouer de bonne foi, il s'eſt rencontré dans tous les tems & dans toutes les conditions des femmes qui par un mérite ſolide ſe ſont élevées au deſſus de leur ſexe; comme il y a eu une infinité d'hommes qui ont deshonoré le leur par leurs défauts. Mais ce ſont des cas particuliers, qui ne font point la régle, & qui ne doivent point prévaloir contre une deſtination fondée dans la nature, & preſcrite par le Créateur même.

NINYAS.

Diod. l. 2. pag. 108. CE PRINCE ne reſſembla en rien à ceux dont il avoit reçu la vie, & ſur le trône deſquels il étoit aſſis. Uniquement occupé de ſes plaiſirs, il ſe tenoit toujours renfermé dans le palais, & ſe montroit rarement aux peuples. Pour les contenir dans le devoir, il avoit toujours à Ninive un certain nombre de troupes réglées, que les différentes provinces de ſon empire lui fourniſſoient pour un an ſeulement, après quoi un pareil nombre d'autres troupes leur ſuccédoit aux mêmes conditions; & il mettoit à leur tête un Chef de la fidélité duquel il étoit bien aſſuré. Il en uſoit ainſi, pour ne

point

point laisser le tems aux officiers de gagner le cœur des soldats, & de tramer des conspirations contre lui.

Ses successeurs, pendant trente générations, suivirent son exemple, & enchérirent encore sur sa nonchalance. Leur histoire est absolument inconnue, & il n'en reste point de traces.

Du tems d'Abraham l'Ecriture parle d'Amraphel roi de Sennaar, pays où étoit située Babylone, qui suivit avec deux autres Princes Chodorlahomor roi des Elamites, dont il étoit peut-être tributaire, dans la guerre que ce dernier porta contre cinq rois du pays de Chanaan.

An. M. 2092. A. J. C. 1912.

C'est sous le gouvernement de ces rois fainéans que Sésostris roi d'Egypte poussa si loin ses conquêtes dans l'orient. Mais comme elles furent de peu de durée, & peu soutenues par ses successeurs, elles laisserent l'empire des Assyriens dans son premier état.

An. M. 2513. A. J. C. 1491.

Platon, curieux observateur des antiquités, fait le roiaume de Troie du tems de Priam une dépendance de l'empire des Assyriens ; & Ctésias dit que Teutamus, le vingtiéme des rois qui succéderent à Ninyas, envoia un corps considérable de troupes au se-

*De leg. lib. 3. pag. 685.*
An. M. 2820. A. J. C. 1184.

cours des Troiens sous la conduite de Memnon fils de Tithonus, dans un tems où l'empire des Assyriens avoit déja duré plus de mille ans, ce qui s'accorde parfaitement avec la date où j'en ai mis la fondation. Mais le silence d'Homére sur le nom d'un peuple si puissant, & qui devroit être fort connu, fait révoquer ce fait en doute. Et il faut avouer que tout ce qui regarde le tems de l'histoire ancienne des Assyriens souffre de grandes difficultés, dans lesquelles mon plan me dispense d'entrer.

An. M. 3233.
A. J. C. 771.
4. Reg. 15. 19.

PHUL.

L'Ecriture nous apprend que Phul roi des Assyriens étant venu dans la terre d'Israel, Manahem roi des dix Tribus lui donna mille talens d'argent, afin qu'il le secourût, & qu'il affermît son régne.

On croit que ce Phul est le roi de Ninive qui fit pénitence avec tout son peuple à la prédication de Jonas.

On le croit aussi pere de Sardanapale dernier roi des Assyriens, appellé, selon la coutume des orientaux, Sar-dan-Pul, c'est-à-dire Sardan fils de Phul.

## SARDANAPALE.

IL SURPASSA tous ses prédécesseurs en luxe, en mollesse, en lâcheté. Il ne sortoit point de son palais, & passoit sa vie au milieu d'une troupe de femmes, habillé & fardé comme elles, & s'occupant comme elles à filer. Il faisoit consister son bonheur & sa gloire à posséder des trésors immenses, à être toujours dans les festins, & à prendre sans cesse les divertissemens les plus honteux & les plus criminels. Il ordonna qu'on mît sur son tombeau deux vers, qui signifioient qu'il emportoit avec lui tout ce qu'il avoit mangé, & tout ce qu'il s'étoit procuré de plaisirs, mais qu'il laissoit tout le reste:

*Diod. lib. 2. pag. 109-115. Athen. lib. 12. pag. 529. 530. Justin. lib. 1. cap. 3.*

[a] Hæc habeo quæ edi, quæque exaturata libido
Hausit: at illa jacent multa & præclara relicta.

Epitaphe, remarque Aristote, digne d'un pourceau.

a Κεῖν' ἔχω ὅσσ' ἔφαγον, καὶ ἐφύβρισα, καὶ μετ' ἔρωτος τέρπν' ἔπαθον· τὰ δὲ πολλὰ καὶ ὄλβια πάντα λέλειπται. Quid aliud, inquid Aristoteles, in bovis non in regis sepulcro inscriberes? Hæc habere se mortuum dicit, quæ ne vivus quidem diutius habebat, quàm fruebatur. *Cic. Tusc. Quæst. lib. 5. n. 101.*

Arbace, Gouverneur des Médes, qui avoit trouvé le moien de pénétrer dans le palais, & qui avoit vû de ses yeux Sardanapale au milieu de son infame serrail, outré d'un tel spectacle, & ne pouvant souffrir que tant de gens de courage fussent soumis à un Prince plus mou & plus efféminé que les femmes mêmes, forma contre lui une conspiration. Bélésis, Gouverneur de Babylone, & beaucoup d'autres, entrerent dans ses vûes. Au premier bruit de cette revolte, le Roi se cacha dans le fond de son palais. Obligé ensuite de se mettre en campagne avec quelques troupes qu'il avoit ramassées, il fut vaincu, & poursuivi jusqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'espérance que les revoltés ne pourroient jamais venir à bout de prendre une ville si bien fortifiée, & munie de vivres pour un tems considérable. En effet le siége traîna fort en longueur. Un ancien oracle avoit déclaré que Ninive ne pourroit jamais être prise, à moins que le fleuve ne devînt ennemi de la ville: ces dernieres paroles, où Sardanapale voioit de l'impossibilité, le mettoient en repos. Mais quand il vit que le

Tigre, en se débordant avec violence, avoit abbatu vingt stades * du mur, & ouvert un passage aux ennemis, il comprit le sens de l'oracle, & se crut perdu. Il voulut au moins finir par une mort, qui, selon lui, couvriroit la honte de sa vie molle & efféminée. Il avoit fait préparer dans le palais un bucher : il y mit le feu : & s'y brula, lui, ses Eunuques, ses femmes, & tous ses trésors. Athénée fait monter ces trésors à mille myriades de talens d'or, & dix fois autant de talens d'argent, ce qui, sans compter tout le reste, monteroit à des sommes incroiables. *Myriade* signifie dix mille. Une seule myriade de talens d'argent vaut trente millions. On se perd ici en voulant évaluer la somme entiere ; ce qui me fait croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce calcul d'Athénée, mais ce qui laisse pourtant entrevoir que ces trésors étoient immenses.

* *Une lieue.*

An.M. 3257.
A. J. C. 747.

Plutarque, dans le second des traités qu'il a consacrés à la louange d'Alexandre le Grand, où il examine en quoi consiste la véritable grandeur des Princes ; après avoir montré qu'elle ne peut venir que de leur mérite per-

*Pag. 335. & 336.*

sonnel, le prouve par deux exemples bien différens, tirés de l'histoire des Assyriens que nous venons de raporter. Sémiramis & Sardanapale, dit-il, possédoient le même roiaume. C'étoient pour l'un & pour l'autre mêmes peuples, même étendue de pays, mêmes revenus, mêmes forces, même nombre de troupes : mais ce n'étoient pas mêmes caractéres ni mêmes vûes. Sémiramis, s'élevant au dessus de son sexe, bâtissoit de superbes villes, équipoit des flotes, armoit des légions, subjuguoit les peuples voisins, pénétroit dans l'Arabie & l'Ethiopie, & portoit ses armes victorieuses jusqu'aux extrémités de l'Asie, répandant par tout la terreur & la consternation. Mais Sardanapale, comme s'il eût entierement renoncé à son sexe, passoit toute sa vie dans le fond de son palais, environné continuellement d'une troupe de femmes dont il avoit pris l'habit & encore plus les mœurs, maniant comme elles le fuseau & la quenouille, ne sachant & ne faisant autre chose que filer, manger, boire, & se livrer aux plaisirs les plus infames. Aussi après sa mort lui érigea-t-on une

ſtatue où il étoit repréſenté dans l'attitude d'un homme qui danſe, & on y mit une inſcription, dans laquelle il apoſtrophe ainſi le paſſant: *Mangez, bois, divertis-toi bien; tout le reſte n'eſt rien:* inſcription bien conforme à celle que nous avons vû qu'il avoit ordonné lui-même que l'on mît ſur ſon tombeau.

Ἔσθιε, πῖνε, ἀφροδισίαζε· τἆλλα δὲ οὐδέν.

Plutarque juge ici de Sémiramis, comme le font preſque tous les hiſtoriens profanes de la gloire des Conquérans. Mais, à juger ſainement des choſes, l'ambition effrénée de cette Reine eſt-elle bien moins condannable que la molleſſe de Sardanapale? Le quel des deux défauts a fait le plus de mal au genre humain?

Il ne doit pas paroître étonnant de voir finir l'empire des Aſſyriens ſous un tel Prince: ce fut ſans doute après avoir paſſé par beaucoup d'accroiſſemens, d'affoibliſſemens, & de révolutions, qui ſont ordinaires aux Etats, & même aux plus grands, pendant la ſuite de pluſieurs ſiécles. Celui-ci avoit duré plus de 1450 ans.

Des débris de ce vaſte empire ſe formerent trois grands roiaumes. Celui des Médes, qu'Arbace, le principal

chef de la conjuration, rétablit dans leur liberté : celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Bélésis, qui en étoit Gouverneur : enfin celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeller Ninus le jeune.

Pour entendre l'histoire du second empire des Assyriens, qui est fort obscure, & dont les historiens n'ont pas beaucoup parlé, il est utile, & même absolument nécessaire, de comparer ce qu'en disent les auteurs profanes avec ce que l'Ecriture sainte nous en apprend, afin que réunissant cette double lumiere on puisse avoir une idée claire & précise des deux empires de Ninive & de Babylone, qui ont été pendant quelque tems séparés, puis réunis ensemble & confondus. Je commencerai par ce second empire des Assyriens, après quoi je reviendrai à celui des Médes.

---

## CHAPITRE SECOND.

### *Second Empire des Assyriens tant de Ninive que de Babylone.*

CE SECOND empire dura 210 ans, en le conduisant jusqu'à l'année où Cyrus, devenu maitre absolu de

l'orient par la mort de Cambyse son pere & de Cyaxare son beau-pere, donna ce célébre Edit qui permettoit aux Juifs de retourner dans leur patrie après avoir été captifs à Babylone pendant 70 ans.

## ROIS DE BABYLONE.

BELESIS. C'est le même que Nabonassar, du regne duquel commence à Babylone une fameuse époque astronomique, appellée de son nom l'*Ere de Nabonassar*. Il est nommé dans l'Ecriture sainte Baladan. Il ne régna que douze ans. Il eut pour successeur son fils

An. M. 3257.
A. J. C. 747.

4. Reg. 20. 12.

MERODACH BALADAN.

C'EST celui qui envoia des Ambassadeurs au roi Ezéchias, pour le féliciter sur sa convalescence, comme nous le dirons bientôt. Depuis lui il y eut encore à Babylone quelques rois, dont l'histoire est absolument inconnue : c'est pourquoi je passerai aux rois de Ninive.

Ibid.

Can. Ptol.

## ROIS DE NINIVE.

THEGLATHPHALASAR.

C'EST le nom que l'Ecriture sainte donne au Roi, que l'on croit avoir

An. M. 3257.
A. J. C. 747.

régné le premier à Ninive depuis la destruction de l'ancien empire des Assyriens. Il est appellé Thilgame par Elien. On dit qu'il se fit appeller Ninus le jeune, pour honorer son régne par le nom d'un Prince si ancien & si illustre.

*Lib. 12. hist. anim. cap. 21. Castor apud. Euseb. Chron. pag. 49.*

*4. Reg. 16. 7, &c.*

Achaz Roi de Juda, dont l'impiété n'avoit pu être vaincue ni par les bienfaits de Dieu, ni par ses châtimens, se voiant attaqué en même tems par le Roi de Syrie & par celui d'Israel, dépouilla le temple d'une partie de l'or & de l'argent qu'il y trouva, & l'envoia à Théglathphalasar pour l'engager à venir à son secours, lui promettant outre cela de devenir son vassal, & de lui païer tribut. Le Roi d'Assyrie trouvant une occasion si favorable d'ajouter la Syrie & la Palestine à son empire, accepta sans balancer cette proposition. Il s'avança de ce côté-là avec une grande armée, & aiant battu Razin, il prit Damas, & mit fin au roiaume que les Syriens y avoient établi, comme Dieu l'avoit fait prédire par Isaïe & par Amos. De là il marcha contre Phacée, & se saisit de tout ce qui appartenoit au roiaume d'Israel au-delà du Jourdain, comme

*Is. 8. 4. Amos 1. 5.*

aussi de toute la Galilée. Mais il fit acheter bien cher sa protection à Achaz, exigeant encore de lui des sommes d'argent si considérables, qu'il fut obligé, pour les fournir, de ramasser tout l'or & l'argent qui se put trouver dans la maison du Seigneur, & dans ses propres trésors. Ainsi cette alliance ne servit qu'à épuiser le roiaume, & à lui donner pour voisins les puissans Rois de Ninive, dont Dieu se servit dans la suite comme d'autant d'instrumens pour châtier son peuple.

SALMANASAR. An.M. 3276.

SABACUS l'Ethiopien, que l'Ecriture appelle Sua, s'étant rendu maître de l'Egypte, Osée roi de Samarie fit alliance avec lui, espérant de s'affranchir par son secours du joug des Assyriens. Dans cette vûe il se tira de la dépendance de Salmanasar, & ne voulut plus lui paier le tribut, ni lui faire les présens accoutumés. A.J.C. 728. 4. Reg. 17.

Pour l'en punir, Salmanasar marcha avec une puissante armée contre lui; & aiant subjugué tout le plat pays, il l'enferma dans Samarie, où il le tint assiégé pendant trois ans, au bout desquels s'étant rendu maître de

la ville, il chargea de chaines Osée; le mit en prison pour le reste de ses jours, emmena le peuple en captivité, & l'établit dans Hala & dans Habor, villes des Médes; & détruisit ainsi le roiaume d'Israel ou des dix Tribus; comme Dieu les en avoit si souvent menacés par ses prophétes. Ce roiaume, depuis sa séparation de celui de Juda, avoit subsisté pendant 250 années.

Tob. cap. 1. Ce fut alors que Tobie, avec Anne sa femme & Tobie son fils, fut emmené captif en Assyrie, où il devint l'un des principaux Officiers du Roi Salmanasar.

Salmanasar mourut après quatorze ans de régne, & eut pour successeur son fils

An. M. 3287. A. J. C. 717. SENNACHERIB.

Is. 20. 1. IL EST aussi appellé Sargon dans l'Ecriture.

4. Reg. c. 18. & 19. Dès qu'il fut établi sur le trône, il renouvella la demande que son pere avoit faite à Ezéchias touchant le tribut. Sur son refus il lui déclara la guerre, & entra dans la Judée avec une puissante armée. Ezéchias, touché de voir son roiaume au pillage, lui envoia des Ambassadeurs pour de-

mander la paix aux conditions qu'il voudroit lui preſcrire. Sennachérib, paroiſſant ſe radoucir, traita avec lui, & exigea une très groſſe ſomme d'or & d'argent. Le ſaint Roi, pour la lui paier, épuiſa ſes tréſors & ceux du temple. L'Aſſyrien, ne comptant pour rien la ſainteté des ſermens & des traités, continua la guerre, & pouſſa ſes conquêtes plus vivement que jamais. Tout ſuccomba ſous ſes efforts, & de toutes les places de Juda il ne reſtoit plus que Jéruſalem, qui ſe trouvoit réduite à la derniere extrémité. Dans ce moment il apprit que Tharaca Roi d'Ethiopie, qui avoit joint ſes troupes à celles du Roi d'Egypte, s'avançoit au ſecours de la ville aſſiégée. C'étoit contre la défenſe formelle de Dieu, & malgré les remontrances d'Iſaïe & d'Ezéchias que les principaux de Jéruſalem avoient mandié ce ſecours étranger. Il partit ſur le champ pour aller à la rencontre des ennemis, après avoir écrit à Ezéchias une lettre pleine de blaſphemes contre le Dieu d'Iſrael, dont il ſe vantoit avec inſolence qu'il deviendroit bientôt le vainqueur, comme il l'avoit été de tous les dieux des autres

nations. Il défit les Egyptiens, & les poursuivit jusques dans l'Egypte; qu'il ravagea, & où il fit un grand butin.

4. Reg. cap. 20. 2. Paral. c. 32. v. 24-31.

Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pendant cet intervalle de l'absence de Sennachérib qui fut assez longue, ou du moins peu de tems auparavant, qu'Ezéchias étant tombé malade, fut guéri d'une maniére miraculeuse, & que pour marque de l'accomplissement de la promesse que Dieu lui avoit faite de le guérir si parfaitement qu'avant trois jours il seroit en état d'aller au temple, l'ombre du soleil retourna en arriere de dix degrés sur un cadran qui étoit dans le palais. Le Roi de Babylone, appellé Mérodach-Baladan, aiant appris la guérison miraculeuse d'Ezéchias, lui envoia des Ambassadeurs avec des lettres & des présens pour l'en féliciter, & pour s'informer du prodige qui étoit arrivé sur la terre à cette occasion, lorsque le soleil avoit rétrogradé de dix lignes. Ezéchias fut extrémement sensible à l'honneur que lui faisoit ce Prince étranger, & il s'empressa de montrer à ses Ambassadeurs tout ce qu'il avoit de plus rare & de plus précieux dans

ses trésors, & de leur faire remarquer la magnificence de son palais. A en juger humainement, cette démarche n'avoit rien que de permis & de louable : mais les yeux du Souverain Juge, bien plus perçans & plus délicats que les nôtres, y aperçurent une vanité secrette & un orgueil caché dont sa justice fut blessée. Il lui envoia dire sur le champ par son prophete Isaie, que les richesses & les trésors qu'il venoit de montrer avec tant de faste à ces Ambassadeurs, seroient un jour transportés à Babylone, & que ses enfans y seroient conduits pour servir dans le palais du Roi. C'est à quoi il n'y avoit pour lors nulle apparence : car Babylone, dans le tems dont nous parlons, étoit amie & alliée de Jérusalem, puisqu'elle lui envoioit des Ambassadeurs, & il semble qu'elle n'avoit rien à craindre que du côté de Ninive, dont la puissance étoit alors formidable, & entiérement déclarée contre elle. Mais le sort de ces deux villes devoit changer, & la parole de Dieu fut accomplie à la lettre.

Pour revenir à Sennachérib, après 4. Reg. c. 19.
qu'il eut ravagé l'Egypte, & fait un v. 35-37.
grand nombre de captifs, il retourna

avec ſon armée victorieuſe devant Jérusalem, & en forma de nouveau le ſiége. La perte de la ville paroiſſoit inévitable. Elle étoit ſans reſſource & ſans eſpérance du côté des hommes: mais elle avoit dans le ciel un puiſſant protecteur, dont l'oreille jalouſe avoit entendu les blaſphemes impies que le Roi de Ninive avoit prononcés contre ſon ſaint Nom. En une ſeule nuit l'épée de l'Ange exterminateur fit périr cent quatre-vingts-cinq mille hommes de ſon armée. Après un ſi terrible échec, ce prétendu Roi des Rois, car il s'appelloit ainſi, ce triomphateur des nations, ce vainqueur des dieux mêmes, fut obligé de regagner ſon pays avec les malheureux débris de ſon armée, couvert de honte & de confuſion, & n'aiant ſurvécu de quelques mois à ſa défaite que pour faire une eſpece d'amande honorable au Dieu ſuprême dont il avoit oſé inſulter la majeſté, & qui maintenant, lui aiant mis, pour me ſervir des termes de l'Ecriture, un cercle au nez & un mords à la bouché comme à une bête féroce, le faiſoit retourner dans ce triſte & humiliant état à travers de ces mêmes peuples qui peu de tems auparavant l'avoient vû ſi fier & ſi menaçant.

Quand il fut de retour à Ninive, outré de sa disgrace, il traita ses sujets d'une maniére tout-à-fait cruelle & tyrannique. Il exerça sur-tout sa fureur contre les Juifs & les Israelites, dont il faisoit tous les jours massacrer un grand nombre, & laissoit leurs corps exposés dans les rues, défendant même qu'on leur donnât la sépulture. Tobie, pour se dérober à sa cruauté, fut obligé de se tenir caché pendant quelque tems : tous ses biens furent confisqués. L'humeur féroce du Roi le rendit si insupportable à sa propre famille, que ses deux fils aînés conspirerent contre lui, & le tuerent dans le temple & sous les yeux de son dieu Nesroch, devant qui il étoit prosterné. Ces deux Princes aiant été contraints de s'enfuir en Arménie après ce parricide, laisserent le roiaume à Asarhaddon leur cadet.

*Tob. 1. 18-24.*

*4. Reg. 19. 37.*

ASARHADDON.

*An. M. 3294. A. J. C. 710. Canon. Ptol.*

Nous avons déja remarqué que depuis Mérodach-Baladan il y avoit eu encore à Babylone quelques Rois, dont l'histoire ne nous a conservé que les noms. La race roiale aiant manqué, il y eut pendant huit ans un interregne plein de trouble & de con-

fuſion. Aſarhaddon profita de cette conjonĉture pour s'emparer de Babylone, & l'aiant ajoutée à ſon premier empire, il régna treize ans ſur l'un & ſur l'autre.

Après avoir réuni à l'empire Aſſyrien la Syrie & la Paleſtine qui en avoient été détachées ſous le régne précédent, il entra dans le pays d'Iſrael, où il fit captifs tous ceux qui y étoient reſtés, & les tranſporta en Aſſyrie, à la réſerve d'un petit nombre qui échaperent à ſa recherche. Cependant, pour empêcher que le pays ne demeurât déſert, il y fit venir des colonies de peuples idolatres tirées des pays au delà de l'Euphrate, pour habiter dans les villes de Samarie. Alors fut accomplie la prédiĉtion
Iſ. 7. 8. d'Iſaïe, *que dans ſoixante & cinq ans Ephraïm périroit, & ceſſeroit d'être au rang des peuples.* En effet, c'eſt préciſément le tems qui s'étoit écoulé depuis cette prophétie, & le peuple d'Iſrael ceſſa pour lors d'être un peuple viſible & ſubſiſtant, ce qui en reſta paroiſſant confondu avec des nations étrangeres.

2. Paral. 33. 11-13. Ce Prince s'étant rendu maître du pays d'Iſrael, envoia quelques-uns

de ſes Généraux avec une partie de ſon armée dans la Judée pour la réduire auſſi ſous ſon obéiſſance. Ils défirent Manaſſé, & l'aiant pris lui-même ils le menerent à Aſarhaddon, qui le mit aux fers, & l'emmena avec lui à Babylone. Mais dans la ſuite, aiant fléchi la colere de Dieu par un ſincere & vif repentir, il obtint ſa liberté, & retourna à Jéruſalem.

Cependant les peuples qu'on avoit fait venir en Samarie à la place des anciens habitans, s'y trouvoient fort tourmentés des lions. Le Roi de Babylone aiant appris que cela venoit de ce qu'ils n'adoroient pas le Dieu du pays, ordonna qu'on leur envoiât un prêtre Iſraelite d'entre ceux qui avoient été transférés, afin qu'il leur enſeignât le culte du Dieu d'Iſrael. Mais ces idolatres ſe contenterent de l'aſſocier avec leurs anciennes divinités, & de le ſervir conjointement avec elles. Ce culte corrompu continua dans la ſuite; & c'eſt là la ſource de l'averſion des Juifs contre les Samaritains. 4. Reg. 17. 25-41.

Aſarhaddon, après avoir regné fort heureuſement trente-neuf ans ſur les Aſſyriens, & treize ſur les Babyloniens, eut pour ſucceſſeur ſon fils

An. M. 3335. A. J. C. 669.

## SAOSDUCHIN.

Il est appellé dans l'Ecriture NABUCODONOSOR, nom commun aux rois de Babylone. Pour distinguer celui-ci, on l'appelle Nabucodonosor I.

Tob. 14. 5-13.

Tobie étoit encore vivant alors, & demeuroit à Ninive parmi les captifs. Sentant approcher sa fin, il prédit à ses enfans que cette ville seroit bien-tôt détruite, à quoi pour lors il n'y avoit nulle apparence. Il les avertit d'en prévenir la ruine, & de sortir de Ninive, après qu'ils l'auroient enseveli lui & sa femme.

*La ruine de Ninive est proche...* leur dit ce saint vieillard. *Ne demeurez point ici... car je voi que l'iniquité de cette ville la fera périr.* Ces dernieres paroles sont bien remarquables : *Iniquitas ejus finem dabit ei.* Les hommes attribueront la ruine de Ninive à toute autre raison. Le Saint Esprit nous apprend que son injustice en fut la véritable cause : & il en sera ainsi de tous les autres Etats qui imiteront ses crimes.

Judith. 1. 5. 6.

Nabucodonosor, la douziéme année de son régne, défit en bataille rangée dans la plaine de Ragau le

Roi des Médes, prit Ecbatane capitale de ſon roiaume,& retourna victorieux à Ninive. Quand nous ſerons venus à l'hiſtoire des Médes, nous raporterons ceci dans un plus grand détail.

C'eſt immédiatement après cette expédition qu'arrive le ſiége de Béthulie par Holopherne l'un des chefs de Nabucodonoſor, & la fameuſe hiſtoire de Judith.

SARACUS, appellé autrement CHYNALADANUS. An. M. 3356. A. J. C. 648.

Il avoit ſuccédé à Saoſduchin. S'étant rendu mépriſable à ſes ſujets par ſa molleſſe, & le peu de ſoin qu'il prenoit de ſon empire, Nabopolaſſar Général de ſes armées, qui étoit de Babylone, s'empara de cette partie de l'empire Aſſyrien, ſur laquelle il regna vingt & un an. *Alex. Polyhiſt.*

NABOPOLASSAR. An. M. 3378. A. J. C. 626.

Ce Prince, pour ſoutenir ſa révolte avec plus de ſuccès, avoit fait alliance avec Cyaxare roi des Médes. Aiant réuni enſemble toutes leurs forces, ils aſſiégerent Ninive, la prirent, tuerent Saracus, & ruinerent de fond en comble cette grande ville. Il ſera parlé plus au long de ce grand

événement dans l'hiſtoire des Médes. Depuis ce tems-là Babylone fut la ſeule capitale de l'empire Aſſyrien.

Les Babyloniens & les Médes aiant détruit Ninive, devinrent ſi redoutables, qu'ils s'attirerent la jalouſie de tous leurs voiſins. Néchao roi d'Egypte en fut tellement allarmé, qu'il s'avança vers l'Euphrate à la tête d'une puiſſante armée pour arrêter leurs progrès; & il y fit des conquêtes conſidérables. Voiez dans l'article des Egyptiens ce qui eſt dit de cette expédition, & des ſuites qu'elle eut.

*Tom. 1. pag. 163. &c.*

*Beros. apud Joſeph. Antiq. l. 10. c. 11. & cont. Ap l. 1.*

Nabopolaſſar voiant que depuis la priſe de Carcamis par Néchao, toute la Syrie & la Paleſtine s'étoient détachées de ſon obéiſſance; ſon âge d'ailleurs & ſes infirmités ne lui permettant pas d'aller en perſonne réduire ces rebelles, il s'aſſocia à l'empire ſon fils Nabucodonoſor, & l'envoia à la tête d'une armée pour remettre ce pays ſous ſon obéiſſance.

AN. M. 3398. A. J. C. 606.

C'eſt de ce tems que les Juifs comptent les années de Nabucodonoſor, ſavoir de la fin de la troiſiéme année de Joakim roi de Juda, ou plûtôt du commencement de la quatriéme. Mais les Babyloniens ne comptoient le ré-

gne de ce Prince que de la mort de son pere, qui arriva deux ans après.

NABUCODONOSOR II. *Jerem.* 46.

Il battit l'armée de Néchao vers l'Euphrate, & reprit Carcamis. De là il marcha du côté de la Syrie & de la Palestine, & remit ces provinces sous sa domination. 2. 4. *Reg.* 24. 7.

Il entra aussi dans la Judée, mit le siége devant Jérusalem, & s'en rendit maître. Il avoit fait mettre Joakim aux fers pour le transporter à Babylone: mais touché de son repentir, il le rétablit sur le trône. Un grand nombre de Juifs, & entre autres les enfans de la race roiale, furent menés captifs à Babylone, & l'on y transporta tous les trésors du palais, & une partie des vases du temple. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avoit faite au roi Ezéchias par son prophéte Isaïe. C'est de cette fameuse époque, qui étoit la quatriéme année de Joakim roi de Juda, qu'il faut commencer la captivité des Juifs à Babylone prédite tant de fois par Jérémie. Daniel, âgé pour lors de huit ans seulement, fut enlevé avec les autres; & Ezéchiel quelque tems après. *Dan.* 1. 1-7. 2. *Paral.* 36. 6. & 7.

Vers la fin de la cinquiéme année

Canon. Ptol. Beros. apud Joseph. Antiq. l. 10. c. 11. & contra. Ap. l. 10.

de Joakim mourut Nabopolassar roi de Babylone, après un régne de vingt & un an. Nabucodonosor son fils ne l'eut pas plûtôt appris, qu'il partit en diligence pour Babylone, aiant pris le plus court chemin par le désert, accompagné de peu de gens, & aiant laissé à ses Généraux le gros de son armée pour la ramener à Babylone avec les captifs & le butin. Dès qu'il fut arrivé, il reçut le gouvernement des mains de ceux qui le lui avoient conservé avec soin, & succéda ainsi à tous les Etats de son pere, qui comprenoient la Chaldée, l'Assyrie, l'Arabie, la Syrie, & la Palestine, & sur lesquels, selon Ptolomée, il régna quarante-trois ans.

Dan. c. 2.

La quatriéme année de son régne il eut un songe dont il fut fort effraié, mais qu'il oublia entierement. Il consulta les sages & les devins de son roiaume, pour savoir d'eux ce qu'il avoit vû en songe. Tous lui répondirent qu'il étoit impossible de le deviner, & que tout ce qu'on pouvoit faire étoit de lui expliquer son songe après qu'il l'auroit fait connoître. Comme les Princes ne sont point accoutumés à trouver d'opposition à

leurs

leurs volontés, & qu'ils veulent être obéis, Nabucodonosor, s'imaginant qu'ils agissoient de mauvaise foi, entra en fureur, & les condanna tous à mort. Daniel, avec ses trois compagnons, étoit compris dans cet arrêt, comme étant du nombre des sages. Après avoir invoqué son Dieu, il alla trouver le Roi, & lui raconta ce qu'il avoit vû en songe. C'étoit, lui dit-il, une statue d'une hauteur énorme & d'un regard effraiant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, les jambes de fer, & les piés en partie de fer, & en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne; & frapant la statue par les piés, elle l'a brisée & réduite en poudre : & la pierre est devenue une grande montagne, qui a rempli toute la terre. Au récit de ce songe Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands empires qui devoient succéder à celui des Assyriens; savoir l'empire des Perses, l'empire d'Alexandre le Grand & des Grecs, l'empire Romain, ou selon d'autres celui des suc-

cesseurs d'Alexandre. Après ces roiaumes ; continua Daniel, le Dieu du ciel en suscitera un qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera & anéantira tous ces roiaumes, & qui subsistera pendant toute l'éternité : par où il désignoit clairement le roiaume de Jésus-Christ. Le Roi, tout hors de lui-même, & ravi d'admiration, après avoir reconnu & déclaré hautement que le Dieu des Israélites étoit véritablement le Dieu des Dieux, éleva Daniel aux premieres charges de l'Etat, le fit Chef de ceux qui avoient la surintendance sur les Mages, l'établit Gouverneur de toute la province de Babylone, & l'un des principaux Seigneurs du Conseil qui suivoient toujours la Cour. Ses compagnons eurent aussi part à son élévation.

4. Reg. 24. 1. 2. Joakim s'étant révolté contre le Roi de Babylone, les Généraux du dernier, qui étoient dans le pays, marcherent contre lui, exercerent toutes sortes d'hostilités sur ses terres, l'enfermerent enfin lui-même dans Jérusalem, & l'ayant fait prisonnier, apparemment dans une sortie qu'il fit

pendant le siége, ils le tuerent à coups d'épée, & jetterent son corps sur le grand chemin.

Jéchonias succéda à l'impieté de son pere, aussi-bien qu'à son roiaume. Les Lieutenans de Nabucodonosor aiant continué le blocus de Jérusalem, il vint lui-même trois mois après en personne à la tête de son armée, & se rendit maître de la ville. Il enleva tous les trésors du temple & du palais du Roi, & tout ce qui restoit des vases d'or que Salomon avoit faits pour l'usage du temple, & les fit transporter à Babylone, où il emmena aussi un grand nombre de captifs, parmi lesquels étoient le roi Jéchonias, sa mere, ses femmes, tous les Officiers & tous les Grands de son roiaume. Il mit à sa place sur le trône Mathanias son oncle, appellé autrement Sédécias. 4. Reg. 24 6-18.

Il ne fut pas plus religieux ni plus heureux que ses peres. Aiant fait alliance avec Pharaon-Ephrée roi d'Egypte, il rompit le serment de fidélité qu'il avoit prêté au Roi de Babylone. Celui-ci l'en punit bientôt, & l'assiégea dans sa capitale. L'arrivée du Roi d'Egypte à la tête d'une ar- 4. Reg. c. 24. 17-20. & c. 25. 1-10.

mée donna un raion d'espérance aux assiégés : mais leur joie fut bien courte. Les Egyptiens furent battus, & le vainqueur revint devant Jérusalem, & y remit le siége, qui dura près d'un
AN. M. 3415. A. J. C. 589. an. Enfin la ville fut emportée d'assaut, & il s'y fit un carnage effroiable. Nabucodonosor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur pere avec tous les Nobles & les Grands de Juda. Il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, & l'emmena à Babylone, où il demeura en prison jusqu'à sa mort. La ville & le temple furent pillés & brûlés, & toutes les fortifications démolies.

*Dan. c. 3.* Nabucodonosor étant revenu à Babylone après avoir fini heureusement la guerre de Judée, fit faire une
*90 piés.* statue d'or haute de soixante coudées, assembla tous les Grands de son Etat pour en faire la dédicace, & il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant ceux qui y manqueroient de les faire jetter au milieu des flammes d'une fournaise ardente. Ce fut dans cette occasion que les trois jeunes Hébreux, Ananias, Misael, & Azarias, qui refuserent avec un cou-

rage invincible d'obéir à l'ordre impie du Roi ; furent conservés d'une maniere miraculeuse au milieu des flammes. Le Roi, témoin par lui-même d'un miracle si étonnant, fit un Edit, par lequel il défendit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de blasphémer le Nom du Dieu d'Ananias, de Misael, & d'Azarias ; & il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Nabucodonosor, la vingt & uniéme année de son régne, & la quatriéme depuis la destruction de Jérusalem, revint dans la Syrie, & mit le siége devant Tyr, dans le tems qu'Ithobal en étoit roi. C'étoit une ville forte & opulente, qui n'avoit jamais été assujettie à aucune puissance étrangere, & qui étoit alors en grande réputation pour son commerce, par le moien duquel plusieurs de ses citoiens étoient devenus autant de *Princes* en richesses & en magnificence. Elle avoit été bâtie par les Sidoniens deux cens quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. Car Sidon ayant été prise par les Philistins d'Ascalon, plusieurs de ses habitans s'étant sauvés dans leurs vais-

*Ezech. c. 26. & 27.*

*Isai. 23. 8.*

*Just. l. 18. c. 3.*

seaux, bâtirent la ville de Tyr. C'est pour cela qu'elle est appellée dans
Is. 23. 12. Isaïe *la fille de Sidon.* Mais elle surpassa bientôt sa mere en grandeur, en richesses, & en puissance. Aussi se trouva-t-elle en état, dans le tems dont nous parlons, de résister pendant treize années de suite à un Monarque, sous le joug duquel tout le reste de l'orient avoit plié.

Joseph. Antiq. l. 10. c. 11. & contr. Ap. l. 1. Ce ne fut qu'après un si long intervalle que Nabucodonosor se rendit maître de Tyr. Ses troupes y souffrirent des fatigues incroiables, de sorte que, selon l'expression du Pro-
Ezech. 29. 18. 19. phéte, *toute tête en étoit devenue chauve, & toute épaule pelée.* Avant que Tyr fût réduite à la derniere extrémité, les habitans s'étoient retirés avec la plûpart de leurs effets dans une île voisine, à un demi-mille du rivage, où ils bâtirent une nouvelle ville, dont le nom & la gloire effacerent le souvenir de la premiere, qui, depuis ce désastre, n'a plus été qu'un simple village, connu sous le nom de l'ancienne Tyr.

Ezech. 29. 18-20. Nabucodonosor & son armée aiant essuié d'horribles fatigues dans un si long & si pénible siége, & n'aiant rien

trouvé dans la place qui pût les récompenser du service qu'ils venoient de rendre à Dieu ( c'est l'expression du Prophéte) en exécutant sa vengeance contre cette ville, Dieu, pour les en dédommager, leur promit par la bouche d'Ezéchiel les dépouilles de l'Egypte. En effet ils en firent aussitôt après la conquête, comme nous l'avons raporté plus au long en traitant de l'histoire des Egyptiens. Tom. 1. pag. 175-180.

Après que Nabucodonosor eut terminé heureusement toutes ses guerres, se trouvant dans une pleine tranquillité il s'appliqua à mettre la derniere main à la construction, ou plûtôt aux embellissemens de Babylone. On peut voir dans Josephe le dénombrement des ouvrages magnifiques dont plusieurs Ecrivains lui attribuent l'honneur. J'en ai raporté une grande partie dans la description que j'ai faite d'abord de cette superbe ville. Antiq. l. 10. c. 11.

Rien, ce semble, ne manquoit à la gloire & à la félicité de ce Prince. Un songe effraiant vint en troubler la douceur, & lui causa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevoit jusqu'au ciel, & dont les branches chargées de fruits s'étendoient Dan. c. 4.

jusqu'aux extrémités de la terre. Toutes les bêtes habitoient dessous ; les oiseaux du ciel se reposoient sur ses branches ; & tout ce qui étoit animé y trouvoit de quoi se nourrir. Alors celui qui veille & qui est saint (*vigil & sanctus*) descendit du ciel, & cria : » Abbattez l'arbre par le pié, coupez-en les branches, & dispersez-en les fruits : mais laissez la souche » en terre avec ses racines. Qu'il soit » lié avec des chaînes de fer parmi l'herbe des champs ; qu'il soit » mouillé de la rosée du ciel, & qu'il » paisse l'herbe de la terre avec les » bêtes sauvages : qu'on lui ôte son » cœur d'homme, & qu'on lui donne » un cœur de bête pendant sept années. Ainsi l'ordonne celui qui » veille, afin que les hommes vivans » connoissent que c'est le Très-Haut » qui est le maître des roiaumes, qui » les donne à qui il lui plaît ; & qui » choisit, quand il veut, le dernier » d'entre les hommes pour le mettre sur le trône.

Le Roi, justement effraié par un si terrible songe, consulta tous ses mages : mais ce fut bien inutilement. Il falut avoir recours à Daniel, qui

lui en fit l'application à lui-même, en lui marquant nettement qu'il seroit banni de la compagnie des hommes pendant sept années, & que réduit à la demeure & à la condition des bêtes, il paîtroit l'herbe comme un bœuf : Que son roiaume pourtant lui seroit conservé, & qu'il le recouvreroit après qu'il auroit reconnu que toute puissance vient du ciel. Enfin il l'exhorta à racheter ses péchés par les aumônes, & ses iniquités par les œuvres de miséricorde envers les pauvres.

Toutes ces choses arriverent à Nabucodonosor, comme le Prophéte les lui avoit prédites. Un an s'étant passé, comme il se promenoit dans son palais, il dit, en considérant la beauté & la magnificence de ses bâtimens : N'est-ce pas ici cette grande Babylone, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance & dans l'éclat de ma gloire, pour en faire le siége de mon roiaume ? « Un mouvement secret de complaisance & de vanité à la vûe de pareils ouvrages qu'un Prince auroit construits, nous paroîtroit-il fort criminel ? A peine avoit-il achevé ces mots, qu'une voix se fit

entendre du ciel, qui lui prononça son arrêt. A l'heure même il perdit le sens : on le chassa de la compagnie des hommes, & il vécut comme une bête, exposé aux injures de l'air, & ne vivant que d'herbe : le poil de son corps devint semblable aux plumes d'une aigle, & ses ongles s'allongerent comme les griffes des oiseaux.

Après que le tems marqué fut accompli, l'esprit & le sens lui revinrent. » Il leva les yeux au ciel, dit » l'Ecriture, benit le Très-Haut, & » rendit gloire à celui qui vit éternel- » lement, reconnoissant que son em- » pire est éternel, que tous les habi- » tans de la terre sont devant lui » comme un néant, & qu'il fait tout » ce qu'il lui plaît au ciel & sur la » terre, sans que personne résiste à » sa main toute-puissante, ni puisse » lui dire, Pourquoi avez-vous agi » ainsi ? Alors il recouvra sa premiere forme. Les Grands de sa Cour allerent le chercher : il remonta sur le trône, & devint plus grand & plus puissant que jamais. Pénétré de la plus vive reconnoissance, il fit un Edit solennel pour publier dans toute l'étendue de sa domination les merveilles

étonnantes que Dieu venoit de faire en sa personne.

Ce Prince mourut un an après, aiant régné depuis la mort de son pere quarante-trois ans. C'est un des plus grands Rois qui ait jamais régné en orient. Son fils lui succéda.

EVILMERODAC. An.M. 3442. A. J. C. 562.

Dès qu'il fut établi sur le trône, il fit sortir Jéchonias roi de Juda de la prison où il avoit été détenu près de trente-sept ans. 4. Reg. 25. 27-30.

On place sous son régne, qui ne dura que deux ans, la déconverte que fit Daniel de la fraude des prêtres de Bel; l'innocent artifice par lequel ce Prophéte fit périr un Dragon qui étoit honoré comme un Dieu; la délivrance miraculeuse par laquelle ce même Prophéte avoit été tiré de la fosse aux lions, où le prophéte Habacuc lui avoit porté de la nourriture. Dan. c. 14.

Evilmérodac s'étoit rendu si odieux par ses débauches & ses autres déréglemens, que ses propres parens conspirerent contre lui, & le mirent à mort. Beros. Megasthen.

NERIGLISSOR mari de sa sœur, qui avoit été à la tête des conjurés, régna en sa place. An.M. 3444.

*Cyrop. lib. 1.* Comme dès son avénement à la couronne il faisoit de grands préparatifs de guerre contre les Médes, Cyaxare appella de Perse Cyrus à son secours. Cette histoire sera bientôt déduite plus au long; & l'on verra que ce Prince fut tué dans une bataille la quatriéme année de son régne.

*An. M. 3448.* *Ibid.* LABOROSOARCHOD son fils lui succéda. C'étoit un très-mauvais Prince. Né avec les inclinations les plus vicieuses, il s'y abandonna sans retenue lorsqu'il fut sur le trône, comme s'il n'eût été revétu de l'autorité souveraine que pour avoir le privilége de commettre impunément les actions les plus infames & les plus barbares. Il ne régna que neuf mois. Ses sujets conspirerent contre lui, & le mirent à mort. Il eut pour successeur

*An. M. 3449.* LABYNIT, ou Nabonid. Il a encore d'autres noms. L'Ecriture lui donne celui de BALTASAR.

On conjecture avec beaucoup de fondement qu'il étoit fils d'Evilmérodac par Nitocris femme de ce Prince, & par conséquent petit-fils de Nabucodonosor, à qui, selon la prophétie de Jérémie, les peuples de l'orient

devoient être assujettis, & après lui à son fils & à son petit-fils: *Et servient ei omnes gentes, & filio ejus, & filio filii ejus, donec veniat tempus terræ ejus & ipsius.* Jerem. 27. 7.

Nitocris est cette Reine qui fit de si grands ouvrages à Babylone. Elle avoit placé son tombeau au dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec une inscription qui avertissoit ses successeurs de ne point toucher sans une extrême & indispensable nécessité aux richesses qui y étoient renfermées. Le tombeau demeura fermé jusqu'au régne de Darius, qui l'aiant fait ouvrir, au lieu des trésors immenses qu'il se flatoit d'en tirer, n'y trouva que cette Inscription: SI TU N'ETOIS INSATIABLE D'ARGENT, ET DEVORÉ PAR UNE BASSE AVARICE, TU N'AUROIS PAS OUVERT LES TOMBEAUX DES MORTS. Herod. lib. 1. cap. 185. &c.

La premiere année du régne de Baltasar, Daniel eut la vision des quatre bêtes qui figuroient les quatre grandes Monarchies, & celle du Roiaume du Messie qui devoit leur succéder. La troisiéme année de ce Prince il eut la vision du Belier & du Dan. c. 7. Dan. c. 8.

Bouc, qui figuroient la destruction de l'empire des Perses par Alexandre le Grand, & la persécution qu'Antiochus Epiphanes roi de Syrie devoit susciter aux Juifs. Je ferai dans la suite quelques réfléxions sur ces prophéties, & je les raporterai avec plus d'étendue.

Dan. c. 5. Pendant que les ennemis assiégeoient Babylone, Baltasar fit un grand festin à toute sa Cour la nuit d'une fête qui se célébroit tous les ans avec de grandes réjouissances. La joie de ce repas fut bien troublée par une vision, & encore plus par l'explication que Daniel en donna au Roi. La sentence écrite sur la muraille portoit, que son roiaume lui étoit ôté, & donné aux Médes & aux Perses. Cette nuit-là même la ville fut prise, & Baltasar tué.

An. M. 3468. A. J. C. 536. Ainsi finit l'empire Babylonien, après avoir duré deux cens dix ans depuis la destruction du grand empire des Assyriens.

On trouvera dans l'histoire de Cyrus le détail & les circonstances du siége & de la prise de Babylone.

## CHAPITRE III.

### *Histoire du Roiaume des Médes.*

J'AI MARQUÉ, en parlant de la destruction de l'ancien empire des Assyriens, qu'Arbace, Général de l'armée des Médes, avoit été un des principaux auteurs de la conspiration contre Sardanapale : & plusieurs croient que dès lors il fut établi maître souverain de la Médie & de plusieurs autres Provinces, & que d'abord il prit le nom de Roi. Ce n'est pas le sentiment d'Herodote : je raporterai ce que nous en dit ce célébre historien. An. M. 3257. A. J. C. 747.

Les Assyriens, qui avoient tenu durant plusieurs siécles l'empire de l'Asie, commencerent à s'affoiblir par la revolte de divers peuples. Les Médes furent les premiers qui secouerent le joug. Ils se maintinrent quelque tems dans la liberté qu'ils avoient acquise par leur valeur : mais cette liberté se changea bientôt en licence, & la foiblesse de leur gouvernement les jetta dans une espece d'anarchie, pire que leur premiere servitude. Le Herod. lib. 1. cap. 95.

vol, la violence, & l'injuſtice régnoient par tout, parce qu'il n'y avoit perſonne qui eût ou aſſez de force pour les réprimer, ou aſſez d'autorité pour les punir. Mais tous ces déſordres donnerent enfin lieu à l'établiſſement d'un empire qui rendit l'Etat plus floriſſant qu'il n'avoit jamais été.

La nation des Médes étoit alors diviſée en ſix Tribus. Preſque tous ces peuples habitoient dans des villages, lorſque Déjoce, fils de Phraorte, Méde de nation, érigea l'Etat en monarchie. Cet homme voiant les grands déſordres qui ſe commettoient dans toute la Médie, réſolut de profiter de ces troubles, & commença d'aſpirer à la roiauté. Il avoit grande réputation dans ſon pays, & il y paſſoit pour un homme, qui non-ſeulement étoit fort réglé en ſes mœurs, mais qui avoit auſſi toute la prudence & toute l'équité néceſſaires pour gouverner.

Dès que Déjoce eut formé le deſſein de monter ſur le trône, il affecta de faire éclater plus que jamais les belles qualités qu'on avoit déja remarquées en lui : ce qui lui réuſſit ſi

heureusement, que les habitans du village où il demeuroit l'établirent leur Juge. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de sagesse, & ses soins eurent tout le succès qu'on avoit espéré : car il réduisit les habitans de ce village à vivre avec plus de retenue qu'à l'ordinaire. Ceux des autres villages, que les désordres continuels empêchoient de vivre en repos, voiant le bon ordre que Déjoce avoit mis dans celui dont il avoit été établi Juge, commencerent à s'adresser à lui pour le faire arbitre de leurs différens. Et la réputation de son équité augmentant tous les jours, tous ceux qui avoient quelque affaire de conséquence venoient à Déjoce pour trouver en lui un Juge équitable qu'ils auroient cherché inutilement ailleurs.

Lorsqu'il se vit si avancé dans ses desseins, il jugea qu'il étoit tems de faire jouer les derniers ressorts pour arriver à son but. Il se retira donc, feignant d'être accablé de la foule de ceux qui venoient à lui de toutes parts, & il ne voulut plus exercer l'office de Juge, quelque instance que fissent ceux qui aimoient le bien & le

repos public. Il disoit à ceux qui s'adressoient à lui que ses affaires domestiques ne lui permettoient pas de s'appliquer à celles des autres.

La licence, qui avoit été quelque peu de tems réprimée par les soins de Déjoce, commença à régner plus qu'auparavant, dès qu'il ne voulut plus se méler d'affaires ; & le mal augmenta si fort, que les Médes furent obligés de s'assembler pour délibérer sur les moiens de remédier au desordre.

Il est des ambitions de plus d'une sorte. Quelques-unes violentes & impétueuses emportent comme d'emblée leurs prétentions, n'épargnant pour cela ni crimes ni meurtres. D'autres plus douces, comme celle-ci, couvertes d'une apparence de modération & de justice, cheminent pour ainsi dire sous terre, mais n'arrivent pas moins sûrement à leur but.

Déjoce, qui vit bien que les choses se disposoient selon ses desirs, envoia ses émissaires à l'assemblée, après les avoir instruits de ce qu'ils avoient à faire. Quand on vint à proposer des expédiens pour arréter le cours de tant de maux, les émissaires de Dé-

joce, parlant à leur tour, répréfenterent que fi l'on ne changeoit entiérement la face de la République, le pays deviendroit inhabitable : que le feul moien de remédier au defordre étoit d'élire un Roi, qui eût l'autorité de réprimer la violence, & de faire des loix pour le gouvernement ; & qu'ainfi chacun pourroit s'appliquer en paix à fes affaires, au lieu que l'injuftice qui régnoit par-tout les obligeroit bientôt de quitter le pays. Cet avis fut univerfellement approuvé, & tous jugérent qu'il n'y avoit point de remede plus efficace au mal préfent, que d'ériger l'Etat en Monarchie. Il ne fut donc plus queftion que d'élire un Roi, & la délibération ne fut pas longue. Tous demeurérent d'accord qu'il n'y avoit point dans la Médie un homme auffi capable de régner que Déjoce : de forte qu'il fut élu Roi d'un commun confentement.

Pour peu qu'on faffe d'attention fur l'établiffement des roiaumes en quelque tems & en quelque pays que ce foit, on trouvera que le titre primordial de la monarchie eft le maintien de l'ordre & le foin du bien public. En effet il ne feroit pas poffible

d'établir l'ordre & la paix, si les hommes vouloient tous être indépendans, & s'ils ne se soumettoient à une autorité, qui leur ôtât une partie de leur liberté pour leur conserver le reste. Ils seroient toujours en guerre, s'ils prétendoient toujours ou s'assujettir les autres, ou refuser de se soumettre aux plus puissans. Et il faut pour leur repos & pour leur sûreté qu'ils acceptent un maître, & qu'ils consentent de lui obéir. Voila l'origine humaine de l'autorité : & l'Ecriture nous apprend que la Providence divine n'en a pas seulement permis le projet & l'exécution, mais qu'elle l'a consacrée par une communication immédiate de son pouvoir.

Rom. 13. 1. & 2.

Rien certainement n'est plus beau ni plus grand, que de voir un particulier, homme de bien & de mérite, capable des plus hauts emplois par ses rares talens, mais renfermé dans une vie privée par son inclination & sa modestie, refuser sincérement l'offre qu'on lui fait de régner sur tout un peuple, & ne consentir enfin à se charger du poids du gouvernement que dans l'unique vûe d'être utile à ses citoiens. Par la premiere dispositi-

tion, en témoignant qu'il est instruit des devoirs & par conséquent des dangers d'un Souverain, il fait paroître un esprit plus grand & plus élevé que la grandeur même, ou, pour parler plus juste, que l'ambition qui la desire; & il prouve qu'il en est parfaitement digne par la crainte même de ne l'être pas, & d'y succomber. Mais en sacrifiant généreusement le repos & la douceur de sa vie à la sûreté & à la tranquillité publique, il marque qu'il connoît ce qu'il y a de véritablement estimable dans la souveraineté, & ce qui la doit rendre précieuse, qui est de mettre un homme en état de devenir le défenseur de sa patrie, d'y établir beaucoup de biens, d'y remédier à beaucoup de maux, d'y faire fleurir la justice & les loix, d'y mettre en honneur la probité & la vertu, d'y faire régner la paix & l'abondance; & il se console des peines & des chagrins où il s'expose, par la vûe des grands avantages qui en seront le fruit. Tel fut à Rome un Numa, tels furent quelques Empereurs, qu'il falut contraindre d'accepter la souveraine puissance.

Il faut avouer, je le répéte, que

rien n'est plus beau ni plus grand: qu'une telle disposition. Mais prendre le masque de la modestie & de la vertu pour satisfaire son ambition, comme fait ici Déjoce; affecter de paroître au dehors, ce qu'on n'est point dans le fond; refuser même pendant quelque tems, & n'accepter qu'avec une sorte de répugnance, ce qu'on desire avec ardeur, & ce qu'on a brigué par des voies sourdes & cachées: c'est une duplicité pleine de petitesse & de bassesse, dont on ne peut s'empécher d'être blessé, & qui ternit beaucoup l'éclat du mérite qu'un homme pourroit avoir d'ailleurs.

AN.M.3294. A. J. C. 710. *Herod. l.* 1. c. 96-101.

DEJOCE. 53 ans.

LORSQUE Déjoce fut monté sur le trône, il travailla à prouver qu'on ne s'étoit point trompé dans le choix qu'on avoit fait de lui pour rétablir l'ordre. Il voulut d'abord joindre à la qualité de Roi toutes les marques qui ont accoutumé d'en relever l'éclat, & qui pouvoient inspirer pour sa personne de la crainte & du respect. Il obligea les Médes à lui bâtir un palais magnifique à l'endroit qu'il leur marqua. Il le fit très bien fortifier, & il choisit ceux d'entr'eux qu'il jugea les plus propres pour être ses gardes.

Après qu'il eut ainsi pourvû à sa sûreté, il s'appliqua à polir & à civiliser les Médes, qui aiant accoutumé de vivre à la campagne & dans des villages, presque sans loix & sans police, avoient contracté une humeur tout-à-fait sauvage. Il leur commanda de bâtir une ville, désignant lui-même le lieu & le plan des murailles. Il fit faire sept enceintes de murs, disposées en telle sorte que la premiére en dehors n'empéchoit pas qu'on ne vît le parapet de la seconde, & la seconde n'ôtoit pas la vûe de celui de la troisiéme, & ainsi des autres. La situation du lieu étoit fort favorable pour un tel dessein : car c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la derniere & la plus petite des enceintes étoit le palais du Roi avec tous ses trésors : dans la sixiéme, qui joignoit celle-là, il y avoit plusieurs appartemens pour loger les Officiers de sa maison. Et les entre-deux des cinq autres enceintes étoient destinés à loger le peuple. La premiére & la plus grande enceinte étoit à peu près de la grandeur d'Athénes. Le nom de cette ville est Ecbatane.

L'aspect en étoit magnifique &

brillant. Car, outre que la diſpoſition de ſes murs faiſoit une eſpece d'amphithéatre, les différentes couleurs dont on avoit peint les parapets formoient une très agréable diverſité.

Après que la ville eut été bâtie, & que Déjoce eut obligé une partie des Médes à s'y établir : il s'appliqua tout entier à dreſſer des loix pour le bien de l'Etat. Perſuadé que la majeſté des Rois ſe fait plus reſpecter de loin, (*major ex longinquo reverentia*) il mit d'abord un grand intervalle entre le peuple & lui, ſe rendit preſque inacceſſible & comme inviſible à ſes ſujets, & ne leur permit de lui parler & de lui communiquer leurs affaires que par des placets & des perſonnes interpoſées. Ceux même qui avoient le privilége de l'approcher, ne pouvoient ni rire ni cracher en ſa préſence.

Cet habile politique fit ces réglemens pour s'aſſurer la couronne. Car aiant affaire à des hommes encore féroces, & qui ne ſe connoiſſoient pas bien en vrai mérite, il craignit qu'une trop grande familiarité ne lui attirât le mépris, & ne donnât lieu à des complots & à des conſpirations contre

contre une autorité naiſſante, qui ne manque jamais de faire des jaloux & des mécontens. Mais demeurant ainſi caché aux yeux du peuple, & ne ſe faiſant connoître que par les ſages loix qu'il établiſſoit, & par l'exacte juſtice qu'il ſe piquoit de rendre à chacun, il s'attiroit le reſpect & l'eſtime de ſes ſujets.

On dit que du fond de ſon palais il voioit tout ce qui ſe paſſoit dans ſes Etats par le moien de ſes émiſſaires, qui lui rendoient compte & l'informoient de tout. Ainſi nul crime n'échapoit ni à la connoiſſance du Prince, ni à la rigueur des loix; & la peine ſuivant de près la faute, contenoit les méchans, & arrétoit les violences.

Cela pouvoit être ainſi juſqu'à un certain point: mais il n'y a perſonne qui ne ſente les grands inconvéniens de la coutume que Déjoce introduiſit pour lui-même, & que les autres Rois d'orient imitérent, de ſe tenir caché dans ſon palais; de gouverner par des Officiers répandus par tout ſon roiaume; de s'en raporter uniquement à leur bonne foi de l'information des faits; & de ne laiſſer approcher la vérité, les plaintes des opprimés, les

justes raisons des innocens, que par des canaux étrangers, c'est-à-dire par des hommes sujets à être prévenus ou corrompus, qui ne laissoient plus lieu aux remontrances ni à la réparation des injustices, & qui pouvoient les commettre d'autant plus facilement & plus hardiment, que leur prévarication demeuroit secrette, & par conséquent impunie. Outre que dans cette affectation des Princes à se rendre invisibles, il y a ce semble un aveu de leur peu de mérite, qui ne peut soutenir le grand jour.

Déjoce fut si occupé à adoucir, à humaniser les mœurs de la nation, & à faire des loix pour le gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien contre ses voisins, quoique son régne ait été fort long : car il mourut après avoir régné cinquante trois ans.

An.M.3347. A. J. C. 657. *Herod.c.* 102.

PHRAORTE. 22 ans.

APRE'S la mort de Déjoce, son fils Phraorte, ou * Aphraarte, lui succéda. La seule conformité du nom porteroit à croire que c'est le Roi qui est appellé Arphaxad dans l'Ecriture : mais ce sentiment est fondé sur beaucoup d'autres raisons très solides que l'on peut voir dans la savante disser-

* *C'est ainsi que l'appelle Eusebe Chron. Grec. & Geor. Syncelle.*

*Judith.* 1. 1.

tation du P. Montfaucon, dont j'ai fait ici beaucoup d'usage. Ce qui est dit dans Judith, qu'*Arphaxad bâtit une ville très forte, qu'il appella Ecbatane*, a trompé la plûpart des Auteurs, & leur a fait croire que c'étoit Déjoce, qui certainement a été le fondateur d'Ecbatane. Mais le texte grec de Judith, traduit dans la vulgate par *ædificavit*, dit seulement qu'Arphaxad *ajouta de nouveaux bâtimens à la ville*. Et il est fort naturel que le pere n'aiant pu achever entierement un ouvrage si considérable, le fils y ait mis la derniere main, en ajoutant ce qui y manquoit.

Ἐπῳκοδόμησεν ἐπὶ Ἐκβατάνοις.

Phraorte, qui étoit d'une humeur fort belliqueuse, ne se contentant point du roiaume de la Médie que son pere lui avoit laissé, attaqua les Perses, & les aiant vaincus dans un grand combat, il les assujettit à son empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les nations voisines les unes après les autres, ensorte qu'il se rendit le maître de presque toute la haute Asie, qui comprend tout ce qui est au nord du mont Taurus depuis la Médie jusqu'au fleuve Halys.

*Judith. Text. Grec.*
*Herod. lib. 1. cap. 102.*

Ces heureux succès lui enflérent

extrémement le cœur. Il osa porter la guerre contre les Assyriens, affoiblis pour lors à la vérité par la révolte de plusieurs nations, mais encore très puissans par eux-mêmes. Nabucodonosor leur Roi, appellé autrement Saosduchin, assembla dans son pays une grande armée, & envoia * des Ambassadeurs à plusieurs peuples de l'orient pour leur demander du secours. Tous le refusérent avec mépris, & traitérent ignominieusement ses Ambassadeurs, témoignant bien qu'ils ne craignoient plus cet empire, qui avoit autrefois tenu la plûpart d'entr'eux dans une dure servitude.

*Le texte grec met ces ambassades avant la bataille.*

Le Roi, aigri à l'excès d'un traitement si indigne, jura par son trône & par son régne qu'il se vengeroit de toutes ces nations, & qu'il les passeroit au fil de l'épée. Il se disposa ensuite au combat avec ce qu'il avoit de troupes dans la plaine de Ragau. Ce fut là où se donna cette grande bataille qui fut très funeste à Phraorte. Il fut défait: sa cavalerie prit la fuite: ses chariots furent renversés & mis en desordre: enfin Nabucodonosor remporta une victoire entiere. Profitant de la déroute des Médes, il entra

dans leur pays, ſe rendit le maître des villes, pouſſa ſes conquêtes juſques à Ecbatane, emporta d'aſſaut ſes tours & ſes murailles, donna la ville au pillage à ſes ſoldats, & la dépouilla de tous ſes ornemens.

L'infortuné Phraorte, qui s'étoit ſauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains de Nabucodonoſor; & ce cruel Prince le fit mourir à coups de javelot. Après cela il s'en retourna à Ninive avec toute ſon armée qui étoit encore fort nombreuſe, & il fut quatre mois entiers à ſe donner du plaiſir & à faire bonne chere avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition.

On peut voir dans Judith comment le Roi d'Aſſyrie envoie Holopherne avec une puiſſante armée, pour ſe venger de ceux qui avoient refuſé de le ſecourir: les progrès & la cruauté de ce Commandant: l'épouvante générale de tous les peuples: la courageuſe réſolution que forment les Iſraelites de lui réſiſter, dans la confiance qu'ils ont que leur Dieu ſaura bien les défendre: l'extrémité où eſt réduite Béthulie, auſſi bien que toute la nation: la délivrance miraculeuſe

de cette ville par le courage & la hardiesse de la sage Judith : enfin la défaite entiére de l'armée des Assyriens.

An.M.3369.
A. J. C. 635.
*Herod. lib. 1. cap. 103-106.*

CYAXARE I. 40 ans.

Il avoit succédé à son pere aussitôt après sa mort. Ce jeune Prince, qui étoit fort brave & entreprenant, sût bien profiter de la déroute des Assyriens. Il se rétablit d'abord dans son roiaume de la Médie : puis il se rendit aussi le maître de toute la haute Asie. Mais ce qu'il eut le plus à cœur fut d'aller attaquer Ninive, pour venger la mort de son pere par la ruine de cette grande ville.

Les Assyriens vinrent à sa rencontre, n'aiant plus que les débris de la grande armée qui avoit péri devant Béthulie. Il se donna une bataille, où les Assyriens furent vaincus, & poussés jusques dans Ninive. Cyaxare, poursuivant sa victoire, en forma le siége. Elle alloit tomber infailliblement entre ses mains : mais le tems n'étoit pas encore venu où Dieu la vouloit punir de ses crimes, & des maux qu'elle avoit fait souffrir aux autres nations & à son peuple. Voici comment elle fut alors délivrée du péril qui la menaçoit.

Une armée formidable de Scythes, sortis des environs des Palus Méotides, qui avoient chassé les Cimmériens de l'Europe, marchoit sous la conduite du roi Madyès, en poursuivant toujours les Cimmériens. Ceux-ci trouvérent le moien d'échaper aux Scythes, qui s'avancérent jusques dans la Médie. Lorsque Cyaxare eut appris la nouvelle de cette irruption, il leva le siége de devant Ninive, & marcha avec toutes ses troupes contre cette puissante armée, qui comme un torrent impétueux alloit inonder toute l'Asie. Les deux armées en vinrent aux mains : les Médes furent vaincus. Ces barbares, ne trouvant plus aucun obstacle, se répandirent non-seulement dans la Médie, mais aussi dans presque toute l'Asie. Ils marchérent ensuite vers l'Egypte, d'où le roi Psammitique les détourna à force de présens. Ils revinrent dans la Palestine, où quelques-uns d'entr'eux pillérent à Ascalon le temple de Venus, le plus ancien qui eût été consacré à cette déesse. On prétend qu'eux & leurs descendans en furent punis par une maladie honteuse. D'autres s'établirent à Bethsan, ville de la tribu de

Manaſſé en deça du Jourdain, qui depuis fut appellée de leur nom Scythopolis.

Les Scythes tinrent durant vingt-huit ans l'empire de la haute Aſie, ſavoir les deux Arménies, la Cappadoce, le Pont, la Colchide, & l'Ibérie; & pendant ce tems-là ils déſolérent preſque tous les pays où ils mirent le pié. Les Médes ne purent s'en défaire que par la fraude. Sous prétexte d'entretenir & de fortifier l'alliance qu'ils avoient faite enſemble, ils en invitérent la plus grande partie à un feſtin, qui ſe faiſoit dans chaque famille. Chacun enivra ſes hôtes, & les Scythes furent ainſi maſſacrés. Les Médes s'emparérent de nouveau de toutes les provinces qu'ils avoient perdues, & étendirent encore une fois leur empire juſques aux bords de l'Halys, qui en étoit l'ancienne borne au couchant.

*Herod. lib. 1. cap. 74.*

Ceux des Scythes qui ne s'étoient pas trouvés à ces feſtins, aiant appris la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie auprès du Roi Alyatte, qui les reçut humainement. Ce fut un ſujet de guerre entre les deux Princes. Cyaxare conduiſit auſſi-tôt ſes troupes ſur les frontieres de Lydie. Il

ſe donna pendant cinq ans pluſieurs combats avec un avantage à peu près égal de part & d'autre. Mais la bataille qui ſe donna la ſixiéme année fut remarquable par une éclipſe de ſoleil, qui changea tout d'un coup le jour en une nuit très obſcure. Cette éclipſe avoit été prédite par Thalès le Miléſien. Les Médes & les Lydiens, qui étoient alors dans le plus fort du combat, effraiés de cet événement imprévû qu'ils regardoient comme un ſigne de la colere des dieux, ſe retirérent de part & d'autre, & firent la paix. Syennéſis Roi de Cilicie, & Nabucodonoſor * Roi de Babylone, en furent les médiateurs. Pour la rendre plus ferme & plus inviolable, les deux Princes voulurent l'aſſurer par le lien du mariage; & ils arrétérent qu'Alyatte donneroit ſa fille Aryénis à Aſtyage fils aîné de Cyaxare.

* Il eſt appellé Labynet dans Hérodote.

La maniere dont ces peuples contractoient alliance, eſt très-remarquable. Outre les autres cérémonies qui leur étoient communes avec les Grecs, ils avoient encore ceci de particulier, que les deux parties qui contractoient ſe faiſoient des inciſions aux bras, & léchoient mutuellement leur ſang.

Herod. l. 1. c. 106. Le premier ſoin de Cyaxare, dès qu'il ſe vit en repos, fut de reprendre le ſiége de Ninive, que l'irruption des Scythes lui avoit fait lever. Nabopolaſſar roi de Babylone, avec qui il venoit de contracter une alliance particuliere, ſe ligua avec lui contre les Aſſyriens. Aiant donc joint leurs forces, ils aſſiégerent Ninive, la prirent, tuerent Saracus qui en étoit roi, & ruinerent de fond en comble cette grande ville.

Dieu avoit fait prédire par ſes Prophétes, plus de cent ans auparavant, qu'il ſauroit bien venger ſur cette ville impie le ſang de ſes ſerviteurs, dont ſes Rois, comme autant de lions cruels, s'étoient enivrés; qu'il ſe mettroit lui-même à la tête des troupes qui viendroient l'aſſiéger; qu'il feroit marcher devant elles la terreur & l'épouvante; qu'il livreroit au bras meurtrier des ſoldats les vieillards, les meres, les enfans; qu'il abandonneroit à des mains avides & inſatiables tous les tréſors de la ville; & qu'il la détruiroit tellement elle-même de fond en comble, qu'il n'en reſteroit pas même de trace, & qu'on demanderoit un jour où avoit donc été la ſuperbe Ninive?

Mais écoutons le langage même
des Prophétes. Ville de ſang, s'écrie *Nahum* : 3. 1.
Nahum, qui ne te repais que de ra-
pines & de brigandages ; celui qui 2. 1, & 2.
doit renverſer tes murailles appro-
che. Le Seigneur va venger l'injure
faite à Jacob & à Iſrael. J'entends 3. 2, & 3.
déja les fouets qui retentiſſent de loin;
les roues qui ſe précipitent avec un
bruit horrible ; les chevaux qui hen-
niſſent fierement ; les chariots qui
courent comme la tempête ; & la ca-
valerie qui s'avance à toute bride. Je
voi les épées qui brillent, & les lances
qui étincellent. Le bouclier de ſes 2. 3, & 4.
braves jette des flammes de feu : les
yeux des ſoldats brillent comme des
lampes, & leur courſe eſt plus promte
qu'un éclair. Le Seigneur eſt un Dieu 1. 2, 5, 6.
jaloux, & un Dieu vengeur. La terre,
le monde, & tous ceux qui l'habitent,
tremblent devant lui. Et qui pourra
ſoutenir ſa colere ? Je viens à toi, dit 3. 5.
le Seigneur des armées : je te dépouil-
lerai de tous tes ornemens. Pillez l'ar- 2. 9.
gent, pillez l'or : ſes richeſſes ſont in-
finies, ſes vaſes & ſes meubles précieux
ſont inépuiſables. C'en eſt fait. Ninive 10.
eſt détruite : elle eſt renverſée, elle eſt
déchirée. Son temple eſt détruit juſ- 6.

7. qu'aux fondemens. Tous ſes gens de
guerre ſont pris : ſes femmes, em-
menées captives, gémiſſent comme
3. 3. des colombes. Je voi une multitude
d'hommes percés de coups, une dé-
faite ſanglante & cruelle, un carnage
qui n'a point de fin, des monceaux de
corps qui tombent les uns ſur les au-
ỹ. 10-12. tres. Où * eſt maintenant cette caver-
ne de lions ; où ſont ces paturages de
lionceaux ? Cette caverne où le lion
ſe retiroit avec ſes petits, ſans que
perſonne les y vint troubler ? où le
lion apportoit les bêtes toutes ſan-
glantes qu'il avoit égorgées pour en
nourrir ſes lionnes & ſes lionceaux,
rempliſſant ſon antre de ſa proie, &
ſes cavernes de ſes rapines ? .. Le Sei-
Sophon. 2. gneur perdra Aſſur. Il dépeuplera
13-15. cette ville qui étoit ſi belle, & la chan-
gera en une terre où perſonne ne
paſſe, & en un deſert. Elle ſera la de-
meure des bêtes ſauvages, & la re-
traite des oiſeaux de nuit. Voila, dira-
t-on, cette orgueilleuſe ville qui étoit
ſi fiere & ſi aſſurée ; qui diſoit en ſon
cœur : Je ſuis l'unique, & après moi

** Idée magnifique de la cruelle avarice des Rois d'Aſſyrie, qui alloient piller toutes les nations voiſines, & principalement la Judée, & en apportoient les dépouilles à Ninive.*

il n'y en a point d'autre. Tous ceux qui passeront au travers d'elle lui insulteront avec des sifflemens & des gestes pleins de mépris.

Les deux armées s'enrichirent des dépouilles de Ninive, & Cyaxare poursuivant sa victoire se rendit le maître de toutes les autres villes du roiaume d'Assyrie, excepté Babylone, & la Caldée qui appartenoit à Nabopolassar.

Après cette expédition Cyaxare mourut, & laissa l'empire à son fils Astyage.

ASTYAGE. 35 ans — An.M. 3409. A. J. C. 595.

Il est aussi nommé Assuerus dans l'Ecriture. Quoique son régne ait été fort long, puisqu'il dura 35 ans, l'histoire ne nous en apprend point de particularités. Il eut deux enfans, dont les noms sont fort connus : savoir, Cyaxare d'Aryénis, & Mandane d'une premiére femme. Du vivant de son pere il donna Mandane en mariage à Cambyse fils d'Achéménes, Roi des Perses : & de ce mariage naquit Cyrus un an après la naissance de Cyaxare son oncle. Ce dernier succéda à son pere dans le roiaume des Médes.

CYAXARE. II.

C'eſt le Darius Médus de l'Ecriture.

CYRUS, aiant pris Babylone conjointement avec Cyaxare, lui en avoit laiſſé le commandement. Après ſa mort, & celle de Cambyſe ſon pere, il réunit en ſa perſonne l'empire des Perſes, & celui des Médes, qui dans la ſuite ne feront plus qu'un ſeul & même empire. J'en commencerai l'hiſtoire par celle de Cyrus, qui nous apprendra ce que l'on ſait du régne de ſes deux prédéceſſeurs Cyaxare & Aſtyage. Mais auparavant je dirai un mot du royaume de Lydie, parce que Créſus qui en étoit Roi aura beaucoup de part aux événemens dont j'ai à parler.

---

## CHAPITRE QUATRIEME

### *Hiſtoire des Lydiens.*

*Herod. lib. 1. c. 7-13.*

HERODOTE appelle Atyades, c'eſt-à-dire deſcendans d'Atys, les premiers Rois qui ont régné chez les Lydiens. Il dit qu'ils tiroient leur origine de Lydus fils d'Atys, & que Lydus donna ſon nom à ces peuples, auparavant appellés Méoniens.

Les Héraclides, ou descendans d'Hercule, leur succéderent, & tinrent cet empire pendant l'espace de 505 ans.

ARGON, arriére petit-fils d'Alcée dont Hercule étoit le pere, fut le premier des Héraclides qui régna dans la Lydie. An. M. 2781. A. J. C. 1223.

Le dernier fut

CANDAULE.

Il avoit une femme d'une rare beauté, que son mari, aveuglé par sa passion, ne cessoit de vanter. Il voulut même que Gygès, l'un de ses premiers Officiers, en jugeât par ses propres yeux, [a] comme si son propre sentiment eût été insuffisant pour lui, & que la beauté de sa femme eût pu souffrir quelque préjudice de son silence. Quelques précautions qu'eût pris Candaule, la Reine aperçut Gygès lorsqu'il se retiroit du lieu où le Roi l'avoit placé: mais elle n'en donna aucun signe. Persuadée, si l'on en croit l'historien, que le trésor le plus précieux d'une femme est la pudeur, elle songea à tirer une éclatante vengeance de l'injure qu'elle avoit reçue,

a Non contentus voluptatum suarum tacita conscientia .... prorsus quasi silentium damnum pulcritudinis esset. *Justin. lib.* 1. *cap.* 7.

punissant la faute de son mari par un crime encore plus grand. Peut-être une secrette passion pour Gygès eut-elle autant de part à cette action, que la douleur d'avoir été deshonorée. Quoiqu'il en soit, elle fit venir Gygès, & lui donna le choix d'expier son crime ou par sa propre mort, ou par celle du Roi. Après quelques remontrances qui furent vaines, il prit le dernier parti, & par le meurtre de Candaule il devint le maître & de sa
An. M. 3286. A. J. C. 718. femme & de son trône, qui passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Mérmnades.

Le poete Archiloque vivoit de ce tems-là ; &, comme Hérodote le remarque, il avoit parlé dans ses poesies de l'avanture de Gygès.

Je ne dois pas omettre ce que dit ici Hérodote, que chez les Lydiens, & presque chez tous les barbares, c'est une honte & une infamie, même à un homme, de paroître nud. Ces traces de pudeur qui se rencontrent chez des payens, doivent paroître précieuses.[a] On sait que chez les Ro-

a Nostro quidem more cum parentibus puberes filii, cum soceris generi, non lavantur. Retinenda est igitur hujus generis verecundia, præsertim natura ipsa magistra & duce. *Cic. lib. 1. de offic. n. 129.*

Nudare se, nefas esse credebatur. *Val. Max. lib. 2. cap. 1.*

mains un fils en âge de puberté ne se trouvoit jamais aux bains avec son pere, ni un gendre avec son beau-pere ; & ils regardoient cette loi de modestie & de retenue comme inspirée par la nature même, dont le violement étoit un crime. Il est étonnant que parmi nous la Police n'empéche point ce desordre, qui régne impunément au milieu de Paris dans le tems des bains : desordre si visiblement contraire aux régles de l'honnêteté publique & de la pudeur, si dangereux pour les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, & si fortement condanné par le paganisme même.

Platon raconte l'histoire de Gygès autrement qu'Hérodote. C'est lui qui nous apprend que Gygès portoit une bague, dont la pierre le rendoit invisible quand il la tournoit de son côté, ensorte qu'il voioit les autres sans être vû de personne ; & que par le moien de cette bague, de concert avec la Reine, il détrôna Candaule en lui ôtant la vie. Ce qui signifie apparemment, que, pour venir à bout de son criminel dessein, il emploia toutes les ruses & toutes les fourberies d'une prudence qu'il plait au siécle d'appel-

*Plat. de Rep. lib. 2. pag. 359.*

ler une fine & habile politique, laquelle pénétre dans les desseins les plus cachés des autres, sans jamais laisser entrevoir les siens. Cette histoire a bien plus de vraisemblance que celle qu'on lit dans Hérodote.

Cicéron, en raportant l'histoire fabuleuse du fameux anneau de Gygès, [a] ajoute que le Sage, quand il en auroit un pareil, ne s'en serviroit jamais pour commettre aucune mauvaise action, parce que la vertu ne connoit & ne cherche point les ténébres.

AN. M. 3286. A. J. C. 718. *Herod. lib. 1. cap. 13. 14.*

GYGES. 38 ans.

LE MEURTRE de Candaule excita une sédition parmi les Lydiens. Les deux partis, au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en raporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara pour Gygès. Il fit de grands présens au temple de Delphes, qui sans doute avoient précédé en partie & préparé la réponse de l'oracle. Entre beaucoup d'autres, Hérodote parle de six coupes d'or qui pesoient trente talens, ce qui montoit à près d'un million.

a Hunc ipsum annulum si habeat sapiens, nihilo plus sibi licere putet peccare, quàm si non haberet. Honesta enim bonis viris, non occulta quæruntur. *lib. 3. de off. n. 38.*

Quand il se vit paisible possesseur du trône, il porta ses armes contre Milet, Smyrne, & Colophon, villes puissantes des Etats voisins.

Il mourut, après avoir régné trente-huit ans, & eut pour successeur son fils

ARDYS. 49 ans. *Herod. c. 15.*

C'est sous son régne que les Cimmériens, chassés de leur pays par les Scythes Nomades, passérent en Asie, & prirent Sardes excepté la citadelle. AN. M. 3324. A. J. C. 680.

SADYATTE. 12 ans. AN. M. 3373. A. J. C. 621.

IL DECLARA la guerre à ceux de Milet, & assiégea leur ville. Les siéges pour lors, qui souvent n'étoient que des blocus, traînoient fort en longueur, & duroient plusieurs années. Il mourut avant que d'avoir achevé celui-ci, & eut pour successeur son fils

ALYATTE. 57 ans. *Herod. c. 16-22.*

CE FUT lui qui fit la guerre contre Cyaxare Roi des Médes. Il chassa les Cimmériens de l'Asie. Il attaqua & prit les villes de Smyrne & de Clazomenes. AN. M. 3385. A. J. C. 619.

Il poussa vivement la guerre contre les Miléſiens que son pere avoit commencée, & continua le siége de la ville, *Herod. l. 1. c. 21. 22.*

qui avoit déja duré six ans sous son pere, & qui en dura encore autant sous lui. Voici comme il fut terminé. Sur la réponse d'un oracle de Delphes, Alyatte avoit envoié dans la ville un Ambassadeur pour proposer une tréve pendant quelques mois. Thrasybule tyran de Milet, averti de son arrivée, fit porter dans la place publique le blé & les autres provisions que lui & ses sujets avoient rassemblées pour fournir à leurs besoins, & ordonna aux particuliers de se livrer aux plaisirs de la bonne chere à la vûe d'un signal qui leur seroit donné. La chose fut ainsi exécutée. L'Ambassadeur de Lydie fut extrêmement surpris à son arrivée de voir l'abondance qui régnoit dans la place. Son maître, auquel il en rendit compte, persuadé que le projet de réduire Milet par la famine ne réussiroit jamais, préféra la paix à une guerre qui lui paroissoit ruineuse, & leva le siége.

An.M. 3442. A.J.C. 562.

## CRESUS.

SON NOM seul, qui a tourné en proverbe, porte l'idée de grandes richesses. Les siennes, à en juger par les présens qu'il envoia au temple de Delphes, devoient être immenses.

Ces présens subsistoient encore la plûpart du tems d'Hérodote, & montoient à plusieurs millions. Les trésors de ce Prince pouvoient être en partie le fruit de certaines mines situées, selon Strabon, entre Pergame & Atarne; aussi-bien que d'une petite riviere qui rouloit un sable d'or: c'est le Pactole. Du tems de Strabon, elle n'avoit plus cet avantage.

*Strab. lib. 13. pag. 625. & l. 14. p. 680.*

Ces richesses, chose assez rare, n'amollirent point son courage. Il jugeoit indigne d'un Roi de passer ses jours dans une molle oisiveté. Toujours les armes à la main, il fit plusieurs conquêtes, & ajouta à ses Etats toutes les provinces voisines: la Phrygie, la Mysie, la Paphlagonie, la Bythynie, la Pamphylie, & tout le pays des Cariens, des Ioniens, des Doriens, & des Eoliens. Hérodote remarque qu'il fut le premier qui subjugua les Grecs, qui jusques-là n'avoient jamais été soumis à une domination étrangére. Il entend sans doute les Grecs qui étoient établis dans l'Asie Mineure.

*Herod. l. 1. c. 26-28.*

Mais, ce qui est encore plus étonnant, quoique riche & guerrier, les lettres & les sciences faisoient son

plus grand plaisir. Sa Cour étoit le séjour assez ordinaire de ces fameux savans, si connus dans l'antiquité sous le nom des sept Sages de la Gréce.

*Herod. l. 1. c. 29-33. Plut. in Sol. pag. 93. 94.*

Solon, l'un des plus célébres d'entr'eux, après avoir établi de nouvelles loix à Athénes, crut devoir s'en absenter pendant quelques années, & profiter de ce tems pour faire différens voiages. Il vint à Sardes, & il y fut reçu comme le demandoit la réputation d'un si grand homme. Le Prince, accompagné d'une nombreuse Cour, parut dans tout l'éclat de la roiauté, & avec les habits les plus magnifiques, où l'or & les pierreries brilloient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce spectacle pour Solon, on ne s'aperçut point qu'il en fût émû, & il ne dit pas la moindre parole qui sentît la surprise ou l'admiration : mais il laissa assez entrevoir aux gens de bon sens qu'il regardoit toute cette pompe comme la marque d'un petit esprit, qui connoit mal en quoi consiste le beau & le grand. Un premier abord si froid & si indifférent ne prévint pas Crésus en faveur de son nouvel hôte.

Il commanda ensuite qu'on lui mon-

trât tous ses trésors, & qu'on lui fît voir la somptuosité & la magnificence de ses appartemens & de ses meubles, comme pour vaincre par cette multitude de vases précieux, de pierreries, de statues, de peintures, l'indifférence du Philosophe. Mais tout cela n'étoit point le Roi, & c'étoit lui que Solon venoit visiter, non les murs ni les chambres de son palais; & il croioit devoir juger de lui & l'estimer, non par tout cet appareil extérieur qui lui étoit étranger, mais par lui-même, & par ses qualités personnelles. Ce seroit réduire bien des Grands à une affreuse solitude, que d'en user ainsi.

Quand il eut tout vû, on le ramena. Crésus alors lui demanda, qui, dans les différens voiages qu'il avoit faits, il avoit trouvé qui fût véritablement heureux. « C'est, répondit Solon, un bourgeois d'Athénes, nommé Tellus, fort homme de bien; qui, après « avoir été toute sa vie à couvert de « la nécessité, & avoir vû sa patrie « toujours florissante, a laissé après « lui des enfans généralement esti- « més de tout le monde, a eu la joie « de voir les enfans de ses enfans, «

» & enfin eſt mort glorieuſement en » combattant pour ſa patrie. »

Une telle réponſe, où l'on comptoit l'or & l'argent pour rien, parut à Créſus d'une groſſiereté & d'une ſtupidité ſans pareille. Cependant, comme il ne déſeſpéroit pas d'avoir au moins le ſecond rang dans la félicité, il lui demanda, qui, après Tellus, il avoit vû de plus heureux. Solon répondit que c'étoient Cléobis & Biton d'Argos, deux freres qui avoient été un modéle parfait de l'amitié fraternelle, & du reſpect qui eſt dû aux parens. Un jour de fête ſolennelle, où la Prêtreſſe leur mere devoit aller au temple de Junon, ſes beufs tardant trop à venir, ils ſe mirent eux-mêmes au joug, & trainérent le char de leur mere juſqu'au Temple pendant plus de deux lieues. Toutes les meres, ravies en admiration, congratulérent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfans. Pénétrée des plus vifs ſentimens de joie & de reconnoiſſance, elle pria inſtamment la déeſſe de vouloir accorder à ſes enfans pour récompenſe ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le ſacrifice ils s'endormirent dans

Φιλαδέλφοὺς καὶ φιλομήτορας διαφερόντως ἄνδρας.

dans le temple même d'un doux sommeil, & terminérent leur vie par une * mort tranquille. Pour honorer leur piété, ceux d'Argos consacrérent leurs statues dans le temple de Delphes.

* La fatigue du voiage pouvoit bien en être la cause.

Vous ne me mettez donc point « du nombre des gens heureux, « dit Crésus d'un ton qui marquoit son mécontentement ? Solon, qui ne vouloit ni le flater, ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur : « Roi de Ly- « die, Dieu nous a donné à nous au- « tres Grecs, outre plusieurs autres « avantages, un esprit de modération « & de retenue, qui a formé parmi « nous une sorte de philosophie sim- « ple & populaire, accompagnée d'une « noble hardiesse, sans faste & sans « ostentation, peu propre à la Cour « des Rois ; & qui connoissant que la « vie des hommes est sujette à un « nombre infini de vicissitudes & de « changemens, ne nous permet ni de « nous glorifier des biens dont nous « jouissons nous-mêmes, ni d'admi- « rer dans les autres une félicité qui « peut n'être que passagere, & n'a- « voir rien de réel. « A cette occasion il lui représente que la vie de l'homme

est ordinairement composée de soixante & dix années, qui font en tout vingt six mille deux cens cinquante jours, dont aucun ne ressemble à l'autre. » Ainsi l'avenir est pour chaque » homme un tissu d'accidens tout di- » vers, qui ne peuvent être prévus. » Celui-là donc nous paroit seul heu- » reux, de qui Dieu a continué la fé- » licité jusqu'au dernier moment de » sa vie : pour les autres, qui se trou- » vent exposés à mille dangers, leur » bonheur nous paroit aussi incertain, » que la couronne pour celui qui com- » bat encore, & qui n'a pas encore » vaincu. » Solon se retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Crésus, sans le corriger.

Λυπήσας μὲν, οὐ νουθετήσας δὲ τὸν Κροῖσον.

Esope, l'Auteur des fables, étoit alors à la Cour de ce Prince, qui le traitoit très-favorablement. Il fut fâché du mauvais accueil que Solon avoit reçu, & lui dit par forme d'avis : [a] *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des*

[a] Ὦ Σόλων, (ἔφη) τοῖς βασιλεῦσι δεῖ ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα ὁμιλεῖν· Καὶ ὁ Σόλων· Μὰ Δί', (εἶπεν) ἀλλ' ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἄριστα. *Le jeu de mots du texte grec, estimable parce qu'il est fondé dans le sens même, ne peut point être rendu dans une autre langue.*

*choses qui leur soient agréables. Dites plûtôt*, répondit Solon, *qu'il faut ou ne les point aprocher, ou leur dire des choses qui leur soient utiles.*

Dès le tems de Plutarque, quelques Savans croioient que cette entrevûe de Solon avec Crésus quadroit mal avec les dates de chronologie. Mais comme ces dates sont fort incertaines, ce judicieux auteur n'a pas cru que cette objection dût prévaloir contre l'autorité de plusieurs Ecrivains dignes de foi qui ont raporté cette histoire.

Ce que je viens de raconter de Crésus, est une peinture bien naturelle de ce qui se passe chez les Rois & chez les Grands, dont la plûpart se laissent séduire par la flaterie; & nous montre que cet aveuglement vient pour l'ordinaire de deux causes. La premiere, est l'inclination secrette qu'ont tous les hommes, & sur tout les Grands, à recevoir la louange sans précaution, & à juger favorablement de tous ceux qui les admirent, ou qui témoignent pour leurs volontés une soumission & une complaisance sans bornes. La seconde, est la ressemblance de la flaterie avec une affection sin-

cere & avec un respect légitime, qui est quelquefois si parfaitement imitée, que sans une grande attention les plus sages y sont trompés.

Crésus, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, étoit un fort bon Prince, & estimable par beaucoup d'endroits. Il avoit un grand fonds de douceur, d'affabilité, d'humanité. Son palais étoit la retraite des savans & des gens d'esprit, ce qui marque qu'il n'en manquoit pas lui-même, & qu'il avoit du goût pour les sciences. Son foible étoit de faire grand cas des richesses & de la magnificence, de se croire heureux & grand à proportion de ce qu'il en possédoit, de substituer l'éclat & la pompe de la roiauté à ce qu'elle a de véritable & de solide grandeur, & de se nourrir des respects excessifs de ceux qui étoient comme en adoration devant lui.

Ces savans, ces beaux esprits, & les autres courtisans qui environnoient ce Prince, qui mangeoient à sa table, qui étoient de ses plaisirs, qui avoient part à sa confidence, qui profitoient de sa libéralité, & s'enrichissoient par ses largesses, n'avoient gar-

de de heurter le goût du Prince, ni de ſonger à le détromper de ſes erreurs & de ſes fauſſes idées. Ils n'étoient occupés au contraire qu'à l'y entretenir, & qu'à l'y fortifier, en le louant ſans ceſſe comme le Prince le plus opulent de ſon ſiécle, & ne parlant jamais de l'abondance de ſes richeſſes, & de la magnificence de ſon palais, qu'avec des termes & des ſentimens d'admiration & d'extaſe, parce qu'ils ſavoient que c'étoit là un moien ſûr de lui plaire, & d'avoir ſes bonnes graces. Car la flaterie n'eſt autre choſe qu'un commerce de menſonge, fondé d'un côté ſur l'interêt, & de l'autre ſur la vanité. Le flateur veut s'avancer, & faire fortune : le Prince veut être loué & admiré, parce qu'il eſt ſon premier flateur, & qu'il porte dans ſon cœur un poiſon plus ſubtil & mieux préparé que celui qu'on lui préſente.

Le petit mot d'Eſope, ancien eſclave, qui n'en avoit pas perdu tout l'eſprit ni le caractere, mais qui y joignoit l'adreſſe du plus fin & du plus habile courtiſan ; ce petit mot, dis-je, par lequel il avertit Solon qu'*il faut ou ne point approcher des Rois, ou leur*

*dire des choses agréables*; nous apprend de quels hommes Crésus avoit rempli sa Cour, & comment il étoit venu à bout d'en bannir la sincérité, la bonne foi, le devoir. Aussi ne put-il souffrir la noble & généreuse liberté du Philosophe, dont il auroit dû faire un cas infini, s'il avoit connu de quel prix est un ami, qui ne tenant qu'à la personne & non à la fortune du Prince, a le courage de lui dire des vérités désagréables & améres à l'amour propre pour le présent, mais qui peuvent lui être très-utiles & très-salutaires pour l'avenir, *Dic illis, non quod volunt audire, sed quod audisse semper volent.* C'est Séneque qui parle ainsi, en montrant de quel secours peut être pour un Prince un ami fidéle & sincére: & ce qu'il ajoute, paroit fait exprès pour Crésus. [a] Donnez-lui, dit-il, un conseil utile. Faites-lui entendre une fois en sa vie une parole de vérité, à ce Prince dont les oreilles

a Plenas aures adulationibus, aliquando vera vox intret: da consilium utile. Quæris, quid felici præstare possis? Effice, ne felicitati suæ credat. Parum in illum contuleris, si illi semel stultam fiduciam permansuræ semper potentiæ excusseris, docuerisque mobilia esse quæ dedit casus . . ac sæpe inter fortunam maximam & ultimam nihil interesse? *Senec. de benef. lib. 6. cap. 33.*

retentissent sans cesse de flateries. Vous me demandez quel service vous pouvez lui rendre, arrivé comme il est à une souveraine félicité ? C'est de lui apprendre à ne s'y pas fier : c'est de lui ôter cette vaine confiance qu'il a dans sa puissance & sa grandeur, comme si elle devoit toujours durer : c'est de lui faire connoitre que tout ce qui vient de la fortune, & qui est de son ressort, se ressent de son instabilité, & peut nous être enlevé promtement ; & qu'entre la plus haute élévation, & la chute la plus funeste, l'intervalle peut n'être que d'un moment.

Crésus ne fut pas lontems sans éprouver la vérité de ce que lui avoit dit Solon. Il avoit deux enfans, dont l'un, devenu muet, étoit pour lui un sujet continuel de douleur : l'autre, nommé Atys, se distinguoit par toutes sortes de bonnes qualités entre ceux de son âge, & faisoit toute sa consolation. Il crut voir en songe que ce fils bien-aimé devoit périr par le fer. Nouvelle source de chagrins & d'inquiétudes. On écarte avec soin d'auprès de ce jeune Prince tout ce qui a raport au fer ; pertuisanes, lan-

*Herod. l. 1. c. 34-45.*

ces, javelots. Il n'eſt plus mention ni de ſiéges, ni de guerre, ni d'armée. On fit un jour une célébre partie pour prendre un ſanglier qui ravageoit tout le voiſinage. Tous les jeunes Seigneurs de la Cour devoient s'y trouver. Atys demanda avec empreſſement à ſon pere qu'il lui fût permis d'y aller au moins comme ſpectateur. Il ne put lui refuſer cette grace, & il le confia à la garde d'un jeune Prince fort ſage, qui s'étoit venu refugier chez lui : il s'appelloit Adraſte. Et ce fut cet Adraſte même, qui croiant lancer ſon javelot contre le ſanglier, tua Atys. On ne peut exprimer quelle fut ni la douleur du pere quand il apprit cette funeſte nouvelle, ni celle d'Adraſte auteur innocent du meurtre, qu'il punit ſur lui-même en ſe perçant le ſein de ſa propre épée ſur le bucher de l'infortuné Atys.

Herod. c. 46-56. Deux années ſe paſſérent ainſi dans un grand deuil, ce malheureux pere n'étant occupé que de la perte qu'il avoit faite. Mais la réputation naiſſante & les grandes qualités de Cyrus qui commençoit à ſe faire connoître, le réveillérent de ſon aſſoupiſſement. Il crut devoir ſonger à mettre une

barriére à la puissance des Perses, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens. Comme il étoit fort religieux à sa mode, il ne songea point à former aucune entreprise sans avoir consulté les dieux. Mais pour ne point agir à l'aveugle, & pour être en état d'asseoir un jugement certain sur les réponses qu'il en recevroit, il voulut auparavant s'assurer de la vérité des oracles. Pour cela il envoia à tous ceux qui étoient les plus célébres soit dans la Grece soit dans l'Afrique des députés, qui avoient ordre de s'informer chacun de leur côté de ce que faisoit Crésus dans un certain jour & une certaine heure qu'on leur marqua. Ses ordres furent ponctuellement exécutés. Il n'y eut que la réponse de l'oracle de Delphes qui se trouva véritable. Elle fut rendue en vers grecs hexametres, & voici quel en étoit le sens : *Je connois le nombre des grains de sable de la mer, & la mesure de sa vaste étendue. J'entends le muet, & celui qui ne sait point encore parler. Mes sens sont frapés de l'odeur forte d'une tortue qui est cuite dans l'airain avec des chairs de brebis : airain dessous, airain dessus.* En effet le Roi, aiant voulu imaginer

quelque chose qu'il ne fût pas possible de deviner, s'étoit occupé à cuire lui-même au jour & à l'heure marqués une tortue avec un agneau dans une marmite d'airain, qui avoit aussi un couvercle d'airain. Saint Augustin remarque en plusieurs endroits, que Dieu, pour punir l'aveuglement des payens, permettoit quelquefois que les démons leur rendissent des réponses qui se trouvoient conformes à la vérité.

Assuré ainsi de la véracité du Dieu qu'il vouloit consulter, il fit immoler à son honneur trois mille victimes, & fit fondre une infinité de vases, de trépiés, de tables d'or, qu'il convertit en lingots d'or au nombre de cent dix-sept, pour enrichir le trésor de Delphes. Chacun de ces lingots pesoit au moins deux talens. Il y ajouta encore un grand nombre d'autres présens, parmi lesquels Hérodote compte un lion d'or du poids de dix talens, & deux vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, l'un d'or, qui pesoit huit talens & demi & douze mines, l'autre d'argent qui tenoit six cens mesures nommées amphores. Tous ces présens, & beaucoup d'autres que

j'omets pour abréger, se voioient encore du tems d'Hérodote.

Les députés avoient ordre de consulter le dieu sur deux articles : premiérement, si Crésus devoit entreprendre la guerre contre les Perses ; puis, s'il devoit appeller à son secours des troupes auxiliaires. L'oracle répondit sur le premier article, que s'il portoit les armes contre les Perses, il renverseroit un grand empire ; sur le second, qu'il feroit bien de s'associer les plus puissans peuples de la Grece. Il consulta de nouveau l'oracle pour savoir quelle seroit la durée de son empire. La réponse fut qu'il subsisteroit jusqu'à ce qu'on vît un mulet remplir le trône de Médie : il regarda cette réponse comme une assurance de l'éternité de son empire.

En conséquence de l'oracle, Crésus fit alliance avec les Athéniens qui avoient pour lors à leur tête Pisistrate ; & avec les Lacédémoniens ; qui étoient sans contredit les deux peuples de la Grece les plus puissans.

Un Lydien, fort estimé pour sa prudence, donna à Crésus un avis très sensé. Grand Prince, lui dit-il, à quoi songez-vous de vouloir tour- *Herod. l. 1. c. 71.*

ner vos armes contre des peuples comme les Perses, qui nés dans un pays rude & âpre, sont endurcis dès l'enfance à toute sorte de travaux & de fatigues; qui vétus grossiérement, & nourris de même, se contentent de pain & d'eau; qui ignorent absolument ce que c'est que commodités & délices de la vie; en un mot, qui n'ont rien à perdre si vous les vainquez, & tout à gagner s'ils vous vainquent, & qu'il seroit bien difficile d'écarter de nos terres, s'ils en avoient une fois goûté les douceurs. Loin donc de penser à porter la guerre contre eux, je croi que nous devrions remercier les dieux de n'avoir pas mis dans l'esprit des Perses de venir attaquer les Lydiens. Crésus avoit pris son parti, & ne changea point.

On trouvera le reste de l'histoire de Crésus dans celle de Cyrus que je vais exposer.



# LIVRE QUATRIEME.

# COMMENCEMENS
## DE L'EMPIRE
## DES PERSES ET DES MEDES,
## FONDÉ PAR CYRUS,

*Qui renferment les régnes de Cyrus, de Cambyse, & de Smerdis le Mage.*

CEs trois régnes feront la matiére du quatriéme livre. Mais comme les deux derniers ſont aſſez courts, & renferment peu de faits importans, ce livre, à proprement parler, ſera l'hiſtoire de Cyrus.

## CHAPITRE PREMIER.
### HISTOIRE DE CYRUS.

L'HISTOIRE de ce Prince eſt racontée diverſement par Hérodote & par Xénophon. Je m'attache au dernier, comme infiniment plus digne de foi ſur ce point que l'autre; & je me contenterai, dans les faits où ils différent, de raporter ſommairement

ce qu'en dit Hérodote. On sait que Xénophon servit lontems sous le jeune Cyrus, qui avoit dans ses troupes un grand nombre de Seigneurs Persans, avec lesquels sans doute cet Ecrivain, curieux comme il étoit, s'entretenoit souvent, pour s'instruire par leur moien des mœurs & coutumes des Perses, de leurs conquêtes, & sur tout de celles du Prince qui avoit fondé leur monarchie, & dont il se proposoit d'écrire l'histoire. C'est ce qu'il nous apprend lui-même dans le commencement de la Cyropédie. » Comme ce grand personnage, dit-il, » m'a toujours paru digne d'admira- » tion, j'ai pris plaisir à rechercher » sa naissance, quel a été son naturel, » de quelle façon il a été élevé, pour » connoître par quels moiens il a pu » devenir un si grand Prince, & je » n'avance rien que je n'aie appris. »

Au reste, ce que dit Cicéron dans la premiére lettre à son frere Quintus, que [a] *Xénophon avoit composé l'histoire de Cyrus, non suivant l'exacte vérité, mais comme le modéle d'un bon gouvernement*; ne doit rien diminuer de l'au-

a Cyrus ille à Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii.

torité de ce judicieux Ecrivain, ni de la créance qui lui est dûe. Ce qu'on en peut conclure, c'est que le dessein de Xénophon, aussi grand philosophe que grand capitaine, n'a pas été simplement d'écrire l'histoire de Cyrus, mais d'apprendre aux princes, dans la personne de celui-ci, l'art de régner, & de se faire aimer de leurs sujets malgré le faste & l'élévation de la puissance souveraine. Il a pu, dans cette vûe, préter à son héros quelques pensées, quelques sentimens, quelques discours : mais le fond des événemens & des faits qu'il raporte doit passer pour vrai, & leur conformité seule avec l'Ecriture sainte en est une preuve évidente. On peut lire la dissertation de M. l'Abbé Banier sur ce sujet dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. *Tom. 6. pag. 400.*

POUR plus grande clarté, je divise l'histoire de Cyrus en trois parties. La premiére s'étendra depuis sa naissance jusqu'au siége de Babylone : la seconde renfermera la description du siége & de la prise de cette ville, & de tout ce qui regarde ce grand événement : la troisiéme contiendra l'histoire de ce Prince depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.

## ARTICLE I.

### *Histoire de Cyrus depuis son enfance jusqu'au siége de Babylone.*

Cet intervalle, outre l'éducation de Cyrus, & le voiage qu'il fit en Médie chez Astyage son grand-pere, renferme les premiéres campagnes de ce Prince, & les importantes expéditions qui en furent la suite.

### §. I. *Education de Cyrus.*

*Xenoph. Cyrop. lib. 1. p. 3.*
AN.M. 3405. A. J. C. 599.

CYRUS étoit fils de Cambyse roi de Perse, & de Mandane fille d'Astyage roi des Médes. Il naquit un an après Cyaxare son oncle, frere de Mandane.

Les Perses, divisés en douze Tribus, étoient alors renfermés dans une seule province de cette vaste région qui depuis a porté leur nom, & ne faisoient tous ensemble que six vingts mille hommes. Dans la suite cette nation aiant acquis l'empire de l'orient par la sagesse & par la valeur de Cyrus, le nom de la Perse s'étendit avec leur fortune, & comprit ce vaste espace de pays qui s'étend du levant au couchant depuis le fleuve Indus jusqu'au Tigre, & du septentrion au midi de-

puis la mer Caſpienne juſques à l'océan. Ce nom a encore aujourd'hui la même étendue.

Cyrus étoit bien fait de corps, & encore plus eſtimable par les qualités de l'eſprit : plein de douceur & d'humanité, de deſir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effraié d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agiſſoit d'acquerir de l'honneur. Il fut élevé ſelon les loix des Perſes, qui pour lors étoient excellentes par raport à l'éducation.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus eſſentielle du gouvernement. On ne s'en repoſoit pas ſur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendreſſe rend ſouvent incapables de ce ſoin : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une maniére uniforme. Tout y étoit réglé: le lieu & la durée des exercices, le tems des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres, les différentes ſortes de châtimens. Toute leur nourriture, auſſi-bien pour

Cyrop. l. 1. p. 3-8.

les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du cresson, & de l'eau: car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la sobriété; & d'ailleurs cette sorte de nourriture simple & frugale, sans aucun mélange de sauces ni de ragoûts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusques dans l'âge le plus avancé.

Ils alloient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour apprendre les lettres & les sciences; & le crime qu'on y punissoit le plus sévérement, étoit l'ingratitude.

La vûe des Perses, dans tous ces sages établissemens, étoit d'aller au devant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir: & au lieu que dans les autres Etats on se contente d'établir des punitions contre les méchans, ils tâchoient de faire ensorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la classe des enfans jusqu'à 16 ou 17 ans; & c'est là qu'ils apprenoient à tirer de l'arc, & à lan-

ter le javelot : après cela on entroit dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenoit de plus court, parce que cet âge a plus besoin que tout autre d'être veillé exactement. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce tems ils passoient toutes les nuits dans les corps de garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisiéme classe étoit composée des hommes faits ; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les différens postes de l'Etat, les charges, les dignités. On ne les forçoit point à porter les armes hors du pays, quand ils avoient passé cinquante ans.

Enfin ils passoient dans la derniére classe, où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le conseil public, & les compagnies des Juges.

Par là tous les citoiens pouvoient

aspirer aux premieres charges de l'Etat : mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices. Ces classes étoient ouvertes à tous, mais il n'y avoit ordinairement que ceux qui étoient assez riches pour entretenir leurs enfans sans travailler qui les y envoiassent.

*Cyrop. l. 1. p. 1-22.* Cyrus fut élevé de la sorte, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit.

## §. II.

### *Voiage de Cyrus chez Astyage son grand-pere, & son retour en Perse.*

QUAND Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, sa mere Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune Prince avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnoient par tout. Astyage étoit su-

perbement vétu, avoit les yeux * peints, le visage fardé, des cheveux ajoutés parmi les siens. Car les Médes affectoient de vivre dans la mollesse, & de se vétir d'écarlate, de porter des colliers & des brasselets, au lieu que les Perses étoient vétus fort grossiérement. Cyrus ne fut point ébloui de tout cet éclat, & sans rien critiquer ni condanner il sut se maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès son enfance. Il charmoit son grand-pere par des saillies pleines d'esprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ses maniéres nobles & engageantes. J'en raporterai un seul trait qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit

* *Les anciens, pour relever la beauté du visage, & donner plus de vivacité au teint, formoient les sourcils en arcs parfaits, & les teignoient en noir. Ils ajoutoient aux paupiéres la même teinture, pour donner aux yeux plus de brillant. Cet artifice étoit fort en usage chez les Hébreux. Il est dit de Jézabel :* Depinxit oculos suos stibio. *4. Reg. 9. 30. Cette drogue avoit aussi une force astringente, qui rétressissoit les paupiéres, & faisoit paroître les yeux plus grands, ce qui étoit regardé pour lors comme une beauté. Plin. l. 33. c. 6. de là vient, cette épithéte qu'Homére donne si souvent aux déesses mêmes:* βοῶπις Ἥρη. Junon aux grands yeux.

pour la quantité, soit pour la qualité & la délicatesse des mets. Cyrus regardoit avec des yeux assez indifférens tout ce fastueux appareil. Et comme Astyage en paroissoit surpris, Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours & de circuits pour appaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain & de cresson les y conduisent. Son grand-pere lui aiant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avoit servis, il les distribua sur le champ aux Officiers du Roi qui se trouvérent présens : à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval ; à l'autre, parce qu'il servoit bien Astyage ; à un autre, parce qu'il prenoit grand soin de sa mere. Sacas, Echanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre sa charge d'échanson, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à son audience : & comme il ne lui étoit pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune Prince, qui lui en marqua dans cette occasion son ressentiment. Astyage témoignant

quelque peine qu'on eût fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une considération particuliere, & qui la méritoit par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servoit à boire: Ne faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mériter vos bonnes graces? je les aurai bien-tôt gagnées: car je me fais fort de vous servir mieux que lui. Aussi-tôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, & tenant la coupe délicatement de trois doits. Il la présenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmérent Astyage & Mandane. Quand cela fut fait, il se jetta au cou de son grand-pere, & en le baisant il s'écria plein de joie: [a] O Sacas, pauvre Sacas, te voila perdu: j'aurai ta charge. Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. Je suis très-content, mon fils, lui dit-il: on ne peut pas mieux servir. Vous avez cependant oublié une cérémonie qui est essentielle: c'est de faire l'essai. En effet l'échanson avoit coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, & d'en gouter avant que de présenter la coupe

[a] Ω Σάκα, ἀπόλωλας· ἐκβαλῶ σε τῆς τιμῆς.

au Prince. Ce n'est point du tout par oubli, reprit Cyrus, que j'en ai usé ainsi. Et pourquoi donc, dit Astyage? C'est que j'ai appréhendé que cette liqueur ne fût du poison. Du poison? & comment cela? Oui, mon papa. Car il n'y a pas lontems que dans un repas que vous donniez aux grands Seigneurs de votre Cour, je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. On crioit, on chantoit, on parloit à tort & à travers. Vous paroissiez avoir oublié, vous que vous étiez roi, & eux qu'ils étoient vos sujets. Enfin, quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne pouviez pas vous soutenir. Comment, reprit Astyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre pere? Jamais, répondit Cyrus. Et quoi donc? Quand il a bu, il cesse d'avoir soif; & voila tout ce qui lui en arrive.

On ne peut trop admirer ici l'habileté de l'historien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvoit la faire d'une maniére grave & sérieuse, & prendre le ton de philosophe: car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philosophe

philoſophe que Socrate ſon maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguiſe ſous le voile d'une petite hiſtoire, racontée dans l'original avec tout l'eſprit & toute la gentilleſſe poſſible.

Mandane étant ſur le point de retourner en Perſe, Cyrus ſe rendit avec joie aux inſtances réitérées que lui fit ſon grand-pere de reſter en Médie; afin, diſoit-il, ne ſachant pas encore bien monter à cheval, qu'il eût le tems de ſe perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perſe, où la ſéchereſſe & la ſituation du pays coupé par des montagnes ne permettoient pas de nourrir des chevaux!

Pendant cet intervalle de tems qu'il paſſa à la Cour, il s'y fit infiniment eſtimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bien-faiſant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la ſollicitoit pour eux. Quand il y avoit contre eux quelque ſujet de plainte, il ſe rendoit leur médiateur auprès du Roi: leurs affaires devenoient les ſiennes, & il s'y prenoit toujours ſi bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Il étoit à peu près dans sa seiziéme année, lorsque le fils du Roi des * Babyloniens (c'étoit Evilmérodac fils de Nabucodonosor) aiant fait une partie de chasse un peu avant son mariage, s'avisa, pour faire montre de sa bravoure, de faire une irruption dans les terres des Médes; ce qui obligea Astyage de se mettre en campagne pour s'y opposer. Ce fut pour lors que Cyrus, aiant suivi son grand-pere, fit son apprentissage dans la guerre. Il s'y comporta si bien, que la victoire que les Médes remportérent sur les Babyloniens fut principalement dûe à sa valeur.

L'année d'après, Cambyse l'aiant rappellé pour lui faire achever son tems dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à son pere, ni à sa patrie. On connut dans cette occasion combien il étoit tendrement aimé. A son départ tout le monde l'ac-

* *Ces peuples sont toujours appellés Assyriens dans Xénophon; & en effet ce sont les Assyriens, mais de Babylone, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Ninive, dont nous avons vû auparavant que l'empire avoit été entiérement détruit, par la ruine de Ninive qui en étoit la capitale.*

compagna, ceux de ſon âge, les jeunes gens, les vieillards: Aſtyage même le conduiſit à cheval aſſez loin; & quand il falut ſe ſéparer, il n'y eut perſonne qui ne verſât des larmes.

Ainſi Cyrus repaſſa en Perſe, où il demeura encore un an dans la claſſe des enfans. Ses compagnons, après le ſéjour qu'il avoit fait dans une Cour auſſi voluptueuſe & remplie de faſte qu'étoit celle des Médes, s'attendoient à voir un grand changement dans ſes mœurs. Mais, quand ils virent qu'il ſe contentoit de leur table ordinaire; & que s'il ſe rencontroit dans quelque feſtin il étoit plus ſobre & plus retenu que les autres, ils le regardérent avec une nouvelle admiration.

Il paſſa de cette premiére claſſe dans la ſeconde, qui eſt celle des jeunes gens; où il fit voir qu'il n'avoit point ſon pareil en adreſſe, en patience, en obéiſſance.

## §. III.

*Premiére campagne de Cyrus, qui va au ſecours de ſon oncle Cyaxare contre les Babyloniens.*

Cyrop. l. 1. 22-37.

ASTYAGE roi des Médes étant mort, Cyaxare ſon fils, frere de la An.M. 3444. A.J.C. 560.

mere de Cyrus, lui ſuccéda. A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il eut une rude guerre à ſoutenir. Il apprit que le Roi des Babyloniens ( Nérigliſſor ) armoit puiſſamment contre lui, & qu'il avoit déja engagé dans ſa querelle pluſieurs Princes, entre autres Créſus roi de Lydie. Il avoit auſſi envoié des Ambaſſadeurs vers le Roi des Indes, pour jetter dans ſon eſprit de mauvaiſes impreſſions contre les Médes & les Perſes, en lui repréſentant qu'il étoit à craindre que ces deux peuples, déja fort puiſſans d'ailleurs, s'étant unis par de nouvelles alliances, ne s'aſſujetîſſent à la fin toutes les autres nations, ſi l'on ne s'oppoſoit au progrès de leur puiſſance. Cyaxare dépécha donc vers Cambyſe pour lui demander du ſecours, & chargea ſes députés de faire enſorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune Prince étoit alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir paſſé dix années dans la ſeconde claſſe. La joie fut univerſelle quand on ſut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes, d'infanterie

ſeulement ; ( car les Perſes n'avoient point encore de cavalerie; ) mais tous hommes d'élite, & qui avoient été levés d'une maniére particuliére. D'abord Cyrus avoit choiſi parmi la Nobleſſe deux cens Officiers des plus braves, qui furent chargés d'en choiſir chacun quatre autres de même ſorte, ce qui faiſoit mille en tout : & c'étoient ces Officiers qu'on appelloit * Ὁμότιμοι, & qui ſe ſignalérent ſi fort dans la ſuite en toute occaſion. Chacun de ces mille eut charge de lever parmi le peuple dix Piquiers armés à la légére, dix Frondeurs, & dix Archers: ce qui montoit en tout à trente-un mille hommes.

* *Officiers de même dignité.*

Avant qu'on procédât à ce choix, Cyrus crut devoir parler aux deux cens Officiers, dont il loua extrêmement le courage, & qu'il remplit de l'eſpérance aſſurée d'un heureux ſuccès. Savez-vous, leur dit-il, à quels ennemis vous aurez affaire ? A des hommes mous, lâches, efféminés, déja à demi vaincus par les délices ; qui ne peuvent ſouffrir ni la faim ni la ſoif ; également incapables de ſoutenir ou le poids du travail, ou la vûe du péril: au lieu que vous, accoutumés

dès l'enfance à une vie ſobre & dure, la faim & la ſoif ſont le ſeul aſſaiſonnement de vos repas, les fatigues votre plaiſir, les dangers votre joie, l'amour de la patrie & de la gloire votre unique paſſion. Comptez-vous pour peu la juſtice de notre cauſe? Ce ſont les ennemis qui nous attaquent: ce ſont nos alliés qui nous appellent. Y a-t-il rien de plus juſte que de repouſſer l'injure qu'on nous veut faire? y a-t-il rien de plus honorable que de voler au ſecours de nos amis? Mais ce qui doit faire le principal motif de votre confiance, c'eſt que je ne me ſuis point engagé dans cette expédition, ſans avoir auparavant conſulté les dieux, & imploré leur ſecours: car vous ſavez que c'eſt par où j'ai toujours coutume de commencer toutes mes actions & toutes mes entrepriſes.

Cyrus partit bientôt après ſans perdre de tems: mais ce ne fut qu'après avoir encore invoqué les dieux du pays. Car ſa grande maxime, & il la tenoit de ſon pere, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entrepriſe, ſoit grande ſoit petite, ſans conſulter les dieux. Cambyſe lui avoit ſouvent

repréſenté que la prudence des hommes eſt fort courte, leurs vûes fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que ſouvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage devient la cauſe de leur ruine; au lieu que les dieux étant éternels ſavent tout, l'avenir comme le paſſé, & inſpirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il eſt à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à perſonne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les conſultent.

Cambyſe voulut accompagner ſon fils juſques aux frontieres de la Perſe. Dans le chemin il lui donna d'excellentes inſtructions ſur les devoirs d'un Général d'armée. Cyrus croioit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fuſſent de ſon tems. Vos maîtres, lui dit Cambyſe, vous ont-ils donné quelques leçons d'économie, c'eſt-à-dire de la maniére dont il faut pourvoir aux beſoins d'une armée, préparer des vivres, prévenir les maladies, ſonger à la ſanté des ſoldats, fortifier leurs corps par de fréquens exercices, exciter parmi eux

de l'émulation, savoir se faire obéir, se faire estimer, se faire aimer des troupes ? Sur chacun de ces points, & sur beaucoup d'autres que le Roi parcourut, Cyrus répondoit qu'on ne lui en avoit jamais dit un mot, & que tout cela étoit nouveau pour lui. Hé que vous a-t-on donc montré? A faire des armes, reprit le jeune Prince, à tirer de l'arc, à lancer un javelot, dessiner un camp, tracer un plan de fortification, ranger des troupes en bataille, en faire la revûe, les voir marcher, défiler, camper. Cambyse se mit à rire, & fit entendre à son fils qu'on ne lui avoit rien enseigné de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon Officier & pour un habile Général : & dans une seule conversation, qui mériteroit certainement d'être bien étudiée par les jeunes gens de qualité destinés à la guerre, il lui en apprit infiniment plus que n'avoient fait pendant plusieurs années tous ces maîtres si vantés. Un seul exemple, quoique fort court, pourra donner quelque idée du reste.

Il s'agissoit de savoir comment on pouvoit rendre les soldats soumis & obéissans. Le moien m'en paroît bien facile & bien sûr, dit Cyrus : il ne

faut que louer & récompenser ceux qui obéissent, punir & noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, repartit Cambyse, pour se faire obéir par force : mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or le moien le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on sait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin, des voiageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide, le pilote sont plus habiles & plus prudens qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son pere, pour paroître plus habile & plus prudent que les autres ? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement ; & pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les régles, consulter avec soin & avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, & sur-

tout implorer le ſecours des dieux, qui ſeuls donnent la prudence & le ſuccès.

Cyrop. l. 2. pag. 38-40.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la premiére choſe qu'il fit, après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il ſe trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à deux cens mille hommes de pié, & ſoixante mille chevaux; & que les Médes & les Perſes joints enſemble avoient à peine la moitié autant d'infanterie, & il s'en faloit plus des deux tiers qu'ils n'euſſent autant de cavalerie. Une ſi grande inégalité jetta Cyaxare dans un grand embarras & dans une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perſe en plus grand nombre encore que les premiéres. Mais, outre que le reméde auroit été fort lent, il paroiſſoit impraticable. Cyrus ſur le champ propoſa un moien plus ſûr & plus court: ce fut de faire changer d'armes aux Perſes; & au lieu que la plûpart ne ſe ſervoient preſque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par

conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un coup combattre de près & en venir aux mains avec les ennemis, & rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On gouta fort cet avis, & il fut exécuté sur le champ.

Il établit un ordre merveilleux dans les troupes, & y jetta une émulation étonnante par les récompenses qu'il proposoit, & par ses maniéres honnêtes & prévénantes à l'égard de tout le monde. Il ne faisoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuoit avec largesse des présens à chacun selon son mérite & sa condition. A l'un c'étoit un bouclier, à l'autre une épée, ou quelque chose de pareil. C'étoit par cette grandeur d'ame, cette générosité, & ce penchant à faire du bien, qu'il croioit qu'un Général devoit se distinguer, & non par le luxe de la table, ou la magnificence des habits, & encore moins par la hauteur & la fierté. Il ne pouvoit pas, disoit-il, faire du bien à tous ; & c'est par cette raison-là même qu'il se croioit obligé de marquer de la bonne volonté à

*Pag. 44.*

*Lib. 8. p. 207.*

tous, parce que les présens que distribue un Prince peuvent l'épuiser, non les honnêtetés qu'il fait, en s'intéressant sincérement au bien ou au mal qui arrive aux autres, & en le leur témoignant.

Pag. 56. Un jour que Cyrus faisoit la revûe de son armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il étoit arrivé des Ambassadeurs du roi des Indes, & qu'il le prioit de le venir trouver promtement. Pour ce sujet, lui dit-il, je vous apporte un riche vétement: car il souhaite que vous paroissiez superbement vétu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de tems: il partit sur le champ avec ses troupes pour aller trouver le Roi, sans avoir d'autre habit que le sien, fort simple à la maniére des Perses, & qui n'étoit point, porte le texte * grec, souillé ni gâté par aucun ornement étranger. Comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent: » Vous » aurois-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, » si je m'étois habillé de pour-

* Ἐν τῇ Περσικῇ στολῇ οὐδέν τι ὑβρισμένῃ. *Belle expression, mais que nulle autre langue ne peut rendre avec la même vivacité &*

pre, si je m'étois chargé de brasse- «
lets & de chaines d'or, & qu'avec «
tout cela j'eusse tardé plus lontems «
à venir ; que je ne vous en fais «
maintenant par la sueur de mon vi- «
sage & par ma diligence, en mon- «
trant à tout le monde avec quelle «
promtitude on exécute vos ordres ? «

Cyaxare, content de ces raisons, commanda qu'on fît entrer les Indiens. Ces Ambassadeurs dirent qu'ils étoient envoiés de la part de leur Maître pour s'informer du sujet de la guerre entre les Babyloniens & les Médes. Ils ajoutérent qu'ils avoient ordre, après avoir entendu les motifs des Médes, de passer chez les Babyloniens pour écouter aussi ce qu'ils auroient à alléguer ; afin qu'après avoir examiné les raisons de part & d'autre, le Roi leur maître se rangeât du côté de celui qui auroit pour lui le bon droit & la justice. Noble & glorieux usage d'une grande puissance, qui n'est conduite que par la justice, qui ne cherche point à profiter de la division des voisins, & qui se déclare hautement contre l'injuste aggresseur en faveur de l'opprimé! Cyaxare & Cyrus répondirent qu'ils n'avoient

donné aucun sujet de plainte aux Babyloniens, & qu'ils acceptoient avec joie pour arbitre le Roi des Indiens. La suite fait connoître qu'il se déclara pour les Médes.

*Cyrop. lib. 2. pag. 58-61. & lib. 3. pag.*

LE ROI d'Arménie, vassal des Médes, les regardant comme près d'être engloutis par la formidable ligue qui s'étoit formée contre eux, crut qu'il devoit profiter de l'occasion pour se tirer de leur dépendance. Il cessa donc de leur paier le tribut ordinaire, & de leur envoier le nombre de troupes qu'il devoit fournir en tems de guerre. Cyaxare étoit embarrassé, craignant dans la conjoncture présente de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras, s'il entreprenoit de forcer les Arméniens à l'exécution du traité. Cyrus, après s'être exactement informé des forces & de la situation du pays, se chargea de cette commission. L'important étoit de la tenir secrette, sans quoi elle ne pouvoit réussir. Pour cela il engage une grande partie de chasse de ce côté-là ; & il avoit coutume d'y aller assez souvent, & même d'y chasser avec le fils du Roi & les jeunes Seigneurs du pays. Au jour marqué il

part avec un nombreux équipage. Les troupes ſuivoient de loin, & devoient attendre l'ordre pour ſe montrer. Après quelques jours de chaſſe, quand on fut aſſez près du chateau où demeuroit la Cour, Cyrus découvrit ſon deſſein aux Officiers. Il détacha Chryſante l'un d'eux pour aller ſe rendre maître d'une hauteur fort eſcarpée, où il ſavoit que le Prince, en cas d'allarme, ſe retiroit ordinairement avec ſa famille & tous ſes effets.

Cela fait, il envoie un héraut au roi d'Armenie pour le ſommer d'accomplir le traité, & dans l'intervalle il fait avancer ſes troupes. Jamais ſurpriſe ne fut plus grande, & l'embarras ne l'étoit pas moins. Le Roi connoiſſoit ſon tort: il étoit ſans reſſources. Il ne laiſſa pas d'envoier de tous côtés pour aſſembler ſes forces; & en même tems il fit paſſer dans les montagnes le plus jeune de ſes fils nommé Sabaris, avec ſes femmes, ſes filles, & tout ce qu'il avoit de plus précieux. Mais quand il eut appris par ceux qu'il avoit envoiés à la découverte que Cyrus venoit ſur leurs pas, alors il perdit entiérement courage, & ne ſongea plus à ſe défendre. Les Arméniens, à

ſon exemple, s'enfuirent chacun où ils purent, pour mettre en ſûreté ce qu'ils avoient de meilleur. Cyrus voiant la campagne couverte de gens qui ſe ſauvoient de côté & d'autre, leur envoia dire qu'on ne leur feroit aucun mal s'ils ſe tenoient dans leurs maiſons: mais qu'on traiteroit comme ennemis ceux qu'on trouveroit prenant la fuite. Cela fut cauſe qu'ils demeurérent, excepté quelques-uns qui ſuivirent le Roi.

D'un autre côté, ceux qui conduiſoient les Princeſſes vers les montagnes donnérent dans l'embuſcade de Chryſante, & furent preſque tous faits priſonniers. La Reine, le fils du Roi, ſes filles, ſa belle-fille femme de ſon aîné, & ſes tréſors tombérent entre les mains des Perſes.

Le Roi, aiant appris ces triſtes nouvelles, & ne ſachant que devenir, ſe ſauva ſur une petite éminence, où il fut incontinent inveſti par l'armée, & bien-tôt après obligé de ſe rendre. Cyrus le fit avancer au milieu de l'armée avec toute ſa famille. Dans l'inſtant arriva le fils aîné du Roi, nommé Tigrane, qui revenoit d'un voiage: il ne put retenir ſes larmes à un tel

ſpectacle. Prince, vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour aſſiſter au procès de votre pere. Et auſſi-tôt il fit aſſembler les Capitaines des Perſes & des Médes, & manda auſſi les Grands d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les Dames qui étoient-là dans leurs chariots, & leur permit d'écouter & de voir tout en liberté.

Quand tout fut prêt, & que Cyrus eut impoſé ſilence, il commença par exiger du Roi que dans toutes les queſtions qu'il alloit lui faire, il lui répondît avec ſincérité, n'y aiant rien de plus indigne d'une perſonne de ſon rang que d'uſer de diſſimulation & de menſonge ; & le Roi s'y engagea. Alors il lui demanda, mais à différentes repriſes, & traitant chaque article ſéparément, s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit fait la guerre à Aſtyage roi des Médes ſon grand-pere ; s'il n'avoit pas été vaincu dans cette guerre ; ſi en conſéquence de ſa défaite il n'avoit pas conclu un traité avec Aſtyage ; ſi par ce traité il ne s'étoit pas engagé à lui paier un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes, & à ne conſerver dans ſon pays aucune place forte. Il ne fut pas poſſible de

ne pas convenir de tous ces faits, qui étoient de notoriété publique. Pourquoi donc, continua Cyrus, avez-vous violé le traité dans tous ses articles? C'est, reprit l'Arménien, parce que je trouvois qu'il étoit beau de secouer le joug, de vivre libre, & de laisser ses enfans dans le même état. Il est glorieux en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour défendre sa liberté: mais si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tâchoit de se dérober à son maître, que lui feriez-vous? Je suis obligé d'avouer, dit le Roi, que je le punirois. Et si vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos sujets, & qu'il eût prévariqué, le laisseriez-vous en place? Non certes, & je lui en substituerois un autre. Et s'il avoit amassé de grandes richesses par ses malversations? Je l'en dépouillerois. Mais, ce qui est bien plus, s'il avoit eu quelque intelligence avec vos ennemis, comment le traiteriez-vous? Dûsse-je me condanner moi-même, reprit le Roi, je ne puis m'empécher de dire la vérité: Je le ferois mourir. A ces paroles son fils s'arracha la tiare de la tête, & déchira ses vétemens: les femmes de

leur côté jettérent des cris & des heurlemens, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt.

Cyrus aiant de nouveau fait faire silence, Tigrane alors prit la parole, & se tournant vers Cyrus : Grand Prince, lui dit-il, croiez-vous qu'il soit de votre sagesse de faire mourir mon pere, même contre vos propres interêts ? Et quels interêts donc ? C'est que jamais il ne fut plus en état de vous rendre service. Comment cela, dit Cyrus ? Est-ce que les fautes passées sont un titre qui puisse nous acquerir un nouveau mérite, & nous attirer une nouvelle considération ? Oui certes, si elles servent à nous rendre sages. De quel prix en effet n'est point la sagesse, & peut-on lui comparer ni richesses, ni adresse, ni courage ? Or il est bien clair que cette journée seule a rendu mon pere très-prudent. Il sait ce qu'il en coute pour manquer à sa parole. D'ailleurs il a senti votre supériorité au dessus de lui en tout. Il n'a pu venir à bout d'aucun de ses projets, & vous avez exécuté tous les vôtres, mais avec tant de promtitude & de secret, qu'il s'est vû envelopé, avant que de savoir qu'on

l'attaquât ; & c'eſt le lieu même de ſa retraite qui a ſervi à le prendre. Mais, reprit Cyrus, votre pere n'a encore rien ſouffert qui ait pu le rendre plus ſage. La crainte des maux, dit Tigrane, quand elle eſt auſſi ſérieuſe que celle-ci l'eſt, a une pointe beaucoup plus aigue & plus capable de déchirer le cœur que le mal même. Mais, j'oſe le dire, la reconnoiſſance eſt encore un motif infiniment plus efficace & plus perſuaſif : & il n'en peut être au monde qui approche de celle que mon pere vous devra. Biens, liberté, ſceptre, vie, femmes, enfans, rendus avec une telle générosité, où trouverez-vous, grand Prince, en une ſeule perſonne tant & de ſi forts liens qui puiſſent l'attacher à votre ſervice ?

Hé bien, reprit Cyrus en ſe tournant du côté du Roi, ſi je me laiſſe fléchir aux prieres de votre fils, quelle armée & quelle ſomme me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre que nous avons contre les Babyloniens ? Mes troupes & mes tréſors ne ſont plus à moi, dit l'Arménien, mais à vous ſeul. Je puis mettre ſur pié quarante mille hommes d'infanterie,

& huit mille de cavalerie. Pour l'argent, j'estime qu'en comprenant les trésors que mon pere m'a laissés, il se trouvera bien trois mille talens d'argent comptant. Voila de quoi vous pouvez disposer. Cyrus accepta la moitié des troupes, & laissa l'autre au Roi pour la défense du pays contre les * Caldéens avec qui il étoit en guerre. Il doubla le tribut qu'il devoit paier chaque année aux Médes, & au lieu de cinquante talens il en exigea cent, & en demanda autant à emprunter en son nom. Mais, ajouta Cyrus, que me donneriez-vous pour la rançon de votre femme? Tout ce que je possede au monde, répondit le Roi. Et pour celle de vos enfans? La même chose. Vous voila donc redevable à mon égard de la moitié plus que vous ne possédez. Et vous, Tigrane, de combien racheteriez-vous la liberté de votre femme? Il l'avoit épousée depuis peu, & l'aimoit passionnément. De mille vies, répliqua-t-il, si je les avois. Cyrus

*Neuf millions.*

* *Xénophon ne nomme jamais les peuples de la Babylonie Caldéens. Mais Hérodote l. 7. c. 63. & Strabon l. 16. p. 739 les placent dans ce pays. Les Caldéens dont il s'agit ici, étoient des peuples voisins de l'Arménie.*

pour lors les conduisit tous dans sa tente, & leur donna à souper. On comprend aisément quelle fut la joie de ce festin.

Après le repas, comme on s'entretenoit de différentes choses, Cyrus demanda à Tigrane ce qu'étoit devenu un Gouverneur qu'il avoit vû plusieurs fois avec lui à la chasse, & dont il faisoit un cas tout particulier. Hélas ! dit-il, il n'est plus : & je n'oserois vous avouer par quel accident je l'ai perdu. Cyrus le pressant de le lui apprendre : Mon pere, continua Tigrane, voiant que j'aimois tendrement ce Gouverneur, & que je lui étois fort attaché, en conçut quelque jalousie, & le fit mourir. Mais c'étoit un si honnête homme, qu'étant tout près d'expirer, il me fit venir, & me dit ces propres paroles : Que ma mort, Tigrane, ne vous indispose point contre le Roi votre pere. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une fausse prévention qui l'a malheureusement aveuglé. Ah ! l'excellent personnage, s'écria Cyrus : mais n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné.

Quand la conversation fut finie,

Cyrus, avant que de les renvoier, les embrassa tous pour marque d'une parfaite réconciliation. Après quoi ils montérent dans leurs chariots avec leurs femmes, & se retirérent pénétrés de reconnoissance & d'admiration. Pendant tout le chemin il ne fut mention que de Cyrus. Les uns vantoient sa sagesse, d'autres admiroient son courage, ceux-ci relevoient sur tout sa douceur, quelques-uns faisoient valoir sa taille & son port majestueux. Et vous, dit Tigrane en s'adressant à son épouse, que vous semble de la mine de Cyrus? Je n'y ai point fait d'attention, répondit-elle. Sur qui donc vos yeux étoient-ils attachés? Sur celui qui disoit qu'il donneroit mille vies pour racheter ma liberté.

Le lendemain le roi d'Arménie envoia des présens à Cyrus, & des rafraîchissemens pour toute l'armée. Il apporta aussi le double de l'argent qu'il devoit fournir. Mais Cyrus aiant pris simplement ce qu'il avoit demandé, lui rendit le reste. Les troupes Arménienes eurent ordre de se tenir prêtes pour le troisiéme jour, & Tigrane voulut les commander.

J'AI CRU, pour plusieurs raisons, devoir insérer ici le récit détaillé de cet événement, quoique pourtant je l'aie abrégé de près de trois quarts de ce qu'il a dans Xénophon.

Premiérement il peut servir à faire connoître le style de cet excellent Historien, sur-tout si on a la curiosité de consulter l'original, dont les beautés naturelles & sans art sont bien propres à justifier l'estime singuliére que les gens de bon goût ont toujours faite de la noble simplicité de cet Auteur. Pour ne citer qu'un exemple, quel trait de pudeur & de modestie, mais en même tems quelle merveilleuse naïveté, quelle délicatesse d'esprit dans l'ingénue réponse de la femme de Tigrane, qui n'a des yeux que pour son mari.

En second lieu, ces interrogations courtes & pressantes, qui demandent chacune une réponse précise de la part du roi d'Arménie, décélent un disciple de Socrate qui avoit bien retenu le goût de son maître.

D'ailleurs, ce récit peut donner quelque idée du jugement qu'on doit porter de la Cyropédie de Xénophon, dont le fonds est vrai, mais qui est embellie par des circonstances que l'Auteur

l'Auteur a ménagées exprès & a ajoutées à dessein pour donner d'utiles leçons & d'excellentes régles sur le gouvernement. Ainsi ce qu'il y a de réel dans l'événement dont il s'agit ici, c'est que le Roi d'Arménie aiant refusé de paier le tribut qu'il devoit aux Médes, Cyrus l'attaqua fort à propos, & avant qu'il pût soupçonner qu'on songeoit à lui; qu'il se rendit maître du seul fort qu'il eût, & en même tems de toute sa famille; qu'il l'obligea de paier le tribut ordinaire, & de fournir son contingent de troupes; & qu'il sut si bien le gagner par ses maniéres douces & honnêtes, qu'il en fit un des alliés les plus fidéles & les plus affectionnés qu'eût jamais eu le Roi des Médes. Le reste n'est qu'un embellissement, & vient plus de l'historien que de l'histoire même.

Je n'aurois jamais deviné par moi-même ce que signifioit celle du Gouverneur mis à mort par le pere de Tigrane, quoique je sentisse bien qu'elle tenoit ici lieu d'énigme. Un homme de qualité, l'un des plus beaux esprits & des plus beaux parleurs du siécle passé, qui avoit une connoissance pro- *M. le Comte de Tresvilles.*

ſonde des Auteurs grecs, m'en donna il y a beaucoup d'années une explication que je n'ai point oubliée, & que je croi être la véritable clé de cette énigme. Il ſuppoſoit que Xénophon avoit voulu peindre ici la mort de Socrate ſon maître, que l'attachement extraordinaire que témoignoit pour lui toute la jeuneſſe d'Athénes avoit rendu ſuſpect à l'Etat; ce qui donna lieu à ſa condannation, qu'il ſupporta ſans plainte & ſans murmure.

Enfin j'ai cru ne devoir pas manquer l'occaſion de faire remarquer dans mon héros des qualités qui ne ſe rencontrent pas toujours dans les perſonnes de ſon rang, & qui en les rendant infiniment plus eſtimables que toutes les vertus guerriéres, contribueroient le plus au ſuccès de leurs deſſeins. On trouve dans la plûpart des conquérans de l'habileté pour la guerre, de la hardieſſe, du courage, de l'intrépidité, & de tous ces talens qui font beaucoup de bruit, & qui éblouiſſent par leur éclat. Mais un fonds de bonté, de douceur, de compaſſion pour les malheureux; un air de modération & de retenue, même dans la proſpérité & dans la victoire;

des maniéres insinuantes & persuasives ; l'art de gagner les cœurs, & de se les attacher encore plus par l'affection que par l'interêt ; une attention continuelle à mettre toujours le bon droit de son côté, & à donner à toutes ses démarches un caractére d'équité & de justice que les ennemis mêmes soient forcés de respecter ; enfin une clémence qui ménage les coupables qui le sont plûtôt par imprudence que par malice, & qui donne lieu au repentir en laissant des retours vers le devoir : ce sont des qualités rares dans les plus fameux conquérans de l'antiquité, & qui dominoient souverainement dans Cyrus.

Je reviens à mon sujet. Cyrus, avant que de quitter le roi d'Arménie, songea à lui rendre un service considérable. Il étoit en guerre avec les Caldéens, peuple voisin & assez belliqueux, qui tenoit continuellement le pays en inquiétude par ses courses, & étoit cause qu'une grande partie des terres demeuroit inculte. Après s'être bien informé de leur caractére, de leurs forces, de la situation des lieux où ils se retiroient, il marcha contre eux. Au prémier signal que l'ennemi

Cyrop. l. 3. p. 70-76.

approchoit, les Caldéens se saisirent des hauteurs, lieu ordinaire de leur retraite. Cyrus ne leur laissa pas le tems d'y assembler toutes leurs troupes, & il alla les y attaquer. Les Arméniens, qui marchoient à la tête, furent mis d'abord en fuite. Cyrus s'y étoit bien attendu, & il ne les avoit ainsi placés que pour engager le combat. En effet, dès que les Caldéens en vinrent aux mains avec les Perses, ils ne purent soutenir leur choc, & furent renversés. On fit un grand nombre de prisonniers : le reste se dissipa. Cyrus parla aux prisonniers : leur déclara qu'il n'étoit point venu pour leur faire du mal, ni pour ravager leurs terres, mais pour leur accorder la paix à des conditions raisonnables ; & il les renvoia. On ne manqua pas d'envoier sur le champ des députés, & la paix fut conclue. Pour la sûreté des deux peuples, & de leur commun consentement, Cyrus fit bâtir sur la hauteur une forteresse qui commandoit tout le pays, & y laissa une bonne garnison, qui devoit se déclarer contre celui des deux peuples qui manqueroit au traité.

Cyrus aiant appris qu'il y avoit un

commerce & une communication assez ordinaire entre les Indiens & les Caldéens, souhaita que ceux-ci voulussent bien conduire & accompagner l'Ambassadeur qu'il se préparoit d'envoier au Roi des Indes. Le sujet de cette ambassade étoit de lui demander quelques secours d'argent de la part de Cyrus, qui en avoit besoin pour lever de nouvelles troupes en Perse, & qui espéroit que, si Dieu accordoit un heureux succès à ses desseins, le Roi n'auroit point lieu de se repentir de l'avoir aidé. Il étoit bien aise que les Caldéens appuiassent sa demande: & ils pouvoient le faire avantageusement en raportant le caractere & les exploits de Cyrus. L'Ambassadeur partit dès le lendemain, accompagné des plus considérables du pays, qui avoient ordre de conduire cette affaire le plus adroitement qu'il leur seroit possible, & de rendre au mérite de Cyrus toute la justice qui lui étoit dûe.

L'expédition contre les Arméniens étant heureusement terminée, Cyrus partit de là pour aller retrouver Cyaxare. Quatre mille Caldéens, qui étoient les plus braves de la nation, se joignirent à lui: & le Roi d'Armé-

nie, qui se voioit délivré de ses ennemis, augmenta le nombre des troupes qu'il lui avoit promises. Il arriva donc en Médie avec beaucoup d'argent, & une armée beaucoup plus nombreuse que lorsqu'il en étoit sorti.

*Cyrop. lib. 8. pag. 228. & 229.*

Il paroît que Cyrus, environ dans ce tems-ci, songea à faire un voiage en Perse : plus de dix ans s'étoient écoulés depuis qu'il en étoit sorti pour commander les troupes. * Cyaxare lui donna pour lors une grande preuve du cas qu'il faisoit de son mérite. Il n'avoit point d'enfant mâle, mais une fille unique, qu'il lui offrit en mariage, avec assurance de la Médie pour dot. Cette Princesse lui avoit été destinée dès le tems qu'âgé à peine de douze ans il avoit été à la Cour de son grand-pere Astyage. Cyrus fut fort sensible à une offre si avantageuse, & en marqua

* *Xénophon ne place ce mariage qu'après la prise de Babylone. Mais comme pour lors Cyrus avoit plus de soixante ans, & la Princesse à peu près autant, & qu'il n'est pas vraisemblable que ni l'un ni l'autre eussent attendu cet âge pour songer au mariage, j'ai cru devoir en avancer le tems. D'ailleurs Cambyse n'auroit eu que sept ans quand il monta sur le trône, & que quatorze ou quinze quand il mourut : ce qui ne peut s'accorder avec ses expéditions en Egypte & en Ethiopie, ni avec tout ce que l'histoire raconte de son régne. Peut-être que Xénophon avançoit de beaucoup la prise de Babylone : mais je m'en tiens aux dates que nous marque Ussérius.*

une vive reconnoissance : mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son pere & de sa mere, laissant pour tous les siécles un rare exemple de la respectueuse soumission, & de l'entiére dépendance, que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de pere & mere tous les enfans, quelque âge qu'ils puissent avoir, & à quelque degré de puissance & de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa la Princesse à son retour de Perse.

## §. V.

*Expédition de Cyaxare & de Cyrus contre les Babyloniens : premiere bataille.*

LES DEUX PARTIS avoient emploié trois années de suite à former leurs alliances, & à faire des préparatifs de guerre. Cyrus voiant les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, proposa à Cyaxare de les mener contre les Assyriens. Ses raisons étoient qu'il croioit le devoir décharger du soin & de la dépense de nourrir deux armées ; qu'il valoit mieux manger le pays ennemi que le sien ; que cette démarche hardie d'aller à la rencontre des Assyriens étoit capable de ré-

*Cyrop. l. 3. p. 78-87.*

pandre la terreur parmi leurs troupes, en même tems qu'elle rempliroit les leurs de confiance; qu'enfin il lui avoit souvent entendu dire à lui-même, aussi bien qu'à Cambyse son pere, que la victoire dépendoit, non du nombre, mais du courage des soldats. Cyaxare entra dans ses vûes.

On se mit donc en marche après avoir fait les sacrifices ordinaires. Cyrus, au nom de toute l'armée, pria tous les dieux tutélaires de l'empire, de vouloir bien leur être favorables dans l'expédition qu'ils commençoient, de les accompagner, de les conduire, de combattre avec eux, de leur inspirer le courage & la prudence dont ils avoient besoin, & de donner un heureux succès à leurs armes. Cyrus, en agissant ainsi, mettoit en pratique l'important avis que lui avoit donné son pere de commencer & de finir toutes ses actions & toutes ses entreprises par la priere; & il ne manquoit jamais avant & après le combat de s'acquitter à la vûe de l'armée de ce devoir de religion. Quand ils furent arrivés sur les frontieres de l'Assyrie, leur premier soin fut encore de rendre hommage aux divinités du

pays, & d'implorer leur secours & leur protection : après quoi il fit des courses dans le pays, & amassa un grand butin.

Cyrus apprit que les ennemis étoient éloignés d'environ dix journées : il engagea Cyaxare à les aller chercher. Quand les armées furent à la vûe l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étoient campés en rase campagne, & selon leur coutume, que les Romains imitérent depuis, ils avoient environné & fortifié leur camp d'un large fossé. Cyrus au contraire, qui étoit bien aise de dérober aux ennemis, autant qu'il étoit en lui, la vûe & la connoissance du petit nombre de ses troupes, s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot de ralliement, qui fut, * *Jupiter secourable & conducteur.* Il fit entonner l'hymne ordinaire

* *Je ne sai si Xénophon ne donne point ici aux dieux Persans le nom des dieux de son pays.*

en l'honneur de Castor & de Pollux, & les soldats, pleins d'une religieuse ardeur, ( θεοσεβῶς ) y répondirent à haute voix. Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que dévouement universel à faire tout ce que le Chef ordonneroit. Car, dit ici l'Historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent le plus la divinité, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens les archers, les frondeurs, & les gens de trait, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncérent les premiers bataillons. Les Assyriens, quelque effort que fissent & Crésus & leur propre Roi pour les animer, ne purent soutenir un choc si rude, & prirent tous la fuite. La cavalerie des Médes s'ébranla en même tems pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusques dans leur camp. Il s'en fit un effroiable carnage, & le roi des Babyloniens ( c'étoit Nériglissor ) y

perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, & il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens, après la mort de leur Roi, & la perte des plus braves gens de l'armée, étoient dans une étrange consternation. Dès que Crésus les vit en desordre, il tourna le dos, sans se mettre en peine de les secourir. Les autres alliés perdirent aussi toute espérance, & ne pensérent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Lib. 4. p. 87-104.

Lib. 6. p. 160.

Cyrus l'avoit bien prévû, & il se préparoit à les poursuivre vivement. Mais il avoit besoin pour cela de cavalerie; &, comme on l'a déja remarqué, les Perses n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, & lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, & lui représenta le danger qu'il y avoit de pousser à bout des ennemis si puissans, à qui l'on inspireroit peut-être du courage en les réduisant au desespoir: qu'il étoit de la sagesse d'user modérément de la fortune, & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité: que d'ailleurs il ne voudroit pas contraindre les Médes, ni les empécher de prendre un repos qu'ils avoient si ju-

ſtement mérité. Cyrus ſe réduiſit à lui demander la permiſſion d'emmener ceux qui voudroient bien le ſuivre, à quoi Cyaxare conſentit ſans peine : & il ne ſongea plus qu'à paſſer le tems en feſtin & en joie avec les Officiers, & à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Preſque tous les Médes ſuivirent Cyrus, qui ſe mit en marche pour pourſuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des couriers qui venoient de la part des * Hyrcaniens qui ſervoient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit ils ſe rendroient à lui ; & en effet ils le firent. Il ne perdit point de tems, & aiant marché toute la nuit, il arriva près des Aſſyriens. Créſus avoit fait partir ſes femmes pendant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en été ; & il les ſuivoit avec quelque cavalerie. La déſolation fut extrême parmi les Aſſyriens, quand ils virent l'ennemi ſi près d'eux. Pluſieurs furent tués dans la fuite, où on les pourſuivit vivement : tous ceux qui étoient demeu-

* *Ce ne ſont point ici les Hyrcaniens de la mer Caſpienne. En ſuivant les campemens de Cyrus dans la Babylonie, on conjecture que ceux dont il s'agit ſont à quatre ou cinq journées au midi de la Babylonie.*

rés dans le camp se rendirent : la victoire fut complette, & le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvérent dans le camp, songeant dès lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avoit manqué jusques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Tous les prisonniers furent renvoiés libres dans leur pays, sans qu'on exigeât d'eux d'autre condition, sinon qu'eux & ceux de leur pays livreroient leurs armes, & ne feroient plus la guerre, Cyrus se chargeant de les défendre contre leurs ennemis, & de les mettre en état de cultiver leurs terres en toute sûreté.

Pendant que les Médes & les Hyrcaniens étoient à la poursuite des ennemis, Cyrus fit tout préparer pour le repas jusqu'aux bains même, afin qu'à leur retour ils n'eussent qu'à se mettre à table. Il crut aussi devoir suspendre jusques-là la distribution du butin. Ce fut pour lors que ce Général, qui songeoit à tout, exhorta les Perses à se piquer de générosité à l'égard des Alliés, de qui ils avoient déja réçu de grands services, & de qui ils en atten-

doient encore de plus considérables ; à vouloir bien les attendre & pour le repas, & pour la distribution du butin ; à préférer les commodités & les interêts des autres aux leurs propres, leur faisant entendre que c'étoit un moien sûr de se les attacher pour toujours, & par ce moien de remporter sur l'ennemi de nouvelles victoires qui leur procureroient tous les biens qu'ils pouvoient espérer, & les dédommageroient avantageusement des pertes volontaires qu'ils auroient pu faire pour gagner l'affection des Alliés. Ils entrérent tous dans ses sentimens. Quand les Médes & les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, Cyrus leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoier seulement du pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur étoit nécessaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boisson l'eau de la rivière. C'étoit la maniére de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

Le lendemain matin on procéda au partage des dépouilles. Cyrus fit appeller d'abord les Mages, & leur com-

manda de choisir parmi le butin ce qui devoit être offert aux dieux en de pareilles occasions. Puis il chargea les Médes & les Hyrcaniens de partager le reste à toute l'armée. Ils demandérent avec instance que les Perses présidassent à cette distribution : mais ceux-ci le refusérent absolument, & il falut s'en tenir à l'ordre de Cyrus, qui fut exécuté au grand contentement de tous.

La nuit même que Cyrus étoit parti Pag. 104.
pour aller à la poursuite de l'ennemi, 108.
Cyaxare l'avoit passée dans la joie & dans les festins, & s'étoit enivré avec ses principaux Officiers. Le lendemain à son réveil il fut étrangement étonné de se voir presque seul, & sans troupes. Plein de colere & de fureur il dépécha sur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Médes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraia point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifioit sa conduite, & le faisoit souvenir de la permission qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Médes qui

voudroient bien le ſuivre. Il envoia en même tems en Perſe pour faire venir de nouvelles troupes, dans le deſſein qu'il avoit de pouſſer plus loin ſes conquêtes.

Lib. 5. p. 114-117. & lib. 6. p. 153-155. Parmi les priſonniers de guerre qu'on avoit faits, il ſe trouva une jeune Princeſſe d'une rare beauté, qu'on avoit réſervée pour Cyrus. Elle ſe nommoit Panthée, & étoit femme d'Abradate roi de la Suſiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de ſa beauté, il refuſa de la voir; dans la crainte, diſoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournât des grands deſſeins qu'il
Lib. 1. p. 34. avoit formés. Cette grande retenue de Cyrus venoit ſans doute de l'excellente éducation qu'il avoit reçue. Car c'étoit un principe chez les Perſes de ne parler jamais devant les jeunes gens de rien qui eût raport à l'amour, de peur que la violente inclination qu'ils ont naturellement pour la volupté, jointe à la légéreté de leur âge, ne fût réveillée par de tels diſcours, & ne les jettât dans les derniéres débauches. Araſpe, jeune Seigneur de Médie, qui l'avoit en garde, ne ſe défioit pas tant de ſa foi-

blesse, & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. J'ai vû, lui dit-il, beaucoup de personnes, qui se croioient bien fortes, succomber néanmoins comme malgré elles à cette violente passion, & avouer ensuite avec honte & douleur que cette passion étoit un asservissement & un esclavage dont on ne pouvoit plus se tirer, une maladie incurable & au dessus des remedes & des efforts humains, [a] une sorte de lien & de nécessité plus difficile à rompre que les chaînes de fer les plus fortes. Ne craignez rien, reprit Araspe; je suis sûr de moi, & je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune Princesse s'alluma peu à peu jusqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il étoit près de lui faire violence. La Princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussi-tôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet Officier lui parla avec la derniére dureté,

[a] Δεδεμένους ἰσχυροτέρᾳ τινὶ ἀνάγκῃ, ἢ εἰ σιδήρῳ ἐδέδεντο.

& lui reprocha sa faute d'une maniére propre à le jetter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, & demeura interdit de honte & de crainte, se croiant perdu. Quelques jours après, Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu des violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec douceur, reconnoissant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie & la parole à ce jeune Seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah! je me connois maintenant, dit-il, & j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La premiére l'emporte quand vous venez à mon secours, & que vous me parlez : je céde à l'autre, & je suis vaincu, quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus en se retirant comme espion chez les Assyriens sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Deux Seigneurs des plus puissans du roiaume d'Assyrie, qu'on lui marqua avoir dessein de se mettre sous sa protection, lui furent aussi d'un grand secours. Le premier étoit Gobryas, vieillard respectable par son âge & par sa vertu. Le Roi, mort depuis peu, qui en connoissoit tout le mérite, & le considéroit extrêmement, avoit résolu de donner sa fille en mariage à son fils, & dans cette vûe l'avoit fait venir à la Cour. Ce jeune Seigneur, dans une partie de chasse où il avoit été invité, aiant percé de son dard une bête sauvage que le fils du Roi avoit manquée, celui-ci, qui étoit emporté & violent jusqu'à la férocité, de dépit le perça lui-même sur le champ d'un coup de lance, & le coucha mort par terre. Gobryas pria Cyrus de venger un pere infortuné, & de prendre sa famille sous sa protection; d'autant plus qu'il ne lui restoit qu'une fille unique, destinée depuis lontems à épouser le jeune Roi, mais qui ne pouvoit soutenir cette pensée, qu'elle deviendroit l'épouse du meurtrier de son frère. Cyrop. l. 4. pag. 111-113.

Le second Seigneur s'appelloit Gadatas: il étoit Prince d'un peuple Lib. 5. p. 123. 124.

nombreux & puiſſant. Le Roi actuellement régnant, depuis qu'il étoit monté ſur le trône, l'avoit traité d'une maniére indigne, parce qu'une de ſes concubines en avoit parlé comme d'un homme bienfait,& avoit relevé le bonheur de celle qu'il choiſiroit pour épouſe.

Lib 5. Pag. 119-123. L'eſpérance de ce double ſecours fut pour Cyrus un puiſſant attrait, qui le détermina à pénétrer dans le cœur du pays ennemi. Comme Babylone, la capitale de l'empire qu'il vouloit conquérir, étoit le principal objet de ſon expédition, il tourna ſes vûes & ſa marche de ce côté-là, non pour l'attaquer encore dans les formes, mais pour reconnoître la ville par lui-même, pour détacher du parti de ce Prince le plus d'alliés qu'il pourroit, & pour faire de loin les diſpoſitions & les préparatifs du ſiége qu'il méditoit. Il ſe mit donc en chemin avec ſes troupes pour aller d'abord dans les terres de Gobryas. La forteresſe où il logeoit lui parut une place imprenable, tant elle étoit & avantageuſement ſituée, & bien fortifiée de tous côtés. Ce Seigneur vint au devant de lui, faiſant porter des ra-

fraîchissemens pour toute l'armée. Cyrus entra dans le château. Alors Gobryas fit mettre à ses piés des coupes & des vases d'or & d'argent sans nombre, avec une multitude de bourses remplies de monnoies d'or du pays ; & aiant fait venir sa fille, qui étoit d'une taille majestueuse, & d'une beauté extraordinaire, que l'habit de deuil dont elle étoit revêtue depuis la mort de son frere sembloit encore relever davantage, il la lui présenta, le priant de la prendre sous sa protection, & de vouloir bien accepter les marques de reconnoissance qu'il prenoit la liberté de lui offrir. » J'accepte de bon cœur votre or & votre « argent, dit Cyrus, & j'en fais pré- « sent à votre fille pour augmenter sa « dot. Ne doutez point que vous ne « trouviez parmi les Seigneurs de ma « Cour un époux digne d'elle. Ce ne « seront ni ses richesses, ni les vôtres, « qu'ils estimeront. Je puis vous assu- « rer qu'il en est parmi eux plusieurs « qui ne feroient aucun cas de tous « les trésors de Babylone, s'ils étoient « séparés du mérite & de la vertu. Ils « ne se piquent à mon exemple, j'ose « le dire, que de se montrer fidéles à «

» leurs amis, redoutables à leurs en-
» nemis, & pleins de respect pour les
» dieux. On le pressa de prendre un repas dans la maison, mais il le refusa constamment, & retourna dans le camp avec Gobryas, qu'il fit manger avec lui & avec ses Officiers. La terre revétue de gazon leur servoit de lits: on s'imagine aisément que le reste à proportion étoit dans le même goût. Gobryas, qui avoit un bon esprit, sentit combien cette noble simplicité étoit supérieure à sa vaine magnificence; & il sut bien dire que les Assyriens réussissoient à se distinguer par le faste, & les Perses par le mérite. Il admira sur tout la plaisanterie ingénieuse & la gaieté innocente qui régnérent pendant tout le repas.

Pag. 124-140. Cyrus, toujours occupé de son grand dessein, s'avança avec Gobryas vers le pays de Gadatas, qui étoit au dela de Babylone. Il y avoit dans le voisinage une forte citadelle, qui commandoit le pays des * Saques & des Cadusiens, & où résidoit un Gouverneur au nom du Roi de Babylone pour contenir ces peuples dans le devoir. Cyrus fit mine de vouloir l'attaquer. Gadatas, dont l'intelligence avec les Perses n'étoit

* *Ce ne sont pas ceux de Scythie.*

point encore connue, s'offrit, par le conſeil de Cyrus, au Gouverneur, pour défendre conjointement avec lui cette importante place. Il y fut reçu avec ſes troupes, & la livra auſſitôt à Cyrus. La priſe de cette citadelle le rendit maître du pays des Saques & des Caduſiens; & comme il traita ces peuples avec beaucoup de bonté & de douceur, ils demeurérent inviolablement attachés à ſon ſervice. Les Caduſiens firent une armée de vingt mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux : les Saques levérent dix mille Archers à pié, & deux mille à cheval.

Le Roi d'Aſſyrie s'étoit mis en campagne pour punir Gadatas de ſa révolte. Mais Cyrus l'aiant attaqué, le vainquit, fit un grand carnage de ſes troupes, & l'obligea de ſe retirer à Babylone. Après cet exploit, ce Conquérant emploia quelque tems à ravager le pays. Le bon traitement qu'il avoit fait aux priſonniers de guerre, en les renvoiant libres chacun dans leurs maiſons, avoit répandu par tout le bruit de ſa clémence. Beaucoup de peuples ſe rendirent à lui, & groſſirent le nombre de ſes

troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sureté pendant son absence, il fit avec lui une espéce de tréve & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, & de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, & avoir considérablement augmenté sa cavalerie, il reprit le chemin de la Médie.

Lib. 5. Pag. 141-147. Quand il fut près de la frontiére, il députa aussitôt vers Cyaxare pour lui donner avis de son arrivée, & pour prendre ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui étoit resté de cavalerie. Cyrus alla au devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse & fort leste.

A cette vûe la jalousie & le mécontentement de Cyaxare se réveillérent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, & laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison, lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, & d'un inviolable attachement à sa personne & à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, & rentra parfaitement dans ses bonnes graces. Ils s'embrassérent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses & des Médes, qui attendoient avec inquiétude & tremblement de quelle façon se termineroit cette entrevûe. A l'instant Cyaxare & Cyrus remontérent à cheval : & alors tous les Médes se rangérent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, & les autres nations leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent

Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussi-tôt visité de la plûpart des Médes, qui vinrent le saluer, & lui faire des présens, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché ses sujets, & que les Médes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

*Lib. 6. pag. 148-153.* Dans le conseil qui se tint dès le lendemain en présence de Cyaxare, il fut résolu de continüer la guerre contre les Assyriens.

On apprit en même tems par les transfuges, & par les prisonniers qu'on amenoit tous les jours dans le camp, que le roi de Babylone étoit passé en Lydie, & qu'il avoit emporté avec lui de grandes sommes d'or & d'argent. Les simples soldats s'imaginérent aussi-tôt que c'étoit la fraieur qui lui avoit fait détourner ses trésors. Mais Cyrus jugea qu'il n'avoit entrepris ce voiage que pour lui susciter quelque nouvel ennemi, & il travailla avec une ardeur infatigable aux préparatifs d'une seconde bataille.

Il s'appliqua sur-tout à fortifier sa

cavalerie Persane, & à faire construire un grand nombre de chariots de guerre, mais d'une nouvelle forme, aiant trouvé de grands inconvéniens dans les anciens, dont la mode venoit de Troie, & qui jusques-là avoient été en usage dans toute l'Asie.

Sur ces entrefaites, les Ambassadeurs du Roi des Indes arrivérent avec quantité d'argent qu'ils apportoient à Cyrus de la part du Roi leur maître, qui leur avoit aussi commandé de lui dire qu'il étoit fort aise qu'il l'eût averti de ce qui pouvoit lui manquer; qu'il vouloit être son ami & son allié; que s'il avoit encore besoin d'argent, il n'avoit qu'à le lui faire savoir; qu'enfin ses Ambassadeurs avoient ordre de lui obéir absolument comme à lui-méme. Cyrus reçut des offres si obligeantes avec toute la reconnoissance & toute la dignité possible. Il combla les Ambassadeurs d'honnêtetés & de présens, & profitant de leur bonne volonté, il les pria de vouloir bien en détacher trois d'entr'eux pour aller chez les ennemis comme envoiés par le Roi des Indes, pour faire alliance avec eux, mais en effet pour découvrir leurs desseins, & lui en ve- Pag. 156. 157.

nir rendre compte. Ils se chargérent de cette commission avec joie, & s'en acquitérent avec habileté. Je ne reconnois point ici la conduite ni la bonne foi ordinaire de Cyrus. Pouvoit-il ignorer que ç'étoit violer ouvertement le droit des gens, que d'envoier chez les ennemis comme espions des Ambassadeurs, à qui le caractére dont ils étoient revétus ne permettoit point de faire un tel personnage, ni d'user d'une telle perfidie.

Pag. 157. Cyrus faisoit ses préparatifs pour la bataille en homme qui ne méditoit rien que de grand. Non-seulement il avoit soin des choses qui avoient été résolues dans le Conseil, mais il prenoit plaisir à faire naître une noble jalousie parmi les Officiers, à qui auroit de plus belles armes, à qui seroit le mieux monté, à qui lanceroit plus adroitement un dard, à qui tireroit mieux une fléche, à qui suporteroit plus patiemment le travail. Il faisoit cela en les menant avec lui à la chasse, & en donnant toujours des récompenses à ceux qui s'y distinguoient le plus. S'il voioit aussi des Capitaines qui prissent soin de leurs soldats, il les louoit hautement, & les favorisoit

de tout ſon pouvoir, afin de les animer. Quand il faiſoit quelque fête, il ne propoſoit point d'autres jeux que les exercices militaires, & donnoit des prix conſidérables aux victorieux, ce qui allumoit une merveilleuſe ardeur dans ſon armée. En un mot, c'étoit un Général qui dans l'action, dans le repos, dans ſes plaiſirs même, dans les repas, les converſations, les promenades, n'étoit preſque occupé que de ce qui regardoit le bien du ſervice. C'eſt par de tels moiens qu'on devient grand homme de guerre.

Cependant les Ambaſſadeurs Indiens étant revenus du camp des ennemis, raportérent que Créſus avoit été élu Généraliſſime de leur armée: que tous les Rois & Princes alliés étoient convenus de fournir les ſommes néceſſaires pour lever des troupes: que les Thraces s'étoient déja enrollés: qu'il leur venoit par mer un ſecours d'Egypte, qu'on faiſoit monter à ſix-vingts mille hommes: qu'ils attendoient encore une armée de Cypre: que déja les Ciliciens, les peuples de l'une & de l'autre Phrygie, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes, & les Pag. 158.

Phéniciens étoient arrivés. Que les Assyriens étoient pareillement venus avec le Roi de Babylone. Que les Ioniens, les Eoliens, & la plûpart des Grecs qui demeuroient en Asie, avoient été forcés de prendre parti. Que Crésus avoit envoié à Lacédémone pour traiter d'alliance. Que l'armée s'assembloit autour du Pactole, & que de là elle devoit s'avancer à Thymbrée, où étoit le rendez-vous de toutes les troupes. Ce raport étoit confirmé par celui des prisonniers & des espions.

Pag. 159. Ces nouvelles jettérent la fraieur dans l'armée de Cyrus. Mais ce Prince aiant assemblé les Officiers, & leur aiant marqué la différence infinie qu'il y avoit entre les troupes ennemies & les leur, leur rendit bientôt le courage.

Cyrop. l. 6. p. 158.-163. Cyrus avoit pris toutes les mesures nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, & avoit donné ses ordres tant pour la marche que pour la bataille qu'il se préparoit de livrer, étant descendu pour cela dans un détail étonnant que Xénophon raporte fort au long, & qui s'étendoit depuis les premiers Commandans jusqu'aux plus bas Officiers, parce qu'il savoit

bien que c'est de telles précautions que dépend le succès des entreprises, qui souvent échouent par les plus légéres négligences, comme il arrive quelquefois que le jeu & le mouvement des plus grandes machines est arrété par le dérangement d'une seule roue quelque petite qu'elle soit.

Ce Prince connoissoit tous les Officiers de l'armée par leurs noms ; & se servant d'une comparaison triviale mais expressive, il avoit coutume de dire qu'il trouvoit bien étrange que les artisans sûssent les noms de tous leurs outils, & qu'un Général fût si indifférent que de ne savoir pas les noms de ses Capitaines, qui sont autant d'instrumens dont il se sert dans toutes ses entreprises. D'ailleurs il jugeoit que cet usage avoit quelque chose de plus honorable pour les Officiers, de plus engageant, & de plus propre à les porter à faire leur devoir, en leur laissant penser qu'ils étoient connus & estimés du Général. *Lib. 5. p. 131. 132.*

Lorsque tous les préparatifs furent achevés, Cyrus prit congé de Cyaxare, qui demeura en Médie avec la troisiéme partie seulement de ses troupes, pour ne pas laisser son pays entiérement dégarni. *Lib. 6. p. 160. 161.*

Cyrus, qui savoit qu'il est toujours avantageux de faire la guerre dans le pays ennemi, n'attendit pas que les Babyloniens vinssent l'attaquer dans le sien, mais il marcha à leur rencontre, dans le dessein de faire consumer leurs fourages par ses troupes, & encore plus de les déconcerter par la promtitude & par la hardiesse de cette entreprise. Après une très-longue marche, il joignit les ennemis à Thymbrée, ville de la Lydie, située assez près de Sardes capitale du pays. Ils n'avoient point cru que ce Prince, avec une armée plus foible de la moitié que la leur, pût songer à les venir chercher dans leur pays ; & ils furent étrangement surpris de l'y voir arriver, sans qu'ils eussent eu le tems ni de ramasser les vivres qui étoient nécessaires pour la subsistance d'une armée aussi nombreuse que la leur, ni d'assembler toutes les troupes qu'ils vouloient lui opposer.

## §. VI.

*Bataille de Thymbrée entre Cyrus & Crésus.*

CETTE bataille est un des plus considérables événemens de l'antiquité,

puisqu'elle décida de l'empire de l'Asie entre les Assyriens de Babylone & les Perses. C'est ce qui a engagé M. Freret, l'un de mes confreres dans l'Académie des Belles-Lettres, à l'examiner avec un soin particulier, d'autant plus volontiers, comme il le remarque, que c'est ici la premiére bataille rangée dont nous connoissions le détail avec quelque étendue. Je me suis mis en possession de profiter du travail & des lumieres des autres, mais sans leur en dérober la gloire, & sans m'ôter aussi la liberté d'y faire les changemens que je juge nécessaires. Je donnerai à la description de cette bataille plus d'étendue que je n'ai coutume de faire, parce que Cyrus étant considéré comme un des plus grands Capitaines dont il soit parlé dans l'antiquité, les gens du métier seront bien aises de le suivre ici dans toutes ses démarches : & d'ailleurs la maniére dont les anciens faisoient la guerre, & donnoient les combats, fait une partie essentielle de leur histoire.

*Tom. 6. des Mémoires de l'Acad. des Belles Lettres, pag. 532.*

Dans l'armée de Cyrus les Compagnies d'infanterie étoient de cent hommes sans compter le Capitaine.

*Cyrop. l. 6. p. 167.*

La Compagnie avoit quatre Escouades, qui étoient de vingt-quatre hommes chacune, non compris celui qui la commandoit. L'Escouade se partageoit en deux files, chacune de douze hommes. Dix compagnies avoient un Chef pour les commander, qui répond assez à ce que nous appellons Colonel: & dix de ces Corps avoient un Commandant, qu'on pourroit appeller Brigadier.

*Lib. 2. p. 39-40.* J'ai déja remarqué que Cyrus, lorsqu'il vint à la tête de trente mille Persans au secours de son oncle Cyaxare, fit dès lors, tout jeune qu'il étoit, un changement considérable dans ses troupes. Les deux tiers ne se servoient que de javelots ou d'arcs, & par conséquent ne pouvoient combattre que de loin. Au lieu de cela Cyrus les arma pour la plûpart de cuirasses, de boucliers, & d'épées ou de haches; & laissa peu de soldats armés à la légére.

*Lib. 4. 99. 100. & lib. 5. 138.* Les Perses ne savoient alors ce que c'étoit que de combattre à cheval. Cyrus, convaincu que rien n'est plus décisif pour le gain d'une bataille que la cavalerie, sentit bien cet inconvénient, & de loin il prit de sages pré-

cautions pour y remédier. Il en vint à bout, & peu à peu il forma un corps de cavalerie Persane qui monta jusqu'à dix mille hommes, qui étoient les meilleures troupes de l'armée.

Je parlerai ailleurs du changement qu'il introduisit dans les chariots de guerre. Il est tems de venir au dénombrement des troupes de l'une & de l'autre armée, que l'on ne peut fixer que par conjecture, & en réunissant plusieurs endroits de Xénophon, cet Auteur aiant omis d'en marquer ici précisément le nombre: ce qui me paroit fort étonnant pour un homme habile dans la guerre comme l'étoit cet Historien.

L'armée de Cyrus montoit en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes, infanterie & cavalerie. Dans ce nombre il y avoit soixante & dix mille Persans naturels, savoir dix mille Cuirassiers à cheval, vingt mille Cuirassiers à pié, vingt mille Piquiers, & vingt mille hommes armés à la légére. Le reste de l'armée, au nombre de cent vingt-six mille hommes, comprenoit vingt six mille chevaux Médes, Arméniens, & Arabes de la Babylonie, & cent mille fantassins des mêmes nations.

*Lib. 6. p. 152. 153. 157.* Outre ces troupes, Cyrus avoit trois cens chariots de guerre armés de faulx, dont chacun étoit tiré par quatre chevaux attelés de front, & bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des Cuiraſſiers Perſans.

*Pag. 156.* Cyrus avoit encore fait conſtruire un grand nombre de chariots beaucoup plus grands, ſur leſquels il y avoit des tours hautes environ de dix-huit ou vingt piés, qui contenoient vingt Archers. Ces chars étoient traînés ſur des roulettes par ſeize beufs attelés de front.

*Pag. 153. & 158.* Il y avoit auſſi un grand nombre de chameaux, montés chacun de deux Archers Arabes adoſſés, enſorte que l'un regardoit la tête, & l'autre la croupe du chameau.

*Pag. 158.* L'ARMÉE de Créſus étoit plus forte du double que celle des Perſes, & montoit à quatre cens vingt mille hommes, dont il y en avoit ſoixante mille de cavalerie. Les principales troupes étoient des Babyloniens, des Lydiens, des Phrygiens, des Cappadociens, des peuples de l'Helleſpont, & des Egyptiens, au nombre de trois cens ſoixante mille. Les derniers, c'eſt-à-dire les Egyptiens, faiſoient

eux seuls un corps de six-vingts-mille hommes. Ils avoient des boucliers qui les couvroient jusqu'aux piés, des piques fort longues, & des épées courtes mais larges. Le reste étoit des Phéniciens, des Cypriotes, des Ciliciens, des Lycaoniens, des Paphlagoniens, des Thraces, & des Ioniens.

L'armée de Crésus se mit en bataille sur une seule ligne, l'infanterie au centre, & la cavalerie sur les ailes. Toutes les troupes, tant de pié que de cheval, avoient trente hommes de profondeur: mais les Egyptiens, dont nous avons vû que le nombre montoit à six-vingts mille hommes, & qui faisoit la principale force de l'infanterie de Crésus dont ils occupoient le centre, étoient partagés en douze gros corps ou bataillons quarrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur, avec quelques intervalles entre les bataillons, afin d'agir & de combattre indépendamment les uns des autres. Crésus auroit voulu les engager à se ranger sur une moindre hauteur, pour faire un plus grand front. Les armées étoient dans une plaine immense, qui permettoit d'é- Pag. 166.

tendre ſes ailes à droite & à gauche ; & ſon deſſein, ſur lequel ſeul il fondoit l'eſpérance de la victoire, étoit d'enveloper l'armée des Perſes. Mais il ne put obtenir des Egyptiens qu'ils changeaſſent l'ordre de bataille auquel ils étoient accoutumés. L'armée, ainſi rangée ſur une ligne, occupoit de terrain preſque quarante ſtades, c'eſt-à-dire près de deux lieues.

Araſpe, qui, ſous prétexte d'un mécontentement, s'étoit retiré dans l'armée de Créſus, & qui avoit eu ordre ſur-tout de bien examiner la maniére dont ce Général rangeroit ſes troupes, étoit revenu dans le camp des Perſes la veille du combat. Cyrus, pour former ſon ordre de bataille, ſe régla ſur la diſpoſition de l'armée de Créſus, dont ce jeune Seigneur Méde lui avoit rendu un compte exact.

Pag. 167. Les troupes Perſanes combattoient ordinairement ſur vingt-quatre de hauteur : Cyrus changea cette diſpoſition. Il lui importoit de former le plus grand front qu'il lui ſeroit poſſible ſans trop affoiblir ſes phalanges, pour ne pas être envelopé. Son infanterie étoit excellente ; armée avantageuſement de cuiraſſes, de pertui-

ſanes, de haches, & d'épées; & pourvû qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avoit pas lieu de croire que les phalanges Lydiennes, armées ſeulement de boucliers légers & de javelots, en puſſent ſoutenir l'attaque. Cyrus dédoubla donc les files de ſon infanterie, & la mit ſur douze de hauteur ſeulement : elle étoit compoſée de quatre-vingts-treize mille hommes. La cavalerie étoit rangée ſur les deux aîles, la droite commandée par Chryſante, & la gauche par Hyſtaſpe. Le front entier de l'armée n'occupoit en tout qu'un terrain de trente-deux ſtades, c'eſt-à-dire un peu plus d'une lieue & demie; & par conſéquent il étoit débordé de plus de trois * ſtades de chaque côté par l'armée ennemie.

* Un peu moins d'un quart de lieue.

Derriére cette premiére ligne, & à une très-petite diſtance, Cyrus plaça les lanceurs de javelot : après eux les Archers. Ils étoient couverts les uns & les autres par les ſoldats qui étoient avant eux, au deſſus de la tête deſquels ils pouvoient lancer contre l'ennemi leurs javelots & leurs fléches.

Il forma une derniére ligne, pour compoſer l'arriere-garde, de ce qu'il y avoit de plus braves ſoldats dans

l'armée. Leur fonction étoit d'avoir l'œil sur ceux qui étoient placés devant eux, d'encourager ceux qui faisoient leur devoir, d'arréter par des menaces ceux qui s'ébranloient, & d'aller même jusqu'à tuer les fuiards comme des traîtres, afin d'opposer de leur part aux lâches une crainte plus grande que celle qui pouvoit leur venir du côté des ennemis.

Derriére l'armée Persane étoient ces tours roulantes dont j'ai parlé plus haut. Elles formoient une ligne égale & paralléle à celle de l'armée; & ne servoient pas seulement à incommoder l'ennemi par les décharges continuelles des Archers dont elles étoient garnies, mais pouvoient encore être regardées comme des espéces de forts ou de redoutes mobiles, sous lesquelles les troupes Persanes pouvoient se rallier en cas qu'elles fussent rompues & poussées par l'ennemi.

Tout proche de ces tours, il y avoit deux autres lignes, paralléles aussi & égales au front de l'armée, formées l'une par les bagages, & l'autre par les chariots qui portoient les femmes & les personnes inutiles.

Pour fermer toutes ces lignes, & Pag. 168.
les mettre hors d'état d'être insultées par l'ennemi, Cyrus avoit placé à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & la troupe de chameaux qui étoit assez nombreuse.

Le dessein de Cyrus en formant deux lignes de ces bagages, étoit non seulement de faire paroître son armée plus nombreuse qu'elle n'étoit en effet, mais d'obliger les ennemis, en cas qu'ils voulussent l'enveloper comme il savoit que c'étoit leur projet, de faire un plus long circuit, & par conséquent de s'affoiblir en s'allongeant.

Restent les chariots Persans armés en guerre. Ils étoient partagés en trois corps, de cent chacun. L'un de ces corps, commandé par Abradate roi de la Susiane, fut placé au front de la bataille, & les autres sur les deux flancs de l'armée.

Tel fut l'ordre de bataille des deux armées, & elles furent ainsi rangées le jour qui précéda le combat.

Le lendemain dès le grand matin Pag. 169.
Cyrus fit un sacrifice, pendant lequel l'armée prit de la nourriture ; & les

ſoldats, après avoir fait des libations aux dieux, allérent ſe revétir de leurs armes. On ne vit jamais rien de plus leſte ni de plus magnifique. Cottes-d'armes, cuiraſſes, boucliers, caſques, on ne ſavoit ce qu'on devoit le plus admirer. Hommes & chevaux, tout brilloit d'airain & d'écarlate.

Pag. 169. 170.
Abradate étant ſur le point de mettre ſa cuiraſſe, qui n'étoit que de lin piqué ſelon la mode de ſon pays, Panthée ſa femme lui vint préſenter un caſque, des braſſars, & des braſſelets, tout cela d'or; avec une cotte-d'armes de ſa hauteur pliſſée par enbas, & un grand pennache de couleur de pourpre. Elle avoit fait préparer toute cette armure à l'inſçu de ſon mari, pour lui ménager le plaiſir de la surpriſe. Malgré les efforts qu'elle faiſoit, elle ne put, en le revétant de cette armure, s'empécher de répandre quelques larmes. Mais quelque tendreſſe qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne ſe pas ſignaler d'une maniére digne de leur naiſſance, & digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. » Nous lui » avons, dit-elle, des obligations in-

finies. J'ai été sa prisonniére, &, « comme telle, destinée pour lui : « mais je ne me suis point trouvée « esclave entre ses mains, ni ne me « suis point vûe libre à des condi- « tions honteuses. Il m'a gardée, « comme il auroit gardé la femme « de son propre frere ; & je lui ai « bien promis que vous sauriez re- « connoître une telle grace. « O Ju- « piter, s'écria Abradate en levant « les yeux vers le ciel, fais que je « paroisse en cette occasion digne « mari de Panthée, & digne ami d'un « si généreux bienfaiteur. Cela dit, « il monta sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il étoit ; & après l'avoir suivi des yeux le plus loin qu'il lui fut possible, elle se retira.

Quand Cyrus eut achevé son sacrifice, qu'il eut donné aux Officiers les ordres & les instructions nécessaires pour le combat, & qu'il les eut avertis de rendre aux dieux l'hommage qui leur est dû, chacun alla prendre son poste. Ses Officiers lui apportérent du vin & des viandes. Il en mangea un peu tout de bout, & Pag. 170. Lib. 7. p. 172.

fit diſtribuer le reſte aux aſſiſtans. Il prit auſſi du vin, dont il verſa une partie en offrande aux dieux avant que de boire, & tous les autres en firent autant. Après cela, il pria encore de nouveau le dieu de ſes peres de vouloir être ſon guide, & de venir à ſon ſecours; & auſſitôt il monta à cheval, & commanda à chacun de le ſuivre.

Comme il examinoit de quel côté il faloit marcher, aiant entendu un coup de tonnerre du côté droit, *Nous te* * *ſuivons ſouverain Jupiter*, s'écria-t-il; & à l'inſtant même il ſe mit en marche, aiant à ſa droite Chryſante qui commandoit l'aîle droite de ſa cavalerie, & à ſa gauche Arſamas qui commandoit l'infanterie. Il les avertit ſur tout de prendre garde à l'étendart roial, & d'avancer tous également. Cet étendart étoit un Aigle d'or au bout d'une pique avec les aîles déploiées; & depuis ce tems-là les Rois de Perſe n'en ont point pris d'autre. Avant que d'arriver aux ennemis, il fit faire alte à ſon armée par trois fois; & après avoir marché environ une lieue, on commença à les découvrir.

* *Il avoit effectivement pour guide un Dieu, mais bien différent de Jupiter.*

*20 ſtades.*

Quand ils furent en présence les Pag. 173.
uns des autres, & que les ennemis eurent remarqué combien le front de leur bataille surpassoit celle de Cyrus, le centre de l'armée fit alte, tandis que les deux aîles s'avancérent en se courbant à droit & à gauche, à dessein d'enveloper l'armée de Cyrus, & de l'attaquer en même tems de tous côtés. Ce mouvement n'étonna point Cyrus, qui s'y étoit bien attendu. Après avoir donné pour mot de ralliement *Jupiter sauveur & conducteur*, il quitta son aîle droite, leur promettant de les venir rejoindre au plutôt pour les aider à vaincre si c'étoit la volonté des dieux.

Il parcourut tous les rangs pour Pag. 175.
donner ses ordres, & pour animer les 176.
troupes ; & lui, qui en toute autre occasion étoit si modeste & si éloigné de tout air d'ostentation, au moment du combat parloit d'un ton ferme & décisif. *Camarades*, leur disoit-il, *suivez-moi à une victoire assurée : les dieux sont pour nous*. Et comme il vit plusieurs des Officiers, & Abradate même, inquiets du mouvement que faisoient les deux aîles de l'armée Lydienne pour attaquer celle de Cyrus

par ses deux flancs : » Ces troupes, » leur dit-il, vous allarment ; & moi » je vous déclare que c'est par elles » que commencera la déroute. Je » vous la donne pour signal du tems » où vous, Abradate, vous devez » pousser vos chariots contre l'enne- » mi. En effet la chose arriva ainsi. Cyrus, après avoir donné ses ordres par tout, retourna à son aîle droite.

Pag. 176. Quand les deux corps détachés de l'armée Lydienne se furent assez allongés, Crésus donna le signal à son armée, qui marcha contre le front de celle des Perses, tandis que les aîles repliées sur les flancs avançoient de chaque côté, en sorte que l'armée de Cyrus se trouvoit enfermée de trois côtés comme par trois grosses armées, & sembloit, dit Xénophon, un petit quarré inscrit dans un plus grand.

Dans l'instant, au premier signal qu'en donna Cyrus, les troupes firent face de tous côtés, gardant un profond silence dans l'attente de l'événement. Ce Prince crut alors qu'il étoit tems d'entonner l'hymne du combat. Toute l'armée y répondit par de grands cris, en invoquant le

dieu de la guerre. Auſſitôt Cyrus, à la tête de quelques troupes de cavalerie, ſuivi au grand pas d'un corps d'infanterie, tomba ſur les ennemis qui marchoient pour prendre en flanc la droite de ſon armée, & les aiant pris eux-mêmes en flanc les mit en déſordre. En même tems, les chariots pouſſés à toute bride contre les Lydiens, en achevérent la déroute.

Dans le même moment, les troupes du flanc gauche, averties par le bruit que Cyrus avoit commencé le combat à la droite, allérent à l'ennemi. Elles firent d'abord avancer l'eſcadron des chameaux, comme Cyrus l'avoit ordonné. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & du plus loin que les chevaux l'aperçurent, ne pouvant ſouffrir l'odeur de ces animaux, ils ſe renverſérent les uns ſur les autres, & pluſieurs ſe cabrant jettérent par terre ceux qui les montoient. Un petit corps de cavelerie, commandé par Artageſe, pouſſant vivement les ennemis pour les empécher de ſe rallier, & les chariots armés de faulx venant à tomber rudement ſur eux, la déroute fut entiére, & il s'y fit un horrible carnage.

Pag. 177. C'étoit le ſignal que Cyrus avoit donné à Abradate pour attaquer le front de l'armée ennemie. Il partit comme un éclair, & s'élança contre les ennemis ſuivi de tous ſes chariots. Ceux des ennemis ne purent ſoutenir un ſi rude choc, & ſe diſſipérent. Abradate les aiant rompus & renverſés, vint aux bataillons des Egyptiens, leſquels marchant ſerrés & couverts de leurs boucliers pour ne point laiſſer de paſſage aux chariots, n'étoient renverſés qu'à peine par la violence des chevaux qui les fouloient aux piés. C'étoit un ſpectacle épouvantable que de voir les monceaux d'hommes, de chevaux, de chariots rompus, d'armes briſées, & l'horrible effet des faulx tranchantes qui coupoient en piéces tout ce qu'elles rencontroient. Mais malheureuſement le char d'Abradate s'étant renverſé, il fut tué avec les ſiens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Les Egyptiens marchant en avant ſerrés & couverts de leurs boucliers, obligérent l'infanterie Perſane de plier, & les pouſſérent au dela de la quatriéme ligne juſques ſous leurs machines. Là les Egyptiens ſe trouvérent

vérent accablés d'une grêle de fléches & de javelots qu'on lançoit sur eux du haut de ces tours roulantes ; & les bataillons de l'arriere-garde des Perses s'avançant l'épée à la main, empéchérent leurs gens de trait de fuir plus avant, & les contraignirent de retourner à la charge.

Cyrus, après avoir mis en fuite la cavalerie & l'infanterie à la gauche des Egyptiens, ne s'étoit pas amusé à poursuivre les fuiards. Aiant poussé droit au centre, il vit avec douleur que les Perses avoient été obligés de plier ; & jugeant bien que le seul moien d'empécher les Egyptiens de gagner du terrain, étoit de les prendre par derriére, il les chargea en queue : la cavalerie survint en même tems, & poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés faisoient face par tout, & se défendoient avec un courage merveilleux. Cyrus même courut un grand risque. Son chevál, qu'un soldat avoit percé sous le ventre, s'étant abbattu sous lui, il tomba au milieu des ennemis. On vit pour lors, dit Xénophon, combien il importe à un Commandant de se faire aimer de ses Pag. 178.

troupes. Officiers, & soldats, également allarmés du danger où ils virent leur Chef, se précipitérent tête baissée au milieu de cette forêt de piques pour le dégager. Lorsqu'il fut remonté à cheval, le combat devint encore plus sanglant. A la fin Cyrus, admirant la valeur des Egyptiens, & aiant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honorables, leur représentant que tous leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptérent, & comme ils ne se piquoient pas moins de fidélité que de courage, ils stipulérent qu'on ne leur feroit point porter les armes contre Crésus qui les avoit appellés à son secours. Ils servirent depuis ce tems-là dans les troupes des Perses avec une fidélité inviolable.

*Pag. 179.* Xénophon observe que Cyrus leur donna les villes de Larissa & de Cylléne près de Cumes sur le bord de la mer, & d'autres places dans le milieu des terres, où leurs descendans habitoient encore de son tems; & il ajoute qu'on les nommoit les villes des Egyptiens. Cette remarque de Xénophon, ainsi que quelques autres répandues dans la Cyropédie pour prouver la vé-

rité des choſes qu'il avance, montrent qu'il donnoit cet ouvrage pour une hiſtoire véritable de Cyrus, au moins pour la plus grande partie, & pour le fond des choſes mêmes. C'eſt la judicieuſe réfléxion que fait ici M. Fréret.

Le combat avoit duré juſqu'au ſoir. Pag. 180 Créſus ſe retira en diligence à Sardes avec ſes troupes. Les autres nations prirent pareillement dès la nuit même le chemin de leur pays, & firent la plus grande traite qu'ils purent. Les vainqueurs, après avoir mangé, & établi des corps de garde, prirent du repos.

J'ai tâché, en décrivant cette bataille, de ſuivre exactement le texte grec de Xénophon, dont la traduction n'eſt pas toujours fidéle. Des gens du métier, à qui j'ai communiqué cette deſcription, trouvent qu'il manque quelque choſe à la diſpoſition que Cyrus fit de ſon ordre de bataille, en ce qu'il ne met point de troupes ſur ſes flancs pour les couvrir, pour ſoutenir les chariots armés, & pour s'oppoſer aux deux corps que Créſus avoit détachés pour prendre ſon armée en flanc. Cette circonſtance a pu échaper

à Xénophon dans le récit qu'il nous a laissé de cette bataille.

Pag. 180. On convient que Cyrus fut principalement redevable de la victoire à la cavalerie Persane, qui étoit un nouvel établissement, & le fruit de l'attention & de l'activité de ce Prince à former & perfectionner sa nation dans cette partie de l'art militaire, qui jusqu'à son tems lui avoit manqué. Les chariots armés de faulx rendirent aussi un bon service: & l'usage s'en conserva toujours depuis chez les Perses. Les chameaux ne furent pas inutiles dans ce combat, mais Xénophon n'en fait pas grand cas, & il remarque que de son tems on ne s'en servoit plus que pour porter les bagages.

Je n'entreprends point de relever le mérite de Cyrus. Il me suffit de dire qu'on voit briller ici en lui toutes les qualités d'un grand Capitaine. Avant le combat, sagacité & prévoiance admirable pour découvrir & déconcerter les mesures de l'ennemi; détail infini pour que rien ne manque dans l'armée, & que tous ses ordres soient exécutés à point nommé; merveilleuse industrie pour gagner le

cœur des soldats, & pour les remplir d'ardeur & de confiance. Dans le feu même de l'action, quelle activité, quelle ardeur, quelle présence d'esprit pour donner les ordres à propos, quelle intrépidité de courage, quelle bonté pour les ennemis même, dont il respecte la valeur, & dont il se croit obligé d'épargner le sang! Nous verrons bientôt l'usage qu'il fera de sa victoire.

Mais ce qui me paroît plus remarquable dans Cyrus, & plus digne encore d'admiration que tout le reste, c'est son attention continuelle à rendre à la Divinité en toute occasion le culte qu'il croioit lui être dû. On a sans doute été frapé, en lisant le récit que j'ai fait du combat, de voir combien de fois Cyrus, à la vûe de toute l'armée, fait mention des dieux, leur offre des sacrifices, leur présente des libations, leur adresse des priéres, se met sous leur protection, & implore leur secours. Je n'ai rien ajouté au texte de l'historien, qui étoit aussi homme de guerre, & qui n'a pas craint de se deshonorer en raportant ce détail. Quelle honte, quel reproche seroit-ce pour des Généraux &

des Officiers chrétiens, si dans un jour d'action & de bataille ils rougissoient de paroître aussi religieux qu'un Prince païen, & si le Dieu des armées, qu'ils reconnoissent pour tel, faisoit moins d'impression sur leur esprit, que le respect pour les fausses divinités du paganisme n'en faisoit sur l'esprit de Cyrus ?

Pour Crésus, il ne fait pas ici un beau personnage. Il n'est pas dit un mot de lui dans le combat. Ce profond silence que garde Xénophon à son égard, me paroît en dire beaucoup, & nous faire entendre qu'on peut être un puissant roi & un riche potentat, sans être un grand guerrier.

Pag. 184-186.
Je reviens dans le camp des Perses. On s'imagine aisément quelle fut la désolation de Panthée, quand on lui annonça la mort d'Abradate. S'étant fait apporter le corps de son mari, & le tenant sur ses genoux, toute hors d'elle-même, & arrêtée fixément sur ce triste objet, elle ne songeoit qu'à nourrir sa douleur, & à repaître ses yeux de ce lugubre & sanglant spectacle. Cyrus l'aiant appris, y accou-

rut aussi-tôt, & mélant ses larmes à celles de cette épouse infortunée, il fit ce qu'il put pour la consoler, & donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires. Mais à peine se fut-il retiré, que Panthée, succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard, & tomba morte sur son mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun, qui subsistoit encore du tems de Xénophon.

## §. VII.

### *Prise de Sardes & de Crésus.*

CYRUS, dès le lendemain matin, marcha vers Sardes. Si l'on en croit Hérodote, Crésus n'attendit pas qu'il l'y enfermât. Il sortit à sa rencontre avec ses troupes pour lui livrer bataille. Selon cet Historien, les Lydiens étoient les peuples de l'Asie les plus braves & les plus belliqueux. Leur principale force consistoit dans la cavalerie. Cyrus, pour la rendre inutile, fit d'abord avancer ses chameaux, dont elle ne put en effet soutenir ni la vûe, ni l'odeur, & prit la fuite sur le champ. Les cavaliers mirent pied à terre, & revinrent au combat, qui

*Lib. 1. c. 79. 84.*

fut fort opiniatré : mais enfin les Lydiens cédérent, & furent obligés de se retirer dans la ville. Cyrus en forma le siége, & fit pointer ses machines contre les murailles, & préparer des échelles comme pour l'assaut. Mais pendant qu'il amusoit les Sardiens par tous ces apprêts, la nuit suivante il se rendit maître de la citadelle, aiant appris par un esclave Persan qui en avoit servi le Gouverneur une route dérobée qui y conduisoit. A la pointe du jour il entra dans la ville, où il ne trouva plus de résistance. Son premier soin fut d'en empécher le pillage : car il s'aperçut que les Caldéens, aiant quitté leurs rangs, s'étoient déja répandus de côté & d'autre. Il faloit avoir autant d'autorité qu'en avoit Cyrus pour arréter & lier en quelque sorte par un simple ordre les mains avides de soldats étrangers dans une ville aussi remplie de richesses que l'étoit Sardes. Il fit déclarer aux bourgeois qu'ils auroient la vie sauve, & qu'on ne toucheroit ni à leurs femmes ni à leurs enfans, pourvû qu'ils lui apportassent tout leur or & tout leur argent. Ils y consentirent sans peine. Crésus, qu'il s'étoit fait amener, leur

Cyrop. l. 7. p. 180.

en avoit donné l'exemple, en livrant tous ses trésors au vainqueur.

Quand Cyrus eut donné dans la ville tous les ordres nécessaires, il eut un entretien particulier avec le Roi, à qui il demanda sur-tout, ce qu'il pensoit de l'oracle de Delphes & des réponses du dieu qui y préside, dont on disoit qu'il avoit toujours fait grand cas. Crésus commença par avouer qu'il s'étoit justement attiré l'indignation de ce dieu, en lui témoignant de la défiance sur la vérité de ses réponses, & l'aiant pour cela mis à l'épreuve par une question absurde & ridicule. Que cependant il ne pouvoit pas s'en plaindre. Car l'aiant consulté pour savoir ce qu'il avoit à faire pour mener une vie heureuse, l'oracle lui avoit fait une réponse dont le sens étoit, qu'il posséderoit un bonheur parfait & constant lorsqu'il se connoitroit lui-même. Faute de cette connoissance, continua-t-il, & se croiant, par les louanges qu'on lui donnoit sans mesure, tout autre qu'il n'étoit en effet, il s'étoit laissé nommer Généralissime de toute l'armée, & s'étoit mal à propos engagé dans cette guerre contre un Prince qui lui étoit

Pag. 181-84.

infiniment supérieur en tout. Maintenant donc qu'instruit par ma défaite je commence à me connoître, je compte aussi que je vais commencer à être heureux : & je le serai certainement si vous m'êtes favorable, car mon sort est entre vos mains. Cyrus, touché de compassion pour le malheur de ce Roi déchu en un moment d'un si haut rang, & admirant son égalité d'ame dans un tel renversement de fortune, le traita avec beaucoup de clémence & de bonté, & lui laissa le nom & l'autorité de Roi, mais en lui interdisant le pouvoir de faire la guerre : c'est-à-dire, comme il le reconnut lui-même, qu'il le déchargea de ce que la roiauté a de plus onéreux, & le mit véritablement en état de mener une vie heureuse, & exemte de tout soin & de toute inquiétude. Il le mena toujours ensuite avec lui dans ses expéditions, soit par estime pour profiter de ses conseils, soit plûtôt par politique pour s'assurer de sa personne.

Hérodote, & après lui d'autres Auteurs, ajoutent à ce récit quelques circonstances fort remarquables, que je ne croi pas devoir omettre ici,

quoiqu'elles me paroiſſent tenir plus du merveilleux que du vrai.

J'ai déja remarqué que l'unique fils qui reſtoit à Créſus étoit muet. Ce Prince voiant, dans la priſe de la ville, un ſoldat prêt de décharger un coup de ſabre ſur la tête du Roi qu'il ne connoiſſoit point, ſa crainte & ſa tendreſſe pour ſon pere lui firent faire un effort qui rompit les liens de ſa langue, & il s'écria : *Soldat, ne tue point Créſus.* *Herod. lib. 1. cap. 85.*

Créſus aiant été fait priſonnier, fut condanné par le vainqueur à être brûlé vif. On dreſſa donc le bucher, & ce malheureux Prince aiant été mis deſſus, ſur le point de l'exécution rappella dans ſon eſprit * l'entretien qu'il avoit eu autrefois avec Solon, & reconnoiſſant la vérité de ſes avis il s'écria par trois fois, *Solon, Solon, Solon.* Cyrus, qui étoit préſent à ce ſpectacle avec les principaux de ſa Cour, aiant appris pourquoi, dans cette extrémité, il prononçoit avec tant de vivacité le nom de ce célébre Philoſophe, touché de l'incertitude des choſes humaines, & du malheur de ce Prince, le fit retirer du bucher, & l'honora toujours pendant qu'il vé- *Herod. lib. 1. cap. 86-91. Plut. in Solone.*

* Cet entretien a été raporté ci-devant pag. 118.

eut. [a] Ainſi Solon eut la gloire d'avoir d'un ſeul mot ſauvé la vie à l'un de ces deux Rois, & donné une ſalutaire inſtruction à l'autre.

Deux réponſes ſur-tout, parties de l'oracle de Delphes, avoient beaucoup contribué à engager Créſus dans cette guerre, qui lui fut ſi funeſte. L'une étoit que Créſus devoit ſe croire en danger lorſqu'un mulet régneroit ſur les Médes. L'autre, que quand il paſſeroit le fleuve Halys pour faire la guerre aux Médes, il détruiroit un grand empire. Le premier de ces oracles lui fit conclure que, vû l'impoſſibilité de la choſe, il étoit en pleine ſûreté. Le ſecond lui laiſſoit eſpérer qu'il renverſeroit l'empire des Médes. Quand il vit que les choſes avoient tourné tout autrement, il dépécha, avec la permiſſion de Cyrus, des couriers à Delphes, qu'il chargea de préſenter au dieu de ſa part des chaînes d'or, & de lui faire en même tems des reproches de ce que, malgré les préſens infinis qu'il lui avoit faits, il l'avoit ſi indignement trompé par ſes oracles. Le dieu n'eut pas de peine à

[a] Καὶ δόξαν ἔσχεν ὁ Σόλων ἑνὶ λόγῳ τὸν μὲν σώσας, τὸν δὲ παιδεύσας τῶν βασιλέων. *Plut.*

justifier sa réponse. Cyrus étoit le mulet dont l'oracle avoit voulu parler, parce qu'il tiroit sa naissance de deux différens peuples, étant Persan par son pere, & Méde par sa mere. A l'égard de l'empire qu'il devoit renverser, ce n'étoit pas celui des Médes, mais le sien propre.

C'est par ces sortes d'oracles faux & trompeurs que le démon, cet esprit de mensonge qui en étoit l'auteur, abusoit le genre humain dans ces tems de ténébres & d'ignorance, répondant à ceux qui le consultoient en des termes si douteux & si ambigus, que quelque fût l'événement, ils pouvoient recevoir un sens qui s'y raportât.

Quand les peuples d'Ionie & d'Eolie eurent appris que Cyrus s'étoit rendu maître des Lydiens, ils lui envoiérent des députés à Sardes pour demander d'être reçus sous son empire aux mêmes conditions qu'il avoit accordées aux Lydiens. Cyrus, qui avant sa victoire les avoit inutilement sollicités d'embrasser son parti, & qui se voioit alors en état de les y contraindre par la force, ne leur répondit que par l'apologue d'un Pêcheur, qui

*Herod. l. 1. c. 141. 152. 153.*

aiant joué en vain de la flute pour faire venir à lui les poissons, ne vint à bout de les prendre qu'en jettant son filet dans l'eau. Exclus de cette espérance, ils implorérent le secours des Lacédémoniens, qui députérent vers Cyrus pour l'avertir qu'ils ne souffriroient pas qu'il entreprît rien contre les Grecs. Ce Prince ne fit que rire d'une telle députation, & les avertit à son tour de se mettre en état de se bien défendre eux-mêmes.

Les Insulaires n'avoient rien à craindre de Cyrus, parce qu'il n'avoit pas encore domté les Phéniciens, & que les Perses étoient sans flote.

ARTICLE II.

*Histoire du siége & de la prise de Babylone par Cyrus.*

*Herod. l. 1. cap. 177. Cyrop. lib. 7. p. 186-188.*

CYRUS resta dans l'Asie Mineure jusqu'à ce qu'il eût entiérement soumis les divers peuples qui l'habitoient, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate. Il passa de là dans la Syrie & dans l'Arabie, qu'il subjugua pareillement. Après quoi, il entra dans l'Assyrie, & s'avança vers Babylone, qui étoit la seule ville d'orient qui lui résistât encore.

Le siége de cette importante place n'étoit pas une entreprise facile. Les murailles en étoient d'une hauteur extraordinaire, & paroissoient inaccessibles: sans compter que le nombre de ceux qui les défendoient étoit immense. La ville d'ailleurs étoit pourvûe de toutes sortes de provisions pour vingt ans.

Ces difficultés n'empéchérent pas Cyrus de pousser son dessein. Désespérant de prendre la place d'assaut, il laissa croire qu'il songeoit à la réduire par la famine. Il fit donc tirer d'abord une ligne de circonvallation tout au tour de la ville avec un fossé large & profond: & pour ne pas accabler ses troupes de fatigue, il divisa son armée en douze parties, & assigna à chacune son mois pour la garde des tranchées. Les assiégés, se croiant en pleine sûreté à la faveur de leurs rempars & de leurs magazins, insultoient à Cyrus du haut de leurs murailles, & se moquoient de la peine inutile qu'il se donnoit, & de tout ce qu'il faisoit contre eux.

§. I.

*Prédictions des principales circonstances du siége & de la prise de Babylone, marquées en différens endroits de l'Ecriture Sainte.*

COMME la prise de Babylone est un des plus grands événemens de l'histoire ancienne, & que les principales circonstances qui l'ont accompagnée ont été prédites plusieurs années auparavant dans l'Ecriture Sainte; avant que de raconter ce qu'en ont dit les Auteurs profanes, je croi qu'il est à propos de raporter ici en abrégé ce qui s'en trouve dans les Livres saints, afin que les Lecteurs soient plus en état de comparer l'accomplissement avec les prédictions.

I. *Prédiction de la captivité des Juifs à Babylone, & de sa durée.*

DIEU ne s'étoit pas contenté de faire prédire lontems auparavant la captivité que son peuple devoit souffrir à Babylone, mais il avoit encore marqué le nombre précis d'années qu'elle devoit durer. Il en avoit fixé le terme à 70 ans, après lesquels il avoit promis de le délivrer, en détruisant

avec éclat & sans retour la ville de Babylone qui lui avoit servi de prison. *Servient Regi Babylonis septuaginta annis.* Jerem. 25. 11.

II. *Raisons de la colére de Dieu contre Babylone.*

CE QUI allume la colere de Dieu contre Babylone, est l'orgueil insupportable de cette ville, la dureté inhumaine qu'elle exerce contre les Juifs, & l'impiété sacrilége de son Roi.

*Son orgueil.* [a] Elle se croit invincible. Elle dit en son cœur, Je suis reine, & je la serai toujours. Aucune autre puissance ne m'est égale : toutes me sont assujetties, ou tributaires, ou alliées. Je ne serai jamais ni veuve, ni stérile : & l'éternité est marquée dans ma destinée selon tous ceux qui l'ont étudiée dans les astres.

*Sa dureté.* C'est Dieu lui-même qui s'en plaint. [b] J'ai voulu punir mon peuple, dit-il, mais en pere. Je l'ai

a Dixisti : in sempiternum ero domina... Dicis in corde tuo: Ego sum, & non est præter me ampliùs : non sedebo vidua, & ignorabo sterilitatem. *Is.* 47. 7. 8.

b Iratus sum super populum meum, & dedi eos in manu tua, (Babylon..) Non posuisti eis misericordiam : super senem aggravasti jugum tuum valde. Veniet super te malum. *Is.* 47. 6. & 7.

exilé pour un tems à Babylone, dans le dessein de l'en rappeller quand il seroit devenu plus reconnoissant & plus fidéle. Mais Babylone & son Prince ont joint à un châtiment paternel de ma part une cruauté & une inhumanité très-opposées à ma clémence. Leur dessein a été de perdre, & le mien étoit de sauver. Ils ont converti le bannissement en une dure captivité, où ni l'âge, ni la foiblesse, ni la vertu n'ont trouvé de compassion & d'égards.

*L'impiété sacrilege de son Roi.* Baltazar joignit à l'orgueil & à la dureté de ses prédécesseurs une impiété qui lui fut particuliere. Il ne préféra pas seulement ses fausses divinités au vrai & unique Dieu : il crut encore l'avoir vaincu parce qu'il avoit dans son pouvoir les vaisseaux qui avoient servi à son culte ; &, comme pour lui insulter, il affecta de les destiner à des usages profanes. C'est ce qui mit le comble à la colére de Dieu.

III. *Arrêt prononcé contre Babylone. Prédiction des maux qui la doivent accabler, & de sa ruine entiére.*

Jerem. 51. 11. *AIGUISEZ vos fleches, remplissez vos*

*carquois* : c'est le Prophéte qui parle aux Médes & aux Perses. *Le Seigneur a suscité le courage des Rois de Médie : il a formé sa résolution contre Babylone, afin de la perdre, parce que le tems de la vengeance du Seigneur est arrivé, le tems de la vengeance de son temple.*

*Poussez des cris & des hurlemens ; parce que le jour du Seigneur est proche... jour cruel, plein d'indignation, de colére & de fureur...je vais visiter dans ma colére le Roi de Babylone & son pays, comme j'ai visité le Roi * d'Assur...* *Isai.* 13. 6. 9. *Jerem.* 50. 18. * *En ruinant la ville de Ninive.*

*Attaquez cette ville impie. Rendez-lui selon ses œuvres. Traitez-la comme elle a traité les autres. N'épargnez point ses jeunes hommes : exterminez toutes ses troupes... Quiconque sera trouvé dans ses murailles sera tué : tous ceux qui se présenteront pour la défendre passeront au fil de l'épée. Les enfans seront écrasés contre la terre à leurs yeux : leurs maisons seront pillées, & leurs femmes seront violées. Je vas susciter contre eux les Médes, qui ne chercheront point d'argent, & qui ne se mettront point en peine de l'or : mais ils perceront les petits enfans de leurs fleches, ils n'auront point de compassion de ceux qui sont encore dans les entrailles de leurs meres, & ils n'épargneront point ceux* *Jerem.* 50. 15. & 29. 51. 3. *Isai.* 13. 15-18.

Ps. 136. 11. qui ne sont que de naître. . . Malheur à
12. toi, fille de Babylone! Heureux celui
qui te rendra tous les maux que tu nous
as faits! Heureux celui qui prendra
tes petits enfans, & les brisera contre la
pierre!

Isai. 13. 19- Babylone si magnifique & si superbe,
22. cette reine entre les roiaumes du monde,
qui avoit porté dans un si grand éclat
l'orgueil des Caldéens, sera détruite
comme le Seigneur renversa Sodome &
Gomorrhe. Elle ne sera plus habitée: on
ne la rebâtira jamais. Les Arabes n'y
dresseront pas même leurs tentes, & les
pasteurs n'y viendront point pour y faire
reposer leurs troupeaux. Mais les bêtes
sauvages s'y retireront: ses maisons seront
remplies d'oiseaux funestes & nocturnes;
les autruches y viendront habiter. . . Les
hiboux heurleront à l'envi l'un de l'autre
dans ses maisons superbes, & les dragons
feront leur demeure dans ses palais de dé-
Isai. 14. 23. lices. . . Je la rendrai la demeure des hé-
24. rissons. Je couvrirai d'un marais le lieu
qu'elle occupe maintenant. Je recherche-
rai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges
pour les effacer. Le Seigneur des armées a
fait ce serment: Je jure que ce que j'ai
résolu arrivera, & que ce que j'ai arrêté
s'exécutera.

IV. *Cyrus appellé pour détruire Babylone, & pour délivrer les Juifs.*

CYRUS, dont la providence devoit se servir comme d'un instrument pour accomplir ses desseins de bonté & de miséricorde sur son peuple, avoit été nommé par son nom plus de deux cens ans avant sa naissance; & afin qu'on ne fût point surpris de la rapidité étonnante de ses victoires, Dieu avoit marqué en termes magnifiques qu'il seroit lui-même son guide, qu'il le conduiroit par la main dans toutes ses expéditions, & qu'il lui soumettroit tous les Princes de la terre. *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui est mon christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre en fuite les Rois, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous: j'humilierai les grands de la terre: je romprai les portes d'airain, & je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés, & les richesses secrettes & inconnues, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israel, qui vous ai appellé par votre nom, à cause de Jacob qui est mon serviteur, d'Israel qui est mon élu.* Isai. 45. 1-4.

V. *Dieu donne le signal aux Chefs & aux troupes pour marcher contre Babylone.*

Isai. ch. 13. v. 1. *PLACEZ mon étendard*, dit le Seigneur, *sur une haute montagne*, afin qu'il soit vû de fort loin, & que tous ceux qui doivent m'obéir connoissent mes ordres. *Haussez la voix* à l'égard de ceux qui peuvent vous entendre : *faites signe de la main*, pour hâter la marche de ceux qui sont trop éloignés pour discerner une autre espece de commandement. *Que* les Officiers des troupes *entrent dans les pavillons des Rois*. Que chaque nation se range autour de son Souverain, & s'empresse de venir lui offrir ses services dans son pavillon qui est déja tout dressé.

v. 3. *Ego mandavi sanctificatis meis.* *J'ai donné mes ordres à ceux que j'ai consacrés à l'exécution de mes desseins*; & ces Rois marchent déja pour m'obéir, quoiqu'ils ne me connoissent point. C'est moi qui les ai placés sur le trône, & qui leur ai soumis divers peuples, pour accomplir par eux mes desseins. *Vocavi fortes in ira mea. Heb. in iram meam.* *J'ai fait venir mes guerriers, pour être les ministres de ma colére.* Ils tiennent de moi leur courage, leur capacité dans la guerre, leur patience,

leur sagesse, le succès dans leurs entreprises. Ils sont invincibles, parce qu'ils me servent. Tout tremble devant eux, parce qu'ils sont les ministres de ma colére & de ma vengeance. *Ils travaillent avec joie pour ma gloire.* L'honneur qu'ils ont de m'avoir pour Chef, & d'être mandés pour délivrer un peuple que j'aime, les remplit d'allégresse & d'ardeur ; & ils triomphent déja dans l'espérance certaine de la victoire.

*Exultantes in gloria mea.*

Le Prophète, témoin en esprit des ordres qui viennent d'être donnés, est étonné de la promtitude avec laquelle les Princes & les peuples les exécutent. *Déja les montagnes*, s'écrie-t-il, *retentissent des cris différens d'une multitude de peuples. J'entends la voix des Rois confédérés, & des nations qui s'assemblent. Le Seigneur des armées fait passer en revûe toutes les troupes qu'il destine à la guerre.* v. 4.

*Præcipit militia belli.* Heb. *numerat exercitum prælii.*

*Elles viennent des terres les plus reculées, & de l'extrémite du monde*, où la voix du Dieu souverain qui en est le maître a su se faire entendre.

*Venientibus* Heb. *veniunt.* v. 5.

Mais ce n'est plus la vûe d'une armée formidable, ni des Rois de la terre, qui me frape. Je ne voi que

Dieu seul ; & tout le reste ne paroît à sa suite que comme des ministres de sa justice. *C'est le Seigneur lui-même qui marche avec tous les instrumens de sa colére, pour exterminer toute la terre.*

Dominus, & vasa furoris ejus, ut disperdat omnem terram.

Isai. ch. 13. v. 2.

*Dieu m'a révélé une épouvantable prophétie.* * *L'impie Baltazar Roi de Babylone continue d'agir avec impiété, & celui qui dépeuploit, continue de dépeupler tout.* Pour arrêter ces excès, » Prince des Perses, partez ; *ascende* » *Aelam* : & vous, Prince des Médes, » formez le siége de Babylone ; *obside* » *Mede.* Je vas faire cesser tous les » gémissemens dont elle étoit la cause ; *omnem gemitum ejus cessare feci.* Çette ville criminelle est prise & pillée. Elle est sans pouvoir. Mon peuple est délivré.

* C'est le sens du mot Hebreu.

## VI. *Circonstances du siége & de la prise de Babylone marquées en détail.*

Rien n'est plus propre, ce me semble, à nous inspirer un profond respect pour la religion, & à nous donner une grande idée de Dieu, que de voir avec quelle précision il révéle à ses Prophétes, plusieurs années & même plusieurs siécles avant l'événement, les principales circonstances du

du siége & de la prise de Babylone.

1. On a déja vû que l'armée qui prendra Babylone doit être composée de Médes & de Perses, & qu'elle doit avoir à sa tête Cyrus.

2. Cette ville sera attaquée d'une maniére toute extraordinaire, à laquelle elle ne s'étoit point du tout attendue; *Veniet super te malum, & nescies ortum ejus.* Elle sera tout d'un coup & en un moment accablée de maux qu'elle n'avoit pu prévoir : *Veniet super te repente miseria, quam nescies.* En un mot elle sera prise comme dans un filet, sans s'être aperçue qu'on lui tendoit des piéges : *Illaqueavi te, & capta es Babylon, & nesciebas.* — *Isai. 47. 11.* — *Jerem. 50. 24.*

3. Babylone comptoit que l'Euphrate seul pouvoit la rendre imprenable, & elle étoit toute fiére de se voir ainsi défendue par un fleuve si profond : *Quæ habitas super aquas multas*; c'est Dieu même qui l'a définie de la sorte. Et ce sera l'Euphrate qui sera la cause de sa ruine. Cyrus, par un stratagéme qui n'avoit point eu d'exemple jusques-là, & qui n'en a point eu depuis, détournera le cours de ce fleuve, mettra son lit à sec, & par là s'ouvrira un passage dans la ville : *Desertum fa-* — *Jerem. 51. 13.* — *Jerem. 51. 36.*

*ciam mare ejus, & ficcabo venam ejus...*
50. 38. *Siccitas super aquas ejus erit, & arescent.* Cyrus s'emparera des quais du fleuve, & les eaux qui rendoient Babylone inaccessible, seront séchées
51. 32. comme si le feu y avoit passé : *Vada praeoccupata sunt, & paludes incensa sunt igni.*

4. Elle sera prise de nuit, un jour de fête & de réjouissance, pendant que tout le monde sera à table, & que ses habitans ne songeront qu'à boire
51. 39. & 57. & à manger : *In calore eorum ponam potus eorum, & inebriabo eos, ut sopiantur, & dormiant somnum sempiternum.* Il est remarquable que c'est Dieu qui fait tout ici, qui tend un piége à Babylone, *Illaqueavi te* : qui séche les eaux du fleuve, *Siccabo venam ejus* : qui enivre & assoupit ses princes, *Inebriabo principes ejus.*

5. Le Roi entrera tout d'un coup dans un trouble & une agitation incroiable. *Mes entrailles sont pénétrées*
Isai. 21. 3. 4. *de douleur : je suis déchiré au dedans*
On a traduit selon l'Hebreu. *de moi comme une femme qui est en travail. Ce que j'entends me cause des convulsions : ce que je voi me jette dans le trouble. Mon cœur souffre de violentes agitations. Je suis saisi de terreur ;*

*& d'effroi.* Dieu *a changé le commencement d'une nuit qui étoit l'objet de mes desirs, en un sujet de terreur.* C'est l'état de Baltazar, lorsqu'au milieu du repas il vit sortir de la muraille une main qui écrivoit des caractéres qu'aucun de ses devins ne put ni expliquer, ni lire: & sur tout lorsque Daniel lui déclara que ces caractéres contenoient l'arrêt de sa mort. *Alors,* dit l'Ecriture, *le visage du Roi se changea, les pensées qui agitoient son esprit le troublérent, ses reins se relâchérent, & dans son tremblement ses genoux se choquoient l'un l'autre.* L'étonnement, la fraieur, la défaillance, le tremblement de Baltazar sont exprimés par le Prophéte qui en a été le témoin, comme par le Prophéte qui les avoit prédits deux cens ans auparavant. *Dan. 5. 6.*

Mais il faloit qu'Isaïe fût éclairé d'une lumiére bien divine, pour ajouter immédiatement après la description du trouble de Baltazar, les paroles qui suivent: *Couvrez la table: considérez avec attention du haut d'une guérite: mangez, bûvez.* C'est que Baltazar, d'abord effraié & perdant courage, sera consolé, & ensuite rassuré par ses courtisans, & plus encore par la *Isai. 21. 5.*

Reine ſa mere, qui lui avoit dit dès le commencement qu'il ne devoit pas ſe livrer à ſes craintes & à ſes allarmes :
Dan. 5. 10. *Non te conturbent cogitationes tuæ, neque facies tua immutetur.* On l'exhortera donc à ſe contenter de donner de bons ordres, pour être averti de tout par les ſentinelles ; à faire ſervir de nouveau, comme ſi rien n'étoit arrivé ; & à rappeller la joie & la tranquillité, que des craintes exceſſives lui avoient ôtée : *Pone menſam : contemplare in ſpecula : comedè, bibe.* Heb.

6. Mais pendant que les hommes donnent ces ordres, Dieu donne auſſi
Iſai. 21. 5. les ſiens de ſon côté : *Levez-vous, Princes, & poliſſez vos boucliers.* C'eſt Dieu lui-même qui commande aux Princes de s'avancer, de prendre les armes, & d'entrer ſans crainte dans une ville noiée dans le vin, ou plongée dans le ſommeil.

7. Iſaïe nous apprend deux circonſtances importantes de la priſe de Babylone. La premiere eſt que les troupes dont elle eſt remplie, ne feront ferme nulle part, ni au palais, ni dans la citadelle, ni dans aucune place publique ; qu'elles ſe débanderont, ſans penſer à autre choſe qu'à la fuite ; &

qu'elles ſe diviſeront en fuiant par diverſes routes, comme un troupeau de dains ou de brebis ſe diſſipe dès qu'il eſt effraié : *Et erit quaſi damula fugiens, & quaſi ovis ; & non erit qui congreget.* Iſai. 13. 14. La ſeconde circonſtance eſt que la plûpart de ces troupes étoient à la ſolde des Babyloniens, mais n'étoient pas de Babyloné ; & qu'elles retourneront dans les provinces d'où elles avoient été tirées, ſans être pourſuivies par les vainqueurs, parce que c'étoit principalement ſur les citoiens de Babylone que la vengeance divine devoit tomber : *Unuſquiſque ad populum ſuum convertetur, & ſinguli ad terram ſuam fugient.*

8. Enfin, ſans parler du carnage horrible qui doit ſe faire des habitans de Babylone, où l'on n'épargnera ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, pas même ceux qui ſeront encore enfermés dans le ſein de leurs meres, ce qui a déja été marqué ci-devant ; une derniére circonſtance eſt la mort du Roi même qui ſera privé de ſépulture, & l'extinction entiére de la famille roiale, annoncées dans l'Ecriture d'une maniére bien effaiante mais en même-tems bien inſtructive pour les Princes.

Isai. 14. 19. 20. *Pour toi, tu seras jetté loin de ton sépulcre comme un tronc abominable... Tu ne seras point mis dans le tombeau de tes ancêtres, parce que tu as ruiné ton roiaume, tu as fait périr ton peuple.* Il est juste qu'on oublie un Roi, qui ne s'est jamais souvenu qu'il étoit le protecteur & le pere de son peuple. On doit refuser jusqu'au tombeau à celui qui n'à vécu que pour ruiner son propre pays. Il doit être séparé de tous les hommes, puisqu'il en a été l'ennemi. Il étoit semblable aux bêtes farouches, & il en aura la sépulture : & puisqu'il n'avoit aucun sentiment humain, il est indigne qu'on en ait aucun à son égard. C'est l'arrêt que Dieu lui-même prononce contre Baltazar : & il étend cette malédiction jusques sur ses enfans, qu'on regardoit comme associés au trône, & comme la source d'une longue postérité de rois, & que les flateurs n'entretenoient que de leur future grandeur.

v. 21. 22. *Préparez ses enfans à être égorgés comme des victimes à cause de l'iniquité de leurs peres.. Ils ne seront point les héritiers du roiaume* de leur pere. *Je m'éléverai contre eux : je perdrai le nom de Babylone : j'exterminerai les restes* de cette famille, *le fils & le petit-fils, dit le Seigneur.*

§. II.

*Description de la prise de Babylone.*

Aprés avoir vû la prédiction de tout ce qui doit arriver à l'impie Babylone, il est tems maintenant d'en voir l'exécution, & de reprendre le récit de la prise de cette ville.

Quand Cyrus vit que le fossé auquel on travailloit depuis lontems étoit achevé, il songea sérieusement à exécuter son grand dessein dont il n'avoit encore fait part à personne. La Providence lui en fournit une occasion telle qu'il la pouvoit souhaiter. Il apprit qu'on devoit célébrer à Babylone une grande fête, & que les Babyloniens avoient accoutumé dans cette solennité de passer la nuit entiére & à boire & à faire la débauche.

Baltazar prit part plus qu'aucun autre à cette réjouissance publique, & fit un festin magnifique aux premiers Officiers de son roiaume, & aux Dames de la Cour. Dans la chaleur du vin il fit apporter les vases d'or & d'argent qui avoient été enlevés du temple de Jérusalem; &, comme pour insulter au Dieu d'Israël, il y but lui & toute sa Cour, & il y fit boire toutes ses Dan. 5.1-29.

concubines. Dieu, irrité d'une telle impiété & d'une telle insolence, lui fit sentir dans le moment même à qui il s'étoit attaqué, & fit paroître tout-à-coup sur la muraille une main qui écrivoit certains caractéres. Le Roi étrangement surpris & effraié de cette vision, manda sur le champ tous ses sages, tous ses devins, tous ses astrologues, pour lire cette écriture, & en expliquer le sens. Mais ce fut inutilement. Aucun d'eux ne put ni expliquer, ni * lire ces caractéres. C'est peut-être par raport à cet événement qu'Isaïe, après avoir prédit à

Isai. 47. 11-13.

Babylone qu'elle se trouvera tout d'un coup accablée de maux auxquels elle ne s'attendoit point, ajoute : *Appellez à votre secours vos enchanteurs.. Que vos astrologues, qui contemplent le ciel, qui étudient* le cours & la disposition *des astres, se présentent maintenant, & vous sauvent.* La Reine Mere (c'étoit Nitocris, princesse d'un grand mérite) étant venue au bruit de ce prodige dans la sale du festin, tâcha de rassurer l'esprit du Roi son fils, &

* *La raison pourquoi ils ne purent lire cette Sentence, c'est qu'elle étoit écrite en lettres Hébraïques, qui sont appellées aujourd'hui les caractéres Samaritains, que les Babyloniens ne connoissoient point.*

lui parla de Daniel, dont elle connoissoit l'habileté dans ces sortes de matiéres, & qu'elle avoit toujours emploié dans le gouvernement de l'Etat.

Il fut donc mandé sur le champ, & parla au Roi avec une liberté véritablement prophétique. Il le fit souvenir de la maniére terrible dont Dieu avoit puni l'orgueil de son grand-pere Nabucodonosor, [a] & l'abus criant qu'il faisoit de sa puissance, ne reconnoissant d'autre loi que sa volonté, & se croiant le maître d'élever l'un, d'abaisser l'autre, de ruiner celui-ci, de faire mourir celui-là, uniquement parce que tel étoit son bon plaisir. Loin de profiter de son exemple, « dit-il au Roi, vous qui êtes son fils, « vous avez affecté d'enchérir sur son « orgueil & sur son impiété. Vous « vous êtes élevé contre le domina- « teur du ciel; vous avez fait appor- « ter devant vous les vases de sa mai- « son sainte, & vous avez bu dedans, « vous, vos femmes, & vos concubi- « nes, avec les Grands de votre Cour. « Vous avez rendu un hommage pu- «

a Quos volebat, interficiebat; & quos volebat, percutiebat; & quos volebat, exaltabat; & quos volebat, humiliabat. *Dan.* 5. 19.

» blic de louange & d'honneur à vos
» dieux d'or & d'argent, de bois &
» de pierre, qui ne voient point, qui
» n'entendent point, qui ne sentent
» point; & vous n'avez point rendu
» gloire au Dieu, qui tient votre souf-
» fle dans sa main, & qui est le maître
» de toutes vos actions & de tous les
» momens de votre vie. C'est pour
» cela que Dieu a envoié les doits de
» cette main, qui a écrit ce qui est
» marqué sur la muraille. Or voici
» ce qui est écrit: * MANE', THECEL,
» PHARES; & en voici l'interpréta-
» tion. MANE'; Dieu a compté les
» jours de votre régne, & il en a mar-
» qué la fin. THECEL: Vous avez été
» pesé dans la balance, & on vous a
» trouvé trop léger. PHARES: Votre
» roiaume a été divisé, & il a été don-
» né aux Médes & aux Perses. » Cette
interprétation devoit encore augmen-
ter le trouble: mais on se rassura, ap-
paremment sur ce que le malheur n'é-
toit pas annoncé comme présent, &
que l'avenir pourroit fournir des ex-
pédiens pour le détourner. Ce qui est
certain, c'est que la crainte de troubler
une joie universelle & présente aiant
fait renvoier la discussion des affaires

* Ces trois mots signifient *nombre*, *poids*, *division*.

sérieuses à un autre tems, on se remit à table, & l'on poussa la débauche fort avant dans la nuit.

Cependant Cyrus, bien informé de la confusion que cette fête avoit coutume de répandre dans le palais & dans la ville, avoit posté une partie de ses troupes à l'endroit où le fleuve entroit dans la ville, & l'autre partie à celui où il en sortoit, & leur avoit commandé d'entrer cette nuit dans la ville par le lit du fleuve dès le moment qu'ils le trouveroient guéable. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, & exhorté les Officiers à le suivre en leur représentant qu'il marchoit sous la conduite des dieux, il fit ouvrir sur le soir la tranchée des deux côtés de la rivière, au dessous & au dessus de la ville, afin d'y faire écouler les eaux. Par ce moien le lit de l'Euphrate se trouva bientôt à sec. Alors les deux corps des troupes, selon leurs ordres, s'y jettérent, conduits l'un par Gobryas, & l'autre par Gadatas, & s'avancérent sans trouver d'obstacle. Le Guide invisible, qui avoit promis à Cyrus de lui ouvrir toutes les portes, s'étoit servi de la négligence & du desordre qui ré-

gnoient par-tout pendant cette nuit de dissolution, pour laisser ouvertes les portes d'airain qui fermoient les descentes du quai vers le fleuve, qui seules auroient pu faire échouer son entreprise. Ainsi ces deux corps de troupes pénétrérent jusques dans le cœur de la ville sans trouver de résistance, & s'étant rencontrés au palais roial comme ils en étoient convenus, surprirent la garde, & la mirent en piéces. Ils se jettérent aussi-tôt dans le palais, dont quelques-uns de ceux qui étoient au dedans avoient ouvert les portes pour savoir d'où venoit le bruit qu'on entendoit. Ils s'en rendirent les maîtres ; & aiant rencontré le Roi qui venoit à eux l'épée à la main à la tête de ceux qui s'étoient trouvés à portée de le secourir, ils le tuérent, & firent main basse sur tous ceux qui l'accompagnoient. Le premier soin des vainqueurs fut de remercier les dieux d'avoir enfin puni ce *Roi impie*. Cette remarque de Xénophon mérite d'être pesée, & elle s'accorde merveilleusement avec tout ce que l'Ecriture nous dit de l'impie Baltazar.

A la prise de Babylone finit l'empire

Babylonien, après avoir duré 210 ans depuis le commencement du régne de Nabucodonosor son fondateur. Par là fut anéantie la puissance de cette ville superbe, cinquante ans précisément après qu'elle eut détruit Jérusalem & son temple. Par là furent accomplies les prédictions qu'Isaïe, Jérémie, & Daniel avoient prononcées contre elle, comme on l'a vû par tout ce qui a été raporté jusqu'ici. Il en reste une, la plus importante de toutes, la plus incroiable, & celle néanmoins qui est marquée dans l'Ecriture de la maniére la plus précise & la plus forte; prédiction accomplie à la lettre dans tous ses points, & dont la preuve est actuellement subsistante, la plus facile à vérifier, & la plus incontestable. C'est la prédiction de la ruine totale & entiére de Babylone, ensorte qu'il n'en doit pas rester le moindre vestige. Je croi devoir exposer l'accomplissement de cette fameuse prophétie, avant que de passer à ce qui suivit la prise de Babylone.

## §. III.

### *Accompliſſement de la prophétie, qui prédiſoit la ruine totale de Babylone.*

CETTE PREDICTION ſe trouve dans pluſieurs Prophétes, mais ſur tout dans Iſaïe, chapitre XIII depuis le verſet 19 juſqu'au 22, & chapitre XIV verſets 23 & 24. Je l'ai raportée dans ſon entier ci-devant, page 236. Il y eſt marqué que Babylone ſera entiérement détruite, comme le furent autrefois les villes criminelles de Sodome & de Gomorrhe : qu'elle ne ſera plus habitée : qu'on ne la rebâtira jamais : que les Arabes n'y dreſſeront pas même leurs tentes, & que les paſteurs n'y viendront point pour y faire repoſer leurs troupeaux : qu'elle deviendra la retraite des bêtes ſauvages, & des oiſeaux nocturnes : qu'un marais couvrira le lieu qu'elle avoit occupé, enſorte qu'il ne reſtera pas même de veſtiges de l'endroit où elle aura été. C'eſt Dieu même qui avoit prononcé cet arrêt, & il eſt utile à la religion de vérifier avec quelle exactitude chaque article en a été ſucceſſivement accompli.

I. Babylone perdit d'abord la qua-

lité de ville roiale. Les rois de Perſe lui préférérent un autre ſéjour. Suſe, Ecbatane, Perſépolis, toute autre demeure leur plut davantage; & eux-mêmes ruinérent une partie de la ville.

II. [a] Strabon & [b] Pline nous apprennent que les Macédoniens qui ſuccédérent aux Perſes, non ſeulement la négligérent, & ne furent occupés ni du ſoin de l'embellir, ni de celui de la réparer; mais qu'ils affectérent même de bâtir dans ſon voiſinage Séleucie, pour la faire abandonner, & pour lui ôter ce qui lui reſtoit d'habitans. Il n'y a rien de plus propre à expliquer ce que le Prophéte avoit prédit: *Non habitabitur.* Ses propres maîtres s'appliquent à la rendre déſerte. AN. M. 3880.

III. Les nouveaux rois de Perſe qui devinrent maîtres de Babylone, achevérent de la ruiner en bâtiſſant [c] Cté-

a Partem urbis Perſæ diruerunt, partem tempus conſumſit, & Macedonum negligentia; maximè poſtquam Seleucus Nicator Seleuciam ad Tigrim condidit, ſtadiis tantùm trecentis à Babylone diſſitam. *Strab. lib.* 16. *pag.* 738.

b In ſolitudinem rediit exhauſta vicinitate Seleuciæ, ob id conditæ à Nicatore intra nonageſimum (*ou* quadrageſimum) lapidem. *Plin. lib.* 6. *cap.* 26.

c Pro illa Seleuciam & Cteſiphontem urbes Perſarum inclitas fecerunt. *S. Hieron. in cap.* 13. *Iſai.*

ſiphon, qui lui enleva ce qui lui reſtoit d'habitans. Et il ſembloit que depuis qu'elle avoit été frapée d'anathéme, ceux qui devoient être ſes protecteurs, devenoient ſes ennemis; & que tous croioient être chargés du ſoin de la réduire en ſolitude, mais par des voies indirectes, & ſans emploier la violence: afin qu'il fût plus manifeſte que c'étoit la main de Dieu, plutôt que celle des hommes, qui s'appliquoit à l'anéantir.

AN. J. C. 96. IV. Elle fut ſi univerſellement abandonnée, qu'il ne reſta plus que l'enceinte de ſes murailles. Et elle étoit réduite à cet état au tems que * Pauſanias écrivoit ſes remarques ſur la Gréce. *Illa autem Babylon, omnium quas unquam ſol aſpexit urbium maxima, jam præter muros nihil habet reliqui.* Pauſan. in Arcad. pag. 509.

* *Il écrivoit ſous Antonin ſucceſſeur d'Adrien.*

V. Les rois de Perſe la voiant déſerte en firent un parc, où ils enfermérent des bêtes ſauvages pour la chaſſe. Elle devint ainſi, comme le Prophéte l'avoit prédit, la demeure des animaux cruels & ennemis de l'homme, ou fugitifs & timides. Ses citoiens furent convertis en des ſangliers, des léopards, des ours, des

ânes sauvages, des cerfs. Babylone fut la retraite des bêtes funestes, sauvages, ennemies de la lumiére. *Requiescent ibi bestiæ, & replebuntur domus illorum draconibus*, &c. *Isai.* 13. 21. 22.

S. Jérome nous a conservé cette précieuse remarque ; & il la tenoit d'un religieux Persan, qui avoit vû ce qu'il lui avoit raporté. *Didicimus à quodam fratre Elamita, qui de illis finibus egrediens, nunc Jerosolymis vitam exigit monachorum, venationes regias esse in Babylone, & omnis generis bestias murorum ejus ambitu tantùm contineri.* An. J.C. 400. *In cap. Is.* 13. *v.* 21.

VI. Mais c'étoit encore trop que les murs de Babylone subsistassent. Ils tombérent en plusieurs endroits, & ne furent pas réparés. Le reste suivit par divers accidens. Les bêtes qui servoient aux plaisirs des rois de Perse, sortirent. Les serpens & les scorpions demeurérent ; & elle devint un lieu redoutable pour ceux qui auroient eu quelque curiosité pour visiter ses antiquités. L'Euphrate qui la traversoit n'aiant plus un canal libre, prit avec le tems son cours ailleurs ; [a] & il ne

a Euphrates quondam urbem ipsam mediam dividebat: nunc autem fluvius conversus est in aliam viam, & per rudera minimus aquarum meatus fluit. *Theodor. in cap.* 50. *Jerem. v.* 38. *&* 39.

reſtoit au tems de Théodoret qu'un filet d'eau, qui couloit à travers les maſures, & qui n'aiant plus de pente ni d'écoulement libre, dégénéroit néceſſairement en un marais.

*Arrian. de expedit. Alex. lib. 8.* Dès le tems d'Aléxandre le Grand, le fleuve étoit ſorti de ſon lit ordinaire par l'ouverture que Cyrus avoit faite au canal dont nous avons parlé, & qui depuis avoit été mal fermée ; & il avoit inondé tout le pays. Ce Prince, dans le deſſein qu'il avoit d'établir le ſiége de ſon empire à Babylone, ſongea à rappeller l'Euphrate dans ſon lit naturel, & l'ouvrage étoit déja commencé. Mais Dieu qui veilloit à l'accompliſſement de ſa prophétie, & qui avoit déclaré qu'il détruiroit juſqu'aux reſtes & aux veſtiges de
*Iſai. 14. 22.* Babylone, *Perdam Babylonis nomen & reliquias*, diſſipa ce projet par la mort d'Aléxandre qui arriva peu après. On comprend aiſément comment dans la ſuite, Babylone aiant été négligée au point que nous l'avons vû, ſon fleuve ſe changea en un marais inacceſſible, qui couvrit l'endroit même où avoit été cette ville impie, comme Iſaïe l'a-
*14. 23.* voit prédit : *Ponam eam in paludes aquarum*. Et cela étoit néceſſaire, de

peur que l'Euphrate ne marquât par son cours le lieu où elle avoit été bâtie.

VII. Par tous ces changemens, Babylone devint entiérement déserte, & tous ses environs devinrent aussi affreux & aussi abandonnés que le lieu qu'elle avoit occupé : & les [a] géographes les plus habiles ne savent aujourd'hui où le déterminer. Ainsi fut accompli à la lettre ce que Dieu avoit dit : *Je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour les effacer.* Je ferai moi-même la recherche, dit le Seigneur, avec un œil jaloux, pour découvrir s'il ne restera rien d'une ville ennemie de mon nom & de Jérusalem. Je balaierai avec soin la place où elle aura été, & je la rendrai si nette, en effaçant jusqu'aux moindres vestiges d'une ville, que personne ne pourra conserver la mémoire du lieu choisi par Nemrod, & aboli par moi qui suis le Seigneur. *Scopabo eam in scopa terens, dicit Dominus exercituum.* Isai. 14. 23.

VIII. Dieu ne s'étoit pas contenté

a Nunc omnino destructa, ita ut vix ejus supersint rudera *Baudran.*

de faire prédire tous ces changemens: il avoit voulu terminer & sceller cette prédiction par un serment, pour en Isai. 14. 24. marquer davantage la certitude. *Le Seigneur des armées a fait ce serment: Je jure que ce que j'ai résolu arrivera, & que ce que j'ai arrêté s'exécutera.* Mais pour donner à ce formidable serment toute son étendue, il ne faut pas le borner ni à Babylone, ni au peuple qui l'a habitée, ni aux Princes qui y ont régné. C'est la malédiction du monde entier que nous lisons ici. C'est l'anathême général des impies. C'est l'arrêt foudroiant qui séparera pour toujours les deux cités de Babylone & de Jérusalem, & qui mettra un éternel divorce entre les saints & les réprouvés. Les Ecrirures qui l'ont prédit subsisteront jusqu'au jour où il sera exécuté. La sentence en est écrite ici, & mise comme en dépôt dans les archives publiques de la religion. *Juravit Dominus exercituum, dicens: Si non, ut putavi, ita erit; & quomodo tractavi, sic eveniet.*

Ce que j'ai dit sur la prophétie qui regarde Babylone, est presque entiérement tiré d'un excellent ouvrage encore manuscrit sur Isaïe.

## §. IV.

### *Suites de la priſe de Babylone.*

CYRUS étant entré dans la ville de la maniére que nous l'avons marqué, fit faire main baſſe ſur tous ceux qui ſe rencontrérent dans les rues : puis il ordonna aux bourgeois de lui apporter toutes leurs armes, & de ſe tenir enſuite renfermés dans leurs maiſons. Le lendemain à la pointe du jour, quand la garniſon qui étoit dans la citadelle eut appris que la ville étoit priſe, & le Roi tué, elle ſe rendit à Cyrus. Ainſi preſque ſans coup férir, & ſans trouver aucune réſiſtance, il ſe vit maître paiſible de la plus forte place qui fût au monde. Cyrop. lib. 7. pag. 192.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux ſuccès qu'ils venoient de lui accorder. Il aſſembla les principaux Officiers, dont il loua publiquement le courage, la ſageſſe, le zéle & l'attachement pour ſa perſonne, & diſtribua des récompenſes à toute l'armée. Il leur remontra enſuite que l'unique moien de conſerver ce qu'ils avoient acquis, étoit de perſévérer dans leur ancienne vertu : Que le fruit de la victoire n'étoit pas Pag. 197-200.

de s'abandonner aux délices & à l'oisiveté : Qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il seroit honteux de se laisser vaincre par les attraits de la volupté : Qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il faloit maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui étoit observée dans leur pays, & pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfans. Par là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons exemples, & il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne verront & n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, & qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables & honnêtes.

Pag. 202. Cyrus confia à différentes personnes, selon les qualités qu'il leur connoissoit, différentes parties & différens soins du gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'étoit là proprement le devoir & l'occupa-

tion d'un roi, & que de là dépendoient sa gloire, le succès des affaires, le repos & le bonheur de l'empire. Son grand talent étoit d'étudier le caractére des hommes, afin de marquer à chaque personne sa place; de donner de l'autorité à proportion du mérite; de faire concourir le bien particulier au bien public; & de conduire tout l'Etat par un mouvement si réglé, que tout se liât & s'entretînt, & que la force des uns ne fût emploiée que pour l'utilité des autres. Chacun avoit son district & son objet particulier, dont il rendoit compte à celui qui étoit au dessus de lui, & celui-là à un troisiéme, & ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que par ces différens dégrés & par cette subordination réglée la connoissance des affaires parvînt jusqu'au Roi, qui ne demeuroit point oisif au milieu de tout ce mouvement, mais étoit comme l'ame du corps de l'Etat, qu'il gouvernoit par ce moien avec autant de facilité, qu'un pere gouverne sa famille.

Lorsque dans la suite il envoia des Gouverneurs, qu'on appelloit Satrapes, dans les provinces qu'il avoit *Cyrop. l. 8. p. 229.*

ſubjuguées, il ne voulut pas que les Gouverneurs particuliers des places, ni les Officiers des troupes entretenues pour la ſureté du pays, dépendîſſent d'eux, ni obéîſſent à d'autres qu'à lui, afin que ſi un Satrape, enflé de ſa grandeur & de ſes richeſſes, venoit à abuſer de ſon autorité, il trouvât dans ſon propre gouvernement des témoins & des cenſeurs de ſa mauvaiſe conduite. Car il n'évitoit rien tant en tout genre que de confier un pouvoir abſolu à un ſeul homme, ſachant qu'un Prince ſe repentira bientôt d'avoir élevé cet homme unique, s'il conſent qu'il abbaiſſe tous les autres.

Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des perſonnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de
Pag. 209. tout ce qui s'y paſſoit. Il étoit attentif à honorer & à récompenſer tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur mérite, & qui excelloient en quelque genre que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne ſouvent la ruine & la déſolation des peuples, au lieu

que

que l'autre est toujours bienfaisante & salutaire. Il savoit que les loix peuvent beaucoup contribuer au réglement des mœurs : mais, selon lui, le Prince devoit être par son exemple une loi vivante ; & il ne croioit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumiére & plus de vertu que ses sujets. Il étoit persuadé aussi que le moien le plus sûr de s'attirer le respect des Grands de sa Cour & de tous ceux qui l'approchoient, étoit de leur en porter assez de son côté, pour ne vouloir jamais en leur présence rien faire ni rien dire qui fût contraire aux régles de l'honnêteté & de la pudeur.

*Pag. 204.* *Pag. 205.* *Pag. 204.*

La libéralité lui paroissoit une vertu véritablement roiale, & il ne trouvoit rien de grand ni d'estimable dans les richesses, que le plaisir de les distribuer aux autres. J'ai de grandes richesses, disoit-il à ses Courtisans ; je l'avoue, & je suis bien aise qu'on le sache : mais vous devez compter qu'elles ne sont pas moins à vous qu'à moi. En effet dans quelle vûe les amasserois-je ? Seroit-ce pour mon propre usage, & pour les consumer moi-même ? Cela me seroit

*Pag. 207.* *Pag. 225.*

impossible quand je le voudrois. C'est pour être en état de distribuer des récompenses à ceux qui servent utilement le public, & d'accorder quelque soulagement à ceux qui me feront connoître leurs besoins.

Pag. 210. Un jour Crésus lui représenta qu'à force de donner il se rendroit lui-même pauvre, au lieu qu'il auroit pu être le plus riche prince du monde, & amasser des trésors infinis. Et à quelle somme pensez-vous, reprit Cyrus, qu'auroient pu monter ces trésors? Crésus fixa une certaine somme, qui étoit immense. Cyrus fit écrire un petit billet aux Seigneurs de sa Cour, par lequel il leur faisoit savoir qu'il avoit besoin d'argent. Sur le champ il lui en fut apporté beaucoup plus que la somme que Crésus avoit marquée. Voila, lui dit-il, mes trésors: voila les coffres où je garde mes richesses; le cœur & l'affection de mes sujets.

Il estimoit donc beaucoup la libéralité: mais il faisoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs, & à se faire aimer des peuples, ce qui est proprement régner:

outre que, d'aimer plus que les autres à donner, quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante, que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égaler à ses sujets.

Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des dieux, & le respect pour la religion. Ce fut aussi à quoi il crut devoir donner ses premiers soins, dès que par la conquête de Babylone il se vit plus libre & plus maître de son tems. Il commença par y établir des Mages pour chanter des cantiques dès le matin à l'honneur des dieux, & pour leur offrir des sacrifices ; ce qui fut toujours pratiqué de la même sorte dans les tems suivans. Pag. 204.

L'exemple & le goût du Prince devint bientôt, comme cela est ordinaire, le goût & la régle des sujets. Les Perses, qui voioient que le régne de Cyrus n'avoit été qu'une suite & un enchaînement de prospérités continuelles, crurent qu'en servant les dieux comme lui, ils jouiroient d'un bonheur semblable au sien ; & d'ailleurs ils sentoient bien que c'étoit là le moien le plus sûr de lui plaire, & de lui faire utilement leur cour. Cy-

rus de son côté étoit fort aise de voir en eux ces sentimens, persuadé que quiconque étoit sincérement religieux & craignant Dieu, étoit en même tems bon & fidéle serviteur des Rois, & inviolablement attaché à leur personne & au bien de l'Etat. Tout cela est admirable, mais n'est vrai & réel que dans la vraie religion.

*Lib. 7. p. 196.* Cyrus aiant résolu d'établir sa principale demeure à Babylone, ville puissante qui ne pouvoit pas lui vouloir de bien, crut devoir prendre plus de précautions qu'il n'avoit fait jusques-là pour la sûreté de sa personne. Les tems les plus dangereux pour les Princes dans l'intérieur du palais, & où l'on pourroit le plus facilement attenter à leur vie, sont ceux du bain, de la table, & du sommeil. Il songea donc à ne laisser alors approcher de lui que ceux sur la fidélité desquels il pouvoit absolument compter; & les Eunuques lui parurent, préférablement à tous autres, du caractére qu'il cherchoit: parce qu'étant sans femme, sans enfans, sans famille, & d'ailleurs généralement méprisés par la bassesse de leur naissance & par la honte de leur état, toutes sortes de

raisons les engageoient à s'attacher uniquement à leur Maître, de la vie duquel dépendoit toute leur fortune, & de qui seul ils tenoient & biens & considération. Il leur confia donc tous les ministéres de sa maison, & cet usage, déja connu avant lui, devint général dans tout l'orient.

On sait qu'il passa aussi dans la suite chez les Empereurs Romains, auprès desquels les Eunuques étoient tout-puissans : & cela n'est pas étonnant. Il étoit tout naturel que le Prince, leur aiant confié le soin de sa personne, & trouvant en eux du zéle & du mérite, leur confiât aussi la conduite de quelques affaires, & que peu-à-peu il se livrât entiérement à eux. Ces habiles Courtisans surent bien profiter de ces momens favorables, où les Princes, délivrés du poids de leur dignité qui leur est à charge, deviennent hommes, & se familiarisent avec leurs Officiers. Par ce moien, s'étant emparé de leur esprit & de leur confiance, ils s'accréditérent dans le Palais, dominérent dans les Cours, s'attirérent le maniement & la conduite des affaires publiques, se rendirent maîtres de la distribution des

charges & des honneurs, & parvinrent eux-mêmes aux premiéres dignités de l'Etat.

Lamprid. in vita Alex. Sever.

Mais les bons Empereurs, tels qu'Aléxandre Sévére, abhorroient les Eunuques, comme des hommes vendus uniquement à leur fortune, & ennemis par principe du bien public ; qui ne songeoient qu'à s'emparer de l'esprit du Prince, à lui dérober la connoissance des affaires, à écarter d'auprès de lui tous les gens de mérite, & à le tenir resseré dans l'enceinte étroite de trois ou quatre Officiers qui le dominoient & le maîtrisoient absolument : *Claudentes Principem suum, & agentes ante omnia ne quid sciat.*

Lib. 8. p. 213-220.

Après que Cyrus eut donné ordre à tout ce qui regarde le gouvernement, il songea à se donner en spectacle au peuple nouvellement conquis & à ses propres sujets dans une cérémonie auguste de religion, en allant en cavalcade & en pompe aux endroits consacrés aux divinités, pour leur offrir des sacrifices. Il affecta d'étaler dans cette marche tout ce que la magnificence a de plus brillant & de plus capable d'imposer aux peuples. Ce fut alors pour la premiére fois qu'il son-

gea à s'attirer le respect; non seulement par l'éclat de la vertu, mais, dit l'Historien, par celui d'une parure extérieure, qui fût propre à éblouir les yeux, [a] & qui tînt quelque chose du charme & de l'enchantement. Il manda les hauts Officiers des Perses & des Alliés, & leur donna à chacun des habits à la mode des Médes, c'est-à-dire de longues robes qui descendoient jusqu'aux piés. Elles étoient de différentes couleurs plus brillantes les unes que les autres, & toutes richement brodées d'or & d'argent. Il leur en donna outre cela un grand nombre d'autres, très-magnifiques aussi, mais moins riches, pour en faire présent aux Officiers subalternes. Les Perses, en cette occasion, prirent pour la premiére fois l'habillement des Médes; & commencérent à leur imitation à *Pag. 106.* se peindre les yeux, & à se mettre du rouge au visage, afin d'avoir l'œil plus vif, & le teint plus vermeil.

Quand le jour de la cérémonie fut arrivé, tout le monde dès la pointe du jour se rendit auprès du Roi. Quatre mille soldats des gardes, rangés quatre à quatre, se placérent devant

a Ἀλλὰ καὶ καταγοητεύειν ᾤετο χρῆναι αὐτ-ούς.

le palais, & deux mille autres aux deux côtés du même palais. Toute la cavalerie se trouva là, les Perses à droite, les Alliés à gauche. Les chariots de guerre se rangérent moitié de chaque côté. Quand les portes du palais furent ouvertes, on en vit sortir premiérement quantité de taureaux d'une beauté merveilleuse, qu'on menoit quatre à quatre pour sacrifier à Jupiter & aux autres dieux, selon les cérémonies prescrites par les Mages. Suivoient les chevaux qui devoient être sacrifiés au soleil. Puis, d'abord un chariot blanc couronné de fleurs, dont le timon étoit doré; il devoit être offert à Jupiter: ensuite un second chariot de même couleur, & paré de même, pour le soleil: enfin un troisiéme, dont les chevaux étoient caparaçonnés de housses d'écarlate. Derriére marchoient les hommes qui portoient le feu sacré dans un grand foier. Quand tout cela fut en marche, Cyrus commença à paroître sur son chariot, portant sur sa tête la tiare droite, ceinte du diadême ou bandeau roial. Sa tunique de dessous étoit de pourpre mi-partie de blanc, couleur qui ne convient qu'au Roi. Par dessus



le tout il avoit un grand manteau de pourpre. Ses mains étoient nues. Un peu au dessous de lui étoit assis son Ecuier, d'une taille assez avantageuse, mais inférieure à celle de Cyrus, qui par là en paroissoit encore plus grande. Dès qu'on l'aperçut, tous se prosternérent devant lui & l'adorérent, soit que des gens apostés exprès & placés d'espace en espace en eussent donné aux autres l'exemple & le signal, soit qu'ils s'y portassent d'eux-mêmes, étonnés par la magnificence de cette pompe, & éblouis par l'éclat de la majesté du Roi. Jamais jusques-là aucun des Perses ne s'étoit prosterné devant lui de la sorte.

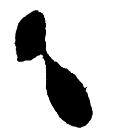
Dès que le chariot de Cyrus fut sorti du palais, les quatre mille soldats des gardes commencérent à se mettre en marche : les deux mille autres partirent en même-tems, & se mirent aux deux côtés du chariot. Les Eunuques ou Grands Officiers de la maison du Roi, au nombre de trois cens, magnifiquement vétus, le javelot à la main, & montés sur de superbes chevaux, suivoient immédiatement le chariot de Cyrus. Après eux on menoit en main deux cens che-

vaux de ſelle de l'écurie du Roi ; chacun aiant la couverture en broderie ; & le frein d'or. Puis marchoit la cavalerie Perſane, diviſée en quatre corps de dix-mille hommes chacun ; & après elle la cavalerie des Médes ; & celle des Alliés. Les chariots, rangés quatre à quatre, fermoient la marche.

Quand ils furent arrivés aux champs conſacrés aux dieux, on offrit des ſacrifices, d'abord à Jupiter, puis au ſoleil. On brula à l'honneur du premier des taureaux, & des chevaux à l'honneur du ſecond. On égorgea auſſi quelques victimes à la Terre ſelon l'ordonnance des Mages, puis aux demi-dieux patrons & protecteurs de la * Syrie.

* *La Syrie, chez les anciens, eſt ſouvent priſe pour l'Aſſyrie.*

Cyrus, pour égaier un peu les eſprits, jugea à propos de terminer cette cérémonie grave & férieuſe par des jeux & des courſes de chevaux & de chariots. L'endroit, où l'on s'étoit arrêté, étoit large & ſpacieux. Il déſigna un certain eſpace d'environ un quart de lieue, & propoſa des prix aux vainqueurs ſéparément pour chaque nation. Il remporta celui de la courſe parmi les Perſes ; car perſonne



n'étoit si bon homme de cheval que lui. Les chariots coururent aussi seul à seul.

Ces sortes de cavalcades se faisoient encore lontems après chez les Perses de la même sorte, si ce n'est qu'on n'y immoloit pas toujours des victimes. Toutes les cérémonies étant achevées, ils retournérent à la ville dans le même ordre.

Quelques jours après, Cyrus, pour célébrer la victoire qu'il avoit remportée dans la course aux chevaux, donna un grand repas aux principaux Officiers tant des Perses & des Médes que des étrangers. On n'avoit encore rien vû de si superbe & de si somptueux. Il le termina par des présens magnifiques qu'il leur fit à tous. Il les renvoia ainsi comblés de joie, d'admiration, de reconnoissance; & tout-puissant qu'il étoit, maître de tout l'orient & de tant de roiaumes, il ne craignit point de dégrader sa majesté en les conduisant tous jusqu'à la porte de son appartement. Telles étoient les mœurs de ces tems anciens, où l'on savoit joindre beaucoup de simplicité à beaucoup de grandeur.

Pag. 220-224.

# ARTICLE III.

*Histoire de Cyrus depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.*

CYRUS, se voiant maître de l'orient par la prise de Babylone, n'imita pas la plûpart des Conquérans, qui ternissent la gloire de leurs expéditions par une vie molle & voluptueuse, à laquelle ils s'imaginent avoir droit de s'abandonner après les longs travaux qu'ils ont supportés; mais il crut devoir soutenir sa réputation par les mêmes moiens qui la lui avoient acquise, c'est-à-dire par une conduite sage, & par une vie laborieuse & toujours occupée de ses devoirs.

## §. I.

*Cyrus fait un voiage en Perse. A son retour il dresse à Babylone le plan de toute la monarchie. Pouvoir de Daniel.*

Pag. 227. QUAND CYRUS crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à faire un voiage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare son oncle, à qui il fit de grands présens, & lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais ma-

gnifique tout préparé quand il voudroit y aller, & qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. En effet Cyrus, tant que son oncle vécut, partagea avec lui l'empire, quoique conquis tout entier par sa valeur : il porta même la condescendance jusques à lui déférer le premier rang. C'est Cyaxare qui est appellé dans l'Ecriture DARIUS LE MEDE : & nous verrons que Daniel, sous son régne, qui ne dura que deux ans, eut plusieurs révélations. Il paroit que Cyrus, lorsqu'il fut revenu de Perse, mena Cyaxare avec lui à Babylone.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils dresférent de concert le plan de toute la monarchie. Ils la divisérent en six-vingts provinces. Et afin que les ordres du Prince y pussent être portés avec plus de diligence, Cyrus établit d'espace en espace des postes, où les couriers qui marchoient jour & nuit trouvoient des chevaux tout prêts, & par ce moien faisoient une diligence incroiable. Ils donnérent le gouvernement de ces provinces à ceux qui avoient le plus aidé Cyrus à soutenir le faix de cette guerre, &

Dan. 6. 1.
Cyrop. p. 232.
Cyrop. p. 236.

qui lui avoient rendu de plus grands
*Dan. 6. 2. 3.* services. Ils établirent sur eux trois Surintendans qui devoient toujours résider à la Cour, & à qui ils devoient rendre compte de tems en tems de ce qui se passeroit dans leur Gouvernement, & qui devoient leur faire tenir les ordres du Prince: de sorte que ces trois principaux Ministres devoient avoir la surintendance & la principale administration des affaires de toute la monarchie. Daniel fut établi le premier des trois. Cette préférence lui étoit dûe, tant à cause de sa haute sagesse qui étoit renommée dans tout l'orient, & qui avoit éclaté d'une maniére particuliére dans le repas de Baltazar, que par son ancienneté & par son expérience consommée dans les affaires. Car il y avoit alors soixante & quinze ans entiers, à compter depuis la seconde année de Nabucodonosor, qu'il avoit été emploié en qualité de premier Ministre des Rois de Babylone.

*Dan. 6. 4-27.* Comme cette distinction le rendoit la seconde personne de l'Empire, & le mettoit immédiatement au dessous du Roi, les autres courtisans en conçurent une si grande jalousie, qu'ils se

liguérent ensemble pour le perdre. Ils ne pouvoient trouver de prise sur lui que du côté de la loi de son Dieu, à laquelle ils savoient qu'il étoit inviolablement attaché. Ils obtinrent de Darius un Edit, par lequel il étoit défendu à tout homme de demander durant l'espace de trente jours quoi que ce fût à quelque dieu ou à quelque homme que ce pût être, sinon au Roi, & cela sous peine d'être jetté dans la fosse des lions. Daniel fut surpris lorsqu'il faisoit ses priéres ordinaires le visage tourné vers Jérusalem, & il fut jetté dans la fosse. Mais y aiant été conservé miraculeusement, & en étant sorti sain & sauf, ses calomniateurs y furent précipités, &, dans le moment même, dévorés par les lions. Cet événement augmenta encore son crédit.

Sur la fin de la même année, qui étoit comptée comme la premiére de Darius le Méde, Daniel, par la supputation qu'il fit, aiant connu que les 70 ans de la captivité de Juda déterminés par le prophéte Jérémie tendoient à leur fin, pria Dieu instamment qu'il lui plût de se souvenir de son peuple, de rétablir Jérusalem, & Dan. 9. 1-27.

de regarder favorablement sa ville sainte & le sanctuaire qu'il y avoit placé. Sur quoi l'ange Gabriel l'assura dans une vision, non seulement de la délivrance des Juifs de leur captivité temporelle, mais encore d'une délivrance beaucoup plus considérable, c'est-à-dire de celle de la servitude du péché & du démon, que Dieu devoit procurer à son Eglise, & qui devoit s'accomplir après soixante-dix semaines qui s'écouleroient depuis l'ordre qui seroit donné pour le rétablissement de Jérusalem, c'est-à-dire après 490 ans. Car prenant chaque jour pour une année, selon le langage emploié quelquefois dans l'Ecriture sainte, ces 70 semaines d'années font 490 ans.

Cyrop. p. 233. Cyrus étant revenu à Babylone, avoit donné ordre à toutes ses troupes de s'y rendre. Par la revûe générale qu'il en fit, il trouva que ses forces montoient à six vingts mille chevaux, à deux mille chariots armés de faulx, & à six cens mille hommes de pié. Après en avoir distribué dans les garnisons autant qu'il étoit nécessaire pour la défense des diverses parties de l'Empire, il passa avec le

reste dans la Syrie, où il mit ordre aux affaires de cette province, & subjugua tous ces pays jusqu'à la mer rouge & aux confins de l'Ethiopie.

Ce fut apparemment dans cet intervalle de tems que Daniel fut jetté dans la fosse aux lions, & qu'il en fut miraculeusement délivré, comme nous venons de le voir.

Ce fut peutêtre aussi dans le même tems que furent frapées ces fameuses piéces d'or appellées Dariques, du nom de Darius Médus, lesquelles pour leur beauté & leur finesse furent préférées pendant plusieurs siécles à toutes les autres monnoies dans tout l'orient.

## §. II.

*Commencement du nouvel Empire des Perses & des Médes réunis ensemble. Célébre Edit de Cyrus. Prophéties de Daniel.*

C'EST ICI que commence, à proprement parler, l'Empire des Perses & des Médes réunis sous une même autorité. Cet Empire, depuis Cyrus qui en fut le premier roi, jusqu'à Darius Codoman qui fut vaincu par Aléxandre le Grand, a duré l'espace de

deux cens six ans, depuis l'année du monde 3468 jusqu'à 3674. Mais je ne dois parler dans ce volume que des trois premiers Rois, & il me reste peu de chose à dire de celui qui a été le fondateur de ce nouvel Empire.

AN.M.3468. A. J.C. 536.

## CYRUS.

CYAXARE étant mort au bout de deux ans, & Cambyse aiant aussi fini ses jours en Perse, Cyrus retourna à Babylone, & prit en main le gouvernement de l'Empire.

On compte diversement les années du régne de Cyrus. Quelques-uns lui en donnent trente, en les commençant à sa premiere sortie de Perse, lorsqu'à la tête d'une armée il marcha au secours de Cyaxare : d'autres ne lui en donnent que sept, en les comptant depuis que par la mort de Cyaxare & de Cambyse il posséda seul l'Empire.

Cic. lib. 1. de Divin. n. 46.

C'est dans la premiére de ces sept années, où expiroit précisément la soixante & dixiéme de la captivité de Babylone, que Cyrus donna ce célébre Edit, qui permettoit aux Juifs de retourner à Jérusalem. On ne peut pas douter qu'il n'eût été obtenu par les soins & à la sollicitation de Da-

niel, qui avoit un grand crédit à la Cour. Pour le porter plus promtement à lui accorder cette grace, il lui montra sans doute les prophéties d'Isaïe, où plus de deux cens ans avant sa naissance il étoit désigné par son propre nom comme un prince que Dieu destinoit à être un grand conquérant, & à ranger sous sa domination un grand nombre de peuples; & en même tems à être le libérateur des Juifs, en ordonnant que leur temple fût rétabli, & que Jérusalem & la Judée fussent possédées par leurs anciens habitans. Je croi devoir raporter ici en entier cet Edit, qui est le bel endroit de la vie de Cyrus, & pour lequel on peut croire que Dieu lui avoit accordé tant de vertus héroïques, & une suite si constante d'heureux succès & de glorieuses victoires.

*Is. chap. 44. & 45.*

*La premiere année de Cyrus roi de Perse, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avoit prononcée par la bouche de Jérémie, suscita l'esprit de Cyrus roi de Perse, qui fit publier dans tout son roiaume cette ordonnance même par écrit. Voici ce que dit Cyrus roi de Perse: Le Seigneur le Dieu du ciel m'a donné tous les roiaumes de la terre, & m'a*

*1. Esdr. 1. 1. 4.*

*commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem qui est en Judée. Qui d'entre vous est de son peuple? Que son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem qui est en Judée, & qu'il rebâtisse la maison du Seigneur Dieu d'Israel. Celui qui est à Jérusalem est le vrai Dieu. Et que tous les autres, en quelques lieux qu'ils habitent, l'assistent du lieu où ils sont, soit en argent & en or, soit de tous leurs autres biens, & de leurs bestiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au*
v. 7. *temple de Dieu qui est à Jérusalem.* Cyrus en même tems fit remettre entre les mains des Juifs les vases du temple du Seigneur que Nabucodonosor avoit emportés de Jérusalem, & qu'il avoit mis dans le temple de son dieu. Les Juifs, peu de tems après, partirent sous la conduite de Zorobabel, pour retourner dans leur pays.

1. *Esdr.* 4. v. 5. Les Samaritains, anciennement ennemis déclarés des Juifs, firent tout ce qu'ils purent pour arrêter la construction du temple; & quoiqu'ils ne pussent changer l'Edit de Cyrus, ils firent tant, à force de présens & par leurs intrigues auprès des Ministres & des Officiers de qui la chose dépendoit, que l'exécution en demeura suf-

pendue, enſorte que pendant pluſieurs années l'ouvrage n'avança que fort lentement.

Il paroît que ce fut la douleur de voir l'exécution de cet Edit ſi lontems différée, qui porta Daniel le quatriéme mois de la troiſiéme année de Cyrus à entrer dans une eſpéce de deuil, & à jeûner pendant trois ſemaines de ſuite. Il étoit alors près du Tigre en Perſe. Quand ce tems de jeûne fut paſſé, il eut une viſion qui regardoit la ſucceſſion des rois de Perſe, l'empire des Macédoniens, & les conquêtes des Romains. Cette révélation eſt raportée dans les chapitres x, xi, & xii de la prophétie de Daniel. J'en parlerai bientôt. *Dan. 10. 1-5.*

[a] Ce qu'on trouve à la fin du 12 chapitre, donne lieu de conjecturer qu'il mourut bientôt après; & en effet ſon grand âge ne permet pas de croire qu'il ait pu guéres vivre plus lontems: car il avoit pour lors au moins quatre-vingts cinq ans, en ſuppoſant qu'il n'en avoit que douze lorſqu'il fut tranſporté à Babylone avec les

a Tu autem vade ad præfinitum: & requieſces, & ſtabis in ſorte tua in finem dierum. *Dan.* 12. 13.

autres captifs : & quelques-uns lui en donnent alors dix-huit. Dès ce tems-là il avoit donné des marques d'une sagesse plus qu'humaine dans le jugement de Susanne. Il fut depuis fort considéré sous tous les Princes qui régnérent à Babylone, & toujours emploié avec distinction dans le ministére.

La sagesse de Daniel ne s'étendoit pas seulement aux choses divines & aux affaires politiques, mais encore aux arts & aux sciences, & particuliérement à l'architecture. Joséphe nous parle d'un fameux édifice qu'il avoit bâti à * Suse en forme de château, qui subsistoit encore de son tems, & qui étoit si admirablement construit, qu'il sembloit ne venir que d'être achevé, tant il conservoit son premier éclat. C'étoit dans ce palais qu'étoit la sépulture ordinaire des rois des Perses & des Parthes; & en considération de son Fondateur, la garde en étoit encore, du tems de Joséphe, commise à un homme de la nation des Juifs. La tradition du

*Antiq. lib. 10. c. 12.*

* *C'est ainsi qu'il faut lire selon saint Jerome, qui raporte le même fait. Comment. in Dan. 8. 2. & non Ecbatane, comme on lit maintenant dans le texte de Josephe.*

pays étoit que Daniel étoit mort dans cette ville, & l'on y montroit encore son tombeau. Il est bien certain qu'il y alloit de tems en tems, & il nous apprend lui-même *qu'il y faisoit les affaires du Roi*, en qualité de Gouverneur pour le Roi de Babylone. Dan. 8. 27.

*Réfléxions sur les prophéties de Daniel.*

J'AI DIFFERE' jusqu'ici à faire quelques réfléxions sur les prophéties de Daniel, qui sont certainement, pour tout esprit raisonnable, une preuve bien convaincante de la vérité de notre religion.

Je ne m'arréterai point à celle qui étoit personnelle à Nabucodonosor, & qui marquoit comment, en punition de son orgueil, il devoit être réduit à la condition des bêtes; puis, après un certain nombre d'années, rétabli sur le trône. On sait que la chose arriva précisément comme Daniel l'avoit prédit: c'est le Prince lui-même qui en fait le récit dans une Déclaration qu'il adresse à tous les peuples de son empire. Daniel a-t-il pu attribuer à Nabucodonosor un Manifeste qui n'auroit pas été de lui; le donner comme aiant été en- Dan. cap. 4.

voié dans toutes les provinces, quoique personne ne l'eût vû ; & publier au milieu de Babylone, pleine de Juifs & de Gentils, une atteſtation d'une telle importance, & ſi injurieuſe au Prince, dont tout le monde auroit ſu la fauſſeté ?

Je me contente de repréſenter ici en abrégé, & ſous un même point de vûe, les prophéties de Daniel qui marquent la ſucceſſion des quatre grands Empires, & qui ont, comme on le voit clairement, un raport eſſentiel & néceſſaire avec la matiére que je traite dans mon Ouvrage, qui n'eſt autre que l'hiſtoire de ces mêmes empires.

*Dan. cap. 2.* La premiére de ces prophéties regarde le ſonge qu'eut Nabucodonoſor d'une ſtatue compoſée de différens métaux d'or, d'argent, d'airain, de fer ; laquelle fut briſée & réduite en poudre par une petite pierre détachée de la montagne, qui ſe changea elle-même en une montagne d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaires. J'ai raporté ce ſonge ailleurs aſſez au long. *Pag. 72.*

Près de cinquante * ans depuis, le même Daniel eut une viſion, qui a beaucoup

* *Ce fut la premiere année de Baltazar Roi de Babylone.*

*Dan. cap. 7.*

beaucoup de raport à celle dont je viens de parler : c'eſt la viſion des quatre grandes bêtes qui ſortoient de la mer. La premiére étoit comme une lionne, & elle avoit des aîles d'aigle. La ſeconde reſſembloit à un ours. La troiſiéme étoit comme un léopard, qui avoit quatre têtes. Enfin la derniére, plus forte encore & plus terrible que les autres, avoit de grandes dents de fer ; elle dévoroit, elle mettoit en piéces, & fouloit aux piés ce qui reſtoit. Du milieu des dix cornes qu'elle avoit, en ſortit une petite, qui avoit les yeux d'un homme, & une bouche qui diſoit de grandes choſes, & cette corne devint enſuite plus grande que les autres : elle faiſoit la guerre contre les Saints, & avoit l'avantage ſur eux, juſqu'à ce que l'Ancien des jours, c'eſt-à-dire l'Eternel, s'étant aſſis ſur ſon trône environné de mille millions d'anges, prononça un jugement irrévocable ſur ces quatre bêtes, dont il avoit marqué la durée, & donna au Fils de l'homme puiſſance ſur tous les peuples & toutes les tribus, mais une puiſſance éternelle qui ne lui ſera point ôtée, & un roiaume qui ne ſera jamais détruit.

On convient que ces deux visions, l'une de la statue composée de différens métaux, l'autre des quatre bêtes sorties de la mer, signifioient autant de monarchies différentes qui se succéderoient les unes aux autres; & dont les premiéres seroient détruites par les suivantes, & qui toutes feroient place à l'empire éternel de Jesus-Christ, pour lequel seul elles avoient subsisté. On convient aussi que ces quatre monarchies sont celles des Babyloniens, des Perses & des Médes unis ensemble, des Macédoniens, & des * Romains. L'ordre seul de leur succession en est une preuve bien certaine. Mais où Daniel voioit-il cette succession & cet ordre? Qui lui découvroit le changement des empires, sinon [a] celui qui est le maître des tems & des monarchies, qui a tout réglé par ses décrets, & qui en donne la connoissance à qui il lui plaît par une lumiére surnaturelle?

Cap. 8. Ce Prophéte, dans le chapitre suivant, parle encore d'une maniére plus

* *Quelques Interpretes mettent à la place des Romains, les Rois de Syrie & d'Egypte, successeurs d'Alexandre.*

a Ipse mutat tempora & ætates, transfert regna atque constituit. Ipse revelat profunda & abscondita, & lux cum eo est. *Dan.* 2. 21. & 22.

détaillée & plus précise. Car, après avoir marqué la monarchie des Perses, & celle des Macédoniens, sous la figure de deux bêtes, il s'explique ainsi clairement : Le bélier, qui a deux cornes inégales, représente le Roi des Médes & des Perses ; le bouc, qui le renverse & le foule aux piés, est le Roi des Grecs ; & la grande corne que cet animal a sur le front, représente le premier auteur de cette monarchie. Comment Daniel a-t-il vû que l'empire des Perses seroit composé de deux nations différentes, Médes & Perses, & que cet empire seroit détruit par celui des Grecs ? Comment a-t-il connu la rapidité des conquêtes d'Aléxandre, qu'il marque si dignement en disant qu'il ne touchoit pas la terre : *Non tangebat terram?* Comment a-t-il appris qu'Aléxandre n'auroit aucun successeur qui lui fût égal, & que le premier auteur de la monarchie des Grecs seroit aussi le plus puissant ?

[a] Mais quelle autre lumiére, que

a Surget rex fortis, & dominabitur potestate multa; & dividetur regnum ejus in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius qui dominatus est. *Dan.* 11. 3. & 4.

Quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus. *Dan.* 8. 22.

celle de la révélation divine, a pû lui découvrir qu'Aléxandre n'auroit point de fils qui lui succédât; que son empire se démembreroit en quatre principaux roiaumes; que ses successeurs seroient de sa nation, & non de son sang; & qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en si peu de tems, de quoi composer des Etats, dont les uns seroient à l'orient, les autres au couchant, les uns au midi, & les autres au septentrion?

Le détail des faits prédits dans la suite des chapitres huitiéme & onziéme, n'est pas moins étonnant. Comment Daniel qui vivoit sous Cyrus, a-t-il pu prédire [a] que le * quatriéme de ses successeurs assembleroit toutes ses forces contre la Gréce? Comment ce Prophéte, qui étoit si éloigné du tems des Maccabées, a-t-il pu marquer en particulier toutes les persécutions d'Antiochus contre les Juifs; la maniére dont il aboliroit le sacrifice qui s'offroit tous les jours dans le temple de Jérusalem; la profanation qu'il feroit de ce lieu saint, en y

* Xerxes.

a Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside: & quartus ditabitur opibus nimiis super omnes, & concitabit omnes adversùm regnum Græciæ. *Dan.* 11. 2.

établissant une idole ; & la vengeance que Dieu en tireroit ? Comment a-t-il pu, dans la premiére année du régne des Perses, prédire les guerres que se feroient les successeurs d'Aléxandre dans les roiaumes de Syrie & d'Egypte, leurs invasions mutuelles, leur peu de sincérité dans leurs traités, leurs alliances par des mariages qui ne serviroient qu'à couvrir l'artifice ?

*Dan. 11. 5-45.*

Je laisse au Lecteur intelligent & religieux, le soin de tirer la conclusion qui suit naturellement de ces prédictions de Daniel, si claires & si précises, que Porphyre, l'ennemi déclaré du christianisme, n'a pu trouver d'autre moien d'en contester la divinité, qu'en prétendant qu'elles avoient été faites après coup, & sur le passé plûtôt que sur l'avenir.

*S. Hieron. in Prooem. ad Comment. in Dan.*

Avant que de terminer l'article des prophéties de Daniel, je prie le Lecteur de faire attention au contraste que le Saint-Esprit met entre les empires du monde & l'empire de Jesus-Christ. Dans les premiers, tout paroît grand, éclatant, magnifique. La force, la puissance, la gloire, la majesté semblent en être l'appanage. On y

reconnoît aisément ces grands guerriers, ces fameux conquérans, ces foudres de guerre, qui portoient par tout la terreur, & à qui rien ne résistoit. Mais ce sont des bêtes féroces, des ours, des lions, des léopards, qui ne savent que déchirer, que dévorer, que détruire. Quelle image! quelle peinture! & combien nous apprent-elle à rabbatre de l'idée que nous nous formons ordinairement & des empires, & de ceux qui les fondent ou les gouvernent!

C'est tout le contraire dans l'empire de Jesus-Christ. Qu'on en considére l'origine & la naissance, qu'on en étudie avec soin les suites & les progrès dans tous les tems, & l'on reconnoîtra que son caractére dominant est au dehors la petitesse, la foiblesse, & même, s'il est permis de le dire, la bassesse. C'est le levain de la pâte, c'est le grain de senevé, c'est la petite pierre détachée de la montagne. Et cependant il n'y a de véritable grandeur que dans cet empire. Le Verbe éternel en est le Fondateur & le Roi. Tous les trônes de la terre viennent rendre hommage au sien, & s'abaisser devant lui. Le but de son

régne eſt de ſauver les hommes, de les rendre éternellement heureux, & de ſe former un peuple de ſaints & de juſtes, qui ſoient tous autant de rois & de conquérans. Le monde entier ne ſubſiſte que pour eux, & quand le nombre en ſera rempli, « alors, dit « ſaint Paul, viendra la fin & la con- « ſommation de toutes choſes, lorſ- « que Jeſus-Chriſt aura remis ſon « roiaume à ſon Dieu & à ſon Pere, « & qu'il aura détruit tout empire, « toute domination, & toute puiſ- « ſance. « 1. Cor. 15. 24.

Il eſt pardonnable, ce me ſemble, à un Ecrivain qui voit dans les prophéties de Daniel que les divers empires du monde, après avoir duré le tems que le ſouverain Arbitre des roiaumes leur a fixé, vont tous aboutir & ſe terminer à l'empire de Jeſus-Chriſt : il lui eſt, dis-je, pardonnable de tourner les yeux de tems en tems vers ce grand objet, & de l'enviſager toujours, au moins en éloignement & comme en perſpective.



## §. III.

### *Derniéres années de Cyrus. Mort de ce Prince.*

Cyrop. lib. 8. p. 233. &c. IL FAUT revenir à Cyrus. Egalement aimé de ses sujets naturels & des nations conquises, il jouissoit en paix du fruit de ses travaux & de ses victoires. Son empire étoit terminé à l'orient par l'Inde ; au nord par la mer Caspienne & le Pont Euxin ; au couchant par la mer Egée ; au midi par l'Ethiopie & la mer d'Arabie. Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'hiver, parce que le climat y est chaud ; trois mois à Suse, pendant le printems ; & deux mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Sept années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septiéme fois depuis l'établissement de sa monarchie : ce qui marque qu'il y alloit réguliérement une fois chaque année. Cambyse étoit mort il y avoit déja quelque tems, & lui-même étoit assez vieux, aiant pour lors soixante-dix ans ; dont trente s'étoient passés depuis qu'il avoit été déclaré Général

des Perses ; neuf depuis la prise de Babylone, & sept depuis qu'il avoit commencé à régner seul après la mort de Cyaxare.

Il [a] conserva jusqu'à la fin une santé forte & robuste, qui étoit le fruit de la vie sage & frugale qu'il avoit toujours menée. Et au lieu que ceux qui s'abandonnent à la crapule & aux débauches ressentent souvent toutes les incommodités de la vieillesse lors même qu'ils sont encore jeunes : Cyrus, dans un âge fort avancé, avoit encore toute la vigueur de la jeunesse.

Sentant approcher le jour de sa mort, il assembla ses enfans & les Grands de l'empire, & après avoir remercié les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, & leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, pour sa patrie, il déclara Cambyse son fils aîné son successeur, & laissa à l'autre, qui s'appelloit Tanaoxare, plusieurs gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un &

a Cyrus quidem apud Xenophontem eo sermone, quem moriens habuit, cùm admodum senex esset, negat se unquam sensisse senectutem suam imbecilliorem factam, quàm adolescentia fuisset. *Cic. de Senect. n.* 30.

à l'autre d'excellens avis, en leur faiſant entendre que le ferme appui des trônes n'étoit ni la vaſte étendue des pays, ni le grand nombre des troupes, ni les richeſſes immenſes, mais le reſpect pour les dieux, la bonne intelligence entre les freres, & le ſoin de ſe faire & de ſe conſerver de fidéles amis. Il mourut également regretté de tous les peuples.

*Eloge & caractére de Cyrus.*

ON PEUT regarder Cyrus comme le Conquérant le plus ſage & le Prince le plus accompli dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire profane. Aucune preſque des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit : ſageſſe, modération, courage, grandeur d'ame, nobleſſe de ſentimens, merveilleuſe dextérité pour manier les eſprits & gagner les cœurs, profonde connoiſſance de toutes les parties de l'art militaire autant que ſon tems le comportoit, vaſte étendue d'eſprit ſoutenue d'une prudente fermeté pour former & pour exécuter de grands projets.

Il eſt aſſez ordinaire à ces héros qui brillent dans les combats & dans les

actions guerriéres, de paroître très foibles & très médiocres dans d'autres tems, & par raport à d'autres objets. On est étonné, quand on les voit seuls & sans armées, combien il y a de distance entre un Général & un grand homme : combien dans le particulier ils conservent de petitesses & de bas sentimens : combien ils sont dominés par la jalousie, & gouvernés par l'intérêt : combien ils se rendent désagréables, & même odieux, par une fierté & une hauteur, qu'ils croient nécessaire pour conserver leur autorité, & qui ne sert qu'à leur attirer le mépris.

Cyrus n'avoit aucun de ces défauts. Il paroissoit toujours le même, c'est-à-dire toujours grand, jusques dans les plus petites choses. Sûr de sa grandeur, qu'il savoit maintenir par un mérite réel, il ne songeoit qu'à se rendre affable, & d'un facile accès ; & le peuple lui rendoit dans le fond de son cœur par des sentimens d'amour & de respect beaucoup plus qu'il ne quittoit pour s'abaisser jusqu'à lui.

Jamais Prince ne posséda mieux que lui l'art des insinuations, si nécessaire pour le gouvernement, & si peu pra-

tiqué. Il ſavoit en perfection ce que peut un mot placé à propos, une maniére obligeante, une raiſon mêlée au commandement, une grace accompagnée d'un éloge, un refus adouci par des termes honnêtes. Son hiſtoire eſt pleine de ces traits.

Il étoit riche dans une ſorte de bien qui manque à la plûpart des Souverains, qui ont tout excepté des amis fidéles, & à qui l'abondance & l'éclat qui les environnent cachent cette ſecrette indigence. Cyrus étoit aimé, parce qu'il aimoit lui-même : car, quand on n'aime point, a-t-on des amis, & mérite-t-on d'en avoir ? Rien n'eſt plus beau que de voir dans Xénophon comment il vivoit & converſoit avec ſes amis, retenant de ſa dignité avec eux tout ce qui étoit néceſſaire aux bienſéances, mais infiniment éloigné d'une mauvaiſe fierté, qui prive les Grands du plus innocent plaiſir de la vie, en leur ôtant celui d'un commerce doux & aimable avec des perſonnes de mérite, quoique d'une condition très inférieure.

*Habes amicos, quia amicus ipſe es.* Paneg. Traj.

L'uſage qu'il faiſoit de ſes amis, eſt un modéle parfait pour tous ceux qui ſont dans les premiéres places. Ils

avoient reçu de lui ; non seulement la liberté, mais un commandement exprès de lui dire tout ce qu'ils pensoient. Quoique beaucoup supérieur en lumiére à tous les Officiers, il ne faisoit rien sans les consulter ; & soit qu'il s'agît de réformer quelque chose dans le gouvernement, ou de faire quelque changement dans les troupes, ou de former quelque entreprise, il vouloit que tout le monde dît son sentiment, & souvent il en profitoit ; bien différent de celui dont Tacite dit, qu'il lui suffisoit, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne fussent pas venus de lui: *Consilii, quamvis egregii, quod ipse non afferret, inimicus.*

*Plat. lib. 3. de leg. pag. 694.*

*Hist. lib. 1. cap. 26.*

Cicéron remarque que pendant tout le tems de son gouvernement il ne lui échapa jamais une seule parole de colére & d'emportement : *Cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit.* Ce petit mot est un grand éloge pour un Prince. Il faloit que Cyrus, au milieu de tant d'agitations, & malgré l'enivrement de la puissance souveraine, fût bien maître de lui-même, pour conserver toujours son ame dans une assiette calme &

*Lib. 1. Epist. 2. ad Quint. fratr.*

tranquille, sans qu'aucun contretems, aucun accident imprévû, aucun mécontentement, pût donner atteinte à sa douceur, ni lui arracher aucune parole dure ou offensante.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand, & de plus véritablement roial, c'est l'intime conviction où il étoit que tous ses soins & toute son attention devoient tendre à rendre les peuples heureux ; & que ce n'étoit point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe & les dépenses de la table, qu'un Roi devoit se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, & sur tout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts, & à leur procurer le repos & l'abondance.

*Xenoph. Cyrop. lib. 1. p. 27.*

Il disoit lui-même, en s'entretenant avec les Grands de sa Cour sur les devoirs de la roiauté, qu'il faut qu'un Prince se regarde comme pasteur ; (& c'est le nom que [a] l'antiquité sacrée & profane donnoit aux bons rois) qu'il doit en avoir la vigilance, l'attention, la bonté ; veiller, afin que les peuples soient en sûreté ; se char-

*Ibid. l. 8. p. 210.*

a *Pasces populum meum.* avoit dit Dieu à David. 2. Reg. 5. 2. Ποιμήν λαῶν. *Homere en une infinité d'endroits.*

ger des ſoins & des inquiétudes, afin qu'ils en ſoient exemts ; choiſir tout ce qui leur eſt ſalutaire, écarter tout ce qui leur peut nuire ; mettre ſa joie à les voir croître & multiplier ; & s'expoſer avec courage pour les défendre. Voila, diſoit-il, la juſte idée & l'image naturelle d'un bon Roi. Il eſt raiſonnable que ſes ſujets lui rendent tous les ſervices dont il a beſoin: mais il eſt encore plus raiſonnable qu'il s'applique à les rendre heureux, parce que c'eſt pour cela qu'il eſt roi, comme un paſteur ne l'eſt que pour prendre ſoin de ſon troupeau.

En effet c'eſt la même choſe d'être à la République, & d'être Roi ; d'être pour le peuple, & d'être Souverain. On eſt né pour les autres, dès qu'on eſt né pour commander, parce qu'on ne leur doit commander que pour leur être utile. C'eſt le fondement & comme la baſe de l'état des Princes, de n'être point à eux : c'eſt le caractére même de leur grandeur, d'être conſacrés au bien public. Il en eſt d'eux, comme de la lumiére, qui n'eſt placée dans un lieu éminent que pour ſe répandre par tout. Eſt-ce dégrader la roiauté, que d'en penſer ainſi ?

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de tems un empire qui embrassoit un si grand nombre de provinces ; qu'il jouit paisiblement pendant plusieurs années du fruit de ses conquêtes ; qu'il sut se faire tellement estimer & aimer, non seulement de ses sujets naturels, mais de toutes les nations qu'il avoit conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Au reste nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre, ( on comprend assez que je ne parle ici que de vertus paiennes ) nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'instrument & l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avoit sur son peuple.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce Prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'histoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes

les plus grandes qualités, & dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Mais sur tout il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, & qu'on le préparât ainsi aux grands desseins qu'il avoit sur lui. On peut dire, sans crainte de se tromper, que Cyrus dut ce qu'il y avoit de plus grand en lui à la maniére dont il fut élevé; qui, le confondant en quelque sorte avec le reste des sujets, & le soumettant comme eux à l'autorité des maîtres, amortit en lui cet orgueil si naturel aux Princes, lui apprit à écouter les avis, & à obéir avant que de commander; l'endurcit au travail & à la fatigue, l'accoutuma à la sobrieté & à la frugalité, en un mot le rendit tel que nous l'avons vû dans toute sa conduite, doux, modeste, honnête, affable, compatissant, ennemi du faste & des délices, & encore plus de la flaterie.

Il faut avouer qu'un tel Prince est un des plus précieux présens que le ciel puisse faire à la terre. Les Infidéles même l'ont reconnu, & les ténébres de leur fausse religion n'ont pu leur cacher ces deux vérités: Que

Dieu ſeul donnoit les bons Rois, & qu'un tel don en enfermoit beaucoup d'autres, parce que rien n'eſt plus excellent que ce qui reſſemble le plus parfaitement à Dieu, & que l'image la plus noble de la divinité eſt un Prince juſte, modéré, chaſte, réglé dans ſes mœurs, & qui ne régne que pour faire régner la vertu. C'eſt le portrait que Pline nous a laiſſé de Trajan, qui reſſemble bien à celui de

*Paneg. Traj.* Cyrus. *Nullum eſt præſtabilius & pulcrius Dei munus erga mortales, quàm caſtus, & ſanctus, & Deo ſimillimus Princeps.*

Quand j'examine de près la vie de notre héros, il me ſemble qu'il a manqué à ſa gloire un trait, qui l'auroit beaucoup relevé ; ç'auroit été d'être livré pendant quelque tems à quelque grande diſgrace, & d'avoir quelque revers ſubit de fortune à eſſuier. Je ſai que l'Empereur Galba, en adoptant Piſon, lui diſoit que la proſpérité a un éguillon & une pointe infiniment plus perçante que l'adverſité, & qui met l'ame à une toute

*Hiſt. lib. 1. cap. 15.* autre épreuve : *Fortunam adhuc tantùm adverſam tuliſti ; ſecundæ res acrioribus ſtimulis explorant animos.* Et la

raiſon qu'il en apporte, c'eſt que le malheur accablant l'ame de tout ſon poids, elle ſe roidit, & rappelle toutes ſes forces : au lieu que la proſpérité l'attaquant d'une maniére ſourde, lui laiſſe toute ſa foibleſſe, & lui inſinue un poiſon d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus ſubtil : *quia miſeria tolerantur, felicitate corrumpimur.*

Il faut pourtant avouer que l'adverſité, quand elle eſt portée avec dignité & nobleſſe, & ſurmontée par une patience invincible, ajoute un grand éclat à la gloire d'un Prince, & lui donne lieu de déploier bien des qualités & des vertus qui ſeroient demeurées enſevelies dans le ſein de la proſpérité : une grandeur d'ame indépendante de tout ce qui lui eſt étranger, une conſtance immobile & à l'épreuve des plus rudes coups, un courage intrépide qui s'anime à la vûe du danger, une fécondité de reſſources qui naît des contretems mêmes, une préſence d'eſprit qui enviſage tout & donne ordre à tout, enfin une fermeté d'ame qui ſe ſuffit à elle-même, & qui eſt capable de ſoutenir les autres.

Cette forte de gloire a manqué à Cyrus. Il nous apprend lui-même que pendant tout le cours de sa vie qui fut assez longue, jamais aucun accident fâcheux n'en troubla la douceur, & que tout lui avoit réussi comme il pouvoit le souhaiter. Mais il nous apprend en même tems une chose qui est presque incroiable, & qui étoit en lui la source de cette égalité d'ame & de cette modération qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer: c'est qu'au milieu d'une prospérité si constante, il conservoit toujours au fond du cœur une crainte secrette dans la vue de ce qui pouvoit lui arriver, laquelle ne lui permettoit point de s'abandonner ni à une fierté insolente, ni même à une joie excessive.

Cyrop. l. 8. p. 234.

Οὐκ εἴα μέγα φρονεῖν, οὐδ' εὐφραίνεσθαι ἐκπεπλαγμένως.

Il me resteroit à examiner un point décisif pour la réputation de ce Prince, mais que je ne toucherai que légérement: c'est la nature de ses victoires & de ses conquêtes. Car si elles n'étoient fondées que sur l'ambition, l'injustice, la violence; Cyrus, loin de mériter les louanges qu'on lui donne, ne devroit être rangé que parmi ces brigands fameux de l'univers, ces ennemis publics du genre hu-

main,[a] qui ne connoiſſoient d'autre droit que la force ; qui regardoient les régles communes de la juſtice comme des loix qui n'obligent que les particuliers, & qui aviliroient la majeſté roiale ; qui ne bornoient leurs deſſeins & leurs prétentions que par l'impuiſſance d'aller auſſi loin que leurs deſirs ; qui ſacrifioient à leur ambition la vie d'un million d'hommes ; qui mettoient leur gloire à tout détruire, comme les torrens & les embraſemens;[b] & qui régnoient comme le feroient les ours & les lions, s'ils étoient les maîtres.

Voila ce que ſont dans la vérité la plûpart de ces prétendus héros que le ſiécle admire ; & c'eſt par de telles idées qu'il faut corriger l'impreſſion que les injuſtes louanges de quelques hiſtoriens, & le ſentiment de pluſieurs perſonnes ſéduites par l'image d'une fauſſe grandeur, font ſur les eſprits.

Je ne ſai ſi ma prévention pour Cyrus m'aveugle, mais il me ſemble qu'il étoit d'un caractére tout diffé-

a Id in ſumma fortuna æquius, quod validius. Et ſua retinere, privatæ domûs: de alienis certare, regiam laudem eſſe. *Tacit. Annal. lib.* 15. *cap.* 1.

b Quæ alia vita eſſet, ſi leones urſique regnarent? *Senec. de Clem. lib.* 1. *cap.* 26.

rent de ceux dont je viens de tracer le portrait. Non que je veuille le justifier en tout, ni l'exemter d'ambition, qui sans doute étoit l'ame de toutes ses entreprises : mais il respectoit les loix, & savoit qu'il y a des guerres injustes, où celui qui les entreprend mal à propos se rend responsable de tout le sang qui y est répandu. Or une guerre est telle, lorsque le Prince n'y est porté que par le motif d'étendre ses conquêtes, ou d'acquérir une vaine réputation, ou de se rendre terrible à ses voisins.

*Xenoph. Cyrop. lib. 1. p. 25.*

Nous avons vû Cyrus, à l'entrée de la guerre, fonder uniquement l'espérance du succès sur la justice de sa cause, & représenter aux soldats, pour les remplir de courage & d'assurance, qu'ils n'étoient point les aggresseurs, que c'étoit l'ennemi qui les avoit attaqués, & qu'ils avoient droit à toute la protection des dieux, qui sembloient eux-mêmes leur avoir mis en main les armes pour marcher à la défense de leurs alliés injustement opprimés. Quand on examine avec quelque soin les conquêtes de Cyrus, on reconnoît qu'elles furent presque toutes la suite des victoires

remportées contre Crésus roi de Lydie qui étoit maître de la plus grande partie de l'Asie mineure, & contre le Roi de Babylone qui l'étoit de toute la haute Asie, & de beaucoup d'autres contrées; qui tous deux étoient les aggresseurs.

C'est donc avec raison que Cyrus est représenté comme un des plus grands Princes qui aient paru dans l'antiquité, & son régne proposé comme le modéle d'un gouvernement parfait, qui ne peut être tel, si la justice n'en est la base & le principe: *Cyrus à Xenophonte scriptus ad justi effigiem imperii.* *Cic. lib. 1. Epist. 1. ad Quint. frat.*

## §. IV.

### *Différences entre Hérodote & Xénophon au sujet de Cyrus.*

HERODOTE & Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce qui peut être considéré comme le fonds & l'essentiel de l'histoire de Cyrus, & sur tout dans ce qui regarde son expédition contre Babylone, & ses autres conquêtes; suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très-importans, tels que sont la

naissance & la mort de ce Prince, & l'établissement de l'empire des Perses. Je me croi obligé de donner ici un abrégé de ce qu'en dit Hérodote.

*Herod. lib. 1. cap. 107-130. Justin. lib. 1. cap. 4-6.*

Il raconte, & après lui Justin, qu'Astyage roi des Médes, sur un songe effraiant qui lui annonçoit que le fils qui naîtroit de sa fille le détrôneroit, donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse d'une naissance & d'une condition obscures, nommé Cambyse. Un fils étant né de ce mariage, le Roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux Officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à l'un des bergers du Roi pour l'exposer dans une forêt. Mais l'enfant aiant été sauvé miraculeusement, & nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son grand-pere, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, & fit tomber toute sa colére sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il étoit, & animé par ses conseils & ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défit dans un combat,

bat, & fit ainsi passer l'empire des Médes aux Perses.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une maniére peu digne d'un si grand conquérant. Ce Prince, selon lui, aiant porté la guerre contre les Scythes, & les aiant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin & de viandes. Les Scythes ne manquérent pas de se jetter dessus. Cyrus revint contre eux, & les aiant trouvé tous enivrés & endormis, les défit sans peine, & fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le fils de la Reine nommée Tomyris, laquelle commandoit l'armée. Ce jeune Prince, que Cyrus avoit refusé de rendre à sa mere, étant revenu de son ivresse, & ne pouvant souffrir de se voir captif, se donna la mort. Tomyris, animée par le desir de la vengeance, présenta un second combat aux Perses, & les aiant attirés à son tour dans des embuches par une fuite simulée, en tua plus de deux cens mille avec leur roi Cyrus. Puis, aiant fait couper la tête de Cyrus, elle la mit dans un

*Lib. 1. cap. 205-214. Justin. lib. 1. cap. 8.*

outre plein de sang, en lui insultant par ces paroles : [a] » Cruel que tu es, » rassasie-toi après ta mort du sang, » dont tu as eu soif pendant ta vie, » & dont tu as toujours été insatia- » ble.

Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un Prince si expérimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi dans des embuches qu'une femme lui auroit préparées ? Ce que le même historien raporte du brusque emportement & de la puerile vengeance de Cyrus contre un * fleuve, où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noié, & qu'il fit couper sur le champ par son armée en trois cens soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce Prince, dont le caractére étoit la douceur & la modération. D'ailleurs, est-il vraisemblable que Cyrus, marchant à la conquête de Babylone, perdît ainsi un tems qui lui étoit si pré-

*Lib. 1. cap. 189.*

* *Gyndes.*

*Senec. lib. 3. de Ira, cap. 21.*

a Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujus que insatiabilis semper fuisti. *Justin. lib. 1. cap. 8.*

cieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, & manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens en s'amusant à faire la guerre à un fleuve, au lieu de la porter contre les ennemis ?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'Ecriture sainte, où l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de celui des Médes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples de concert attaquérent Babylone, & joignirent leurs forces pour abbattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux historiens ? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il raporte la naissance de Cyrus, & dans celui où il parle de sa mort, il avertit que dès lors il y avoit différentes maniéres de raconter ces deux grands événemens. Hérodote a suivi celle qui étoit de son goût, & l'on voit qu'il aimoit les choses extraordinaires & merveilleuses, & qu'il y ajoutoit foi très-facilement. Xénophon étoit plus

sérieux, & moins crédule; & il nous avertit dès le commencement de cette histoire, qu'il s'étoit informé avec grand soin de la naissance de Cyrus, de son caractére, & de son éducation.

## CHAPITRE SECOND.

### HISTOIRE DE CAMBYSE.

Herod. lib. 3. cap. 1-3. An. M. 3475. A. J. C. 529.

DES QUE Cambyse fut monté sur le trône, il songea à porter la guerre en Egypte, pour une injure particuliére qu'il prétendoit, selon Hérodote, avoir reçue d'Amasis : je l'ai raportée ailleurs. Il y a plus d'apparence qu'Amasis qui s'étoit soumis à Cyrus, & qui étoit devenu son tributaire, n'aiant pas voulu après sa mort rendre les mêmes devoirs à son successeur, & s'étant soustrait de son obéissance, s'attira par là cette guerre.

Tom. 1. pag. 184.

Cap. 4-9.

Cambyse, pour la pousser avec succès, fit de grands préparatifs tant par mer que par terre. Il engagea les Cypriots & les Phéniciens à l'assister de leurs vaisseaux. Pour son armée de terre, il joignit à ses propres troupes un grand nombre de Grecs, d'Ioniens, & d'Eoliens, qui en faisoient la prin-

cipale force. Mais nul ne lui fut d'un plus grand secours dans cette guerre que Phanès d'Halicarnasse, qui étant Chef de quelques Grecs auxiliaires qui étoient au service d'Amasis, se jetta, pour quelque mécontentement qu'il reçut de ce Prince, dans le parti de Cambyse, & lui donna touchant la nature du pays, les forces de l'ennemi, & l'état de ses affaires, toutes les lumiéres dont il avoit besoin pour réussir dans cette expédition. Ce fut en particulier par son avis qu'il engagea un Roi Arabe, dont les terres confinoient à la Palestine & à l'Egypte, à fournir de l'eau à son armée pendant qu'elle traverseroit le désert, qui étoit entre ces deux pays : ce que ce Prince exécuta en lui faisant porter cette eau sur le dos des chameaux, sans quoi Cambyse n'eût pu passer avec son armée par ce chemin.

Aiant fait ces préparatifs, il attaqua l'Egypte la quatriéme année de son régne. Lorsqu'il fut arrivé sur la frontiére, il apprit qu'Amasis venoit de mourir, & que Psamménite son fils, qui lui avoit succédé, étoit occupé à ramasser toutes ses forces pour l'empécher de pénétrer dans son Cap. 10.

roiaume. Il ne pouvoit s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Péluse qui étoit la clé de l'Egypte de ce côté-là. Mais cette place étoit si forte, qu'elle devoit, selon toutes les apparences, l'arréter lontems. Pour s'en faciliter la prise, il s'avisa de ce stratagême, s'il en faut croire Polyénée. Aiant appris que toute la garnison étoit composée d'Egyptiens, dans un assaut qu'il donna à la ville il mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis, & des autres animaux que les Egyptiens tenoient pour sacrés. Ainsi les soldats n'osant lancer aucun trait ni tirer aucune fléche de ce côté-là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyse se rendit maître de la place sans aucune opposition.

*Polyæn. lib. 7.*

*Herod. lib. 3. cap. 11.*

Dans le tems que Cambyse venoit de se rendre maître de cette ville, Psamménite s'avança avec une grande armée pour arréter ses progrès. Il y eut entre eux un grand combat. Mais, avant que d'en venir aux mains, les Grecs qui étoient dans l'armée de Psamménite, pour se venger de la revolte de Phanès, prirent ses enfans qu'il avoit été obligé de laisser en

Egypte lorſqu'il s'enfuit, & à la vûe des deux camps les égorgérent, & en burent le ſang. Cette cruauté énorme ne leur procura pas la victoire. Les Perſes, irrités de cet horrible ſpectacle, tombérent ſur eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt renverſé & mis en déroute toute l'armée Egyptienne, dont ils tuérent la plus grande partie. Ce qui en reſta ſe ſauva à Memphis.

A l'occaſion de ce combat, Hérodote raporte une choſe dont il avoit été témoin. Les os des Perſes & des Egyptiens étoient encore dans le lieu où s'étoit donné la bataille, mais ſéparés les uns des autres. Les cranes des Egyptiens étoient ſi durs, qu'on avoit bien de la peine à les briſer à grands coups de pierres; & ceux des Perſes ſi mous, qu'on les perçoit avec la derniére facilité. La raiſon de cette différence étoit que les Egyptiens, dès le plus bas âge, alloient la tête nue & raſée, au lieu que les Perſes l'ont toujours couverte de leurs tiares, qui eſt un de leurs grands ornemens. Cap. 12.

Cambyſe aiant pourſuivi les fuiards jusqu'à Memphis, envoia à la ville par le Nil ſur lequel elle étoit ſituée, Cap. 13.

un vaiſſeau de Mityléne avec un hé-raut, pour ſommer les habitans de ſe rendre. Mais le peuple, tranſporté de fureur, ſe jetta ſur ce héraut, & le mit en piéces auſſi-bien que tous ceux qui étoient avec lui. Cambyſe s'étant en peu de tems rendu maître de la place, tira une pleine vengeance de cet attentat, faiſant exécuter publiquement dix fois autant d'Egyptiens de la plus haute Nobleſſe, qu'il y avoit eu de perſonnes maſſacrées dans le vaiſſeau. De ce nombre fut le fils aîné de Pſamménite. Et pour Pſamménite lui-même, Cambyſe ſe trouva porté à le traiter avec douceur. Non content de lui avoir ſauvé la vie, il lui aſſigna un entretien honorable. Mais le Monarque Egyptien, peu touché d'une telle bonté, ſe mit à exciter de nouveaux troubles pour recouvrer ſon roiaume: en punition de quoi on lui fit boire du ſang de taureau, dont il mourut à l'heure même. Son régne ne fut que de ſix mois. Toute l'Egypte s'étoit ſoumiſe au vainqueur. Les Libyens, les Cyrénéens, & les Barcéens, à la nouvelle de ces ſuccès, envoiérent à Cambyſe des ambaſſadeurs avec des préſens, pour lui faire leurs ſoumiſſions.

De Memphis, il alla à la ville de Saïs, qui étoit le lieu de la sépulture des rois d'Egypte. Dès qu'il fut entré dans le palais, il fit tirer le corps d'Amasis de son tombeau; & après l'avoir exposé à mille indignités en sa présence, il ordonna qu'on le jettât dans le feu, & qu'on le brûlât : ce qui étoit également contraire aux coutumes des Perses & des Egyptiens. La rage que ce Prince témoigna contre le cadavre d'Amasis, fait voir jusqu'à quel point il haïssoit sa personne. Quelle que fût la cause de cette aversion, il paroît que c'est ce qui l'avoit sur tout obligé de porter ses armes en Egypte. *Cap. 16.*

L'année suivante, qui étoit la sixiéme de son régne, il résolut de faire la guerre en trois différens endroits; contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, & contre les Ethiopiens. Il fut obligé d'abandonner le premier de ces projets, parce que les Phéniciens, sans le secours desquels il ne pouvoit pousser cette guerre, refusérent de l'assister contre les Carthaginois qui descendoient d'eux, Carthage étant une colonie de Tyr. *Cap. 17. & 19.*

Déterminé à attaquer les deux au- *Cap. 20-24.*

tres peuples, il envoia des ambassadeurs en Ethiopie, qui sous ce nom devoient lui servir d'espions pour s'informer de l'état & de la force du pays, & lui en donner connoissance. Ils portoient avec eux des présens, tels que les Perses ont coutume d'en donner : de la pourpre, des brasselets d'or, des compositions de parfums, & du vin. Les Ethiopiens se moquérent de ces présens, où ils ne voioient rien d'utile pour la vie, à l'exception du vin : & ils ne firent pas plus de cas de ses ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur Roi voulut aussi faire un présent à sa mode au Roi de Perse ; & prenant en main un arc, qu'un Perse eût à peine soutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, & leur dit : » Voici le » conseil que le Roi d'Ethiopie donne » au Roi de Perse. Quand les Perses » se pourront servir aussi aisément » que je viens de faire d'un arc de » cette grandeur & de cette force, » qu'ils viennent attaquer les Ethio- » piens, & qu'ils amenent plus de » troupes que n'en a Cambyse. En

attendant, qu'ils rendent graces «
aux dieux qui n'ont pas mis dans «
le cœur des Ethiopiens le desir de «
s'étendre hors de leur pays. «

Cette réponse aiant mis Cambyse en fureur, il commanda à son armée de se mettre en marche sur le champ, sans considérer qu'il n'avoit ni provisions, ni aucune des choses nécessaires pour cette expédition : il laissa seulement les Grecs dans sa nouvelle conquête, pour la tenir en respect pendant son absence. Cap. 25.

Quand il fut arrivé à Thébes dans la haute Egypte, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur pays, & de détruire le temple de Jupiter Ammon qui y étoit situé. Mais, après plusieurs journées de marche dans le desert, un vent violent étant venu à souffler du côté du midi, entraîna une si grande quantité de sable sur cette armée, qu'elle en fut toute couverte, & y demeura ensevelie. Cap. 25 & 26.

Cependant Cambyse marchoit en furieux contre les Ethiopiens, quoiqu'il manquât de toutes sortes de provisions. Aussi une cruelle famine se fit bientôt sentir à toute l'armée. Il

étoit encore tems, dit Hérodote, de remédier à ce mal: mais Cambyse auroit cru se deshonorer, s'il avoit renoncé à son entreprise, & il poussa sa pointe. Il falut d'abord vivre d'herbes, de racines, de feuilles d'arbres. Puis se trouvant dans un pays entiérement stérile, ils furent réduits à manger les bêtes de charge. Enfin ils en vinrent à cette affreuse extrémité de se manger les uns les autres, celui que le sort faisoit venir le diziéme servant de nourriture à ses compagnons; nourriture, dit Séneque, plus triste que la plus dure famine: *decimum quemque sortiti, alimentum habuerunt fame sævius.* Le Roi persistoit toujours dans son dessein, ou plûtôt dans sa fureur, sans que la perte de ses troupes lui ouvrît les yeux. Mais enfin, commençant à craindre pour lui-même, il donna ordre qu'on retournât. Dans une telle désolation, (qui le croiroit?) on ne rabatit rien de la délicatesse des mêts du Prince, & les chameaux marchoient chargés de tout ce qu'il faut pour couvrir une table somptueuse: *servabantur illi interim generosæ aves, & instrumenta epularum camelis vehebantur, cùm sortirentur mi-*

*De Ira, lib. 3. cap. 20.*

*Ibid.*

*lites ejus quis malè periret, quis pejus viveret.*

Il ramena à Thébes son armée, dont il avoit perdu la plus grande partie dans son expédition. Il réussit mieux dans la guerre qu'il déclara ici aux dieux, plus faciles à vaincre que les hommes. Thébes étoit remplie de temples d'une magnificence & d'une richesse incroiables. Il les pilla tous, puis y fit mettre le feu. Il faloit que l'opulence en fût bien grande, puisque les restes seuls sauvés de l'incendie montoient à des sommes immenses: trois cens talens d'or, qui font neuf millions; & deux mille trois cens talens d'argent, qui font près de sept millions. Il enleva aussi pour lors ce fameux cercle d'or qui environnoit le tombeau du Roi Ozymandias, lequel avoit trois cens soixante & cinq coudées de circuit, & représentoit tous les mouvemens des différentes constellations.

*Diod. Sic. lib. 1. pag. 43.*

*Ib. p. 46.*

Lorsque Cambyse fut arrivé à Memphis, il congédia les Grecs, & les renvoia dans leur pays. Mais aiant trouvé à son retour toute la ville en joie, il fut transporté de fureur, s'imaginant qu'on se réjouissoit en Egy-

*Herod. lib. 3. cap. 27-29.*

pte du mauvais succès de ses entreprises. Il manda les Magistrats, pour savoir la raison de ces réjouissances; & les Magistrats lui aiant dit que c'étoit parce qu'ils avoient enfin trouvé leur dieu Apis, il ne voulut pas les en croire, mais les fit tous mourir comme des imposteurs qui cherchoient à lui insulter. Il fit venir ensuite les Prêtres, qui lui firent la même réponse. Il leur répliqua que puisque leur dieu étoit si bon & si familier que de se faire voir à eux, il vouloit faire connoissance avec lui; & commanda qu'on le lui amenât. Il fut bien étonné au lieu d'un dieu de voir un veau, & entrant de nouveau en fureur il tira son poignard, & le lui enfonça dans la cuisse. Après quoi, aiant reproché aux Prêtres leur stupidité, il les fit cruellement fustiger, & ordonna qu'on tuât tous les Egyptiens qu'on rencontreroit célébrant la fête d'Apis. Le dieu fut remené au temple, où après avoir quelque tems langui de sa blessure, il mourut.

*Cap.* 30. Si l'on en croit les Egyptiens, Cambyse après cette action, la plus énorme impiété selon eux qui eût été commise dans leur pays, devint phré-

nétique. Mais sa conduite précédente fait voir qu'il l'étoit déja auparavant : & il continua à en donner diverses preuves, dont nous raporterons quelques-unes.

Il avoit un frere, le seul fils qu'eût eu Cyrus avec lui, & né de la même mere. Son nom étoit *Tanoaxare* selon Xénophon: Hérodote l'appelle *Smerdis*, & Justin *Mergis*. Il accompagna Cambyse dans son expédition d'Egypte. Mais, comme il étoit le seul d'entre les Perses qui vint à bout de bander l'arc qu'on avoit apporté d'Ethiopie, le Roi en conçut une telle jalousie contre son frere, qu'il ne put plus le souffrir dans son armée, & le renvoia en Perse. Aiant même, peu de tems après, songé une nuit qu'un courier lui venoit apprendre que Smerdis étoit assis sur le trône, il soupçonna son frere de penser à la roiauté, & il envoia en Perse Préxaspe l'un de ses principaux confidens, avec ordre de le faire mourir : ce qui fut exécuté. *Ibid.*

Ce premier meurtre donna lieu à un second encore plus criminel. Il avoit avec lui dans le camp Méroé, la plus jeune de ses sœurs. Hérodote *Cap. 31. 32.*

nous apprend la maniére étrange dont elle étoit aussi devenue sa femme. Comme cette Princesse étoit d'une extrême beauté, Cambyse résolut absolument de l'avoir pour épouse. Il manda pour cet effet les Juges de son roiaume, dont l'office étoit d'interpréter les loix du pays, pour savoir d'eux s'il n'y avoit pas quelque loi qui permît au frere d'épouser sa sœur. Les Juges, ne pouvant d'un côté se résoudre à autoriser directement ce mariage incestueux, craignant de l'autre l'humeur violente de ce Prince s'ils osoient le contredire, cherchérent un milieu & un tempérament. Ils répondirent qu'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frere d'épouser sa sœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux Rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient. Cette réponse accommodant Cambyse autant qu'une approbation directe, il épousa solennellement sa sœur ; & par là il donna le premier l'exemple de ces incestes, qui fut suivi de la plûpart de ses successeurs, quelque contraire qu'il soit à la loi naturelle. Il mena cette Princesse avec lui dans toutes ses expéditions ; & il donna son nom

(Méroé) à cette île du Nil qui est entre l'Egypte & l'Ethiopie, jusques où il s'étoit avancé dans sa folle marche contre les Ethiopiens. Voici donc ce qui donna occasion à la mort de cette Princesse. Cambyse un jour se divertissoit à voir le combat d'un jeune lion & d'un jeune chien. Celui-ci aiant du dessous, un autre chien son frere vint à son secours, & le rendit vainqueur. Cette avanture réjouit fort Cambyse, mais arracha des larmes à Méroé, qui étant obligée d'en dire la raison, avoua que ce combat lui avoit rappellé le souvenir de son frere Smerdis, qui n'avoit pas été aussi heureux que ce petit chien. Il n'en falut pas davantage pour exciter la fureur de ce brutal Prince. Sa sœur étoit enceinte. Il lui donna un coup de pié dans le ventre, dont elle mourut. Un mariage si abominable ne méritoit pas une meilleure fin.

Il n'y avoit point de jour qu'il ne sacrifiât quelqu'un des Seigneurs de sa Cour à son humeur féroce. Il avoit obligé Préxaspe, l'un de ses principaux Officiers, & son homme de confiance, de lui déclarer ce que les Perses pensoient & disoient de lui. Ils admirent

*Herod. L. 3. cap. 34. 35. Senec. lib. 3. de Ira, cap. 14.*

en vous, Seigneur, répondit Préxaspe, beaucoup d'excellentes qualités : mais ils sont un peu blessés de votre panchant excessif pour le vin. J'entends, dit le Roi : c'est-à-dire qu'ils prétendent que le vin me fait perdre la raison. Vous en jugerez tout-à-l'heure. Il se mit à boire & de plus grands coups, & en plus grand nombre qu'il eût jamais fait. Après quoi il ordonna au fils de Préxaspe qui étoit son grand Echanson, de se tenir droit au bout de la sale, la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc, & le bandant contre lui, il déclara qu'il en vouloit à son cœur, & le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, montrant à Préxaspe le cœur de son fils percé de la fléche : *Ai-je la main bien sûre*, dit-il d'un ton moqueur & triomphant ? Ce malheureux pere, à qui, après un tel coup, il ne devoit rester ni voix ni vie, eut la lâcheté de lui répondre : *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juste.* Séneque, qui a copié ce récit d'après Hérodote, après avoir détesté la barbare cruauté du Prince, condanne encore plus fortement la lâche & monstrueuse flaterie du pere : *Sceleratiùs telum illud laudatum est, quàm missum.*

Crésus aiant entrepris de lui dire son avis sur cette étrange conduite qui révoltoit tout le monde, & lui en aiant représenté les fâcheux inconveniens, il ordonna qu'on le fît mourir. Ceux à qui il en donna l'ordre, prévoiant qu'il ne seroit pas lontems sans s'en repentir, en suspendirent l'exécution. Quelque tems après en effet, comme il regretoit Crésus, ses gens lui dirent qu'il étoit encore en vie, de quoi il témoigna beaucoup de joie: il ne laissa pas néanmoins de faire mourir ceux qui l'avoient épargné, pour n'avoir pas exécuté ses ordres. *Herod. lib. 3. Cap. 36.*

C'est à peu près dans ce tems-ci qu'Orétes, l'un des Satrapes de Cambyse, & qui commandoit pour lui à Sardes, fit mourir d'une maniére bien étrange Polycrate, tyran de Samos. L'histoire de ce dernier est assez singuliére, pour mériter d'être raportée ici.

Ce Polycrate étoit un Prince à qui, pendant le cours de sa vie, toutes choses avoient toujours réussi à souhait, & dont le bonheur n'avoit jamais été troublé par aucune adversité, ni par aucun accident fâcheux. *Herod. lib. 3. cap. 39-43.*

Amasis, roi d'Egypte, son ami & son allié, crut devoir lui écrire à ce sujet. Il lui avoua que son état l'effraioit; qu'une prospérité si longue & si constante devoit lui être suspecte; que la divinité maligne & envieuse, qui voit d'un œil jaloux la fortune des hommes, ne manqueroit pas, tôt ou tard, de renverser la sienne: que, pour éviter ses coups mortels, il lui conseilloit de se procurer à lui-même quelque malheur, en faisant volontairement quelque perte, à laquelle il sentît bien qu'il seroit fort sensible.

Le Tyran le crut. Il avoit à son anneau une émeraude, dont il faisoit un cas infini, sur-tout à cause de l'habileté & de la réputation de l'ouvrier qui l'avoit gravée. En se promenant sur sa galere avec ses courtisans, il jetta son anneau dans la mer sans qu'on s'en aperçût. Quelques jours après, des pêcheurs, aiant pris un poisson d'une grosseur extraordinaire, en firent présent à Polycrate. Quand on l'eut ouvert, on y trouva l'anneau du Roi. Sa surprise fut extrême, & sa joie encore plus grande.

Amasis, lorsqu'il eut appris ce qui étoit arrivé, pensa bien différemment.

Il écrivit à Polycrate, que, pour ne point avoir la douleur de voir un ami & un allié tomber dans quelque grand désastre, il renonçoit dès lors à son amitié & à son alliance. Sentiment assez bizarre! comme si l'amitié n'étoit qu'un nom & qu'un titre, sans fonds & sans réalité.

Quoiqu'il en soit, la chose arriva comme l'Egyptien l'avoit prévû. Quelques années après, vers le tems environ où Cambyse tomba malade, Orétes, qui commandoit à Sardes pour le Roi, ne pouvant soutenir le reproche qu'un autre Satrape, dans une querelle particuliere, lui fit de n'avoir pû encore subjuguer l'île de Samos, qui étoit tout près de son gouvernement, & si fort à la bienséance de son Maître; il résolut pour s'emparer de l'île, de se défaire de Polycrate à quelque prix que ce fût. Voici comme il s'y prit. Il feignit vouloir, sur quelque prétendu mécontentement, se révolter contre Cambyse. Mais il songeoit à mettre auparavant ses trésors en sureté; & son dessein, disoit-il, étoit de confier ce précieux dépôt à la bonne foi de Polycrate, lui en laissant pourtant la

Ib. cap. 120. 125.

moitié en propre, qui lui serviroit à conquérir l'Ionie & les îles voisines, qu'il avoit en vûe depuis lontems. Il savoit que le Tyran aimoit fort l'argent, & qu'il desiroit avec passion d'augmenter son domaine. Il le prit par ce double appas, en piquant par la même offre & son avarice & son ambition. Polycrate, pour ne point s'engager témérairement dans une affaire de cette importance, crut devoir s'assurer par lui-même de la vérité des faits, & il envoia dans cette vûe un député sur les lieux. On lui montra en effet, quand il fut entré chez le Satrape, un grand nombre de sacs remplis de monnoie d'or: mais elle n'étoit répandue que sur la surface des sacs, le reste ne contenoit que des pierres. Aussi-tôt après le retour du député, Polycrate, impatient d'aller saisir sa proie, partit pour Sardes, malgré l'opposition de tous ses amis. Il mena avec lui Démocéde, célébre médecin de Crotone. A peine fut-il arrivé, qu'Oretés le fit arréter comme ennemi de l'Etat, & en cette qualité le fit attacher à une potence, terminant par ce honteux supplice une vie qui n'avoit été qu'une suite de bonheurs & de prospérités.

Cambyse, au commencement de la huitiéme année de son régne, quitta l'Egypte pour retourner en Perse. A son arrivée en Syrie, il y trouva un hérault qui avoit été dépéché de Suse à l'armée, pour lui déclarer que Smerdis fils de Cyrus avoit été proclamé roi, & pour ordonner à tout le monde de lui obéir. Voici ce qui avoit donné lieu à cet événement. Cambyse, à son départ de Suse pour son expédition d'Egypte, avoit laissé l'administration des affaires pendant son absence entre les mains de Patisithe l'un des chefs des Mages. Ce Patisithe avoit un frere qui ressembloit beaucoup à Smerdis fils de Cyrus, & qui, peutêtre pour cette raison, étoit appellé du même nom. Dès qu'il eut été pleinement instruit de la mort de ce Prince, qu'on avoit cachée à la plûpart des autres, & qu'il eut appris que les fureurs de Cambyse en étoient venues à un point qu'il n'y avoit plus moien de le souffrir, il mit son propre frere sur le trône, faisant courir le bruit que c'étoit le véritable Smerdis fils de Cyrus; & sans différer il envoia des héraults par tout l'empire, pour en donner connoissance, & or-

Herod. lib. 3. cap. 61.

donner à tout le monde de lui obéir.

Cap. 62-64. Cambyse fit arréter celui qui étoit venu porter cet ordre en Syrie, & l'aiant examiné avec soin, aussi-bien que Préxaspe qu'il avoit chargé de tuer son frere, il trouva que le vrai Smerdis étoit certainement mort, & que celui qui avoit envahi le trône n'étoit autre que Smerdis le Mage. Là dessus il se mit à faire de grandes lamentations de ce que, trompé par l'ambiguité de l'oracle & par la conformité du nom, il s'étoit porté à faire mourir son frere ; & sur le champ il donna ordre à ses troupes de se mettre en marche pour aller exterminer l'usurpateur. Mais lorsqu'il montoit à cheval pour cette expédition, son épée étant tombée du foureau lui fit une blessure à la cuisse, dont il mourut peu de tems après. Les Egyptiens, remarquant qu'il avoit été blessé au même endroit où il avoit blessé leur dieu Apis, ne manquérent pas d'attribuer cet accident à une juste punition du ciel, qui vengeoit ainsi l'impiété sacrilége de Cambyse.

Cap. 64-66. Pendant qu'il étoit en Egypte, s'étant avisé de consulter l'oracle de Bute qui étoit fameux dans ce pays-là,

la, il en eut pour réponse qu'il mourroit à Ecbatane : ce qu'aiant entendu d'Ecbatane de Médie, il résolut de n'aller jamais dans cette ville. Mais ce qu'il croioit éviter dans la Médie, il le trouva dans la Syrie. Car la ville, où cette blessure l'obligea de s'arrêter, portoit le même nom, & s'appelloit Ecbatane. Il ne l'eut pas plûtôt appris, que tenant pour certain que c'étoit le lieu où il devoit mourir, il manda tous les principaux Perses ; & leur aiant représenté le véritable état des choses, & que c'étoit Smerdis le Mage qui avoit occupé le trône, il les exhorta fortement à ne point se soumettre à cet imposteur, & à ne point permettre par là que la souveraineté passât des Perses aux Médes, car le Mage étoit de Médie ; mais à faire tous leurs efforts pour se faire un Roi de leur nation. Les Perses, croiant que tout ce qu'il en disoit, n'étoit que par haine contre son frere, n'y eurent aucun égard ; & lorsqu'il fut mort, ils se soumirent tranquillement à celui qui étoit sur le trône, supposant que c'étoit le véritable Smerdis.

Cambyse avoit régné sept ans & *1. Esdr. cap. 4. v. 4. & 6.*

cinq mois. Il est appellé dans l'Ecriture Assuérus. Dès qu'il fut sur le trône, les ennemis des Juifs s'adresserent à lui directement pour empêcher la construction du temple. Ce ne fut pas en vain. Il ne révoqua pas à la vérité ouvertement l'édit de Cyrus son pere, peutêtre par un reste de respect pour sa mémoire : mais il en rendit inutile la fin en grande partie par les divers découragemens qu'il donna aux Juifs, ensorte que l'ouvrage n'avança que fort lentement pendant son régne.

## CHAPITRE TROISIE'ME.

### HISTOIRE DE SMERDIS LE MAGE.

AN.M.3482. A. J. C. 522. 1. *Esdr.* 4. 7-14.

L'ECRITURE lui donne le nom d'Artaxerxe. Dès que par la mort de Cambyse il fut affermi sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre contre les Juifs, qu'ils lui représentoient comme un peuple remuant, séditieux, & toujours prêt à se revolter. Ils en obtinrent un ordre qui portoit défense aux Juifs de pousser plus loin la construction de leur ville & de leur temple. L'ouvrage demeura suspendu jusqu'à la seconde

année de Darius, environ l'espace de deux ans.

Le Mage, qui sentoit bien de quelle importance il étoit pour lui qu'on ne pût découvrir son imposture, affecta, dès le commencement de son régne, de ne se point montrer en public, de se tenir enfermé dans le fond de son palais, de traiter toutes les affaires par l'entremise de quelques Eunuques, & de ne laisser approcher de sa personne que ses plus intimes confidens.

Pour mieux s'affermir encore sur le trône qu'il avoit usurpé, il s'appliqua dès les premiers jours de son régne à gagner l'affection de ses sujets, en leur accordant une exemption de taxes & de tout service militaire pendant trois ans : & il les combla de tant de graces, que sa mort fut pleurée de la plûpart des Perses dans la révolution qui arriva dans la suite. *Herod. lib. 3 cap. 67.*

Mais les précautions mêmes qu'il prenoit pour dérober la connoissance de son état aux Grands de la Cour & au peuple, faisoient soupçonner de plus en plus qu'il n'étoit pas le véritable Smerdis. Il avoit épousé toutes les femmes de son Prédécesseur, entre *Cap. 68.*

autres Atosse qui étoit fille de Cyrus, & Phédime. Celle-ci étoit fille d'Otanes, l'un des plus grands Seigneurs de Perse. Son pere lui envoia demander par un homme bien sûr si le Roi étoit le véritable Smerdis, ou quelque autre. Elle répondit que n'aiant jamais vû Smerdis fils de Cyrus, elle ne pouvoit dire ce qui en étoit. Otanès ne se contentant pas de cette réponse, lui envoia dire de s'informer d'Atosse, à qui son propre frere devoit être connu, si c'étoit lui ou non. Elle répondit que le Roi, quel qu'il fût, du premier jour qu'il étoit monté sur le trône, avoit distribué ses femmes dans des appartemens séparés, afin qu'elles ne pussent avoir entre elles aucune communication, & qu'ainsi elle ne pouvoit approcher d'Atosse pour savoir d'elle ce qu'il souhaitoit. Il lui renvoia dire que pour s'en éclaircir, lorsque Smerdis seroit avec elle la nuit, & qu'il dormiroit d'un profond sommeil, elle examinât adroitement s'il avoit des oreilles. Cyrus les avoit fait autrefois couper au Mage pour de certains crimes dont il avoit été convaincu. Il fit entendre à sa fille, qu'en cas

que ce fût lui, il n'étoit digne ni d'elle, ni de la couronne. Phédime promit que quand son jour viendroit, elle exécuteroit les ordres de son pere, à quelque danger qu'ils l'exposassent. En effet elle profita de la premiére occasion pour faire cette épreuve; & aiant trouvé que celui avec qui elle couchoit n'avoit point d'oreilles, elle en avertit son pere, & la fraude fut ainsi sûrement découverte & constatée.

Otanes sur le champ forma une conspiration avec cinq des plus grands Seigneurs Persans; & Darius, illustre Seigneur Persan, dont le pere Hystaspe étoit Gouverneur de la Perse, étant survenu fort à propos dans le moment même, fut associé aux autres, & pressa fort l'exécution. L'affaire fut conduite avec un grand secret, & fixée au jour même, de peur qu'elle ne s'éventât. Cap. 70-73.

Pendant qu'ils délibéroient ainsi entre eux, un événement, auquel on ne pouvoit pas s'attendre, déconcerta étrangement les Mages. Pour détourner tout soupçon, ils avoient proposé à Préxaspe de déclarer devant le peuple, qu'ils feroient assembler pour cet Cap. 74.75.

effet, que le Roi étoit véritablement Smerdis fils de Cyrus ; & il l'avoit promis. Ce jour-là même le peuple fut assemblé. Préxaspe parla du haut d'une tour ; &, au grand étonnement de tous les assistans, il déclara avec une entiére sincérité tout ce qui s'étoit passé : qu'il avoit tué de sa propre main Smerdis par l'ordre de Cambyse son frere : que celui qui occupoit le trône étoit le Mage : qu'il demandoit pardon aux dieux & aux hommes du crime qu'il avoit commis malgré lui & par nécessité. Après avoir ainsi parlé, il se jetta du haut de la tour la tête en bas, & se tua. Il est aisé de juger quel trouble cette nouvelle répandit dans le palais.

Cap. 76-78. Les Conjurés, qui ne savoient rien de ce qui venoit d'arriver, y entrérent sans qu'on soupçonnât rien d'eux. Comme c'étoient des plus grands Seigneurs de la Cour, la premiére garde ne songea pas même à leur demander à qui ils en vouloient. Mais quand ils furent près de l'appartement du Roi, & que les Officiers firent mine de leur en refuser l'entrée, alors tirant leurs sabres, ils firent main basse sur tout ce qui se

présenta à eux. Smerdis le Mage, & son frere, qui délibéroient ensemble sur ce qui venoit d'arriver, aiant entendu du bruit, prirent leurs armes pour se défendre, & blessérent quelques-uns des Conjurés. L'un des deux fréres fut tué sur le champ : l'autre s'étant sauvé dans une chambre plus reculée, y fut poursuivi par Gobryas & Darius. Le premier l'aiant saisi par le corps, le tenoit serré fortement entre ses bras. Comme ils étoient dans les ténébres, Darius n'osoit lui porter de coup, de peur de tuer l'autre en même tems. Gobryas, sachant son embarras, l'obligea de passer son épée à travers le corps du Mage, dût-il les percer tous deux ensemble. Mais il le fit avec tant d'adresse & de bonheur, que le Mage seul fut tué.

Dans le moment même, les mains encore ensanglantées, ils sortirent du palais, parurent en public, exposérent aux yeux du peuple la tête du faux Smerdis, & celle de son frere Patizite, & découvrirent toute l'imposture. Le peuple en fut si transporté de fureur, qu'il se jetta sur tous ceux qui étoient de la secte de l'Usurpateur, & en massacra autant qu'il en put rencontrer. *Cap. 79.*

Pour cette raison le jour où cette exécution fut faite devint dans la suite une fête annuelle chez les Perses, qui la solennisoient avec grande joie. Elle fut appellée *le massacre des Mages*. Aucun d'eux, ce jour-là, n'osoit paroître en public.

Cap. 80-83. Quand le tumulte & le trouble, inséparables d'un tel événement, furent appaisés ; les Seigneurs qui avoient fait périr l'Usurpateur, tinrent conseil, & délibérérent ensemble sur la forme de gouvernement qu'il étoit à propos d'établir. Otanes parla le premier, & commença par se déclarer contre la Monarchie, dont il exagéra avec force les dangers & les inconvéniens ; tels, selon lui, surtout à cause du pouvoir absolu & sans bornes qui y est attaché, que le plus homme de bien ne peut pas tenir contre, & en est presque infailliblement renversé. Il conclut à remettre l'autorité entre les mains du peuple. Mégabyse, qui opina le second, adoptant tout ce que le premier avoit dit contre l'état monarchique, réfuta ce qui regardoit le gouvernement populaire. Il représenta le peuple comme un animal violent, féroce, indomtable,

qui n'agit que par caprice & par passion. Encore un Roi, disoit-il, sait ce qu'il fait : mais le peuple ne connoit rien, n'écoute rien, & se livre aveuglément à ceux qui ont su se rendre maîtres de son esprit. Il se rabatit donc à l'aristocratie, où un petit nombre d'hommes sages & expérimentés ont tout le pouvoir. Darius parla le troisiéme, & montra les inconvéniens de l'aristocratie, appellée autrement l'oligarchie, où régnent l'envie, la défiance, la discorde, le desir de l'emporter sur les autres, sources naturelles des factions, des séditions, des meurtres, ausquels pour l'ordinaire on ne trouve de remede qu'en se soumettant à l'autorité d'un seul, ce qu'on appelle *monarchie*, qui de tous les gouvernemens est le plus louable, le plus sûr, le plus avantageux, rien n'étant comparable au bien que peut faire dans un Etat un bon Prince, dont le pouvoir égale la bonne volonté. Enfin, dit-il, pour terminer la question par un fait qui me paroit décisif & sans replique, à quelle sorte de gouvernement l'empire des Perses doit-il la grandeur où nous le voions? N'est-ce pas à celle que je propose ?

Tous les autres Seigneurs se rangérent de l'avis de Darius; & il fut arrêté que la monarchie seroit continuée sur le même pié que Cyrus l'avoit établie.

Cap. 84-87. Il ne s'agit plus que de savoir qui d'entre eux seroit roi, & de détermi-ner la maniére dont on procéderoit à cette élection. Ils crurent devoir s'en raporter au choix des dieux. Pour cela on convint que le lendemain ils se trouveroient à cheval au lever du soleil dans un certain endroit du faux-bourg de la ville qui fut marqué, & que celui-là seroit roi, dont le cheval hanniroit le premier. Car le soleil étant la grande divinité des Perses, ils pensérent que de prendre cette voie ce seroit lui déférer l'honneur de l'élection. L'Ecuier de Darius aiant appris ce dont ils étoient con-venus, s'avisa d'un artifice pour assu-rer la couronne à son Maître. Il atta-cha la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où ils dévoient se ren-dre le lendemain matin, & il y amena le cheval de son Maître. Les Seigneurs s'étant trouvés le lendemain au ren-dez-vous, le cheval de Darius ne fut pas plûtôt dans l'endroit où il avoit

sentir la cavale, qu'il hannit : sur quoi Darius fut salué roi par les autres, & placé sur le trône. Il étoit fils d'Hystaspe Perse de nation, de la famille roiale d'Achémene.

L'empire des Perses étant ainsi rétabli & affermi par la sagesse & par la valeur de ces sept Seigneurs, ils furent élevés sous le nouveau Roi aux plus grandes dignités, & honorés des plus grands priviléges. Ils eurent le droit d'approcher de sa personne toutes les fois qu'ils le voudroient, & d'opiner les premiers sur toutes les affaires de l'empire. Au lieu que tous les Perses portoient la tiare ou le turban le bout renversé en arriére, à la réserve du Roi qui le portoit droit, ceux-ci eurent le privilége de le porter le bout tourné en avant, en mémoire de ce que, lorsqu'ils attaquérent les Mages, ils l'avoient tourné de cette maniére afin de se mieux reconnoître dans la confusion. Depuis ce tems-là les rois de Perse de cette race ont toujours eu sept Conseillers ainsi priviégiés. *Ibid.*

Je termine ici l'histoire du roiaume des Perses, réservant le reste pour les volumes suivans.

## CHAPITRE QUATRIEME.

# MOEURS ET COUTUMES DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES LYDIENS, DES MEDES, ET DES PERSES.

JE JOINS ici ce qui regarde les mœurs & les coutumes de toutes ces nations, parce qu'elles ont ensemble une grande conformité sur plusieurs points; que je me trouverois exposé à de fréquentes redites, si je voulois les traiter séparément; & qu'à l'exception des Perses, les auteurs anciens nous apprennent peu de choses des mœurs des autres peuples. Dans ce que je me propose d'en dire je traiterai principalement quatre chefs : le gouvernement, la guerre, les sciences & les arts, la religion; après quoi j'exposerai quelles ont été les principales causes de la décadence & de la ruine du grand empire des Perses.

## ARTICLE PREMIER.

### DU GOUVERNEMENT.

APRÈS avoir dit un mot de la nature même du gouvernement qui régnoit en Perse, & de la maniére dont les enfans des Rois y étoient élevés, je considérerai quatre choses : Le Conseil public où s'examinoient les affaires de l'Etat, l'administration de la Justice, le soin des provinces, le bon ordre dans les Finances.

### §. I.

*Etat monarchique. Respect pour les Rois. Maniére dont leurs enfans étoient élevés.*

LE GOUVERNEMENT monarchique, que nous appellons roiauté, est de tous les gouvernemens le plus ancien, le plus généralement répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix & l'union, & le moins exposé aux révolutions & aux vicissitudes qui agitent les Etats. C'est ce qui a porté les plus sages Ecrivains de l'antiquité, Platon, Aristote, Plutarque, & avant eux Hérodote, à donner nettement la préférence à cette sorte

de gouvernement sur tous les autres. C'est aussi le seul qui ait eu lieu dans tout l'orient, où le gouvernement républicain étoit absolument inconnu.

Plut. in Themist. pag. 125. Ad Princ. indoct. pag. 780.

Les peuples y rendoient de grands honneurs au Prince régnant, parce qu'ils respectoient en lui le caractére de la divinité, dont il étoit l'image vivante, & dont il tenoit la place à leur égard, étant établi sur le trône par la main du souverain Maître, & revêtu de son autorité, pour être envers eux le ministre de sa bonté & de sa providence. C'est ainsi que parloient & que pensoient les payens même : *Principem dat Deus, qui erga omne hominum genus vice sua fungatur.*

Plin. in Paneg. Traj.

Ces sentimens sont très-louables & très-justes. Il est certain que les respects les plus profonds sont dûs à la souveraineté, parce qu'elle vient de Dieu, & qu'elle est toute destinée au bien public ; & il est visible en même tems qu'une autorité qui ne seroit pas respectée selon toute l'étendue de son pouvoir, ou deviendroit absolument inutile, ou seroit très-limitée dans les bons effets qui en doivent suivre. Mais dans le paganisme, ces hommages, justes & légitimes en eux-

mêmes, étoient souvent portés trop loin. Il n'y a que la religion chrétienne qui sache se tenir dans de justes bornes. « [a] Nous honorons l'Empereur, « disoit Tertullien au nom de tous les chrétiens, mais de la maniére « qui nous est permise & qui lui con- « vient : c'est-à-dire comme un hom- « me qui tient le premier rang après « Dieu, de qui seul il a reçu tout ce « qu'il est, & qui ne voit sur la terre « au dessus de lui que Dieu seul. C'est pour cela qu'il l'appelle dans un autre endroit, une seconde Majesté, qui ne le céde qu'à la premiére : *Religio secundæ majestatis.* *Apolog. cap. 35.*

Chez les Assyriens, & encore plus chez les Perses, le Prince se faisoit appeller *Le grand Roi*, *Le Roi des Rois*. Deux raisons purent porter ces Princes à prendre ce titre fastueux. L'une, parce que leur empire étoit formé par la conquête de plusieurs roiaumes réunis sous une seule domination : l'autre, parce qu'ils avoient à leur Cour, ou dans leur dépendance, plusieurs Rois qui étoient leurs vassaux.

a Colimus Imperatorem, sic, quomodo & nobis licet, & ipsi expedit; ut hominem à Deo secundum, & quicquid est à Deo consecutum, & solo Deo minorem. *Tertull. lib. ad Scap.*

Plat. in Alcib. 1. p. 121. La roiauté passoit des peres aux fils, & toujours à l'aîné. Quand celui qui devoit un jour monter sur le trône étoit venu au monde, tout l'empire en témoignoit sa joie par des sacrifices, des festins, & toutes sortes de réjouissances publiques; & le jour de sa naissance étoit dans la suite un jour de fête & de solennité pour tous les Perses.

Ibid. La maniére dont on élevoit le futur maître de l'empire, est admirée par Platon, & proposée aux Grecs comme un modéle parfait en ce genre.

Il n'étoit point livré totalement au pouvoir de la nourrice, qui pour l'ordinaire étoit une femme d'une basse & obscure condition. On choisissoit parmi les Eunuques, c'est-à-dire parmi les premiers Officiers du palais, ceux qui avoient le plus de mérite & de probité, pour prendre soin du corps & de la santé du jeune Prince jusqu'à l'âge de sept ans, & pour commencer à former ses mœurs. Alors on le tiroit d'entre leurs mains, & on le confioit à d'autres maîtres, pour continuer de veiller à son éducation, pour lui apprendre à monter à cheval dès que ses forces pouvoient le permettre, & pour l'exercer à la chasse.

A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à avoir plus de maturité, on lui donnoit pour son instruction quatre hommes des plus vertueux & des plus sages de l'Etat. Le premier, dit Platon, lui apprenoit la magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes, & selon les loix de Zoroastre fils d'Oromase; & il lui donnoit en même tems les principes du gouvernement. Le second l'accoutumoit à dire la vérité, & à rendre la justice. Le troisiéme lui enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libre & vraiment roi, maître de lui-même & de ses desirs. Le quatriéme fortifioit son courage contre la crainte, qui en eût fait un esclave, & lui inspiroit une sage & noble assurance, si nécessaire pour le commandement. Chacun de ces Gouverneurs excelloit éminemment dans la partie de l'éducation qui lui étoit confiée. L'un étoit recommandable sur tout par la connoissance de la religion & de l'art de régner: l'autre par l'amour de la vérité & de la justice: celui-là par la tempérance & l'éloignement des plai-

firs : un dernier enfin par une force & une intrépidité d'ame non commune.

Je ne sai si cette multiplicité de maîtres, qui avoient sans doute différens caractéres, & peutêtre différens intérêts, étoit fort propre pour le dessein qu'on se proposoit, & s'il étoit possible que quatre hommes convînssent ensemble des mêmes principes, & tendîssent de concert au même but. On craignoit apparemment de ne pas trouver réunies dans une seule personne toutes les qualités qu'ils jugeoient nécessaires pour bien élever l'héritier présomtif de la couronne, tant ils avoient, même dans ces tems de corruption, une grande idée de l'éducation d'un Prince.

Quoi qu'il en soit, tous ces soins, comme le remarque Platon au même endroit, étoient rendus inutiles par la pompe, le luxe, la magnificence qui environnoient le jeune Prince de tous côtés; par le nombreux cortége d'Officiers qui le servoient avec une soumission servile; par tout l'attirail d'une vie molle & voluptueuse, où l'on ne paroissoit attentif qu'à inventer de nouvelles délices : dangers que le plus excellent naturel ne pouvoit surmon-

ter. Les mœurs corrompues de la nation l'entraînoient donc bientôt dans les plaisirs contre lesquels nulle éducation ne peut tenir.

Celle dont parle ici Platon, ne peut regarder que les enfans d'Artaxerxe, surnommé Longimanus, fils & successeur de Xerxès, du tems duquel vivoit Alcibiade qui est introduit dans le dialogue dont cette observation est tirée. Car Platon, dans un autre endroit que nous citerons dans la suite, nous apprend que ni Cyrus, ni Darius, ne songérent à donner une bonne éducation aux jeunes Princes leurs fils : & ce que l'histoire raconte d'Artaxerxe à la longue main, donne lieu de croire qu'il fut plus attentif que ses prédécesseurs à bien faire élever ses enfans : mais il fut peu imité par ceux qui lui succédérent.

## §. II.

*Conseil public, où s'examinoient les affaires de l'Etat.*

QUELQUE absolue que fût l'autorité des Rois chez les Perses, elle étoit pourtant retenue dans de certaines bornes par l'établissement du Conseil que l'Etat leur donnoit, Com-

seil composé de sept des principaux Chefs de la nation, plus recommandables encore par leur habileté & leur sagesse, que par leur naissance. Nous avons vû l'origine de cet établissement dans la conspiration des Seigneurs de Perse, lesquels, au nombre de sept, conjurérent contre Smerdis le Mage, & le firent mourir.

L'Ecriture marque qu'Esdras fut envoié dans la Judée au nom & par l'autorité du roi Artaxerxe & de ses
1. Esdr. 7. 14. sept Conseillers : *A facie Regis & septem Consiliariorum ejus missus est.* La même Ecriture, lontems auparavant, & sous le régne de Darius, appellé aussi Assuérus, qui succéda au Mage, nous apprend, que ces Conseillers étoient instruits à fond de la disposition des loix, des maximes de l'Etat, des coutumes anciennes; qu'ils suivoient par tout le Prince, qui ne faisoit rien, & ne décidoit aucune affaire importante, sans les avoir con-
Esth. 1. 13. sultés : *Interrogavit (Assuerus) sapientes, qui ex more regio semper ei aderant, & illorum faciebat cuncta consilio, scientium leges ac jura majorum.*

Ce dernier passage donne lieu à quelques réflexions, qui peuvent

beaucoup contribuer à connoître le génie & le caractére du gouvernement des Perses.

Premiérement, le Roi dont il y est parlé, c'est-à-dire Darius, a été l'un des plus célébres qui aient régné dans la Perse, & l'un des plus recommandables pour sa sagesse & sa prudence, quoiqu'il n'ait point été sans défauts; & c'est à lui, aussi-bien qu'à Cyrus, qu'on attribue la plûpart des excellentes loix qui y ont toujours subsisté depuis, & qui ont fait comme le fonds & la régle du gouvernement. Or ce Prince, quoique fort habile & fort éclairé, crut cependant avoir besoin de conseil, & il ne craignit point, en s'associant ainsi des coadjuteurs dans la décision des affaires, qu'on le soupçonnât de manquer de lumiére: en quoi il marqua une supériorité de génie qui n'est pas commune, & qui suppose un grand fonds de mérite. Car un Prince, qui n'a qu'une lumiére & un esprit médiocre, est tout plein de ses pensées; & plus il est borné, moins il est docile. Il croit qu'on manque de respect pour lui, quand on veut lui découvrir ce qu'il n'aperçoit pas; & il s'offense comme d'une

injure, de ce qu'on ne paroît pas persuadé, qu'étant le maître, il est aussi le plus clairvoiant. Darius pensoit bien autrement, puisqu'il ne faisoit rien sans conseil : *illorum faciebat cuncta consilio*.

En second lieu, Darius, quelque absolu qu'il fût, & quelque jaloux qu'il pût être de la prééminence de son rang, ne crut point y donner atteinte ni l'avilir, en acceptant un Conseil, qui, sans partager avec lui l'autorité du commandement qui réside toujours dans la personne du Prince, n'avoit que celle de la raison, & se bornoit à lui faire part de ses lumiéres & de ses connoissances. Il étoit persuadé que le plus noble caractére de la puissance souveraine, quand elle est pure, & qu'elle n'a point dégénéré ni de son origine ni de sa fin, [a] est de gouverner par les loix, de régler sur elles ses volontés, & de se croire interdit tout ce qu'elles défendent.

En troisiéme lieu, ce Conseil, qui accompagnoit par tout le Roi, (*ex more regio semper ei aderant*) étoit un

[a] Regimur à te, & subjecti tibi, sed quemadmodum legibus, sumus. *Paneg. Traj.*

Conseil subsistant & perpétuel, composé des plus grands Seigneurs & des meilleures têtes de l'Etat, qui sous la direction du Prince, & toujours dépendamment de lui, étoient comme la source de l'ordre public, & l'origine de tout ce qui se faisoit avec sagesse au dedans & au dehors de l'Etat. C'étoit sur ce Conseil que le Prince se déchargeoit de plusieurs soins, qui l'auroient accablé s'il ne s'étoit fait soulager; & c'étoit par lui qu'il exécutoit ce qui avoit été résolu. C'étoit par ce Conseil subsistant que les grandes maximes de l'Etat se conservoient, que la connoissance de ses véritables intérêts se perpétuoit, que la suite des affaires commencées se lioit & s'entretenoit, & que les surprises & les innovations étoient empêchées. Car dans un Conseil public & général les matiéres sont examinées par des hommes non suspects: tous les Ministres sont mutuellement les inspecteurs les uns des autres: toutes leurs lumiéres sur les affaires publiques se réunissent: & ils deviennent tous également capables de tout ce qui regarde le ministére, parce qu'ils sont obligés de s'instruire de toutes

les matiéres pour opiner seulement; quoiqu'ils ne soient chargés pour l'exécution que d'un emploi limité.

Enfin, & c'est la quatriéme réflexion qui me restoit à faire, il est marqué que ceux qui composoient ce Conseil, étoient instruits à fond des coutumes, des loix, des maximes, & des droits du roiaume : *scientium leges ac jura majorum.*

Deux choses, que l'Ecriture nous apprend avoir été observées chez les Perses, pouvoient contribuer beaucoup à donner au Roi, & à ceux qui formoient son Conseil, les connoissances nécessaires pour bien gouverner. Premiérement, ces régistres publics, où tous les arrêts, toutes les ordonnances du Prince, tous les priviléges donnés aux peuples, toutes les graces accordées aux particuliers étoient écrites. En second lieu, les Annales du roiaume, où tous les événemens des régnes passés, les résolutions prises, les réglemens établis, les services rendus par les particuliers, étoient raportés fort exactement & dans un grand détail : Annales qui étoient soigneusement gardées, & souvent lues par les Princes & par les

1. *Esdr.* 5. 17. & 6. 2.

1. *Esdr.* 4. 15. & *Esth.* 6. 1.

les Ministres, pour s'instruire du passé; pour prendre une idée nette de l'état du roiaume; pour éviter une conduite arbitraire, inégale, incertaine; pour conserver l'uniformité dans le maniement des affaires; & pour puiser dans la lecture de ces livres les lumiéres nécessaires pour bien conduire l'Etat.

§. III. *Administration de la Justice.*

C'EST la même chose d'être roi, & d'être juge. Le trône est un tribunal, & la souveraine autorité est un pouvoir suprême de rendre justice. « Dieu vous a établi roi sur son peuple, disoit la Reine de Saba à Salomon, afin que vous le jugiez, & que vous lui rendiez justice. » C'est pour mettre les Princes en état de ne craindre que Dieu, qu'il leur a tout soumis. Il a voulu les attacher invinciblement à la justice, en les rendant indépendans. Il leur a donné tout son pouvoir, afin qu'ils ne pussent s'excuser sur leur foiblesse; & il les a rendu maîtres de tous les moiens capables d'arrêter l'oppression & l'injustice, afin que devant eux elles fussent toujours tremblantes, & hors d'état de nuire à qui que ce fût.

*2. Paral. 9. 8.*

Mais qu'est-ce que cette justice que Dieu à confiée aux Rois, & dont il les a rendu garands ? C'est la même chose que l'ordre : & l'ordre consiste en ce que l'égalité soit gardée, & que la force ne tienne pas lieu de loi; que ce qui est à l'un, ne soit pas exposé à la violence d'un autre; que les liens communs de la société ne soient pas rompus; que l'artifice & la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence & la simplicité; que tout soit en paix sous la protection des loix; & que le plus foible d'entre les citoiens soit mis en sûreté par l'autorité publique.

*Antiq. Judaic. lib. 11. cap. 3.*

L'historien Josephe nous apprend que les Rois de Perse rendoient la justice par eux-mêmes. C'étoit pour les mettre en état de remplir dignement cette obligation, que dès leur jeunesse on avoit soin de les instruire dans la connoissance des loix du pays, & que dans les écoles publiques, comme nous l'avons dit de Cyrus, on leur apprenoit la justice de la même maniére qu'on enseigne ailleurs la rhétorique & la philosophie.

Voila le devoir essentiel de la roiauté. Il est juste & absolument nécessaire

que le Prince soit aidé dans cette auguste fonction, comme il l'est dans les autres : mais être aidé, n'est point être dépouillé. Il demeure juge, comme il demeure roi. Il communique son autorité, mais sans quitter sa place, ni la partager. Il paroit donc absolument nécessaire qu'il donne quelque tems à l'étude du droit public, non pour entrer dans un grand détail des loix, mais pour s'instruire des principales régles de la jurisprudence du pays, & pour se mettre en état de rendre justice, & d'opiner avec lumiére sur des questions importantes. Les Rois de Perse ne montoient point sur le trône, sans s'être mis pendant quelque tems sous la conduite des Mages, pour apprendre d'eux cette science, dont ils étoient seuls dépositaires, aussi bien que de celle de la religion.

Puisque c'est au Prince seul que la Justice a été confiée, & qu'il n'y a dans ses Etats aucun autre pouvoir de la rendre que celui qu'il communique, c'est donc à lui à examiner entre les mains de qui il remet une partie de ce précieux dépôt, pour connoître si ceux qu'il place si près du trône méri-

tent de partager avec lui son autorité; & pour en écarter sévérement tous ceux qu'il jugera indignes de cet honneur. Il paroit qu'en Perse les Rois veilloient avec grand soin à ce que la Justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité & de désintéressement: & l'un de ces Juges Roiaux, car on les appelloit ainsi, s'étant laissé corrompre par des présens, fut impitoiablement condanné à mort par Cambyse, qui ordonna qu'on mît sa peau sur le siége où ce Juge inique avoit coutume de prononcer ses jugemens; & où son fils qui succédoit à sa charge devoit s'asseoir, afin que le lieu même où il jugeroit l'avertît continuellement de son devoir.

Herod. l. 5. c. 25.

Les Juges ordinaires étoient pris dans le Corps des Vieillards, où l'on n'entroit qu'à l'âge de cinquante ans: ainsi personne n'exerçoit la Judicature avant ce tems, les Perses étant persuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens, de la réputation, & de la vie des citoiens.

Xenoph. Cyrop. l. 1. p. 7.

Il n'étoit permis ni aux particuliers de faire mourir un esclave, ni au Prince d'infliger peine de mort contre

Herod. l. 1. c. 137.

aucun de ses sujets pour une premiére & unique faute, parce qu'elle pouvoit être regardée moins comme la marque d'une volonté criminelle, que comme l'effet de la foiblesse & de la fragilité humaine.

Les Perses croioient qu'il étoit raisonnable de mettre dans la balance de la Justice le bien comme le mal, les mérites du coupable aussi bien que ses démérites; & qu'il n'étoit pas juste qu'un seul crime effaçât le souvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme auroit faites pendant sa vie. C'est par ce principe que Darius aiant condanné à mort un Juge parce qu'il avoit prévariqué contre son devoir, & s'étant souvenu des services importans que ce Juge avoit rendus à l'Etat & à la famille roiale; il révoqua sa sentence dans le moment même qu'elle alloit être mise en exécution, reconnoissant qu'il l'avoit prononcée avec plus de précipitation que de sagesse.

*Herod. lib. 7. cap. 194.*

Γνοὺς ὡς ταχύτερα αὐτὸς ἢ σοφώτερα ἐργασμένος εἴη, ἔλυσε.

Mais une loi importante & essentielle pour les jugemens, étoit, en premier lieu, de ne condanner jamais un coupable sans lui avoir confronté ses accusateurs, & sans lui avoir laissé

le tems & fourni tous les moiens de répondre aux chefs d'accusation intentés contre lui ; en second lieu, de condanner le délateur aux mêmes peines qu'il vouloit faire souffrir à l'accusé, s'il se trouvoit innocent.

Diod. lib. 15. pag. 333-336.

Artaxerxe donna un bel exemple de la juste sévérité qu'on doit emploier dans ces occasions. Un de ses favoris lui avoit rendu suspecte la fidélité de l'un de ses meilleurs Officiers, dont il ambitionnoit la place, & avoit envoié contre lui des Mémoires pleins de calomnie, espérant de son crédit auprès du Prince qu'il l'en croiroit sur sa simple parole, & qu'il n'entreroit dans aucun examen. Car tel est le caractére du délateur. Il craint la lumiére & les preuves : il desire fermer à l'innocence tout accès auprès du Prince, & lui ôter tout moien de se justifier. L'Officier fut mis en prison. Il demanda au Roi qu'on lui donnât des Juges, & qu'on produisît les preuves. Il n'y en avoit point d'autre que la lettre que son ennemi même avoit écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue, & pleinement justifiée par les trois Commissaires nommés pour l'examen de sa

cause ; & le Roi fit tomber tout le poids de son indignation contre le perfide calomniateur, qui avoit entrepris d'abuser ainsi de la confiance de son Maître. Ce Prince, qui étoit fort éclairé, & qui savoit [a] que la marque d'un sage gouvernement, c'est lorsqu'on ne craint que les loix, & non les délateurs, auroit cru qu'en user autrement, c'auroit été violer ouvertement les régles les plus communes de l'équité naturelle, & même de l'humanité ; [b] ouvrir la porte à l'envie, à la haine, à la vengeance, à la calomnie ; armer de l'autorité publique la noire & détestable malice des délateurs contre la simplicité des plus fidéles sujets ; & dépouiller le trône du plus auguste privilége qu'il puisse avoir, qui est d'être l'asyle de la justice & de l'innocence contre la violence & la calomnie.

Un autre roi de Perse, avant lui, avoit donné un exemple encore plus mémorable de fermeté & d'amour de la justice : c'est celui que l'Ecriture appelle Assuerus, & que l'on croit être le même que Darius fils d'Hystaspe ; *Esther, cap. 16.*

a Non jam delatores, sed leges timentur. *Plin. in Paneg. Traj.*

b Princeps, qui delatores non castigat, irritat. *Sueton. in vit. Domit. cap. 9.*

à qui les vives ſollicitations d'Aman avoient arraché ce funeſte Edit qui ordonnoit qu'en un certain jour les Juifs, dans toute l'étendue de ſon empire, ſeroient exterminés. Quand Dieu lui eut ouvert les yeux par le moien d'Eſther, il ſe hâta de réparer ſa faute, non ſeulement par la révocation de ſon Edit, & par la punition exemplaire du fourbe & de l'impoſteur qui l'avoit trompé, mais encore plus par un aveu public de ſa faute qui devoit ſervir de modéle à tous les ſiécles & à tous les princes, & leur apprendre que bien loin de dégrader par là leur dignité, ou d'affoiblir leur autorité, ils rendoient l'une & l'autre plus reſpectables. Après y avoir déclaré qu'il n'eſt que trop ordinaire aux calomniateurs de ſurprendre par leurs déguiſemens & par leurs adreſſes la bonté des Princes, que leur ſincérité naturelle porte à juger favorablement de celle des autres, il ne rougit point de reconnoître qu'il avoit eu le malheur de ſe laiſſer ainſi prévenir contre les Juifs, qui étoient les plus fidéles de ſes ſujets, & les enfans du Dieu très-haut, à la bonté de qui lui & ſes

ancêtres étoient redevables de leur trône.

Les Perses n'étoient pas seulement ennemis de l'injustice, comme nous venons de le voir; ils avoient encore en horreur le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice bas & infamant. Ce qu'ils trouvoient le plus lâche après le mensonge, c'étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile, & d'autant plus méprisable qu'elle portoit à mentir. Herod. lib. 1. cap. 138.

§. IV. *Attention sur les Provinces.*

Il paroit facile de maintenir le bon ordre dans la capitale du roiaume, où la conduite des Magistrats & des Juges est éclairée de près, & où la vûe seule du trône est capable de tenir les sujets dans le respect. Il n'en est pas ainsi des provinces, où l'éloignement du Prince & l'espérance de l'impunité peuvent donner lieu à beaucoup de malversations de la part des Officiers & des Magistrats, & de désordres de la part des peuples. C'est à quoi la politique des Perses s'appliquoit avec le plus de soin, & l'on peut dire aussi avec le plus de succès.

L'empire des Perses se divisoit en * cent vingt-sept Gouvernemens, dont ceux qui en étoient chargés s'appelloient Satrapes. Ils avoient au dessus d'eux trois principaux Ministres qui veilloient sur leur conduite, & à qui ils rendoient compte de toutes les affaires de leurs provinces, & qui devoient ensuite en faire le raport au Roi. C'étoit Darius Médus, c'est-à-dire Cyaxare, ou plûtôt Cyrus sous le nom de son oncle, qui avoit établi ce bon ordre dans l'empire. Ces Satrapes, par leur établissement, étoient chargés de se rendre, chacun dans sa province, aussi attentifs aux intérêts des peuples qu'à ceux du Prince : car Cyrus étoit persuadé qu'on ne devoit point mettre de différence entre ces deux sortes d'intérêts, qui sont nécessairement liés ensemble, puisque les peuples ne peuvent être heureux si le Prince n'est puissant & en état de les défendre, ni le Prince être véritablement puissant si les peuples ne sont heureux.

* *Les Auteurs varient sur le nombre des Satrapies. Xenoph. Cyrop. lib. 8. p. 229-232.*

Ces Satrapes étoient les personnes de l'Etat les plus considérables, à qui Cyrus assigna des fonds & des revenus proportionnés à l'importance de

leurs emplois. Il vouloit qu'ils vécussent noblement dans la province, pour s'attirer le respect & des grands & des peuples qui étoient confiés à leurs soins ; & que par cette raison leur train, leur équipage, leur table répondîssent à leur dignité, sans pourtant sortir des bornes d'une sage & raisonnable modestie. Il se proposoit lui-même à eux pour modéle, comme il souhaitoit qu'ils le fussent aussi de leur côté pour tous les Seigneurs sur lesquels ils avoient quelque intendance : en sorte que le même ordre qui régnoit dans la Cour du Prince fût aussi observé à proportion dans la Cour des Satrapes, & dans la maison des grands Seigneurs. Au reste, pour prévenir, autant qu'il lui étoit possible, tous les abus qu'on auroit pu faire d'une autorité aussi grande qu'étoit celle des Satrapes, il s'en étoit réservé à lui seul la nomination, & il voulut que les Gouverneurs de places, les Commandans des troupes, & d'autres pareils Officiers, eussent raport directement au Prince, & reçussent de lui les ordres, afin que si les Satrapes venoient à abuser de leur pouvoir, ils fussent

qu'ils trouveroient en eux autant d'inſpecteurs & de cenſeurs. Et pour rendre ce commerce de lettres plus ſûr & plus promt, il établit dans toute l'étendue de ſon empire des couriers qui alloient jour & nuit, & faiſoient une diligence extraordinaire. Je différe d'en parler à la fin de ce paragraphe, pour ne point interrompre la matiére que je traite.

Le Roi ne ſe repoſoit pas entiérement du ſoin des provinces ſur les Satrapes & les Gouverneurs : il en prenoit connoiſſance par lui-même ; perſuadé que ce n'eſt régner qu'à demi, que de régner par les autres. Un Officier de la Couronne étoit chargé de lui dire tous les matins en l'éveillant : *Sire, levez-vous, & ſongez à remplir les fonctions pour leſquelles Oromaſde vous a placé ſur le trône.* Oromaſde étoit un Dieu conſidérable, honoré anciennement chez les Perſes. Un bon Prince, dit Plutarque en raportant cette coutume, n'a pas beſoin qu'un Officier lui répéte tous les jours cet avis : l'amour pour ſon peuple & ſon bon cœur le lui diſent aſſez.

*Plut. ad Princ. indoct. p. 780.*

Chez les Perſes le Roi ſe croioit

*Xenoph. in Oeconom. p. 828.*

donc obligé, ſelon l'ancienne coutume qui y étoit établie, de viſiter en perſonne toutes les provinces de ſon empire ; & il comprenoit, comme [a] Pline le dit de Trajan, que la gloire la plus ſolide & la joie la plus ſenſible d'un bon Prince, eſt d'aller de tems en tems montrer aux peuples leur Pere commun ; réconcilier les villes troublées par des haines mutuelles & des diſſenſions ; arrêter les mouvemens prêts à éclater, moins par l'auſtérité du commandement que par l'autorité de la raiſon ; empêcher les injuſtices & les violences des Magiſtrats ; caſſer abſolument tout ce qui s'eſt fait contre l'ordre & contre les régles ; en un mot, porter par tout, comme un aſtre bienfaiſant, des influences ſalutaires, ou plutôt, comme une eſpéce de divinité, connoître tout, entendre tout, ſe rendre préſent à tout, ſans rejetter jamais aucune plainte ni aucune ſupplication.

a Reconciliare æmulas civitates, tumenteſque populos non imperio magis quàm ratione compeſcere, intercedere iniquitatibus Magiſtratuum, infectumque reddere quicquid fieri non oportuerit, poſtremò velociſſimi ſideris more omnia inviſere, omnia audire, & undecumque invocatum, ſtatim, velut numen, adeſſe & adſiſtere. *Plin. in Panegyr. Traj.*

Lorsque le Roi ne pouvoit faire par lui-même ses visites, il envoioit à sa place des Grands de l'Etat connus par leur prudence & leur vertu. On les appelloit communément les yeux & les oreilles du Prince, parce qu'il voioit tout, & étoit informé de tout par leur moien. Quand on disoit que les Grands qui composoient le Conseil, ou qui étoient emploiés en différens ministéres, étoient les yeux & les oreilles du Prince, on avertissoit tout ensemble & le Prince qu'il avoit ses Ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pas pour se reposer, mais pour agir par leur moien; & les Ministres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le Prince qui étoit leur chef, & pour tout le corps de l'Etat.

Le détail où descendoient, soit le Roi lorsqu'il marchoit en personne, soit les Commissaires & les Inspecteurs qu'il nommoit à cet effet, est bien digne d'admiration, & marque qu'on entendoit bien alors en quoi consiste la sagesse & l'habileté du gouvernement. Ce n'étoient pas seulement les grands objets, comme la guerre, les finances, la justice, le

commerce, qui occupoient l'esprit du Prince ou des Ministres. La sûreté & la beauté des villes, l'habitation commode des citoiens, les réparations des chemins publics, des ponts, des chaussées, la garde des forêts pour empêcher qu'elles ne fussent dégradées; la culture des terres sur tout, & jusqu'aux métiers les plus vils & les plus bas, tout entroit dans la politique, & paroissoit en mériter l'attention. En effet, tout ce qui est aux sujets, aussi-bien que les sujets mêmes, fait partie de ce qui est confié à l'attention, à la sensibilité, à l'activité du Chef de la République. [a] Son amour pour elle est universel. Il embrasse tout, & s'étend à tout. Il suffit au public & aux particuliers. Il porte dans son cœur chaque province, chaque ville, chaque famille. Tout retentit à lui, tout l'avertit, tout l'intéresse.

J'ai dit que la culture des terres étoit un des grands objets qui attiroient l'attention des Perses. En effet, un des premiers soins du Prince étoit

*Xenoph. Oecon. p. 827. 830.*

a Is, cui curæ sunt universa, nullam non reip. partem tanquam sui nutrit. *Senec. lib. de clem. cap.* 13.

de faire fleurir l'agriculture ; & les Satrapes dont la province étoit la mieux cultivée, avoient la plus grande part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armées, il y en avoit auſſi pour veiller aux travaux ruſtiques. C'étoient deux charges ſemblables, dont l'une prenoit ſoin de garder le pays, & l'autre de le cultiver. Le Prince les protégeoit avec une affection preſque égale, parce que toutes deux concouroient & étoient néceſſaires au bien public. Car ſi les terres ne peuvent pas être cultivées ſans le ſecours & la protection des armées qui les défendent & les tiennent en ſûreté, les armées de leur côté ne peuvent pas être nourries & entretenues ſans le travail des laboureurs qui cultivent les terres. C'étoit donc avec grande raiſon que le Prince, quand il ne pouvoit pas s'en inſtruire par lui-même, ſe faiſoit rendre un compte exact de la maniére dont chaque province, chaque canton étoit cultivé ; qu'il vouloit ſavoir ſi chaque pays portoit abondamment tout ce qu'il pouvoit produire ; qu'il deſcendoit juſques dans ce détail, comme Xénophon le

marque de Cyrus le jeune, de s'informer si les jardins des particuliers étoient bien tenus, & portoient des fruits en abondance; qu'il récompensoit les Intendans & les surveillans dont la province ou le canton se trouvoient le mieux cultivés, & punissoit la négligence & la nonchalance des paresseux, qui laissoient leurs terres incultes & stériles. Un pareil soin n'est pas indigne d'un Prince, & répandroit dans un roiaume, avec l'abondance & la richesse, l'amour du travail & de l'occupation, qui seroit un moien sûr d'en écarter cette foule d'hommes oisifs & fainéans, qui sont si fort à charge au public, & deshonorent un Etat.

Xénophon, après l'endroit que je viens de citer, met dans la bouche de Socrate qui y parle, un éloge magnifique de l'agriculture, qu'il représenté comme l'occupation la plus digne de l'homme, la plus ancienne, la plus conforme à sa nature; comme la nourriciére commune de toutes les conditions & de tous les âges; comme la source de la santé, de la force, de l'abondance, de la richesse, & même d'une infinité de plaisirs & de dé-

*Ibid.* 830-833.

lices, mais sages & honnêtes ; comme la maîtresse & l'école de la sobrieté ; de la tempérance ; de la justice, de la religion, en un mot de toutes les vertus tant guerriéres que civiles. Il raporte le beau mot de Lysandre Lacédémonien, qui se promenant à Sardes avec le jeune Cyrus, & apprenant de la bouche de ce Prince que c'étoit lui-même qui avoit planté de sa propre main plusieurs des arbres qu'il voioit, s'écria qu'on avoit raison de vanter le bonheur de Cyrus, dont la vertu répondoit à sa fortune, & qui au milieu du faste le plus brillant, & de la plus superbe magnificence, avoit sû conserver un goût si pur, & si conforme à la droite raison. *Cùm Cyrus respondisset : Ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio : multa etiam istarum arborum mea manu sunt satæ ; tum Lysandrum, intuentem ejus purpuram, & nitorem corporis, ornatumque Persicum multo auro multisque gemmis, dixisse :* * RECTE VERÒ TE, CYRE, BEATUM FE-

Cic. de senect. num. 59.

* *Le texte Grec est encore plus énergique.* Δικαίως σοι δοκεῖς, ὦ Κῦρε, εὐδαίμων εἶναι, ἀγαθὸς γὰρ ὢν ἀνὴρ, εὐδαιμονεῖς. *„ Vous „ êtes digne, Cyrus, de vo- „ tre bonheur. Car, en „ même tems que vous êtes „ heureux & opulent, vous „ êtes aussi vertueux.*

RUNT, QUONIAM VIRTUTI TUÆ FORTUNA CONJUNCTA EST. Qu'il seroit à souhaiter que notre jeune Noblesse, qui dans un tems de paix ne sait à quoi s'occuper, eût un pareil goût pour l'agriculture, dont certainement, après ce que nous venons de voir de Cyrus, elle ne devroit pas se croire deshonorée; sur tout quand on sait que cette même agriculture a fait pendant plusieurs siécles l'occupation ordinaire de la nation du monde la plus guerriére & la plus courageuse: on sent assez que je parle des Romains.

*Invention des Postes & des Couriers.*

J'AI PROMIS de parler ici de l'invention des postes & des couriers. Elle est attribuée à Cyrus; & je ne sache point en effet qu'avant lui il en soit fait mention. Comme l'empire des Perses, depuis ses derniéres conquêtes, avoit une vaste étendue, & qu'il exigeoit que tous les Gouverneurs des provinces & tous les premiers Officiers des troupes lui écrivissent exactement pour l'informer de tout ce qui se passoit chacun dans

*Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 232.*

leur département & dans leur armée, pour rendre ce commerce plus sûr & plus promt, & se mettre en état d'être averti en diligence de toutes les affaires, & d'y donner ordre sur le champ, il établit des couriers & des postes dans chaque province. Aiant supputé ce qu'un bon cheval, poussé avec force, pouvoit faire de chemin en un jour, sans pourtant se ruiner, il fit construire à proportion des écuries également distantes l'une de l'autre, & il y envoia des chevaux & des palefréniers pour en prendre soin. Il y établit aussi un Maître, pour recevoir les paquêts des couriers qui arrivoient, & les donner à d'autres, & pour prendre les chevaux qui avoient couru, & en fournir de frais. Ainsi la poste marchoit jour & nuit, & faisoit grande diligence, sans que ni la pluie, ni la neige, ni la chaleur, ni aucune autre incommodité des saisons y mît obstacle. Hérodote parle des mêmes couriers sous Xerxès. *Herod. l. 8. c. 98.*

Ces couriers s'appelloient en langue Persane * Ἄγγαροι. La Surinten-

* *Ἄγγαροι vient d'un mot, qui dans cette langue signifie un service fait comme par force. C'est de là que les Grecs ont fait leur verbe ἀγγαρεύειν,* compellere, cogere: *& les Latins* angariare. *Selon Suidas, ils s'appelloient aussi* Astendæ.

dance des postes devint une charge considérable. Darius, le dernier des Rois de Perse, l'avoit remplie, avant que de monter sur le trône. Xénophon remarque que cet établissement duroit encore de son tems : ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui est raporté dans le livre d'Esther au sujet de l'Edit donné par Assuérus en faveur des Juifs, & qui fut porté par tout ce vaste empire avec une rapidité qui auroit été impossible sans les postes que Cyrus avoit établies.

Plut. l. 1. de Fortun. Alex. p. 326. Et in vit. Alex. p. 674. ubi pro Ἀγγάνδης, legendum Ἀστάνδης.

On est surpris avec raison de voir que cet établissement des postes & des couriers, trouvé d'abord en orient par Cyrus, & mis ensuite en usage par ses successeurs pendant tant de siécles ; qu'un tel établissement, dis-je, si utile au gouvernement, n'ait point passé en occident, sur tout parmi des peuples aussi habiles dans la politique qu'étoient les Grecs & les Romains.

Il est encore étonnant que cette premiére invention des postes n'ait pas conduit plus loin, & qu'on en ait borné si lontems l'usage aux seules affaires de l'Etat, sans être touché des grands avantages que le public

en pouvoit tirer, pour la facilité du commerce de la vie, & du négoce des marchands & des banquiers; pour l'expédition des affaires des particuliers; pour la promtitude des voiages qui demandoient de la diligence; pour la communication aisée des familles, des villes, & des provinces; pour la sûreté des sommes remises d'une contrée dans une autre. On sait quelle difficulté on avoit alors, & pendant les siécles suivans, à se communiquer des nouvelles, & à traiter d'affaires, étant nécessaire pour cela ou d'envoier exprés un domestique, ce qui ne se pouvoit faire sans beaucoup de dépense & de lenteur; ou d'attendre le départ de quelque personne qui allât dans la province où l'on vouloit écrire, ce qui étoit sujet à une infinité de contretems, de longueurs, & d'accidens.

Nous jouissons maintenant à peu de frais de cette commodité, mais nous n'en sentons pas assez l'avantage, que la privation seule peut faire bien connoître. La France en a l'obligation à l'Université de Paris; & je ne puis m'empécher d'en faire ici la remarque: j'espére qu'on me par-

donnera cette digreſſion. Comme elle étoit la ſeule dans tout le roiaume, & qu'il y venoit de toutes les provinces un grand nombre d'écoliers, elle établit en leur faveur des Meſſagers, dont les fonctions étoient, non ſeulement de porter hardes, or, argent, pierreries, ſacs des procès, informations, enquêtes; de faire la conduite de toutes perſonnes indifféremment, fourniſſant chevaux & nourriture; mais encore de porter les lettres miſſives des particuliers, & tous leurs paquêts.

Ces Meſſagers ſont ſouvent appellés dans les Regîtres des Nations de la Faculté des Arts, *Nuntii volantes*, pour marquer la diligence qu'ils étoient tenus de faire. Ils ſervoient le Public auſſi-bien que l'Univerſité.

L'Etat eſt donc redevable à l'Univerſité de Paris de l'établiſſement des Meſſageries, & du port des Lettres. Elle a fait cet établiſſement à ſes frais & dépens, à la ſatisfaction de nos Rois & du Public. Elle l'a ſoutenu depuis 1576 contre les différentes entrepriſes des Traitans, ce qui lui a couté des ſommes immenſes. Ce ne fut qu'en cette année 1576 que le Roi Henri III par ſon Edit du

mois de Novembre créa des Messagers Roiaux ordinaires dans les mêmes villes où en avoit l'Université, & leur accorda les mêmes droits & priviléges que les Rois ses prédécesseurs avoient accordés aux Messagers de l'Université.

C'est ce revenu des Messageries qui a fait dans tous les tems le fonds & le patrimoine de l'Université. C'est sur ce revenu que le Roi Louis XV régnant actuellement, par son Arrêt du Conseil d'Etat du 14 Avril 1719, & par ses Lettres Patentes de même date, enregistrées au Parlement & en la Chambre des Comptes, a établi l'Instruction gratuite dans tous les Colléges de ladite Université, en le fixant pour l'avenir au vingt-huitiéme effectif du prix du Bail général des Postes & Messageries de France; & ce vingt-huitiéme se trouva monter pour lors à la somme de cent vingt-quatre mille livres, à peu de chose près.

On voit que ce n'est point sans raison que l'Université, à qui cet établissement a rendu une partie de son ancien lustre, regarde Louis XV comme un nouveau Fondateur, à qui elle doit

doit l'avantage d'être enfin délivrée de la triste & honteuse nécessité d'exiger un salaire de ses travaux qui deshonoroit en quelque sorte la dignité de cette profession, & paroissoit contraire au noble désintéressement qui lui convient. En effet la peine des Maîtres qui enseignent ne doit pas être perdue : mais aussi elle ne doit pas être vendue. *Nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.* Quintil. lib. 12. cap. 7.

## §. V.

### *Soin des Finances.*

Le Prince est l'épée & le bouclier de l'Etat : il en assure le repos & la tranquillité. Pour le défendre, il a besoin d'armes, de soldats, de places fortes, d'arsenaux, de vaisseaux; & toutes ces choses demandent de grandes dépenses. Il est juste d'ailleurs que le Prince ait de quoi soutenir la majesté de l'Empire, & de quoi faire respecter sa personne & son autorité. Ce sont là les deux principales raisons qui ont donné lieu à l'établissement des tributs. L'utilité publique, & la nécessité d'acquitter les charges de l'Etat, y ont donné naissance, & en doivent aussi régler l'u-

sage. Or il n'y a rien de plus juste ni de plus raisonnable qu'une telle imposition, chaque particulier devant se tenir fort heureux d'acheter ainsi par une légére contribution le repos & la tranquillité de la vie.

*Herod. lib. 3. cap. 89-97.* Les revenus des Rois de Perse consistoient ou en levée de deniers imposée sur les peuples, ou en fourniture de plusieurs choses en nature, comme grains, provisions, fourages, & autres denrées, chevaux, chameaux, comme aussi de ce qu'il y avoit de plus rare en chaque province. Strabon remarque que le Satrape d'Arménie envoioit réguliérement tous les ans au Roi de Perse vingt mille poulains. On peut juger du reste à proportion. Les tributs n'étoient imposés que sur les nations conquises: car les sujets naturels, c'est-à-dire les Persans, étoient exemts de toute imposition. Ce ne fut même que sous Darius que cet usage fut introduit, & que l'on détermina les sommes que chaque province devoit paier tous les ans. Elles montoient à peu près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote qui souffre de grandes difficultés, à quarante-quatre millions.

*Lib. 11. p. 530.*

Le lieu où l'on gardoit ces trésors, s'appelloit en langue Persane *Gaza*. Il y avoit de ces trésors à Suse, à Persépolis, à Pasargade, à Damas, & en d'autres villes. L'or & l'argent y étoient gardés en lingots, dont on faisoit de la monnoie à mesure que le Prince en avoit besoin. La principale monnoie des Perses étoit d'or, & s'appelloit *Daricus* du nom de * Darius qui le premier l'avoit fait battre, dont elle portoit l'image, & un archer au revers. Le *Darique* est aussi appellé quelquefois *Stater aureus* dans les Auteurs, parce que, comme le Stater Attique, il est du poids de deux dragmes d'or, qui valoient vingt dragmes d'argent, & par conséquent dix livres de notre monnoie.

*Q. Curt. l. 3. c. 12.*

* *On croit que ce fut Darius Médus, appellé autrement Cyaxare, qui le premier fit battre cette monnoie.*

Outre ces tributs qui se levoient en argent, il y avoit une autre contribution qui se faisoit en nature par les denrées & provisions pour l'entretien de la table du Prince & de sa maison, & par la fourniture des grains, des fourages, & des vivres pour la subsistance des armées, & des chevaux pour la remonte de la cavalerie. Les vingt Satrapies fournissoient cette contribution, chacune selon sa quotepart

*Herod. l. 3. c. 91-97. & l. 1. c. 192.*

& sa taxe. Hérodote remarque que la Satrapie de Babylone, qui étoit la plus étendue & la plus opulente de toutes, fournissoit seule cette contribution pendant quatre mois, & portoit par conséquent elle seule un tiers du total, dont tout le reste de l'Asie ensemble ne contribuoit que les deux autres tiers.

Ce que j'ai dit ci-devant fait connoître que les Rois de Perse ne levoient pas tous les impôts en deniers, mais qu'ils se contentoient d'en tirer seulement une partie en argent, & recevoient le reste en denrées que produisoient les provinces : ce qui marque dans le gouvernement beaucoup de sagesse, de modération, & d'humanité. Ils avoient sans doute remarqué qu'il est souvent très-difficile, sur tout aux pays éloignés du commerce, de convertir leurs denrées en argent sans souffrir de grandes pertes ; au lieu que rien ne facilite tant la levée des impôts, & ne met les peuples plus à couvert des véxations & des frais, que de prendre en paiement de chaque contrée les fruits qu'elle produit, qui sont une contribution aisée, naturelle, équitable.

Il y avoit aussi certains cantons assignés pour l'entretien de la toilette & de la garderobe de la Reine, l'un pour sa ceinture, l'autre pour son voile, & ainsi du reste : & ces cantons, qui étoient d'une fort grande étendue, puisqu'un d'eux renfermoit autant d'espace qu'un homme en peut faire en un jour ; ces cantons, dis-je, tiroient leur nom de leur destination particuliére, & étoient appellés, celui-ci la Ceinture, l'autre le Voile de la Reine. Du tems de Platon la chose se pratiquoit encore de la sorte. *Plat. in Alcibiad. 1. p. 123.*

La maniére dont le Prince donnoit alors des pensions aux personnes qu'il vouloit gratifier, ressemble tout-à-fait à ce que j'ai raporté de la Reine. On sait que le Roi de Perse assigna le revenu de quatre villes à Thémistocle : dont l'une devoit fournir au vin, l'autre au pain, la troisiéme aux mêts de sa table, la quatriéme à ses vêtemens & à ses meubles. Avant lui Cyrus en avoit usé de même envers Pytharchus de Cyzique qu'il considéroit, & à qui il donna le revenu de sept villes. On voit dans la suite beaucoup d'exemples pareils. *Plut. in Themist. p. 127.* *Athen. l. 1. pag. 30.*

## ARTICLE II.

### *De la Guerre.*

LES PEUPLES d'Asie par eux-mêmes étoient assez belliqueux, & ne manquoient pas de courage : mais ils se laissérent tous amollir par les délices & par la volupté. J'en excepte les Perses, qui avant Cyrus, & encore plus sous ce Prince, se maintinrent dans la possession d'être regardés comme des hommes très-propres à la guerre. La situation de leur pays, fort rude & plein de montagnes, avoit pu contribuer à la vie dure & frugale qu'ils menoient, ce qui n'est pas indifférent pour former de bons soldats. La bonne éducation qu'on donnoit aux jeunes gens chez les Perses, étoit la principale cause du courage & de l'esprit belliqueux de ces peuples.

Il y a donc de la distinction à mettre pour les moeurs, & sur-tout pour la matiére que je traite, entre les différentes nations de l'Asie. Ainsi ce qui se trouvera de bon & de parfait dans ce qui va être dit des régles & des principes de la guerre, doit être appliqué aux Perses, tels qu'ils étoient

sous Cyrus : le reste, aux autres peuples de l'Asie, Assyriens, Babyloniens, Médes, Lydiens, & aux Perses même depuis qu'ils eurent dégénéré, ce qui arriva peu de tems après Cyrus, comme je le marquerai dans la suite.

1. *Entrée dans la Milice.*

LES PERSES étoient formés à la milice de très-bonne heure par différens exercices. Ils servoient ordinairement depuis vingt ans jusqu'à cinquante. Soit en guerre, soit en paix, ils portoient toujours l'épée comme fait notre Noblesse, ce qui ne se pratiquoit point chez les Romains ni chez les Grecs. Ils étoient obligés de s'enroller dans le tems marqué, & c'étoit un crime que de demander une dispense sur ce sujet, comme on le verra dans la suite par la maniére cruelle dont Darius & Xerxès traitérent deux jeunes Seigneurs que leurs peres avoient demandé par grace qu'on leur laissât pour la consolation de leur vieillesse.

*Strab. l. 15. p. 734. Am. Marcel. l. 23. sub finem.*

*Herod. l. 4. & 6. Senec. l. 3. de Ira, c. 16. & 17.*

Hérodote parle d'un Corps de troupes destinées à la garde du Prince, qu'on appelloit *les Immortels*, parce que ce Corps subsistoit toujours dans

*Lib. 7. c. 83.*

le même nombre, qui étoit de dix mille, & que dès qu'il y étoit mort quelque soldat, on en substituoit un à sa place. Apparemment qu'il commença à ces dix mille soldats que Cyrus fit venir de Perse pour sa garde. Ils étoient distingués de tous les autres par leur armure superbe, & encore
Lib. 3. c. 3. plus par leur courage. Quinte-Curce en fait aussi mention; & d'un autre Corps, composé de quinze mille hommes, destinés pareillement pour garder le Prince : on les appelloit *Doryphori.*

2. *Armure.*

LES ARMES les plus ordinaires des Perses étoient, un sabre ou cimeterre, *acinaces* : une espece de poignard, qui pendoit à leur ceinture du côté droit : un javelot, ou demi-pique, armée par le bout d'un fer aigu. Il paroit qu'ils portoient deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour combattre à la main. Ils faisoient grand usage de l'arc, & du carquois où étoient renfermées les fléches. La fronde n'étoit pas inconnue chez eux, mais ils en faisoient peu de cas.

Il paroit par plusieurs endroits des Auteurs que les Perses n'usoient point

de casques, mais n'avoient que leurs bonnets ordinaires, appellés tiares; & cela est dit en particulier de Cyrus le jeune & de ses troupes. Cependant les mêmes Auteurs, en d'autres endroits, leur donnent aussi un casque: ce qui marque que cet usage avoit changé selon les tems. *De exped. Cyr. l. 1. p. 263.*

Les piétons avoient, pour le plus grand nombre, des cuirasses d'airain, qui étoient si artistement ajustées au corps, qu'elles n'empéchoient point le mouvement ni l'agilité des membres, non plus que les brassarts & les cuissarts qui couvroient les bras, les cuisses, & les jambes des cavaliers. Les chevaux même, pour la plûpart, étoient couverts d'airain par le front, le poitrail, & les flancs. C'est ce qu'on appelle, *equi cataphracti*; des chevaux bardés.

Les Auteurs varient beaucoup sur la forme des boucliers. D'abord ils étoient assez petits, fort légers, & faits de branches d'osier: *gerra*. Mais on voit aussi par plusieurs endroits qu'ils en eurent d'airain, & qui étoient fort longs.

Nous avons déja remarqué que dans les commencemens les soldats armés à la légére, savoir les archers & les

gens de trait, faisoient le gros des armées chez les Perses & chez les Médes. Cyrus, qui avoit reconnu par l'expérience que ces sortes de troupes n'étoient propres qu'à combattre de loin & par maniére d'escarmouche, & qui croioit qu'il étoit plus avantageux d'en venir d'abord aux mains, avoit changé cet ordre, & les avoit réduites à un assez petit nombre, armant les autres de toutes piéces comme le reste de l'armée.

### 3. *Chariots armés de faulx.*

*Xenoph. Cyrop. l. 6. p. 152.*

CYRUS introduisit un changement considérable dans les chariots de guerre. Ils étoient en usage lontems avant lui, comme il paroit par les livres sacrés & par Homére. Ces chariots n'avoient que deux roues. Ils étoient attelés pour l'ordinaire de quatre chevaux de front, & montés par un homme d'une naissance & d'une valeur distinguées qui combattoit, & par un autre qui n'étoit occupé qu'à conduire le chariot. Cyrus trouva que cet usage, qui entraînoit beaucoup de dépenses, étoit d'une utilité fort médiocre, puisque pour trois cens chariots il faloit douze cens

chevaux, & six cens hommes, dont il n'y en avoit que trois cens qui combatissent effectivement, les trois cens autres, hommes de mérite & de distinction qui auroient pu être ailleurs d'une grande utilité, ne servant que d'écuiers. Pour remédier à cet inconvénient, il changea la forme des chariots, & doubla le nombre des combattans, en mettant le conducteur en état de combattre lui-même.

Il fit les roues plus fortes, afin qu'elles ne pussent pas être facilement brisées, & allongea les essieux, afin de leur donner une assiette plus ferme. Il ajouta à chaque bout de l'essieu des faulx longues de trois piés, qui étoient disposées horizontalement; & sous le même essieu il en mit d'autres tournées contre terre, pour couper en pieces soit hommes, soit chevaux, que l'impétuosité des chariots avoit renversés. Il paroit par différens endroits des Auteurs que dans la suite on ajouta encore au bout du timon deux longues pointes, pour percer tout ce qui se présentoit; & qu'on arma le derrière du chariot de plusieurs rangs de couteaux aigus, pour empêcher qu'on n'y pût monter.

*Liv. lib. 37. n. 41.*

Ces chariots furent en uſage pendant pluſieurs ſiécles dans tout l'orient. On les regardoit comme faiſant la principale force des armées, comme la cauſe la plus certaine des victoires, & comme l'appareil le plus capable de jetter la terreur parmi les ennemis.

Mais à meſure que l'art militaire vint à ſe perfectionner, on en ſentit les inconvéniens, & enfin on y renonça entiérement. En effet, pour en tirer quelque utilité, il faloit trouver des plaines vaſtes & étendues, un terrain fort uni, un pays où il n'y eût ni ravins, ni ruiſſeaux, ni vignes, ni bois.

Dans les tems poſtérieurs on imagina pluſieurs moiens d'en rendre l'uſage abſolument inutile. Il ſuffiſoit de leur oppoſer un ſimple foſſé, qui les arrê-
Liv. lib. 37. n. 41. toit tout court. Quelques fois un Général habile & expérimenté, tel qu'Eumenès dans la bataille que Scipion livra contre Antiochus, détachoit contre les chariots les frondeurs, les archers, les tireurs de javelot; leſquels épars de tous côtés les accabloient d'une grêle de pierres, de traits, de fléches, & jettant de grands cris en même tems que toute l'armée,

répandoient la terreur & le désordre parmi les chevaux, & les obligeoient souvent de se tourner contre leurs propres troupes. D'autres fois on empéchoit l'action & l'effet des chariots, en s'en approchant tout d'un coup, & franchissant avec une extrême rapidité l'espace qui séparoit les deux armées. Car ils ne tiroient leur force que de la longueur de leur course, qui donnoit l'impétuosité & la roideur à leur mouvement, sans quoi ils étoient foibles & languissans. C'est par là que les Romains, sous Sylla, à la bataille de Chéronée, repoussérent & mirent en fuite les chariots des ennemis, criant avec de grands éclats de rire, comme dans les jeux du Cirque, qu'on en fît paroître d'autres.

*Plut. in Sylla pag. 463.*

### 4. *Discipline en paix & en guerre.*

On ne peut rien ajouter au bon ordre & à la discipline que gardoient sous Cyrus les troupes Persanes, soit lorsqu'on étoit en paix, soit lorsqu'on faisoit la guerre.

Ce qu'il pratiquoit en tems de paix, & qui est raporté fort au long en plusieurs endroits de la Cyropédie, pour former ses troupes par de fréquens

exercices, pour les faire à la fatigue par de pénibles & continuels travaux, pour les préparer aux véritables batailles par des combats simulés, pour les remplir de courage & de hardiesse par les exhortations, les louanges, les récompenses : tout cela, dis-je, est un modéle parfait, pour quiconque est chargé du commandement des troupes, à qui, pour l'ordinaire, la paix & l'oisiveté deviennent pernicieuses, en énervant leurs forces par le relâchement de la discipline, & en émoussant par l'inaction cette pointe de courage que le mouvement seul des armées & l'approche des ennemis augmentent infiniment. Une [a] sage prévoiance de l'avenir doit faire préparer pendant la paix ce qui peut servir en tems de guerre.

Dans un jour de marche tout étoit réglé & ordonné avec autant d'attention & d'exactitude, que dans un jour de bataille, sans qu'aucun soldat ou officier osât quitter son rang, ni s'écarter du drapeau. La coutume étoit, chez tous les peuples d'Asie, lorsqu'on

[a] Metuensque futuri, In pace, ut sapiens, aptarit idoneo bella. *Horat. Satyr. 2. lib. 2.*

campoit, n'eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit, d'environner le camp de fossés assez profonds. Ils en usoient ainsi pour éviter toute surprise de la part de l'ennemi, & pour n'être pas forcés à en venir au combat malgré eux. Ils se contentoient ordinairement d'une simple levée faite de la terre qu'on tiroit du fossé : mais quelquefois aussi, quoique plus rarement, ils fortifioient leurs fossés de bonnes palissades, & de longs pieux enfoncés en terre. *Diod. lib. 11. p. 24. & 25.*

Ce que j'ai dit de la discipline qui étoit gardée en tems de paix, & dans les marches & les campemens de l'armée, doit faire juger de celle qui s'observoit un jour de bataille. Rien n'est admirable comme ce qui en est raporté en différens endroits de la Cyropédie. Une simple famille n'étoit pas mieux réglée, ni plus attentive & plus docile à obéir au premier signal, que l'étoit l'armée entiére de Cyrus. Il l'avoit accoutumée de longue main à cette promte obéissance, d'où dépend le succès de toutes les entreprises. Car de quoi servira la meilleure tête du monde, si les bras n'agissent à propos, & ne suivent ses

mouvemens ? Il avoit d'abord emploié quelque sévérité, qui est nécessaire dans les commencemens pour établir la discipline : mais cette sévérité étoit toujours accompagnée de raison, & assaisonnée de douceur. [a] L'exemple du Chef, qui étoit par tout le premier, autorisoit ses discours, & adoucissoit ses commandemens. La loi infléxible qu'il s'étoit imposée à lui-même de n'accorder rien qu'au mérite, & de refuser tout à la faveur, attachoit tous les Officiers à leur devoir, & les tenoit toujours en haleine. [b] Car il n'y a rien qui décourage davantage les gens de guerre, même ceux qui aiment leur Prince & l'Etat, que de voir passer à d'autres les récompenses de leurs périls & de leur sang. Cyrus avoit trouvé le moien d'inspirer de l'amour & du zéle pour l'ordre, même aux simples soldats, en leur en inspirant pour la patrie, pour leurs citoiens, pour l'honneur, & sur tout en se fai-

a Dux, cultu levi, capite intecto, in agmine, in laboribus frequens adesse : laudem strenuis, solatium invalidis, exemplum omnibus ostendere. *Tacit. Annal. l. 13. c. 35.*

b Cecidisse in irritum labores, si præmia periculorum soli assequantur, qui periculis non affuerunt. *Tacit. Hist. lib. 3. cap. 53.*

sant aimer d'eux par sa bonté & sa libéralité. Voila les véritables liens de la discipline militaire, & les seuls capables de la maintenir dans toute sa force & toute sa vigueur.

### 5. *Ordre de bataille.*

COMME, du tems de Cyrus, il y avoit très-peu de places fortifiées, toutes les guerres n'étoient presque que des guerres de campagne ; & il avoit compris par ses réfléxions & par son expérience que rien n'est plus décisif pour la victoire qu'une bonne & nombreuse cavalerie, & que souvent le gain d'une seule bataille rangée entraînoit après soi la conquête d'un roiaume entier. Aussi avons-nous vû qu'aiant trouvé l'armée des Perses entiérement dépourvûe de ce secours si important & si nécessaire, il tourna tous ses soins de ce côté-là, & que par son activité & sa vigilance il vint à bout de former un corps de cavalerie Persane, qui devint supérieure à celle des ennemis, sinon par le nombre, du moins par la bonté. Il y avoit plusieurs Haras en Perse & en Médie : mais dans cette derniére province, ceux du lieu nommé Nisée *Herod. l. 7. cap. 40.*

Strab. l. 11. p. 530. étoient les plus renommés, & c'étoit de-là qu'étoit fournie l'écurie du Roi. Il s'agit maintenant de voir l'usage qu'ils faisoient & de leur cavalerie, & de leur infanterie.

La célébre bataille de Thymbrée nous peut donner une juste idée de la Tactique des anciens du tems de Cyrus, & nous montrer jusqu'où alloit leur habileté soit pour la disposition des troupes, soit pour l'usage des armes.

Ils savoient que l'ordre de bataille le plus convenable étoit de placer l'infanterie au centre, & aux deux aîles la cavalerie, composée principalement de cuirassiers. De cette sorte l'infanterie se trouvoit couverte par ses flancs, & la cavalerie étoit plus en liberté d'agir & de s'étendre.

Ils avoient aussi compris la nécessité de former plusieurs lignes qui pussent se soutenir les unes les autres, parce qu'autrement une seule ligne pouvant être facilement percée & rompue n'étoit pas en état de se rallier, & laissoit l'armée sans ressource. Ils formoient donc la premiére ligne de l'infanterie pesamment armée sur * douze de hauteur, laquelle se ser-

* Avant Cyrus c'étoit sur vingt-quatre.

voit d'abord de la demi-pique, & ensuite, le sabre ou l'épée à la main, combattoit contre l'ennemi corps à corps lorsque les deux fronts se joignoient.

La seconde ligne étoit composée de soldats armés à la légére, qui par dessus la premiére lançoient les javelots. Ces javelots étoient d'un bois fort pesant, avoient au bout une pointe de fer fort aigue, & étoient lancés avec beaucoup de force. Leur destination étoit de jetter le désordre parmi les ennemis avant qu'ils approchassent.

Les archers formoient la troisiéme ligne. Comme leurs arcs étoient bandés avec beaucoup d'effort, les fléches portoient par dessus les deux premiéres lignes, & incommodoient extrêmement l'ennemi. On méloit quelquefois parmi ces archers des frondeurs qui lançoient de grosses pierres avec une roideur extrême: & dans la suite les Rhodiens substituérent aux pierres des bales de plomb, qui alloient une fois plus loin.

Une quatriéme ligne, formée de soldats armés comme ceux de la premiére, fermoit le corps de bataille.

Elle étoit destinée à soutenir les autres lignes, & à les contenir dans le devoir quand elles s'ébranloient. Elle servoit aussi d'arriére-garde & de corps de réserve pour repousser l'ennemi quand il perçoit jusqu'à eux.

Ils avoient des tours roulantes, portées sur de grands chariots attelés de seize beufs, & garnies de vingt hommes qui lançoient des pierres & des javelots. Elles étoient placées à la queue de toute l'armée derriére le corps de réserve, & servoient à favoriser le ralliement des troupes poussées jusques-là par l'ennemi, & mises en déroute.

Ils faisoient grand usage des chariots armés de faulx, comme nous l'avons dit. Ils les plaçoient ordinairement au front de la bataille, & quelquefois ils en mettoient aussi une partie sur les flancs de l'armée, quand ils avoient lieu de craindre qu'elle ne fût envelopée.

Voila à peu près jusqu'où les anciens portoient la science de l'art militaire pour les batailles. Mais nous ne voions gueres qu'ils sussent profiter de l'avantage des postes; saisir à propos un terrain favorable; attirer

la guerre dans un pays fourré; faire usage des défilés, soit pour inquiéter ou attaquer l'ennemi dans sa marche, soit pour se mettre à couvert de ses attaques; dresser avec art des embuscades; traîner habilement une campagne en longueur; éviter d'en venir à une action décisive avec un ennemi supérieur, & le réduire à se consumer lui-même par la disette de vivres & de fourages. Nous ne voions pas non plus qu'ils fussent fort attentifs à appuier leur droite & leur gauche des riviéres, des marêts, ou des hauteurs, & à égaler par ce moien le front d'une armée médiocre à celui d'une autre armée beaucoup plus nombreuse, & mettre l'ennemi hors d'état de les enveloper.

Il paroît cependant dans les premiéres campagnes de Cyrus contre les Arméniens, & ensuite contre les Babyloniens, des commencemens & comme des essais de cette science, mais qui n'alloient pas encore fort loin. Le tems, les réfléxions, l'expérience, apprirent depuis aux grands Capitaines toutes ces précautions & ces ruses de guerre; & nous avons vû, dans les guerres des Carthagi-

nois, quel uſage Annibal, Fabius, Scipion, & les autres Généraux de l'une & de l'autre nation en ont fait.

*6. Attaque & défenſe des Places.*

LES ANCIENS avoient imaginé & mis habilement en œuvre tout ce qu'on pouvoit attendre de la portée des armes connues alors, auſſi-bien que de la force & de la varieté des machines, ſoit pour attaquer, ſoit pour défendre les places.

*1. Attaque des Places.*

LA PREMIE'RE maniére d'attaquer les places fut le blocus. On inveſtiſſoit la ville par un mur de maçonnerie que l'on bâtiſſoit tout au tour, & dans lequel on faiſoit d'eſpace en eſpace des redoutes & des places d'armes : ou l'on ſe contentoit de l'enveloper de toutes parts par un profond retranchement bien paliſſadé, pour empêcher que les aſſiégés ne puſſent faire des ſorties, & qu'il n'entrât dans la ville ni ſecours, ni vivres. On attendoit ainſi tranquillement que la famine fît ce que l'art ou la force ne ſavoient pas encore faire. De là venoit la longueur des ſiéges dont il eſt parlé dans l'antiqui-

té : celui de * Troie, qui dura dix ans; celui d'Azot par Psammétique, qui en dura vingt ; celui de Ninive, où nous avons vû que Sardanapale se défendit pendant sept ans. Cyrus auroit été fort lontems devant Babylone qui avoit amassé des vivres pour vingt ans, s'il n'avoit emploié un autre moien pour s'en rendre maître.

*Homère ne parle point de bélier, ni d'aucune machine de guerre.

Comme on vit que les blocus traînoient extrêmement en longueur, on imagina l'escalade, qui consistoit à appliquer contre le mur un grand nombre d'échelles, pour y faire monter plusieurs files de soldats.

Pour la rendre inutile & impraticable, on y opposa la hauteur des murailles, & encore plus celle des tours dont elles étoient flanquées, de sorte que les échelles ne pouvoient plus y atteindre. Il falut donc trouver un autre moien pour arriver jusqu'à la hauteur des remparts ; & ce fut de bâtir des tours de bois roulantes, plus hautes que les murs, & de les en approcher. Sur le haut de la tour, qui formoit une espéce de plateforme, étoient placés des soldats, qui à coups de traits & de fléches, & par le secours des balistes & des catapul-

tes, nettoioient les remparts : & alors, d'un étage qui étoit au dessous, on faisoit couler une espéce de pont-levis, qu'on appuioit sur les murs pour entrer dans la place.

On emploia un troisiéme moien, qui abrégea beaucoup la durée des siéges ; c'est celui des béliers, pour ouvrir les murs, & y faire des bréches. Le bélier étoit une grosse poutre de bois, armée par le bout d'un bec de fer ou d'airain, que l'on poussoit avec violence contre les murs. Il y en avoit de plusieurs sortes. Je me réserve à en parler ailleurs avec plus d'étendue, aussi-bien que des autres machines.

Reste un quatriéme moïen, savoir la sape & la mine, qui avoit un double usage. On conduisoit un chemin souterrain au dessous du fondement des murs, & le creusant jusqu'au dedans de la ville, on s'en faisoit un passage pour y entrer. Ou bien, l'on se contentoit, après avoir étaié le fondement, de remplir le vuide de toutes sortes de matiéres combustibles, auxquelles on mettoit le feu, pour consumer les étais, calciner la maçonnerie, & faire tomber des pans de muraille.

2. *Défense*

2. *Défense des Places.*

IL PAROIT que pour fortifier les places & les défendre, on emploioit tous les principes essentiels & toutes les régles fondamentales que l'art de la fortification suit aujourd'hui : par les inondations pratiquées à propos autour de la place, pour en empécher les approches ; par la profondeur & l'escarpement des fossés, couronnés de palissades, pour en rendre la descente plus difficile ; par l'épaisseur des remparts terrassés ou de maçonnerie, pour les mettre à l'épreuve du bélier, & par leur hauteur pour les garantir contre l'escalade ; par les tours saillantes d'où sont venus les bastions modernes, pour flanquer les courtines ; par l'ingénieuse invention de différentes machines propres à tirer des fléches, des dards, des traits, & à jetter avec roideur de grosses pierres ; par les parapêts & les crénaux des murs pour la sûreté du soldat, & par les galeries couvertes qui régnoient le long des murs, & lui tenoient lieu de souterrains ; par les retranchemens derriére les bréches, ou à la gorge des tours ; par les sorties, pour renverser les travaux des

affiégeans, & mettre le feu à leurs machines; par les contremines, pour rendre inutiles celles de l'ennemi; par la conſtruction des citadelles, pour ſervir de retraite & de derniére reſſource à une garniſon prête à être forcée, & pour rendre inutile la priſe de la ville, ou pour y faire une capitulation plus avantageuſe. Ce ſont là preſque tous les moiens que l'art de la fortification avoit appris aux anciens: & ce ſont les mêmes que le Génie pratique aujourd'hui, avec quelques changemens que la différence des armes a ſuggérés.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail, pour donner au Lecteur quelque idée de l'ancienne maniére de défendre les places, & pour détruire le préjugé de bien des modernes, qui penſent que parcequ'on a donné maintenant d'autres noms aux mêmes choſes, elles ſont bien différentes pour les principes & pour le fond. Depuis l'invention de la poudre, on a ſubſtitué le canon au bélier, & la mouſquéterie aux baliſtes, aux catapultes, aux ſcorpions, aux javelots, aux frondes, aux fléches. S'enſuit-il pour cela que l'eſſentiel de la défenſe des places ait

changé ? non certainement. Ils tiroient de la solidité des corps, & des forces mouvantes, tout ce que l'art le plus ingénieux en pouvoit tirer.

### 7. *Qualité des troupes Persanes depuis Cyrus.*

J'AI DEJA averti plus d'une fois qu'il ne faloit pas juger du mérite & du courage des troupes Persanes dans tous les tems par ce qu'on en voit sous le régne de Cyrus. Je finirai l'article de la guerre par une judicieuse réfléxion de Mr. Bossuet sur ce sujet. Il remarque que depuis ce Prince, les Perses, généralement parlant, ne surent plus ce que peut dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches & des campemens, & enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion & à propos. Toujours occupés d'une vaine ostentation de puissance & de grandeur, & comptant plus sur la force que sur la prudence, sur le nombre que sur le choix, ils croioient avoir tout fait quand ils avoient ramassé un peuple immense, qui alloit

au combat assez résolument mais sans ordre, & qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le Roi & les Grands traînoient après eux. Car leur mollesse étoit si grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence & les mêmes délices que dans les lieux où la Cour faisoit sa demeure ordinaire ; de sorte que les Rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, & de tous leurs eunuques. La vaisselle d'or & d'argent, & les meubles précieux, suivoient dans une abondance prodigieuse, & enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, & déja embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre demesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert : les ordres ne venoient jamais à tems, & dans une action tout alloit comme à l'avanture, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il faloit avoir fini bientôt, & passer rapidement dans un pays : car ce corps im-

mense, & avide non seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de tems, & on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la savoient se trouverent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis. Et c'est par là que l'Egypte, toute superbe qu'elle étoit & de son antiquité, & de ses sages institutions, & des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas mal-aisé de domter l'Asie mineure, & même les colonies grecques que la mollesse de l'Asie avoit corrompues. Mais quand ils vinrent à la Gréce même, ils trouvérent ce qu'ils n'avoient jamais vû, une milice réglée, des Chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte & les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits : des armées médiocres à la vérité, mais semblables à

ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerf, & où tout est plein d'esprits ; au reste si bien commandées, & si souples aux ordres de leurs Généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voioit de concert dans leurs mouvemens.

## ARTICLE TROISIEME.

### ARTS, SCIENCES.

JE n'entreprens point de parler de la poesie des Orientaux, qui ne nous est gueres connue que par ce qui s'en trouve dans les Livres saints. Ces morceaux précieux suffisent pour nous faire connoître l'origine de la poésie, sa véritable destination, l'usage qu'en ont fait les hommes inspirés de Dieu pour célébrer sa grandeur & chanter ses merveilles, la noblesse & la sublimité du stile qui lui convient, proportionnée à la majesté des sujets qu'elle traite. Les discours des amis de Job, établis comme lui dans l'orient, & qui n'étoient pas moins distingués entre les Gentils par leur érudition que par leur naissance, pourroient aussi nous donner quelque idée

du genre d'éloquence qui régnoit alors.

Ce que les Prêtres Egyptiens disoient, selon Platon, des Grecs en général, & des Athéniens en particulier, qu'ils étoient des enfans dans l'antiquité, est bien vrai à l'égard des arts & des sciences, dont ils ont faussement attribué l'invention à des personnes chimériques & postérieures de beaucoup au déluge. L'Ecriture nous apprend que dès avant ce tems-là, Dieu avoit découvert aux hommes l'art de cultiver la terre par le labour; de nourrir les troupeaux, en demeurant sous des tentes; de filer la laine & le lin, & d'en faire des étofes & de la toile; de polir le fer & l'airain, & de les faire servir à une infinité d'usages nécessaires à la vie ou à la société.

*In Timæo pag. 21.*

*Gen. ch. 4.*

La même Ecriture nous apprend encore qu'assez peu de tems après le déluge, l'industrie humaine avoit fait plusieurs découvertes très-dignes d'admiration, & qu'elle avoit trouvé 1°. le secret de filer l'or, & de le faire entrer dans le tissu des étofes: 2°. le secret de battre l'or, & de dorer par des couches légéres le bois & les au-

tres matiéres : 3°. de jetter en fonte les métaux d'airain, d'argent, d'or; d'en faire toutes sortes de figures en imitant parfaitement la nature; d'exprimer les différens objets; & d'en faire toutes sortes d'ornemens & de vaisseaux : 4°. d'appliquer la peinture, aussi-bien que la sculpture, sur le bois, sur les pierres, sur les marbres : 5°. enfin, pour abréger, de faire la teinture des étofes dans les plus belles couleurs.

Comme ce fut dans l'Asie que les hommes s'établirent d'abord après le déluge, il est aisé de comprendre qu'elle fut comme le berceau des arts & des sciences, dont le souvenir s'étoit conservé par la tradition, & dont la nécessité & le besoin les obligérent de renouveller, & pour ainsi dire de ressusciter l'usage.

### §. I. *Architecture.*

LA CONSTRUCTION de la tour de Babel, & peu de tems après celle de ces fameuses villes, qui ont été regardées comme des prodiges, Babylone & Ninive; la magnificence des vastes palais des Rois & des Seigneurs, distribués en plusieurs sales & appar-

temens, & ornés de tout ce que la décence & la commodité peuvent exiger; la régularité & la ſymmétrie des colonnes & des voutes multipliées & élevées les unes ſur les autres; la grandeur des portes des villes; la largeur & l'épaiſſeur des remparts; la hauteur & la ſolidité des tours; la commodité des quais ſur les bords des groſſes riviéres; la hardieſſe des ponts bâtis ſur les grands fleuves: tout cela, & pluſieurs autres ouvrages ſemblables, montrent juſqu'où, dans une antiquité ſi reculée, l'architecture avoit été portée.

Je ne ſai pourtant ſi dès lors elle étoit parvenue à cette perfection que la Gréce & l'Italie lui ont depuis donnée, & ſi ces vaſtes bâtimens de l'Aſie & de l'Egypte, ſi vantés par les anciens, avoient autant de régularité que de grandeur & d'étendue. J'entends parler de cinq ordres d'architecture, le Toſcan, le Dorique, l'Ionique, le Corinthien, le Compoſite: mais je ne voi point d'ordre Aſiatique ou Egyptien, ce qui donneroit aſſez lieu de douter ſi la ſymmétrie, les meſures, les proportions des colonnes, des pilaſtres, & des autres

ornemens, régnoient parfaitement dans ces anciens édifices.

## §. 2. *Musique.*

IL N'EST PAS étonnant que dans un pays, comme l'Asie, livré au plaisir, aux délices, & à la bonne chére, la Musique, qui en faisoit le principal assaisonnement, y ait été en honneur, & cultivée avec un grand soin. Le seul nom des principaux modes de l'ancienne musique, & que la moderne a conservés, le *Dorien*, le *Phrygien*, le *Lydien*, l'*Ionien*, l'*Eolien*, marque assez quel a été le lieu de sa naissance, ou du moins celui où elle
Gen. 31. 27. s'est accrue & perfectionnée. L'Ecriture sainte nous apprend que du tems de Laban la musique & les instrumens étoient fort en usage dans le pays qu'il habitoit, c'est-à-dire, dans la Mésopotamie, puisqu'entre autres reproches qu'il fait à Jacob son gendre, il se plaint que par sa fuite précipitée il ne lui a pas laissé lieu de le reconduire lui & sa famille *avec des chants de joie, au bruit des tambours,*
Cyrop. l. 4. pag. 13. *& au son des harpes.* Dans le butin que Cyrus fit mettre à part pour Cyaxare son oncle, il est fait mention de

deux * musiciennes très-habiles qui accompagnoient une Dame de Suse, & qu'on avoit fait prisonnieres avec elle.

* Μουσουργοὺς δύο τὰς κρατίστας.

C'est une question qui exerce les savans, de connoître jusqu'à quel point de perfection la musique a été portée chez les anciens : question d'autant plus difficile à décider, que pour y réussir il sembleroit nécessaire d'exposer aux yeux, & ensuite au jugement des oreilles, plusieurs piéces de musique notées à l'antique, & que par malheur il n'en est pas ici comme de la sculpture & de la poésie anciennes dont il nous reste d'illustres monumens, au lieu que l'antiquité ne nous a conservé aucun ouvrage qui puisse nous faire juger sûrement si la musique des anciens étoit aussi parfaite que la nôtre.

On convient qu'ils ont connu la triple symphonie, c'est-à-dire le concert des voix, celui des instrumens, & celui qui dépend de ceux-ci avec les voix.

On convient aussi qu'ils ont excellé pour ce qui regarde le *rhythme*. On appelle ainsi l'assemblage de plusieurs tems, qui gardent entr'eux certain

ordre ou certaines proportions. Pour entendre cette définition, il faut observer que la musique, dont il s'agit ici, se chantoit toujours sur les paroles de quelques vers, dont toutes les syllabes étoient bréves ou longues ; qu'on prononçoit la syllabe bréve une fois plus vîte que la longue ; qu'ainsi la premiére étoit censée ne faire qu'un tems, au lieu que la seconde en faisoit deux ; que, par conséquent, le son qui répondoit à celle-ci, duroit deux fois autant que le son qui répondoit à celle-là, ou, ce qui revient au même, avoit deux tems, pendant que l'autre n'en avoit qu'un ; que les vers qu'on chantoit, étoient composés d'un certain nombre de piés, que formoient ces syllabes longues ou bréves différemment combinées ; & que le rhythme du chant suivoit réguliérement la marche de ces piés. Comme ceux-ci, de quelque nature ou de quelque étendue qu'ils pussent être, se divisoient toujours en deux parties égales ou inégales, dont la premiére s'appelloit *ἄρσις*, *élévation*, & la seconde *θέσις*, *abaissement* ou *position* : de même le rhythme du chant, qui répondoit à

chacun de ces piés, se partageoit en deux également ou inégalement par ce que nous nommons aujourd'hui un *frapé* & un *levé*, c'est-à-dire par un bruit ou une percussion, & par un repos. L'attention scrupuleuse que les anciens avoient à la quantité des syllabes dans leur musique vocale, en rendoit le rhythme plus parfait & plus régulier que le nôtre : car la poésie chez nous ne se mesure point suivant les longues & les bréves ; ce qui n'empéche pas néanmoins qu'un habile musicien ne doive faire sentir par la durée des sons la quantité de chaque syllabe. J'ai copié ce que je viens de dire du rhythme d'une des dissertations de M. Burette, & je l'ai fait en faveur des jeunes gens, à qui ce petit morceau pourra être fort utile pour l'intelligence de plusieurs endroits des Auteurs anciens. Je reviens à mon sujet.

Ce qui fait le principal sujet de la dispute entre les Savans sur la musique des anciens, est de savoir s'ils ont connu celle que nous appellons *musique à plusieurs parties*, c'est-à-dire dans laquelle ces différentes parties forment chacune à part un chant

suivi, & s'accordent toutes ensemble, comme il arrive dans notre *contrepoint*, soit simple, soit composé. On peut voir sur cet article, & sur tout ce qui regarde la musique des anciens les savantes dissertations de M. Burette, insérées dans les III, IV, & V Tomes des Mémoires de l'Académie Roiale des Belles-Lettres, qui font connoître la profonde érudition & le goût exquis de cet Ecrivain.

### §. 3. *Médecine.*

ON DECOUVRE aussi dans ces tems reculés l'origine de la médecine, dont les commencemens, comme de tous les arts & de toutes les sciences, sont encore brutes & grossiers. Hérodote, & après lui Strabon, remarquent que c'étoit une coutume généralement établie chez les Babyloniens, d'exposer les malades à la vûe des passans, pour s'informer d'eux s'ils n'avoient point été attaqués d'un mal pareil, & pour savoir par quels remédes ils en avoient été guéris. C'est ce qui a fait dire à plusieurs que la médecine est une science conjecturale & expérimentale, qui est née des observations qu'on avoit faites sur la nature des

*Herod. l. 1. c. 197. Strab. l. 16. p. 746.*

différentes maladies, & sur ce qui est favorable ou contraire à la santé. Il faut convenir que l'expérience peut beaucoup, mais elle ne suffit pas. Le fameux Hippocrate en fit grand usage, mais ne s'y arréta pas. C'étoit la coutume que tous les malades qui avoient été guéris missent dans le temple d'Esculape un tableau, où ils expliquoient par quels remédes ils l'avoient été. Ce célébre Médecin fit décrire tous ces mémoires, & sut bien en profiter.

*Plin. l. 29. c. 1. Strab. l. 8. p. 374.*

La Médecine, dès le tems de la guerre de Troie, étoit en grand usage & en grand honneur. Esculape, qui vivoit alors, en est regardé comme l'inventeur, & il l'avoit déja portée à une grande perfection par une profonde connoissance de la botanique, par l'apprêt des médicamens, & par les opérations de la chirurgie: car toutes ces parties n'étoient point séparées de la médecine, & ne faisoient toutes ensemble qu'une même profession.

*Diod. l. 5. p. 341.*

Les deux enfans d'Esculape, Podalirius & Machaon, qui commandoient un certain nombre de troupes à ce siége, étoient aussi excellens médecins que braves capitaines, & ne

*Hom. Iliad. l. 10. v. 821-847.*

rendoient pas moins de ſervice à l'armée par leur habileté dans cet art, que par leur courage dans les combats. Achille même, non plus qu'Alexandre dans la ſuite, n'avoit pas jugé cette connoiſſance inutile à un Général, ni au deſſous de lui. Il l'avoit appriſe du centaure Chiron, & l'avoit enſeignée lui-même à Patrocle ſon gouverneur & ſon ami, qui en fit uſage en penſant la plaie d'Eurypile.

Plut. in Alex. p. 668.

Il guérit cette plaie par le moien d'une racine, qui ſur le champ fit ceſſer la douleur, & arréta le ſang. La botanique, c'eſt-à-dire la médecine qui traite & fait uſage des herbes & des plantes, étoit fort connue & preſque ſeule emploiée dans les premiers tems. Virgile en parlant d'un célébre médecin, à qui Apollon lui-même avoit enſeigné la médecine, ſemble borner cet art à la connoiſſance des ſimples: *Scire poteſtates herbarum uſumque medendi Maluit.* C'étoit la nature elle-même qui préſentoit aux hommes ces innocens & ſalutaires remédes, & qui ſembloit les inviter à en faire uſage. Les jardins, les campagnes, les forêts les fourniſſoient abondamment & gratuitement. On ne fai-

Aen. lib. 12. v. 396.

Plin. l. 26. c. 1.

Id. l. 24. c. 1.

ſoit point encore uſage des minéraux, des thériaques, & d'autres compoſitions, qu'une étude plus ſérieuſe de la nature a fait inventer depuis.

Pline dit que la médecine, qu'Eſculape, vers le tems du ſiége de Troie, avoit miſe en grande réputation, tomba bientôt après dans l'oubli, & demeura comme enſevelie dans les ténébres juſqu'au tems de la guerre du Péloponnéſe, où Hippocrate la reſſuſcita en quelque ſorte, & la remit en honneur. Cela peut être vrai pour la Gréce : mais nous voions qu'elle avoit toujours été fort cultivée & fort eſtimée dans la Perſe. Le grand Cyrus, comme Xénophon le remarque, ne manquoit jamais de mener avec lui à l'armée un certain nombre d'excellens médecins, qu'il récompenſoit avantageuſement, & à qui il témoignoit une grande conſidération ; & il obſerve qu'il avoit trouvé cette coutume établie anciennement parmi les Généraux : & le même Xénophon nous apprend que le jeune Cyrus en uſoit de la même ſorte.

*Lib. 29. c. 1.*

*Cyrop. l. 1. p. 29. & l. 8. p. 212.*

*De Expedit. Cyr. lib. 3. p. 311.*

Il faut avouer néanmoins que c'eſt Hippocrate qui a porté la médecine au plus haut point de perfection ; &

quoiqu'il soit constant que depuis lui on a ajouté beaucoup de connoissances à celles qu'il avoit acquises, encore aujourd'hui il est regardé par les plus habiles médecins comme le premier maître dans cet art, & celui dont l'étude doit le plus occuper ceux qui veulent y réussir.

Des hommes formés de la sorte, qui à l'étude qu'ils ont faite des plus célébres médecins tant anciens que modernes, à la connoissance qu'ils ont acquise de la vertu des simples, des principes de la physique, de la constitution du corps humain, ont ajouté une longue expérience & de sérieuses réflexions; de tels hommes méritent bien, dans un Etat policé, d'être distingués & récompensés, comme le saint Esprit le recommande dans l'Ecriture: *L'habileté du médecin l'élevera en honneur: il sera comblé de louanges même par les Grands, & les Rois lui feront des présens*; puisqu'ils consacrent tous leurs travaux & toutes leurs veilles à la conservation de la santé des citoiens, qui est de tous les biens humains le plus cher & le plus précieux. Ce bien pourtant est celui que l'on ménage le moins. Non seulement

* Eccli. 38. l. 2. 3.

on se ruine la santé par les excès, mais on la confie, par une aveugle crédulité, à des hommes sans aveu & sans expérience, [a] qui séduisent les malades par leur air imposant, ou par la douce espérance de la guérison dont ils les flatent.

## 4. *Astronomie.*

QUELQUE envie qu'aient eu les Grecs de se donner pour auteurs & inventeurs de tous les arts & de toutes les sciences, ils n'ont pu absolument disputer aux Babyloniens l'honneur d'avoir jetté les premiers fondemens de l'astronomie. [b] La situation avantageuse de Babylone, bâtie dans une plaine fort étendue, & où la vûe n'étoit bornée par aucunes montagnes ; l'air pur & serein qui régnoit toujours dans ce pays, & donnoit lieu de contempler librement les astres ; peutêtre aussi la hauteur extraordinaire de la tour de Ba-

a Palam est, ut quisque inter istos loquendo polleat, imperatorem illico vitæ nostræ necisque fieri... Adeo blanda est sperandi pro se cuique dulcedo. *Plin. lib.* 29. *c.* 1.

b Principio Assyrii propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cùm cœlum ex omni parte patens & apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum observaverunt. *Cic. lib.* 1. *de Divin. n.* 2.

bel, qui sembloit faite pour servir d'observatoire, furent à l'égard de ces peuples de puissans attraits qui les portérent à examiner avec soin les divers mouvemens du ciel, & le cours réglé des astres. M. l'Abbé Renaudot, dans sa dissertation sur la Sphére, remarque que la plaine appellée dans l'Ecriture sainte *Sennaar*, & où Babylone fut bâtie, est la même que les Arabes appellent *Sinjar*, où le Calife Almamon, septiéme des Habbassides, sous lequel les sciences commencérent à être florissantes parmi les Arabes, fit faire les observations astronomiques, qui servirent durant plusieurs siécles à tous les astronomes de l'Europe: & que le Sultan Gelaleddin Melikschah, troisiéme des Seljukides, en fit faire de semblables près de 300 ans après dans le même lieu: ce qui fait voir qu'il a toujours paru le plus propre à faire des observations astronomiques.

*Memoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. 1. Part. 2. p. 5.*

Celles que firent les Babyloniens ne purent pas être portées d'abord à une grande perfection, n'étant pas encore aidées du secours des Télescopes, c'est-à-dire des lunettes d'approche, dont l'invention est assez ré-

cente, & a servi beaucoup à perfectionner dans le dernier siécle les recherches d'astronomie. Quelles qu'elles aient été, elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Epigéne, auteur grave & digne de foi selon Pline, parle d'observations faites pendant 720 ans, & qui étoient empreintes sur des carreaux de brique, ce qui marqueroit une antiquité fort reculée. Celles dont Callisthéne, philosophe de la suite d'Aléxandre, fait mention, & dont il rendit compte à Aristote, embrassent 1903 ans, & par conséquent remontent assez près du déluge, & du tems où Nemrod bâtit Babylone.

*Plin. hist. nat. l. 7. c. 56.*

*Porphyr. apud Simplic. in lib. 2. de cœlo.*

On doit certainement savoir bon gré & rendre justice au travail & aux recherches curieuses de ceux qui ont contribué à inventer ou à perfectionner une science si utile, non seulement pour l'agriculture & la navigation par la connoissance qu'elle donne du cours réglé des astres, & de la proportion merveilleuse & toujours uniforme des jours, des mois, des saisons, & des années; mais pour la religion même, avec laquelle Platon montre que l'étude de cette science

*In Epinom. pag. 989-992.*

a une liaiſon étroite & néceſſaire, puiſqu'elle tend directement à inſpirer un grand reſpect pour la divinité, qui préſide avec une ſageſſe infinie au gouvernement de l'univers, & qui eſt préſente & attentive à toutes nos actions. Mais on ne peut aſſez plaindre ces mêmes Philoſophes, [a] qui étant arrivés par leur heureux travail & par leurs recherches aſtronomiques tout près du Créateur, ont eu le malheur de ne le point trouver, parce qu'ils ne l'ont point ſervi ni adoré, & qu'ils nont pas conformé leurs actions aux régles de ce divin modéle.

## 6. *Aſtrologie Judiciaire.*

POUR CEUX de Babylone & de l'orient, l'étude des aſtres, loin de les conduire, comme elle auroit dû, à la connoiſſance de celui qui en eſt le Créateur & le Maître, les jetta pour la plûpart dans l'impiété & dans les folies de l'*Aſtrologie judiciaire.* On appelle ainſi cette ſcience

a Magna induſtria, magna ſolertia: ſed ibi Creatorem ſcrutati ſunt poſitum non longè à ſe, & non invenerunt. . . quia quærere neglexerunt. *S. Auguſt. de verb. Evang. Matth. Serm.* 68. *cap.* 1.

fausse & téméraire, qui enseigne à juger de l'avenir par la connoissance des astres, & à prédire les événemens par la situation des planétes, & par leurs différens aspects : science traitée avec raison de réverie & d'extravagance par ce qu'il y a eu d'Ecrivains plus sensés dans le paganisme même. *O delirationem incredibilem*, s'écrie Cicéron, en réfutant la folle pensée de ces Astrologues, appellés souvent Caldéens, du pays où cette science avoit pris son origine ; qui en conséquence des observations faites, disoient-ils, par leurs prédécesseurs sur tous les événemens passés pendant l'espace seulement de quatre cens soixante & dix mille ans, prétendoient connoître sûrement par l'aspect & la combinaison des astres & des planétes dans le moment de la naissance d'un enfant, quels seroient son génie, son caractére, ses mœurs, la constitution de son corps, ses actions, en un mot tous les événemens & la durée de sa vie. Il releve mille absurdités d'un sentiment, dont le ridicule seul doit inspirer du mépris, & demande pourquoi d'une infinité d'enfans qui naissent dans

*Cic. lib. 2. de Divin. n. 87. 99.*

le même moment, & sans doute sous l'aspect précisément des mêmes astres, il n'y en a pas deux dont le sort & la vie se ressemblent. Il demande encore si de ce grand nombre d'hommes qui périrent à la bataille de Cannes d'un même genre de mort, tous étoient nés sous les mêmes constellations.

*Plin. Proœm. lib. 30.*

On ne croiroit pas qu'un art si absurde, uniquement fondé sur l'imposture & l'artifice, *fraudulentissima artium*, dit Pline, eût pu acquérir tant de crédit dans tout l'univers & dans tous les siécles. Ce qui lui a donné un si grand cours, continue cet Auteur, est la curiosité naturelle à l'homme de percer dans l'avenir, & de connoître par avance ce qui doit lui arriver: *nullo non avido futura de se sciendi*; jointe à une superstitieuse crédulité, qui se trouve agréablement flatée par les magnifiques promesses, dont ces diseurs de bonne avanture ne sont pas avares. *Ita blandissimis desideratissimisque promissis addidit vires religionis, ad quas maximè etiamnum caligat humanum genus.*

*Gassendi Phys. sect. 2. lib. 6.*

Les Ecrivains modernes, & entr'autres deux de nos plus grands philosophes,

losophes, Gaſſendi & Rohault, ſe ſont déclarés avec la même force contre la folie de cette prétendue ſcience, & ont démontré qu'elle étoit également deſtituée & de principes, & d'expériences.

*Rohault Phyſ. part. 2. ch. 27.*

De principes. Le ciel, ſelon les Aſtrologues, eſt diviſé en douze parts égales: elles ſont priſes, non ſelon les poles du monde, mais ſelon ceux du zodiaque: les douze portions du ciel ont chacune un attribut, comme les richeſſes, la ſcience, les parens, & ainſi du reſte: la portion la plus importante & la plus déciſive, eſt celle qui eſt prochainement ſous l'horizon, & qui eſt appellée l'aſcendant, parce qu'elle eſt prête à monter & à paroître ſur l'horizon lorſqu'un homme vient au monde: les planétes ſont diviſées en favorables, nuiſibles, & mixtes: les aſpects de ces planétes, qui ne ſont que certaines diſtances entr'elles, ſont auſſi ou heureux, ou funeſtes. Je paſſe pluſieurs autres hypotheſes, toutes également arbitraires, & je demande ſi un homme de bon ſens peut les admettre ſur la ſimple parole de ces impoſteurs, ſans aucunes preuves, ſans même la

moindre ombre de vraiſemblance. Le moment précis, & d'où dépend tout le reſte des prédictions, eſt celui de la naiſſance. Et pourquoi pas celui de la conception ? Pourquoi les étoiles ne font-elles rien pendant neuf mois de groſſeſſe? Peut-on même jamais, dans la rapidité incroiable du mouvement des cieux, être ſûr d'avoir ſaiſi le moment précis & déciſif, ſans qu'il y ait eu du plus ou du moins, ce qui ſuffit pour tout renverſer ? Il y a mille queſtions pareilles à faire.

Ils peuvent encore moins ſe flater d'avoir pour eux l'expérience. Elle ne pourroit conſiſter que dans les obſervations qu'on auroit faites d'événemens arrivés toujours de la même ſorte lorſque les planétes ſe feroient trouvées dans une certaine ſituation. Or, du conſentement de tous les Aſtronomes, il faut pluſieurs milliers d'années pour rencontrer ſeulement deux fois telle conſtitution des aſtres que l'on voudra s'imaginer ; & il eſt très certain que celle que le ciel doit avoir demain, ne s'eſt point encore vûe depuis la création du monde. On peut conſulter les deux philoſophes que j'ai cités, & ſur-tout Gaſſendi, qui a

traité la matiére plus au long. C'est sur de pareils fondemens qu'est posé tout l'édifice de l'Astrologie judiciaire.

Mais ce qui est étonnant, & qui marque un renversement entier de raison, c'est que de prétendus esprits forts, qui se roidissent opiniatrement contre les preuves les plus convaincantes de la religion, & qui refusent de croire sur la parole de Dieu même les prophéties les plus claires & les plus certaines, se livrent quelquefois totalement aux vaines prédictions de ces astrologues & de ces imposteurs.

Saint Augustin, en plusieurs endroits de ses écrits, nous avertit que cette folle & sacrilége crédulité [a] est un juste châtiment de Dieu, qui punit souvent l'aveuglement volontaire des hommes par des ténébres plus épaisses, & qui permet que les démons, pour les mieux retenir dans leurs filets, leur fassent prédire quelquefois des

a His omnibus consideratis, non immeritò creditur, cùm Astrologi mirabiliter multa vera respondent, occulto instinctu fieri spirituum non bonorum, quorum cura est has falsas & noxias opiniones de astralibus fatis inserere humanis mentibus atque firmare, non horoscopi notati & inspecti aliqua arte, quæ nulla est. *De Civit. Dei l. 5. c. 7.*

choses qui arrivent effectivement; mais dont souvent l'attente ne sert qu'à les tourmenter.

Dieu, qui seul prévoit l'avenir, parce qu'il en dispose seul avec une souveraine autorité, [a] insulte souvent dans ses Ecritures à l'ignorance des astrologues de Babylone tant vantés, qu'il traite de fabricateurs de mensonges, *fabricatores errorum*; & il donne hautement le défi à tous les faux dieux de prédire quelque chose, consentant s'ils y réussissent, qu'on les révére comme des dieux. Puis, apostrophant Babylone, il lui annonce dans le dernier détail toutes les circonstances des maux dont il l'accablera plus de deux cens ans après, sans

[a] *Le mal vous attaquera, sans que vous ayiez pu le conjecturer par aucun indice. Vous vous trouverez surprise par des malheurs que vous ne pourrez détourner [par vos maléfices;] & une désolation que vous n'aurez jamais prévûe viendra fondre tout d'un coup sur vous. Appellez à votre secours vos enchanteurs, & tous les secrets de la magie, auxquels vous vous êtes appliquée avec tant de travail dès votre jeunesse, pour voir si vous en tirerez quelque avantage. Vous vous êtes fatiguée à consulter une multitude d'imposteurs. Que vos astrologues qui contemplent le ciel, qui étudient le cours & la disposition des astres, & qui prédisent chaque mois ce qui vous doit arriver, viennent maintenant, & qu'ils vous sauvent. Le feu les dévorera eux-mêmes, & ils ne pourront délivrer leurs ames des flammes ardentes.* Isaï. ch. 47. vers. 11-14.

que ses enchanteurs, qui la flatoient d'avoir lu dans les astres les assurances de sa grandeur éternelle, puissent en détourner l'effet, ni même en prévoir l'accomplissement. Mais comment l'auroient-ils fait, puisque dans le tems même de l'exécution, lorsque Baltazar, dernier roi de Babylone, vit sortir de la muraille une main qui y traçoit des caractéres inconnus, les Mages, les Caldéens, les Augures, en un mot tous les prétendus Sages du pays, ne purent venir à bout de lire cette écriture. Voila donc l'astrologie & la magie convaincues d'ignorance & d'impuissance dans le lieu même où elles étoient le plus en vogue, & dans une occasion où il étoit certainement de leur intérêt d'étaler toute leur science & tout leur pouvoir.

*Dan. cap. 5.*

## ARTICLE IV.

### *Religion.*

LA PLUS ancienne & la plus générale idolatrie a été celle qui a eu le soleil & la lune pour objets. Elle étoit fondée sur une fausse reconnoissance, qui au lieu de remonter jusqu'à Dieu, s'arrétoit au voile qui le cachoit en le

montrant. Avec la moindre réflexion on eut pu discerner le Maître qui commandoit, du * ministre qui ne faisoit que lui obéir.

* Chez les Hébreux, le nom ordinaire du soleil signifie ministre.

On a toujours senti qu'il devoit y avoir nécessairement un commerce entre Dieu & l'homme ; & l'adoration suppose que Dieu soit attentif aux desirs de l'homme, & capable de les remplir. Mais la distance du soleil & de la lune est un obstacle à ce commerce. Les hommes aveugles ont tâché de remédier à cet inconvénient, a en portant leur main à leur bouche, & en l'élevant ensuite vers ces fausses divinités, pour leur témoigner qu'ils voudroient s'y unir, mais qu'ils ne peuvent. C'est de cette coutume impie, usitée dans tout l'orient, que Job se trouvoit heureux d'avoir été préservé : * *Je n'ai point regardé le soleil dans son grand éclat, ni la lune lorsqu'elle avoit plus de majesté. Mon cœur n'a point été séduit en secret*, ET JE N'AI POINT PORTÉ MA MAIN A MA BOUCHE POUR LA BAISER.

* Le texte est en forme de serment : si vidi solem, &c. *Job*. 31. 26. 27.

Les Perses adoroient le Soleil avec

*Herod. l.* 1. c. 131.

a Superstitiosus vulgus manum ori admovens, osculum labiis pressit. *Minuc. pag.* 2. *De là est venu le mot* adorare, *c'est-à-dire*, ad os manum admovere.

un profond respect, & sur tout le Soleil levant. Ils lui consacroient un char magnifique avec des chevaux de grand prix, comme on l'a vû dans la célébre cavalcade de Cyrus. (Cette même cérémonie étoit en usage chez les Babyloniens, & c'étoit d'eux que l'avoient emprunté quelques Rois impies de Juda.) Ils lui immoloient aussi quelquefois des beufs. Ce dieu étoit fort connu chez eux sous le nom de Mithra.

4. Reg. 23. 11.

Strab. l. 15. p. 732.

Par une suite naturelle du culte qu'ils rendoient au Soleil, ils honoroient aussi particuliérement le Feu, l'invoquoient toujours le premier dans les sacrifices, le portoient par respect devant le Prince lorsqu'il étoit en marche, ne confioient qu'aux Mages la garde de ce feu sacré qu'ils prétendoient être descendu du ciel, & auroient regardé comme un grand malheur si on l'avoit laissé éteindre. L'histoire nous apprend que l'Empereur Héraclius, lorsqu'il porta la guerre contre les Perses, démolit plusieurs de leurs temples, & en particulier la chapelle où ce feu avoit été conservé jusques-là, ce qui causa un grand deuil & une extrême désola-

Ibid.

Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 215.

Amm. Marcell. l. 23.

Zonar. Annal. Tom. 2.

*Herod. l. 1. c. 131.* tion dans tout le pays. Ils honoroient aussi l'eau, la terre, les vents, comme autant de divinités.

La cruelle cérémonie de faire mourir les enfans dans le feu, étoit sans doute une suite du culte qu'on rendoit à cet élément; car ce culte étoit commun aux Perses avec les Babyloniens. L'Ecriture le dit positivement des peuples de Mésopotamie, qui furent envoiés en colonie dans le pays des Samaritains : *Comburebant filios suos igni.* L'on sait combien cette barbare coutume étoit devenue commune dans plusieurs provinces de l'Asie.

*Plut. in lib. de Isid. & Osirid. p. 369.* Les Perses avoient encore deux dieux d'une espéce particuliére, savoir Oromasdes & Arimanius. Le premier en étoit regardé comme l'auteur des biens qui leur arrivoient, & l'autre comme l'auteur des maux dont ils étoient affligés. J'en parlerai plus au long dans la suite.

*Herod. l. 1. c. 131.* Ils n'érigeoient ni statues, ni temples, ni autels à leurs dieux, & offroient leurs sacrifices en plein air, & presque toujours sur des hauteurs & des montagnes. Ce fut en pleine campagne que Cyrus s'acquitta de ce devoir de religion dans sa cavalcade. *Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 233.*

[a] On croit que ce fut sur l'avis & à la sollicitation des Mages, que Xerxès Roi des Perses brula tous les temples de la Gréce, regardant comme une chose injurieuse à la divinité de la renfermer dans l'enceinte des murailles, elle à qui tout étoit ouvert, & dont l'univers entier devoit être regardé comme la maison & le temple.

[b] Cicéron croit qu'en cela les Grecs & les Romains ont agi plus sagement que les Perses, en erigeant aux dieux des temples dans leurs villes, & leur y donnant un domicile commun avec eux, ce qui étoit fort propre à inspirer aux peuples des sentimens de respect & de religion. Varron n'en pensoit pas ainsi : (c'est saint Augustin qui nous a conservé cet endroit.) Après avoir marqué que les Romains avoient honoré les dieux sans statues pendant plus de cent soixante & dix ans, Varron ajoute que si l'on

*S. August. lib. 4. de Civit. Dei, c. 31.*

a Auctoribus Magis Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quòd parietibus includerent Deos, quibus omnia deberent esse patentia ac libera, quorumque hic mundus omnis templum esset & domus. *Cic. lib. 2. de leg. n. 26.*

b Meliùs Græci atque nostri, qui, ut augerent pietatem in Deos, easdem illos urbes, quas nos, incolere voluerunt. Affert enim hæc opinio religionem utilem civitatibus. *Ibid.*

avoit conservé cette coutume, le culte des dieux en seroit plus pur & plus saint : *Quod si adhuc mansisset, castiùs dii observarentur* ; & il fortifie son sentiment par l'exemple de la nation Juive.

Les loix ne permettoient à aucun Perse de borner le motif de ses sacrifices à un interêt domestique & privé. C'étoit une belle maniére d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le Roi, & pour tout l'Etat, où chacun se trouvoit avec tous les autres.

Herod. l. 1. c. 132.

Les Mages, dans la Perse, étoient dépositaires de toutes les cérémonies du culte divin, & c'étoit à eux que le peuple s'adressoit pour en être instruit, & pour savoir à quels dieux, quels jours, & de quelle maniére il convenoit de faire des sacrifices. Comme ils étoient tous d'une même Tribu, & que nul autre qu'un fils de prêtre ne pouvoit prétendre à l'honneur du sacerdoce, ils réservoient pour eux & pour leur famille leurs lumiéres & leurs connoissances, tant sur la religion que par raport

à la conduite de l'Etat, & ils ne pouvoient les communiquer à aucun étranger ſans la permiſſion du Roi. Elle fut accordée à Thémiſtocle, & ce fut, ſelon Plutarque, un effet particulier de la faveur du Prince à ſon égard.

*In Themiſt. p. 126.*

Cette étude, cette ſcience de la religion, qui a fait définir par Platon la Magie, c'eſt-à-dire la ſcience des Mages, l'Art d'honorer dignement les dieux, θεῶν θεραπείαν; leur donnoit beaucoup de crédit dans l'eſprit des peuples & du Prince, qui ne pouvoient offrir aucun ſacrifice ſans leur préſence & ſans leur miniſtére.

Il [a] faloit même que le Roi, avant que de monter ſur le trône, eût reçu de leurs leçons pendant un certain tems, & eût appris d'eux l'art de bien régner, & l'art d'honorer dignement les dieux. Il ne ſe décidoit aucune affaire importante dans l'Etat, ſans qu'ils euſſent été auparavant conſultés: ce qui fait dire à Pline [b] que de ſon tems encore ils

a Nec quiſquam rex Perſarum poteſt eſſe, qui non antè Magorum diſciplinam ſcientiamque perceperit. *Cic. de Divin. l. 1. n. 91.*

b In tantum faſtigii adolevit (auctoritas Ma-

étoient regardés dans tout l'orient comme les maîtres des Princes, & de ceux qui se disent les Rois des Rois.

Ils étoient les sages, les savans, les philosophes de la Perse, comme les Gymnosophistes & les Brachmanes l'étoient chez les Indiens, & les Druides chez les Gaulois. Leur haute réputation y attiroit des pays les plus éloignés ceux qui desiroient s'instruire à fond de la philosophie & de la religion ; & l'on sait que ce fut d'eux que Pythagore emprunta les principes de cette doctrine qui le fit si fort respecter de tous les Grecs, si l'on en excepte pourtant la métempsycose qu'il emprunta des Egyptiens, & par laquelle il dégrada & corrompit le dogme ancien des Mages sur l'immortalité de l'ame.

On convient assez que Zoroastre fut le chef & l'instituteur de cette secte : mais les sentimens sont fort partagés sur le tems où il a vécu. Ce que dit Pline à ce sujet est fort propre à concilier les différentes opi-

*Hist. natur. l. 30. c. 1.*

gorum) ut hodieque etiam in magna parte gentium prævaleat, & in oriente Regum Regibus imperet. *Plin. lib.* 30. *cap.* 1.

nions, comme l'a judicieusement remarqué M. Prideaux. On y lit qu'il y a eu deux Zoroastres, qui ont pu vivre à six cens ans l'un de l'autre. Le premier aura été l'instituteur de cette secte vers l'an du monde 1900; & le second, qui a vécu certainement entre le commencement du régne de Cyrus en orient, & la fin de Darius fils d'Hystaspe, en aura été le réformateur.

L'idolatrie dans tout l'orient étoit partagée en deux sectes principales, celle des *Sabéens* qui adoroient les simulacres, & celle des *Mages* qui adoroient le feu. La premiére commença chez les Caldéens. La connoissance qu'ils avoient de l'astronomie, & l'étude particuliére qu'ils firent des sept planétes, dans lesquelles ils croioient que résidoient autant de divinités qui en étoient comme l'ame, les portérent à représenter Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Venus, & Diane ou la Lune, par autant de simulacres & de statues, où ils s'imaginérent que ces prétendues divinités résidoient aussi réellement que dans les planétes mêmes. Le nombre des dieux ensuite augmenta chez

eux fort considérablement. Ce culte passa de Caldée dans tout l'orient, de là en Egypte, & enfin chez les Grecs, qui le répandirent chez toutes les nations de l'occident.

Aux *Sabéens* étoient diamétralement opposés les *Mages*, autre secte née dans les mêmes pays orientaux. Comme ils avoient en horreur les images, ils n'adoroient Dieu que sous la figure du feu, comme en étant le symbole le plus parfait par sa pureté, par son éclat, par son activité, par sa subtilité, par sa fécondité, par son incorruptibilité. Ils prirent leur commencement dans la Perse: c'est là, & dans les Indes seulement, que cette secte se répandit, & qu'elle a subsisté jusqu'à aujourd'hui. Leur doctrine fondamentale étoit qu'il y a deux Principes, l'un qui est la cause de tout le bien, l'autre qui est la cause de tout le mal. Le premier est représenté par la lumiére, & l'autre par les ténébres, comme leurs propres symboles. Ils nomment le dieu bon *Yasdan* ou *Ormuzd*, & le mauvais *Ahraman*. Le premier est appellé par les Grecs *Oromasdes*, & le dernier *Arimanius*. Aussi quand Xerxès souhaitoit à ses

*Plut. in Themist. p. 126.*

ennemis qu'il leur vînt toujours dans l'esprit de chasser les meilleurs & les plus braves de leurs citoiens, comme les Athéniens avoient chassé Thémistocle, il adressoit sa priére à Arimanius le dieu mauvais des Perses, afin qu'il leur inspirât cette pensée, & non à Oromasdes leur dieu bon.

A l'égard de ces deux dieux, il y avoit cette différence de sentimens parmi eux, que les uns croioient que l'un & l'autre étoient de toute éternité; les autres, que le dieu bon seulement étoit éternel, & que l'autre avoit été créé. Mais ils convenoient tous en ceci, qu'il y auroit une opposition continuelle entre ces deux dieux jusques à la fin du monde: qu'alors le bon prévaudroit sur le mauvais, & qu'après cela chacun d'eux auroit son propre monde, savoir le bon son monde avec tous les gens de bien qui lui seroient unis, & le mauvais aussi son monde avec tous les méchans qui le suivroient.

Le second Zoroastre, qui vivoit du tems de Darius, entreprit de réformer en quelques articles seulement la secte des Mages, qui pendant plusieurs siécles avoit été la religion do-

minante des Médes & des Perses, mais qui depuis la mort des Chefs de cette secte usurpateurs de la couronne, & le massacre qui fut fait de ses sectateurs, étoit tombée dans un grand mépris. On croit que ce fut à Ecbatane qu'il commença à se produire.

Le principal changement qu'il fit dans la religion des Mages, c'est qu'au lieu que ceux-ci posoient pour dogme fondamental qu'il y a deux Principes suprêmes, l'un Auteur du bien qu'ils appelloient la lumiére, & l'autre Auteur du mal qu'ils nommoient les ténébres, & qu'étant toujours en opposition c'étoit de leur mélange que toutes choses avoient été faites; il établit un Principe supérieur aux deux autres, savoir un Dieu suprême, Auteur de la lumiére & des ténébres, & qui par le mélange de ces deux principes faisoit toutes choses selon son bon plaisir.

Mais pour éviter de faire Dieu auteur du mal, voci ce qu'il enseignoit. Il disoit qu'il y a un Etre Souverain, indépendant, & qui existe par lui-même de toute éternité: Que sous cet Etre Souverain il y a deux Anges, un Ange de lumiére qui est l'auteur

du bien, & un Ange de ténébres qui est l'auteur du mal; Que ces deux Anges ont formé du mélange de la lumiére & des ténébres toutes les choses qui existent; qu'ils sont continuellement en guerre l'un contre l'autre; que lorsque l'Ange de lumiére se rend le maître, le bien l'emporte sur le mal, & que lorsque l'Ange de ténébres a l'avantage, le mal prévaut sur le bien, & que ce conflict durera jusqu'à la fin du monde: Qu'alors il y aura une résurrection universelle, & un jour de Jugement, où chacun recevra la juste rétribution de ses œuvres: Qu'après cela l'Ange de ténébres & ses disciples seront relegués dans un lieu, où ils souffriront les peines dûes à leurs crimes dans une obscurité éternelle; & l'Ange de lumiére & ses disciples iront aussi dans un lieu où ils recevront la récompense de leurs bonnes actions dans une lumiére éternelle: Qu'ils seront séparés pour toujours, & que la lumiére & les ténebres ne seront plus jamais mélées & confondues ensemble. Les restes de cette secte, qui subsistent encore dans la Perse & dans les Indes, retiennent encore aujourd'hui depuis

tant de siécles tous ces articles, sans aucune variation.

Il n'est pas nécessaire d'avertir le Lecteur que presque tous ces dogmes, quoi qu'altérés en plusieurs points, ont en général une grande conformité avec les Saintes Ecritures ; & il est évident qu'elles n'ont point été inconnues aux deux Zoroastres qui ont pu connoître tous deux le peuple de Dieu, le premier dans la Syrie où les Israélites étoient établis depuis lontems, le second à Babylone où les mêmes Israélites avoient été transportés, & où Zoroastre aura pu consulter Daniel qui étoit tout-puissant dans la Cour du Roi des Perses.

Une autre réforme que fit Zoroastre dans l'ancienne religion des Mages, c'est qu'il fit bâtir des temples, où l'on conservoit avec grand soin le feu sacré qu'il prétendoit avoir apporté lui-même du ciel. Les prêtres veilloient jour & nuit pour empécher qu'il ne s'éteignît.

On trouve tout ce qui regarde les Mages, raporté fort au long & fort savamment dans les deux premiers Tomes de l'histoire des Juifs par M. Prideaux, dont je n'ai fait ici qu'extraire une très-petite partie.

## *Mariages & Sépulture.*

L'ARTICLE de la religion des peuples d'orient, que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue, parce que je la regarde comme une partie essentielle de leur histoire, m'oblige d'abréger ce qui concerne leurs autres coutumes. Celles des mariages & des noces ne doivent pas être omises.

Rien n'est plus horrible, & ne marque mieux les profondes ténébres où l'idolatrie avoit plongé le genre humain, que la prostitution publique des femmes à Babylone, non seulement autorisée par les loix, mais commandée par la religion même dans une certaine fête de l'année, que l'on célébroit à l'honneur de la déesse Vénus sous le nom de Mylitta, dont le temple devenoit par cette infame cérémonie un lieu de débauche. Elle y régnoit encore & y étoit fort commune, lorsque les Israélites furent ménes en captivité dans cette ville criminelle, & Jérémie se crut obligé de les prémunir & de les fortifier contre un scandale si abominable.

*Herod. l. 1. c. 199.*

*Baruc. 6. 42. & 43.*

La dignité & la sainteté du mariage n'étoient pas plus connues chez les

Herod. l. 1. p. 135. Perses. Je ne parle pas seulement de cette multitude incroiable de femmes & de concubines, dont le serrail des Rois étoit rempli, à l'égard desquelles ils poussoient la jalousie aussi loin que s'ils n'en eussent eu qu'une seule, les tenant toutes renfermées chacune dans un appartement séparé sous la sévére garde des Eunuques, sans aucune communication entr'elles, & beaucoup moins encore avec les personnes du dehors. On ne sauroit lire sans horreur jusqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la nature. L'inceste avec une sœur étoit permis chez eux par les loix, ou du moins autorisé par les Mages, ces prétendus sages de la Perse, comme on l'à vû dans l'histoire de Cambyse. Un pere même ne respe-ctoit pas sa fille, ni une mere son fils.

Philo. lib. de Special. leg. p. 778.

Diog. Laert. in Prooem. p. 5.

In Artax. pag. 1023. Nous lisons dans Plutarque que Parysatis, mere d'Artaxerxe à la longue main, qui cherchoit en tout à complaire au Roi son fils, s'apercevant qu'il avoit conçu une violente passion pour une de ses propres filles nommée Atossa, loin de s'y opposer, lui persuada de l'épouser, & d'en faire sa femme légitime en se moquant des

opinions & des loix des Grecs. *Car*, lui dit-elle en poussant la flaterie à un excès affreux, *c'est vous que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi & la seule régle de tout ce qui est honnête ou deshonnête, vertueux ou vicieux.*

Cette coutume abominable duroit encore du tems d'Alexandre le Grand, qui étant devenu maître de la Perse par la défaite & par la mort de Darius, fit une loi expresse pour la défendre. Ces excès nous apprennent de quel abyme l'Evangile nous a délivrés, & combien la sagesse humaine est une foible barriére contre les crimes les plus détestables.

Je finis, pour abréger, en disant un mot de la sépulture des morts. Ce n'étoit point la coutume dans l'orient, & sur-tout chez les Perses, d'élever un bucher dans les funérailles pour y consumer par les flammes les corps morts. Aussi voions-nous que [a] Cyrus en mourant recommanda avec grand soin à ses enfans d'inhumer son corps, & de le rendre à la terre, ce sont ses

*Herod. l. 3. c. 16.*

*Cyrop. l. 8. p. 238.*

a Ac mihi quidem antiquissimum sepulturæ genus id fuisse videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur. Redditur enim terræ corpus, & ita locatum ac situm quasi operimento matris obducitur. *Cic. lib. 2. de leg. n. 56.*

expreſſions ; par leſquelles il ſemble marquer qu'il regardoit la terre comme ſa première origine, où il étoit juſte qu'on le fit retourner. Et Cambyſe, après avoir fait eſſuier au cadavre d'Amaſis roi d'Egypte mille traitemens indignes, crut y mettre le comble en le faiſant conſumer par les flammes, ce qui étoit également contraire aux uſages des Egyptiens & des Perſes. [a] Ceux-ci avoient coutume d'enduire & d'environner de cire les corps morts, pour les faire ſubſiſter plus lontems.

Herod. l. 3. n. 16.

J'ai cru devoir traiter ici avec quelque étendue ce qui regarde les mœurs & les coutumes des Perſes, parce que l'hiſtoire de ce peuple doit occuper une grande partie de mon ouvrage, & que je n'y reviendrai plus dans la ſuite. Le * Livre de Barn. Briſſonet, Préſident du Parlement de Paris, ſur le Gouvernement des Perſes, m'a été d'un grand ſecours: comme dans mon premier volume, en parlant des

a Condunt *Ægyptii* mortuos, & eos domi ſervant: Perſæ jam cera circumlitos condiunt, ut quàm maximè permaneant diuturna corpora. *Cic. Tuſcul. Quæſt. lib. 1. n. 108.*

* Barnab. Briſſonius de regio Perſarum principatu &c. Argentorati *an.* 1710.

mœurs & des coutumes des Carthaginois, je me suis fort aidé de ** l'ouvrage de Christophe Henderik, qui a traité cette matiére avec assez d'exactitude. Ces sortes de recueils, quand ils sont faits par une main habile, épargnent beaucoup de peine, & fournissent à un Ecrivain des traits d'érudition qui lui coutent peu, & qui ne laissent pas souvent de lui faire beaucoup d'honneur.

## ARTICLE V.

### *Causes de la décadence de l'Empire des Perses, & du changement arrivé dans les mœurs.*

QUAND on compare ce qu'étoient les Perses avant Cyrus & sous le régne de ce Prince, avec ce qu'ils furent depuis sous ses successeurs, on à peine à comprendre que ce fût le même peuple; & l'on touche au doit cette vérité, que dans un Etat la décadence des mœurs entraîne toujours après elle celle de l'Empire.

Entre plusieurs causes du change-

** Carthago, sive Carthaginensium Respublica &c. Christoph. Heinderik. Francofurti ad Oderam. An. 1664.

ment arrivé dans celui des Perſes, on en peut ſur-tout conſidérer quatre principales : la magnificence & le luxe portés au dernier excès ; l'aſſerviſſement des peuples & des ſujets pouſſé juſqu'à l'eſclavage ; la mauvaiſe éducation des Princes, qui fut la ſource de tous les déſordres ; le manque de bonne foi dans l'exécution des traités & des ſermens.

## §. I. *Magnificence & luxe.*

CE QUI fit regarder les Perſes du tems de Cyrus comme des troupes invincibles, étoit la vie ſobre & dure à laquelle il étoient accoutumés dès l'enfance, ne bûvant ordinairement que de l'eau, ſe contentant pour leur nourriture de pain & de quelques légumes, couchant ſur la dure, s'exerçant aux travaux les plus pénibles, & ne comptant pour rien les plus grands dangers. La température du pays où ils étoient nés, âpre, hériſſé de forêts, & rempli de montagnes, pouvoit y avoir contribué ; & c'eſt pourquoi Cyrus ne voulut jamais conſentir au deſſein qu'on avoit de les tranſplanter dans un climat plus doux & plus commode. L'excellente éducation qu'on donnoit

*Plut. in Apophth. pag. 172.*

donnoit aux Perſes, dont nous avons parlé ailleurs avec aſſez d'étendue, qui n'étoit point abandonnée au caprice des parens, mais ſoumiſe à l'autorité des Magiſtrats, & réglée ſur les principes du bien public, les préparoit à garder en tout & par-tout une diſcipline exacte & ſévére. Ajoutez à cela l'exemple du Prince, qui ſe piquoit de paſſer tous les autres en régularité: le plus ſobre pour le vivre, le plus ſimple dans ſes vétemens, le plus endurci à la fatigue, le plus brave & le plus intrépide dans l'action. Que ne pouvoit-on point attendre de ſoldats formés & exercés de la ſorte! Auſſi fut-ce par eux que Cyrus fit la conquête d'une grande partie du monde.

Quand il s'en fut rendu maître, il les exhorta fort à ne point dégénérer de leur ancienne vertu, pour ne point dégénérer de leur gloire, & à conſerver toujours avec ſoin la ſimplicité, la ſobriété, la tempérance, l'amour du travail, qui les en avoient mis en poſſeſſion. Mais je ne ſai ſi lui-même dès lors ne jetta point les ſemences du luxe qui gagna & corrompit bientôt toute la nation. Dans cette auguſte cé-

rémonie que nous avons décrite ailleurs fort au long, & où il se montra pour la premiére fois en public à ses sujets nouvellement conquis, il crut devoir étaler avec pompe, pour rehausser l'éclat de la roiauté, tout ce que la magnificence a de plus brillant, & de plus capable d'éblouir les yeux. Entre autres choses, il changea pour lui-même la maniére de se vêtir, & la fit changer aussi à tous ses Officiers, leur donnant des habits à la Méde, tout éclatans d'or & de pourpre, au lieu de ceux des Perses qui étoient fort simples & fort unis.

Ce Prince ne comprit pas combien l'exemple contagieux de la Cour, la pente naturelle qu'ont tous les hommes à estimer & à aimer ce qui frape & qui brille, le desir de se distinguer au dessus des autres par un mérite facile à acquerir à proportion de ce qu'on a plus de bien & de vanité; combien tout cela ensemble étoit capable de corrompre la pureté des anciennes mœurs, & de rendre le goût du faste & du luxe bientôt dominant.

Ce faste & ce luxe furent en effet portés à un excès qui étoit une véritable folie. Le Prince menoit avec lui

*Xenoph. Cyrop. l. 4. p. 91. & 99.*

toutes ses femmes, & l'on juge aisément de quel attirail cette troupe étoit suivie. Les Généraux & les Officiers en faisoient autant chacun à proportion. Le prétexte étoit de s'animer à bien combattre par la vûe de ce qu'ils avoient de plus cher au monde : mais la véritable raison étoit l'amour du plaisir, par lequel ils étoient vaincus & domtés avant que d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Une seconde folie étoit de vouloir qu'à l'armée le luxe pour les tentes, pour les chars, pour la table & la bonne chere, passât encore celui qui régne dans les villes. Il faloit que les mêts les plus exquis, le gibier le plus fin, les oiseaux les plus rares, vinssent trouver le Prince en quelque endroit du monde qu'il campât. Les vases d'or & d'argent étoient sans nombre, [a] instrumens du luxe non de la victoire, dit un historien ; propres à attirer & à enrichir l'ennemi, non à le repousser ni à le vaincre.

*Senec. l. 3. de Ira, c. 20.*

Je ne voi pas quelles raisons Cyrus put avoir de changer de conduite dans

a Non belli sed luxuriæ apparatum... Aciem Persarum auro purpuraque fulgentem intueri jubebat Alexander, prædam non arma gestantem. *Q. Curt.*

les derniéres années de sa vie. On ne peut nier que la grandeur des Rois n'ait besoin d'une magnificence qui y soit proportionnée, & qui s'étende même, sur-tout dans de certaines occasions, jusqu'à la splendeur & à l'éclat. Mais les Princes qui ont un solide mérite, savent remplacer en mille maniéres ce qu'ils paroissent perdre en retranchant quelque chose du faste & de l'éclat extérieur. Cyrus lui-même avoit éprouvé qu'un Roi se fait respecter par une sage conduite plus sûrement que par une grande dépense, & qu'il s'attache les peuples par la confiance & par l'amour bien plus étroitement que par la vaine admiration d'une magnificence peu nécessaire. Quoiqu'il en soit le dernier exemple de Cyrus devint fort contagieux. Le goût du faste & de la dépense passa de la Cour dans les villes & dans les provinces, saisit en peu de tems toute la nation, & fut une des principales causes de la ruine de l'empire qu'il avoit lui-même fondé.

Ce que je dis ici sur les effets funestes du luxe, n'est point particulier à l'empire des Perses. Les historiens les plus judicieux, les philosophes les

plus éclairés, les politiques les plus profonds, donnent tous pour une maxime certaine & inconteſtable, que le luxe ne manque jamais d'entraîner la ruine des Etats les plus floriſſans; & l'expérience de tous les ſiécles & de toutes les nations ne montre que trop la vérité de cette maxime.

Quel eſt donc ce poiſon ſubtil caché ſous l'éclat du luxe & ſous l'amorce des délices, capable d'énerver en même-tems & toutes les forces du corps, & toute la vigueur de l'ame? Il n'eſt pas difficile d'en comprendre la raiſon. Des hommes accoutumés à une vie molle & délicieuſe, ſont-ils bien propres à ſoutenir les fatigues & les travaux de la guerre, à ſouffrir la rigueur des ſaiſons, à ſupporter la faim & la ſoif, à ſe priver du ſommeil dans l'occaſion, à mener une vie toute d'action & de mouvement, à affronter les dangers, à aller même juſqu'à mépriſer la mort? L'effet naturel des délices & d'une vie voluptueuſe, ſuites inſéparables du luxe, eſt de rendre les hommes dépendans de mille faux beſoins, de mille commodités & ſuperfluités dont ils ne peuvent plus ſe paſſer; & de les attacher à la vie par

mille liens ſecrets, qui étouffant en eux les grands motifs de gloire, de zêle pour le Prince, d'amour pour la patrie, les rendent plus timides, & les empêchent de s'expoſer à des dangers qui peuvent en un moment leur enlever tout ce qui fait leur félicité.

## §. II.

### *Bas aſſerviſſement & eſclavage des Perſes.*

C'EST Platon qui nous apprend que ce fut là une des cauſes de la ruine de l'empire des Perſes. En effet, ce qui conſerve les Etats, & fait remporter des victoires, ce n'eſt point le nombre, mais la force & le courage des armées; &, ſelon une belle penſée d'un ancien, du jour qu'un homme a perdu ſa liberté, il a perdu la moitié de ſon ancienne vertu. Il ne s'intéreſſe plus au bien de l'Etat, qu'il regarde comme étranger; & perdant les principaux motifs qui pouvoient l'y attacher, il devient indifférent au ſuccès des affaires publiques, à la gloire & aux proſpérités de la patrie, auxquelles ſa condition lui défend de rien prétendre, & qui ne peuvent changer ſon

*Hom. Odyſſ. P. v. 322.*

état. Or on peut dire que le régne de Cyrus, fut le régne de la liberté. Il n'agissoit point en maître, & ne croioit pas qu'une autorité despotique fût digne d'un roi, ni qu'il fût fort glorieux de ne commander qu'à des esclaves. Sa tente toujours ouverte, laissoit un accès libre à quiconque vouloit lui parler. Il se montroit, se communiquoit, se rendoit affable & accessible à tous, écoutoit les plaintes, connoissoit par lui-même & récompensoit le mérite, invitoit à manger avec lui non seulement les Généraux de l'armée, non seulement les premiers Officiers, mais encore les Officiers subalternes, & quelquefois même des Compagnies entiéres. La [a] simplicité & la frugalité de sa table le mettoient en état de donner fréquemment de tels repas. Sa vûe étoit d'animer les Officiers & les soldats, de les remplir de courage, de les attacher à sa personne plus qu'à sa dignité, & de les intéresser vivement à sa gloire, & encore plus au bien de l'Etat. Voila ce qu'on appelle savoir commander & gouverner.

a Tantas vires habet frugalitas Principis, ut tot impendiis, tot erogationibus sola sufficiat. *Plin. in paneg. Traj.*

On voit avec plaisir dans Xénophon, non seulement la beauté d'esprit, la justesse ingénieuse des réponses, la finesse des railleries, mais la joie & la gaieté qui régnoient dans ces repas, d'où l'on avoit banni tout faste & tout luxe, & dont le principal assaisonnement étoit une douce & honnête liberté, qui mettoit tout le monde à son aise, & une sorte de familiarité, qui loin de rien diminuer du respect pour le Prince, y ajoutoit une force & une vivacité que l'amour seul & la tendresse peuvent donner. J'ose le dire, une telle conduite double & triple une armée à peu de frais. Trente mille hommes de cette espece valent mieux que des millions d'esclaves, tels que le devinrent depuis ces mêmes Perses. On le sent bien dans une action, dans une journée décisive, & le Prince encore plus que tous les autres. A la bataille de Thymbrée, lorsque le cheval de Cyrus s'abbatit sous lui, Xénophon fait remarquer combien il importe à un Général d'être aimé de ses troupes. Le danger du Roi devint celui de l'armée, & les soldats dans cette occasion firent des actions incroiables de courage & de bravoure.

Il n'en fut pas ainſi ſous la plûpart de ſes ſucceſſeurs. Ils n'étoient occupés que du ſoin de rendre leur majeſté reſpectable. J'avoue que les ornemens roiaux ni contribuoient pas peu. Une robe de pourpre richement brodée & qui deſcendoit juſqu'aux piés, une tiare élevée droite ſur la tête & ſerrée par un magnifique diadême, un ſceptre d'or en main, un ſuperbe trône, une Cour nombreuſe & brillante, un grand nombre d'Officiers & de Gardes, pouvoient relever l'éclat de la roiauté : mais tout cela doit être compté pour peu, quand tout cela eſt ſeul. En effet qu'eſt-ce qu'un Roi qui perd tout ſon mérite & tout ſon éclat, quand il quitte ſes ornemens ?

Les Rois d'orient, pour ſe rendre encore plus reſpectables, & peut-être auſſi pour mieux ſoutenir le caractére de la divinité qui eſt inviſible, ſe tenoient ordinairement renfermés dans leurs palais, & ſe montroient rarement aux peuples. Nous avons vû que Déjoce, le premier roi des Médes, à ſon entrée ſur le trône, mit en uſage cette politique, qui devint fort commune dans tout l'orient. Mais c'eſt une

grande erreur de croire qu'un Prince ne peut descendre de sa grandeur par une sorte de familiarité avec ses sujets, sans l'avilir & la dégrader. Artaxerxe ne pensoit pas ainsi, & Plutarque observe que ce Prince, & la Reine Statira son épouse, affectérent de se rendre visibles & accessibles aux peuples ; & ils n'en furent que plus respectés.

*In Artax. p. 1023.*

Il n'étoit permis chez les Perses à aucun des sujets de paroître devant le Roi sans s'être prosterné devant lui ; & cette loi, que Sénéque appelle avec raison, une servitude Persane, *Persicam servitutem*, s'étendoit aussi aux étrangers. Nous verrons dans la suite que plusieurs des Grecs refusérent de s'y assujettir, regardant cette cérémonie comme injurieuse à des hommes nés & nourris dans le sein de la liberté. D'autres, moins délicats, s'y soumirent, quoi qu'avec beaucoup de répugnance ; & l'on raconte que l'un d'eux, pour couvrir la honte de ce prosternement servile, laissa exprès tomber son anneau quand il fut près du Roi, afin d'avoir lieu de se courber devant lui sous un autre prétexte. Mais ç'eût été un crime pour les naturels du pays que d'hésiter & de délibérer

*Lib. 3. de Benef. c. 12. & l. 3. de Ira, cap. 17.*

*Aelian. l. 1. Var. Histor. cap. 21.*

sur un hommage que les Rois exigeoient avec la derniére rigueur.

Ce que l'Ecriture raconte de deux Princes, dont [a] l'un ordonna à tous ses sujets sous peine de mort de se prosterner devant sa statue, & le [b] second suspendit sous la même peine tout acte de religion à l'égard généralement de tous les dieux excepté lui seul; & d'un autre côté la promte & aveugle obéissance de Babylone qui au premier signal accourut toute entiére pour courber le genou devant l'idole, & pour invoquer le Roi à l'exclusion de tout autre: tout cela nous apprend à quel excès les Rois d'orient avoient porté l'orgueil, & les peuples la flaterie & la servitude.

La distance entre le Roi & ses sujets étoit si grande, que ceux-ci, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils fussent, satrapes, gouverneurs, proches parens, freres même du Roi, n'étoient regardés que comme des esclaves, au lieu que le Prince étoit toujours traité de Maître, de Souverain, de Seigneur. En un mot le caractére propre des peuples d'Asie, & encore *Plut. in Apophthegm. p. 213.*

a *Nabuchodonosor.* Dan. cap. 3.

b *Darius Médus.* Dan. cap. 6.

plus de ceux de Perſe que de tous les autres, étoit la ſervitude & l'eſclavage ; ce qui fait dire à Cicéron que le pouvoir deſpotique que l'on cherchoit à établir dans la République, étoit un joug inſupportable, non ſeulement à un Romain, mais à un Perſan.

Lib. 10. Epiſt. ad Attic.

Ce fut donc, cette hauteur des Princes d'un côté, & de l'autre cet aſſerviſſement des peuples, qui furent, ſelon Platon, la principale cauſe de la ruïne de l'empire des Perſes, en rompant tous les liens qui uniſſent le Roi à ſes ſujets & les ſujets au Roi. Cette hauteur éteint dans le premier toute affection & toute humanité, & cet aſſerviſſement ne laiſſe aux peuples ni courage, ni zêle, ni reconnoiſſance. Les Rois de Perſe ne commandoient qu'avec menaces, les ſujets n'obéiſſoient & ne marchoient qu'avec peine & répugnance : c'eſt l'idée que nous en donne Xerxès dans Hérodote ; & il ne pouvoit comprendre que les Grecs qui étoient libres, puſſent aller de bon cœur au combat. Que pouvoit-on attendre de grand & de noble d'hommes abbatus & domtés par l'accoutumance au joug comme

Lib. 3. de leg. p. 697.

étoient les Perſes, & réduits à une baſſe ſervitude, qui eſt, pour me ſervir des termes de Longin, une eſpece de priſon, où l'ame décroît & ſe rappetiſſe en quelque ſorte? Cap. 35.

J'ai peine à le dire, mais je ne ſai ſi le grand Cyrus ne contribua pas auſſi lui-même à introduire parmi les Perſes & ce fol orgueil des Rois, & cette ſervile flaterie des peuples. Ce fut dans cette pompeuſe cérémonie dont j'ai parlé que les Perſes, juſques là très jaloux de leur liberté, & très éloignés de la vouloir proſtituer honteuſement par des démarches baſſes & rampantes, courbérent le genou devant le Prince pour la premiére fois, & s'abaiſſérent juſqu'à l'adorer. Ce ne fut point l'effet du hazard, & Xénophon inſinue aſſez clairement que Cyrus, qui déſiroit qu'on lui rendît cet hommage, avoit exprès apoſté des gens pour en donner l'exemple aux autres, & ils ne manquérent pas d'entraîner après eux la multitude. Je ne reconnois point dans ces petites ruſes & dans ces détours artificieux la nobleſſe & la grandeur d'ame que ce Prince avoit fait paroître juſques-là: & je ſerois aſſez porté à croire qu'a- Cyrop. l. 8. p. 215.

rivé au comble de la gloire & de la puiſſance, il ne put réſiſter plus lontems aux violentes attaques que la proſpérité livre ſans relâche aux meilleurs Princes, *ſecundæ res ſapientium animos fatigant* ; & qu'enfin l'orgueil & le faſte, preſque inſéparables de l'autorité ſouveraine, l'arrachérent à lui-même & à ſes bonnes inclinations : *vi dominationis convulſus & mutatus.*

Salluſt.

Tacit. Annal. l. 6. c. 48.

## §. III.

### *Mauvaiſe éducation des Princes, cauſe de la décadence de l'empire des Perſes.*

Lib. 3. de leg. p. 694. 695.

C'EST encore Platon, le prince des philoſophes, qui nous fournit cette réflexion ; & l'on reconnoîtra, en examinant de près le fait dont il s'agit, combien elle eſt ſolide & judicieuſe, & combien ici la conduite de Cyrus eſt inexcuſable.

Jamais perſonne ne dut mieux comprendre que lui de quelle importance eſt la bonne éducation pour un jeune Prince. Il en avoit connu par lui-même tout le prix, & ſenti tout l'avantage. Ce qu'il recommanda avec le plus de ſoin à ſes Officiers dans ce beau diſcours qu'il leur fit après la

Cyrop. l. 7. p. 200.

prise de Babylone pour les exhorter à maintenir leur gloire & leur réputation, fut d'élever leurs enfans comme ils savoient qu'on le faisoit en Perse, & de se conserver eux-mêmes dans la pratique de ce qu'on y observoit.

Croiroit-on qu'un Prince, qui parloit & pensoit ainsi, eût été capable de négliger absolument l'éducation de ses enfans ? C'est pourtant ce qui arriva à Cyrus. Oubliant qu'il étoit pere, & ne s'occupant que de ses conquêtes, il abandonna entiérement ce soin aux femmes, c'est-à-dire à des Princesses élevées dans un pays où régnoient dans toute leur étendue le faste, le luxe, & les délices ; car la Reine sa femme étoit de Médie. Ce fut dans ce goût que furent élevés les jeunes Princes, Cambyse & Smerdis. Rien ne leur étoit refusé: On alloit au devant de tous leurs desirs. La grande maxime étoit de ne les contrister en rien, de ne les jamais contredire, de n'emploier à leur égard ni remontrances, ni réprimandes. On n'ouvroit la bouche en leur présence que pour louer tout ce qu'ils faisoient & disoient. Tout fléchissoit le genou & étoit rampant devant eux ; & l'on

croioit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une diſtance infinie entr'eux & le reſte des hommes, comme s'ils euſſent été d'une autre eſpece qu'eux. C'eſt Platon qui nous apprend tout ce détail : car Xénophon, apparemment pour épargner ſon héros, ne dit pas un mot de la maniére dont ces Princes furent élevés, lui qui a décrit ſi au long l'éducation que leur pere avoit reçue.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt qu'au moins Cyrus dans ſes derniéres campagnes ne les ait pas menés avec lui pour les tirer de cette vie molle & efféminée, & pour leur apprendre le métier de la guerre : car ils devoient alors avoir quelque âge. Peut-être les femmes s'y oppoſérent-elles.

Quoiqu'il en ſoit, une telle éducation eut le ſuccès qu'on en devoit attendre. Cambyſe ſortit de cette école tel que l'hiſtoire nous le repréſente, un Prince entêté de lui-même, plein de vanité & de hauteur, livré aux excès les plus honteux de la crapule & de la débauche, inhumain & barbare juſqu'à faire égorger ſon frere ſur la foi d'un ſonge ; en un mot un inſenſé, un furieux, un phrénétique, qui mit l'empire à deux doits de ſa perte.

Son pere, dit Platon, lui laissa en mourant de vastes provinces, des richesses immenses, des troupes & des flotes innombrables: mais il ne lui avoit pas donné ce qui pouvoit les lui conserver, en lui en faisant faire un bon usage.

Ce Philosophe fait les mêmes réflexions sur Darius & Xerxès. Le premier, n'étant point fils de Roi, n'avoit pas été élevé mollement à la maniére des Princes, & il avoit porté sur le trône une longue habitude de travail, une grande modération d'esprit, un courage qui ne fut guere inférieur à celui de Cyrus, & qui lui fit ajouter à son empire presque autant de provinces que celui-ci en avoit conquises. Mais il ne fut pas meilleur pere que lui, & ne profita pas de la faute qu'il avoit faite en négligeant l'éducation de ses enfans. Aussi son fils Xerxès fut, à peu de chose près, un second Cambyse.

De tout ceci, Platon, après avoir montré qu'il y a une infinité d'écueils presque inévitables pour ceux qui sont nés dans le sein de la grandeur & de l'opulence, conclut que la principale cause de la décadence & de la ruine de

l'empire des Perses, a été la mauvaise éducation des Princes, parce que ces premiers exemples firent la régle, & influérent sur presque tous les successeurs, sous qui tout dégénéra de plus en plus, le luxe des Perses n'aiant plus ni mesure ni frein.

§. IV. *Manque de bonne foi.*

*Cyrop. l. 8. p. 239.* C'EST l'historien Xénophon qui nous apprend que le manque de bonne foi fut une des causes du renversement des mœurs parmi les Perses, & de la destruction de leur empire. Autrefois, dit-il, le Roi, & ceux qui gouvernoient sous lui, regardoient comme un devoir indispensable de tenir leur parole, & de garder inviolablement les traités où la religion du serment étoit intervenue; & cela à l'égard même de ceux qui s'en étoient rendu le plus indignes par leurs crimes & leur mauvaise foi: & c'est une conduite si sage qui leur avoit attiré une confiance entiére de la part de leurs sujets & de tous les peuples voisins. Voila un grand éloge pour les Perses, qui tombe sans doute principalement sur le régne du grand Cyrus; & que Xénophon applique aussi à Cyrus le *De exped. Cyr. l. 1. p. 267.*

jeune, dont il dit que le grand principe étoit de ne manquer jamais de fidélité, ſous quelque prétexte que ce fût, à l'égard des paroles qu'il avoit données, des promeſſes qu'il avoit faites, & des traités qu'il avoit conclus. Ces Princes avoient une juſte idée de la roiauté, & ils penſoient avec raiſon que ſi la vérité & la probité étoient bannies du reſte de la terre, elles devroient trouver un aſyle dans le cœur d'un Roi, qui étant le lien & le centre de la ſociété, doit être auſſi le protecteur & le vengeur de la bonne foi qui en eſt le fondement.

De ſi beaux ſentimens, & ſi dignes d'un homme né pour le gouvernement, ne durérent pas lontems. La fauſſe prudence & l'artificieuſe politique en prirent bientôt la place. Au lieu, dit Xénophon, que le vrai mérite, la probité, la bonne foi étoient auparavant en honneur & en crédit chez le Prince, on vit dominer à la Cour ces prétendus zélés ſerviteurs du Roi, qui ſacrifient tout à ſes intérêts & à ſes volontés ; [a] qui croient que le *Cyrop. l. 8. p. 239.*

[a] Ἐπὶ τὸ κατεργάζεσθαι ὧν ἐπιθυμοίη, συντομωτάτην ὁδὸν ᾤετο εἶναι διὰ τοῦ ἐπιορκεῖν τε, καὶ ψεύδεσθαι, καὶ ἐξαπατᾶν· τὸ δὲ ἁπλοῦν καὶ ἀληθὲς, τὸ αὐτὸ τῷ ἠλιθίῳ εἶναι. *De exped. Cyr. l. 1. p. 292.*

moien le plus court & le plus sûr de faire réussir ses entreprises, est de mettre hardiment en usage le mensonge, la perfidie, le parjure; qui traitent de petitesse d'ame, de foiblesse d'esprit, & d'imbécille stupidité, le scrupuleux attachement à sa parole & aux engagemens qu'on a pris; enfin qui sont persuadés qu'on ne peut régner, si l'on ne préfére les considérations d'Etat à l'observation exacte des traités le plus solennellement jurés.

Les peuples d'Asie, continue Xénophon, ne furent pas lontems sans imiter le Prince, qui leur servoit d'exemple & de maître pour la duplicité & la fourberie. Ils s'abandonnérent bientôt à la violence, à l'injustice, à l'impiété : & de là est venu le changement étrange que l'on voit dans leurs mœurs, & le mépris qu'ils ont conçu pour leurs Rois, qui est la suite naturelle & la punition ordinaire du peu de cas que ceux-ci font de ce que la religion a de plus sacré & de plus formidable.

En effet, le serment par lequel on scelle les traités, en y faisant intervenir la divinité comme présente, &

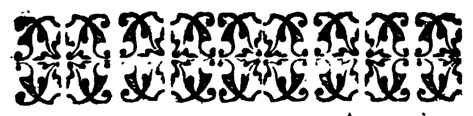
comme garante des conditions, est une sainte & auguste cérémonie pour soumettre les Rois au Juge suprême qui seul peut les juger, & pour tenir dans le devoir toute majesté humaine en la faisant comparoître devant celle de Dieu, à l'égard de qui elle n'est rien. Or est-ce un moien d'attirer aux Rois les respects du peuple, que de lui apprendre à ne plus craindre Dieu? Quand cette crainte sera effacée dans les sujets comme dans le Prince, où sera la fidélité & l'obéissance, & sur quel appui le trône sera-t-il fondé? Cyrus avoit raison de dire qu'il ne reconnoissoit pour bons serviteurs & pour fidéles sujets que ceux qui avoient de la religion, & qui respectoient la divinité : & il n'est pas étonnant que le mépris que fait de l'une & de l'autre un Prince, qui compte pour rien la sainteté des sermens, ébranle jusques dans leurs fondemens les empires les plus fermes, & en cause tôt ou tard l'entiére destruction. Les Rois, dit Plutarque, quand il arrive des révolutions dans leurs Etats, se plaignent amérement de l'infidélité des peuples; mais c'est bien à tort, & ils ne se souviennent pas que c'est eux-

*Cyrop. l. 8. p. 204.*

*Plut. in Pyrrh. p. 390.*

mêmes qui leur en ont donné les premiéres leçons, en ne faiſant nul cas de la juſtice & de la bonne foi, & les ſacrifiant toujours ſans héſiter à leurs intérêts.





## LIVRE CINQUIÈME.

# HISTOIRE

## *DE L'ORIGINE ET DES premiers commencemens des différens Etats de la Gréce.*

DE TOUS les pays connus dans l'antiquité il n'y en a gueres d'aussi célébres que la Gréce, ni qui fournissent à l'histoire des monumens si précieux & des faits si éclatans. De quelque côté qu'on la considére, soit pour la gloire des armes, soit pour la sagesse des loix, soit pour l'étude des sciences & des arts, tout y a été porté à un haut degré de perfection, & l'on peut dire, par raport à tous ces objets, que la Gréce est devenue en quelque sorte l'école du genre humain.

Il n'est pas possible qu'on ne s'intéresse beaucoup à l'histoire d'un tel peuple, sur-tout quand on fait réflexion qu'elle nous a été transmise par des Ecrivains du plus rare mérite, dont plusieurs même se sont autant distingués par l'épée que par la plume,

& ont été aussi bons capitaines & grands politiques, qu'excellens historiens. C'est un grand secours, il faut l'avouer, d'avoir pour guides de tels hommes, d'un jugement exquis, d'une prudence consommée, d'un goût épuré & parfait en tout genre; qui fournissent, non seulement les faits, & les pensées aussi bien que les expressions dont il faut les revétir, mais ce qui est beaucoup plus important, les réflexions qui doivent les accompagner, & qui sont le fruit principal de l'histoire. Voila les riches trésors où je puiserai tout ce que j'ai à dire, après que j'aurai passé les premiéres origines de la Gréce, qui ne peuvent pas être fort agréables, & sur lesquelles je ne ferai que couler légérement. Mais avant que d'en parler, je croi nécessaire de tracer un plan abrégé de la situation du pays, & des différentes parties qui le composent.

## ARTICLE PREMIER.

### *Description Géographique de l'ancienne Gréce.*

LA GRECE ancienne, qui est maintenant la partie méridionale de la

la Turquie en Europe, étoit terminée au levant par la mer Egée, dite aujourd'hui l'Archipel; au midi, par la mer de Créte ou de Candie; au couchant par la mer d'Ionie; & au nord par l'Illyrie & la Thrace.

Les parties de la Gréce ancienne sont, l'Epire, le Péloponnése, la Gréce proprement dite, la Thessalie, la Macédoine.

## L'EPIRE.

CETTE province est située au couchant, & séparée de la Thessalie & de la Macédoine par le mont *Pindus*, & par les monts appellés *Acroceraunii*.

Les peuples les plus connus qui l'habitent sont, les MOLOSSES, dont la ville principale est *Dodone*, célébre par le temple & l'oracle de Jupiter. Les CHAONIENS, dont la ville est *Orique*. Les THESPROTIENS, dont la ville est *Buthrote*, où étoit le palais & la demeure de Pyrrhus. Les ACARNANIENS, dont la ville est *Ambracie*, qui donne son nom au golfe. Là se trouve *Actium*, célébre par la victoire d'Auguste, qui bâtit, vis-à-vis de cette ville de l'autre côté du golfe, *Nicopolis*. Il y avoit

dans l'Epire deux petites rivières, fort connues dans la fable, le *Cocyte* & l'*Achéron*.

Il faloit que l'Epire fût autrefois bien peuplée, puisque Polybe dit que Paul Emile, après la défaite de Persée dernier roi de Macédoine, y détruisit soixante & dix villes, dont la plus grande partie étoit des Molosses, & en emmena cent cinquante mille prisonniers.

*Apud. Strab. lib. 7. p. 322.*

## LE PELOPONNESE.

C'EST une presqu'île, qu'on nomme maintenant *la Morée*, qui ne tient au reste de la Gréce que par l'Isthme de Corinthe, large seulement de six mille. On sait que plusieurs Princes ont tenté inutilement de couper cet Isthme.

Ses parties sont L'ACHAÏE proprement dite, dont les principales villes sont *Corinthe*, *Sicyone*, *Patra*, &c. L'ELIDE. C'est là qu'est *Olympia*, appellée aussi *Pisa*, située sur l'Alphée, où se célébroient les jeux Olympiques. *Cylléne*, est la patrie de Mercure. LA MESSENIE. *Messéne*. *Pyle*, la ville de Nestor. *Corone*. L'ARCADIE. *Tégée*. *Stymphale*. *Mantinée*. *Megalopolis*, pa-

trie de Polybe. La LACONIE. *Sparte*, ou *Lacédémone*. *Amycla*. Le mont *Taygete*. La riviére *Eurotas*. Le cap *Ténare*. L'ARGOLIDE. *Argos*, surnommé *Hippium*, célébre par le temple de Junon. *Némée*. *Mycénes*. *Nauplia*. *Troezen*. *Epidaure*, où étoit le temple d'Esculape.

LA GRECE PROPREMENT DITE.

SES parties principales sont :

L'ETOLIE. *Chalcis*. *Calydon*. *Olenus*. LA DORIDE. LES LOCRES OZOLIENS. *Naupacte, maintenant* Lépante, connue par la défaite des Turcs en 1571. LA PHOCIDE. *Anticyre*. *Delphes*, sous la montagne du *Parnasse*, célébre par les oracles qui s'y rendoient. Là est aussi la montagne d'*Hélicon*. LA BEOTIE. *Orchoméne*. *Thespies*. *Chéronée*, illustre par la naissance de Plutarque. *Platée*, par la défaite de Mardonius. *Thébes*. *Aulide*, fameuse par son port, d'où partit l'armée des Grecs pour aller assiéger Troie. *Leuctre*, par la victoire d'Epaminondas. L'ATTIQUE. *Mégare*. *Eleusis*. *Décélie*. *Marathon*, où Miltiade défit l'armée des Perses. *Athénes* : ses ports étoient, *le Pirée*, *Munichie*, *Phaléres*

les monts, *Hymette* & *Cithéron*. LA LOCRIDE.

## LA THESSALIE.

LES VILLES les plus connues de cette province sont, *Gomphi*. *Pharsale*, près de laquelle Jules César remporta une victoire sur Pompée. *Magnésie*. *Méthone*, au siége de laquelle Philippe perdit un œil. Les *Thermopyles*, défilé fameux par la vigoureuse résistance des trois cens Spartains contre l'armée entiére de Xerxès, & par leur glorieuse défaite. *Phthie*. *Thébes* de Thessalie. *Larisse*. *Déméitriade*. Les agréables vallons de *Tempé*, sur les bords du *Pénée*. *Olympe*, *Pélion*, *Ossa*, trois montagnes célébres dans les fables par le combat des Géans.

## LA MACEDOINE.

JE NE raporterai qu'un petit nombre de ses villes. *Epidamne* ou *Dyrrachie*, maintenant *Durazzo*. *Apollonie*. *Pella*, capitale du pays, qui donna naissance à Philippe, & à son fils Alexandre le Grand. *Egée*. *Edesse*. *Palléne*. *Olynthe*, qui a donné son nom aux Olynthiaques de Démosthéne. *Torone*. *Acanthe*. *Thessalonique*, maintenant

*Salonichi*. *Stagire*, patrie d'Ariſtote. *Amphipolis*. *Philippes*, fameuſe par la victoire d'Auguſte & d'Antoine ſur Brutus & Caſſius. *Scotuſe*. *Athos*, montagne. Le fleuve *Strymon*.

## ÎLES DE LA GRECE.

Il y a pluſieurs îles adjacentes à la Gréce, fort connues dans l'hiſtoire. Dans la mer Ionienne, *Corcyre*, avec une ville du même nom, maintenant *Corfou*. *Céphaléne* & *Zacynthe*, maintenant *Céphalona* & *Zante*. *Ithaque*, patrie d'Ulyſſe, & *Dulichie*. Près du cap *Malée* vis-à-vis la Laconie, *Cythére*. Dans le golfe de Sarone, *Egine*, & *Salamine* ſi fameuſe par le combat naval entre Xerxès & les Grecs. Entre la Gréce & l'Aſie, les *Sporades*: les *Cyclades*, dont les plus connues ſont; *Andros*, *Délos*, *Paros* d'où l'on tiroit le plus beau marbre. Plus haut dans la mer Egée, l'*Eubée*, maintenant *Négréponte*, ſéparée de la terre ferme par un petit bras de mer appellé *Euripe*. La ville la plus connue étoit *Chalcis*. En montant vers le ſeptentrion, *Scyrus*: & beaucoup plus haut *Lemnos*, maintenant *Staliméne*. *Samothrace*. En deſcendant, *Leſbos*, dont la principale

ville étoit *Mityléne*, qui a donné à l'île le nom de Mételin. *Chios*, Scio, vantée pour son vin excellent. *Samos*. Quelques-unes de ces derniéres îles sont attribuées à l'Asie.

L'île de *Créte*, ou de *Candie*, est la plus grande de celles qui sont voisines de la Gréce. Elle a au septentrion la mer Egée, ou l'Archipel, & au midi la mer d'Afrique. Ses principales villes étoient *Gortyne*, *Cydon*, *Gnossus*: ses montagnes, *Dictée*, *Ida*, *Corycus*. Son labyrinthe est connu de tout le monde.

Les Grecs avoient des colonies dans presque toutes ces îles.

Ils s'établirent aussi dans la Sicile, & dans une partie de l'Italie vers la Calabre; qui sont appellées pour cette raison la grande Gréce.

*Strab. lib. 6. p. 253.*

Mais leur grand établissement fut dans l'Asie mineure, & sur tout dans l'*Eolie*, l'*Ionie*, & la *Doride*. Les principales villes de l'Eolie sont, *Cume*, *Phocée*, *Elée*. De l'Ionie, *Smyrne*, *Clazoméne*, *Téos*, *Lébédus*, *Colophon*, *Ephése*. De la Doride, *Halicarnasse*, & *Cnidus*.

*Plin. l. 6. c. 2.*

Ils avoient encore un grand nombre de colonies répandues dans les

différentes parties du monde, dont je parlerai quand l'occasion s'en présentera.

### ARTICLE SECOND.

*Division de l'histoire Grecque en quatre âges.*

ON PEUT distinguer dans les Grecs quatre différens âges, marqués par autant d'époques mémorables, qui tous ensemble renferment 2154 années.

Le premier s'étend depuis la fondation des petits roiaumes de la Gréce, en commençant par celui de Sicyone qui est le plus ancien jusqu'au siége de Troie, & comprend environ 1000 ans, depuis l'an du monde 1820 jusqu'à 2820.

Le second s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au régne de Darius fils d'Hystaspe, qui est le tems où l'histoire des Grecs commence à se joindre avec celle des Perses, & comprend 663 ans, depuis l'an du monde 2820 jusqu'à 3483.

Le troisiéme âge s'étend depuis le commencement du régne de Darius jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, qui est le beau tems de l'histoire des

Grecs, & comprend 198 ans, depuis l'an du monde 3483 jusqu'à 3681.

Enfin le quatriéme & dernier âge s'étend depuis la mort d'Alexandre, où les Grecs commencérent à déchoir, jusqu'à ce qu'ils tombérent enfin sous la domination des Romains. Et l'époque de la ruine entiére des Grecs, est, d'un côté, la prise & la destruction de Corinthe par le Consul L. Mummius en 3858; & de l'autre, l'extinction du roiaume des Séleucides en Asie par Pompée l'an du M. 3939, & de celui des Lagides en Egypte par Auguste l'an 3974. Et ce dernier âge comprend en tout 293 ans.

De ces quatre âges, je ne parlerai ici que des deux premiers, & encore ne les toucherai-je que très légérement, & pour en donner quelque idée aux lecteurs: parce que ces tems, du moins pour une grande partie, appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire, & sont couverts de ténébres qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de percer & d'éclaircir; & j'ai déja déclaré plusieurs fois que ce travail obscur & épineux, quoique très utile pour ceux qui veulent approfondir l'histoire, n'entroit point dans mon plan.

## ARTICLE TROISIEME.

### *Origine primitive des Grecs.*

POUR AVOIR quelque chose de certain sur l'origine des Grecs, il faut nécessairement avoir recours à ce que nous en apprend l'Ecriture sainte.

*Javan*, ou *Ion*, (car en Hébreu les mêmes lettres différemment ponctuées forment ces deux noms) fils de Japhet, & petit-fils de Noé, est certainement le pere de tous les peuples connus sous le nom de Grecs, quoiqu'il soit demeuré propre aux Ioniens dans cette nation. Mais les Hébreux, les Caldéens, les Arabes, & les autres, ne nomment point autrement le corps de la nation que les Ioniens. Et c'est pour cette raison qu'Alexandre est prédit dans Daniel sous le nom de Roi de* *Javan.* *Gen. 10. 2.* *Dan. 8. 21.*

Javan eut quatre enfans, Eliza, Tarsis, Cetthim, & Dodanim. Comme Javan est l'origine des Grecs, il ne faut pas douter que ses quatre fils ne soient les chefs des principales Tribus & des principales branches de cette *Gen. 10. 4.*

* Hircus caprarum rex Græciæ. *Dans l'hébreu*, rex *Javan*.

nation, devenue depuis si célébre par les arts & par la guerre.

Eliza, est la même chose qu'*Ellas*, comme traduit le Caldaïque; & le nom Ἕλληνες devenu commun à toute la nation, comme celui d'Ἑλλὰς à tout le pays, n'a point d'autre origine. La ville d'Elide fort ancienne dans le Péloponnése, les champs Elisiens, la riviére Elissus ou Ilissus, ont retenu lontems des traces du nom d'Eliza, & ont plus contribué à conserver sa mémoire que les historiens mêmes de la nation, curieux dans les affaires étrangéres, & peu instruits de leur origine, parce qu'ils l'étoient peu de la religion véritable, & ne remontoient pas jusqu'à elle. C'est pourquoi ils donnent une autre source aux noms *Hellénes* & *Iones*, comme nous le verrons dans la suite: car je me croi obligé de raporter aussi leur sentiment.

*Tharsis*, étoit le second fils de Javan. Il s'établit, comme ses freres, dans la Gréce, & peut-être dans l'Achaïe & les provinces voisines, comme Eliza dans le Péloponnése.

*Cetthim*. Il ne nous est pas permis de douter que ce ne soit le pere des

Macédoniens après l'autorité du premier livre des Maccabées, où il est dit dès le commencement qu'Alexandre fils de Philippe, Macédonien, sortit de son pays, qui étoit celui de *Céthim*, pour aller faire la guerre à Darius roi de Perse. Et dans le chap. 8. parlant des Romains & de leurs victoires sur les derniers rois de Macédoine Philippe & Persée, il les appelle rois des Céthéens.

*1. Macc. 1. 1.*

*Egressus de terra Cethim. v. 5.*

*Philippum & Perseum Ceteorum regem.*

*Dodanim.* Il est fort vraisemblable que la Thessalie & l'Epire furent le partage de ce quatriéme fils de Javan, & que le culte impie de Jupiter de *Dodone*, aussi bien que la ville de * *Dodone*, sont des preuves que le premier Auteur étoit demeuré dans la mémoire de ceux qui tenoient de lui l'établissement & la naissance.

* Δωδώνη, ἀπὸ Δωδῶνος, τοῦ Διὸς καὶ Εὐρώπης. *Stephanus.*

Voila tout ce que l'on peut dire de certain sur l'origine des Grecs. L'Ecriture sainte, dont le but n'est pas de satisfaire la curiosité, mais de nourrir la piété, après ces légers raions de lumiére, nous laisse dans une profonde nuit sur le reste de leur histoire, qui ne peut être tirée que des Auteurs profanes.

Si l'on en croit Pline, *les Grecs* s'ap-

*Lib. 4. c. 7.*

pellérent ainſi du nom d'un ancien Roi fort obſcur. Homére, dans ſes poemes, les nomme Hellénes, Danaens, Argiens, Achéens. Il eſt remarquable que le mot *Græcus* n'eſt jamais emploié dans Virgile.

L'extrême ruſticité des premiers Grecs ne paroîtroit pas croiable, ſi l'on pouvoit ſur ce point récuſer leurs propres hiſtoriens. Un peuple aſſez entêté de ſon origine pour l'illuſtrer par des fables, n'en auroit pas inventé pour l'avilir. Qui croiroit que ce peuple, auquel on doit tout ce qu'on a de litérature & de belles connoiſſances, deſcendît de ſauvages, qui n'avoient point d'autre loi que la force; qui ignoroient l'agriculture, & broutoient à la maniére des bêtes? C'eſt pourtant ce que nous atteſtent les honneurs divins qu'ils décernérent à celui qui leur apprit à ſe nourrir de gland, comme d'un aliment plus ſain & plus délicat que les herbes. Il y avoit de là encore bien loin juſqu'à la politeſſe & à l'urbanité. Auſſi n'y arrivérent-ils que par une longue ſucceſſion de tems.

*Pauſan. lib. 8. pag. 455. 456.*

*Pelaſgum*

Les plus foibles ne furent pas les derniers à comprendre la néceſſité de

vivre ensemble, pour se garantir de la violence & de l'oppression. Ils bâtirent des maisons, dont le nombre, accru insensiblement, forma des bourgs & des villes. Mais la société d'habitation ne vint pas à bout d'humaniser de telles gens. L'Egypte & la Phénicie en eurent l'honneur. L'une & l'autre par leurs colonies instruisirent & civilisérent les Grecs. Celle-ci leur enseigna la navigation, le commerce, l'écriture : l'autre les poliça par ses loix, les mit dans le goût des arts & des sciences, & les initia dans ses mystéres.

*Herod. l. 2. c. 58. & l. 5. c. 58-60. Plin. l. 5. c. 12. & l. 7. c. 56.*

La Gréce, dans les premiers tems, fut exposée à de grands mouvemens, & à de fréquentes mutations, parce que les habitans du pays n'aiant point entr'eux de commerce, & n'y aiant point alors de puissance supérieure qui imposât la loi aux autres, la violence décidoit de tout. Les plus forts s'emparoient des terres qui leur paroissoient les plus fertiles, & en chassoient les possesseurs légitimes, qui alloient chercher ailleurs des établissemens. Comme l'Attique étoit un pays sec & stérile, ses habitans n'eurent pas les mêmes secousses à essuier,

*Thucid. lib. 1. p. 2.*

& ils se conservérent toujours dans leur premier terrain : c'est pourquoi ils s'appelloient αὐτόχθονες, c'est-à-dire nés dans le pays même, à la différence de presque tous les autres peuples, qui étoient venus d'ailleurs.

Tels furent en général les premiers commencemens de la Gréce. Il faut maintenant descendre dans un plus grand détail, & exposer en peu de mots l'établissement des différens Etats qui la partagérent.

## ARTICLE QUATRIEME.

*Différens Etats dont la Gréce étoit composée.*

DANS ces tems reculés, les roiaumes étoient fort peu de chose, & souvent l'on en donnoit le titre à une ville d'où dépendoient quelques lieues seulement de terrain.

### SICYONE.

AN. M. 1915. A. J. C. 2089. LE PLUS ancien des roiaumes de la Gréce est celui de Sicyone. Eusebe en place le commencement 1313 ans avant la premiére Olympiade. On croit qu'il dura environ 1000 ans.

## ARGOS.

Le Roiaume d'Argos dans le Péloponnése commença 1080 ans avant la premiére Olympiade, du tems d'Abraham. Le premier roi fut Inachus. Il eut pour successeurs, Phorone'e son fils; Apis, qui donna son nom à cette contrée; Argus; & après plusieurs autres, Gelanor, qui fut dépouillé & chassé du roiaume par Danaus Egyptien. Les successeurs de celui-ci furent Lynce'e fils d'Egyptus son frere, qui seul de cinquante freres, échapa à la cruauté des Danaïdes; Abas; Proetus; Acrisius. *Euseb. in Chron.* An. M. 2148. A. J. C. 1856. An. M. 2530. A. J. C. 1474.

De Danaé, fille du dernier, naquit Persée; qui dans la suite aiant tué par malheur son grand-pere Acrisius, & ne pouvant plus soutenir la vûe d'Argos où il avoit commis ce meurtre involontaire, passa à Mycénes, & y établit le siége de son roiaume.

## MYCENES.

Perse'e régna donc à Mycénes.

Il eut plusieurs enfans: entre autres Alcée, Sthénélus, & Electryon. Alcée, fut pere d'Amphitryon; Sthénélus,

d'Erysthée ; Electryon, d'Alcméne. Amphitryon épousa Alcméne, de laquelle & de Jupiter naquit Hercule.

Eurysthée & Hercule vinrent au monde le même jour : mais la naissance du premier aiant été avancée par la fraude de Junon, Hercule lui fut soumis, & obligé de subir par son ordre les douze travaux si célébres dans la fable.

Les Rois qui régnérent à Mycénes après Persée, furent ELECTRYON. STHENELUS. EURYSTHE'E. Celui-ci, après la mort d'Hercule, déclara une guerre ouverte à ses descendans, dans la crainte qu'ils n'entreprissent un jour de le détrôner. En effet les Héraclides, aiant tué dans un combat Eurysthée, entrérent victorieux dans le Péloponnése, & s'en rendirent maîtres. Mais, comme c'étoit avant le tems marqué par les destins, une peste qui survint, jointe à un oracle, les obligea d'en sortir. Trois ans après, trompés par une expression ambigue de l'oracle, ils firent une nouvelle tentative, qui fut encore inutile : c'étoit environ vingt ans avant la prise de Troie.

ATRE'E, fils de Pélops, oncle ma-

ternel d'Eurysthée, lui avoit succédé. C'est de la sorte que la couronne passa aux descendans de Pélops, qui donnérent leur nom au Péloponnése, appellé auparavant *Apie.* La haine meurtriére des deux freres Atrée & Thyeste est connue de tout le monde.

PLISTHENE, fils d'Atrée, succéda à son pere au roiaume de Mycénes, qu'il laissa à son fils

AGAMEMNON, qui eut pour successeur son fils ORESTE. Le roiaume de Mycénes fut rempli de crimes & d'horreurs depuis qu'il eut passé dans la famille de Pélops.

TISAMENE & PENTHILE fils d'Oreste, régnérent après lui : ils furent chassés du Péloponnése par les Héraclides.

## ATHENES.

CECROPS, originaire d'Égypte, fut le fondateur de ce roiaume. S'étant établi dans l'Attique, il divisa tout ce qui lui étoit soumis en douze cantons. Ce fut lui qui établit l'Aréopage. AN. M. 2448. A. J. C. 1556.

Cette auguste compagnie rendit sous CRANAUS son successeur le fameux jugement entre Neptune & Mars. Ce fut de son tems qu'arriva le déluge de

Deucalion. Celui d'Ogyges en Attique est beaucoup plus ancien, & étoit arrivé 1020 ans avant la premiére Olympiade, & par conséquent l'an du monde 2208.

AMPHICTYON, troisiéme roi d'Athénes, procura une confédération de douze peuples, qui s'assembloient deux fois l'an aux Thermopyles pour y faire des sacrifices communs, & pour délibérer ensemble sur les affaires publiques & particuliéres de chaque peuple. Elle fut nommée l'assemblée des Amphictyons...

Sous ERECHTHE'E, l'on marque l'arrivée de Cérès en Attique après l'enlévement de sa fille, & l'établissement des mystéres à Eleusis.

An. M. 2720. A. J. C. 1284. Le régne d'EGE'E fils de Pandion est le tems le plus illustre de l'histoire des Héros. C'est sous lui qu'on place l'expédition des Argonautes, les fameux travaux d'Hercule, la guerre de Minos second roi de Créte contre les Athéniens, l'histoire de Thesée & d'Ariane.

THESE'E succéda à son pere Egée. Cécrops avoit partagé l'Attique en douze bourgs, douze cantons, séparés les uns des autres. Théſée fit com-

prendre aux peuples les avantages d'un gouvernement commun, & des douze bourgs n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie...

CODRUS fut le dernier roi d'Athénes. Il se dévoua pour son peuple.

Après lui le titre de Roi fut éteint par les Athéniens. MEDON son fils fut mis à la tête de la République avec le titre d'Archonte, c'est-à-dire de Gouverneur ou de Président. Les premiers Archontes furent à vie : mais les Athéniens fatigués d'une domination qui leur paroissoit encore trop approcher de la roiauté, élurent de nouveaux Archontes de dix ans en dix ans, & enfin rendirent cette charge annuelle. An.M. 2934. A.J.C. 1070.

## THEBES.

CADMUS, venu par mer des côtes de la Phénicie, c'est-à-dire des environs de Tyr & de Sidon, se saisit du pays appellé depuis la Béotie. Il y bâtit la ville de Thébes, ou du moins une citadelle, appellée de son nom Cadmée; & y établit le siége de sa domination & de sa puissance. An.M. 2549. A.J.C. 1455.

Les funestes malheurs de Laïus l'un de ses successeurs & de Jocaste sa femme, d'Oedipe leur fils, d'Etéocle

& de Polynice nés du mariage incestueux de Jocaste & d'Oedipe, ont fourni une ample matiére aux récits de la Fable,& aux actions du Théatre.

## SPARTE ou LACEDEMONE.

On croit que Lelex, premier roi de la Laconie, commença à régner environ 1516 ans avant l'Ere chrétienne.

Tyndare, neuviéme roi de Lacédémone, eut de Léda Castor & Pollux jumeaux, outre Héléne, & Clitemnestre femme d'Agamemnon roi de Mycénes. Aiant survécu à la mort des deux jumeaux ses enfans, il songea à se choisir un successeur en choisissant un époux à Héléne sa fille. Tous les prétendans s'engagérent par serment de s'en tenir au choix de cette Princesse, qui se détermina en faveur de Ménélas. A peine eut-elle été trois ans avec son mari, qu'elle fut enlevée par Alexandre Paris, fils de Priam roi des Troiens. Cet enlevement fut l'occasion de la guerre de Troie. La Gréce commença proprement à essaier ses forces unies au siége de cette ville, où les Achilles, les Ajax, les Nestors, & les Ulysses, firent pressentir à l'Asie

qu'elle obéiroit un jour à leur postérité. La ville fut prise par les Grecs après un siége de dix ans, à peu près dans le tems que Jephté conduisoit le peuple de Dieu : c'est-à-dire, selon Usserius, l'année du monde 2820, & 1184 ans avant Jesus-Christ. Cette époque est célébre dans l'histoire, & doit être retenue avec soin, aussi bien que celle des Olympiades.

On appelle Olympiade la révolution de quatre années complettes depuis une célébration des Jeux Olympiques jusqu'à l'autre. Nous exposerons ailleurs l'établissement de ces Jeux qui se célébroient tous les quatre ans près de la ville de Pise, appellée autrement Olympe. L'Ere commune des Olympiades commence à l'été de l'année du monde 3228, & 776 ans avant Jesus-Christ, dans les Jeux où Corêbe remporta le prix de la course.

Quatre-vingts ans après la prise de Troie, les Héraclides rentrérent dans le Péloponnése, & se saisirent de Lacédémone, où deux freres, Eurysthéne & Proclès, fils d'Aristodéme, régnérent ensemble. Et depuis eux le sceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Plusieurs

années après, Lycurgue donna à Sparte ces loix, qui l'ont rendu si célébre. J'en parlerai dans la suite avec étendue.

## CORINTHE.

CORINTHE commença plus tard que les autres villes dont nous venons de parler, à être gouvernée par des rois particuliers. D'abord elle fut soumise à ceux d'Argos & de Mycénes.
An. M. 2628. A.J.C. 1376. Sisyphe, fils d'Eole, s'en rendit maître. Sa race en fut chassée par les Héraclides environ 110 ans après le siége de Troie. Les descendans de Bacchis y régnérent ensuite. Sous eux le gouvernement monarchique fit place à l'aristocratique : c'est-à-dire que les anciens gouvernérent, choisissant entr'eux tous les ans un premier Magistrat, qu'ils appelloient Prytanis. Enfin Cypsélus, aiant gagné le peuple, s'empara de l'autorité, qu'il fit passer à son fils Périandre, fort connu parmi les sages de la Gréce, au nombre desquels son goût pour les sciences & pour les gens savans l'a fait ranger.

## LA MACEDOINE.

ON FUT lontems parmi les Grecs

ſans faire beaucoup d'attention à la Macédoine. Il ſembloit que ſes Rois, relegués dans les bois & les montagnes, ne faiſoient point partie du reſte de la Gréce. Ils prétendoient deſcendre d'Hercule par CARANUS le premier d'entreux. Philippe, & Alexandre ſon fils, relevérent extrêmement la gloire de ce roiaume. Il avoit déja duré 490 ans juſqu'à la mort d'Alexandre, & il en dura encore 148 juſqu'à la priſe de Perſée par les Romains.

An. M. 3191.
A. J. C. 1813.

## ARTICLE CINQUIEME.

### *Tranſmigrations des Grecs dans l'Aſie Mineure.*

NOUS avons déja remarqué que quatre-vingts ans après la priſe de Troie les Héraclides ſe remirent en poſſeſſion du Péloponnéſe, aiant défait les Pélopides, c'eſt-à-dire Tiſaméne & Penthile fils d'Oreſte, & qu'ils partagérent entr'eux les roiaumes de Mycénes, d'Argos, & de Lacédémone.

Une ſi grande révolution changea preſque toute la face de la Gréce, & donna lieu à pluſieurs tranſmigrations

fort célébres. Pour les mieux entendre, & pour avoir une idée plus nette de la situation de plusieurs peuples de la Gréce, & des quatre dialectes ou différentes langues qui y régnérent, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

*Strab. lib. 8. pag. 383. &c. Pausan. lib. 7. pag. 396. &c.*

Deucalion, qui régna en Thessalie, & sous qui arriva le déluge qui porte son nom, eut de Pyrrha sa femme deux fils, qui furent Hellen & Amphictyon. Celui-ci, aiant chassé d'Athénes Cranaus, y régna à sa place. Hellen, si on en croit les historiens de sa nation, donna son nom aux Grecs, qui furent depuis appellés Hellénes. Il eut trois fils : Eolus, Dorus, & Xuthus.

Eolus, qui étoit l'aîné, succéda à son pere; &, outre la Thessalie, il eut en partage la Locride & la Béotie. Plusieurs de ses descendans entrérent dans le Péloponnése avec Pélops, fils de Tantale roi de Phrygie, qui donna son nom au Péloponnése, & s'établirent dans la Laconie.

La contrée voisine du Parnasse échut à Dorus, & fut appellée de son nom la Doride.

Xuthus, contraint par ses freres, pour

pour quelque mécontentement particulier, de quitter ſon pays, ſe retira dans l'Attique, où il épouſa la fille d'Erechthée roi des Athéniens, dont il eut deux fils, Achéus & Ion.

Un meurtre involontaire commis par Achéus, l'obligea de ſe retirer dans le Péloponnéſe, qui étoit nommé pour lors Egialée, & dont une partie fut appellée de ſon nom Achaïe. Ses deſcendans s'établirent à Lacédémone.

Ion, s'étant ſignalé par ſes victoires, fut appellé par les Athéniens au gouvernement de leur ville, & donna ſon nom au pays : car les habitans de l'Attique ſont auſſi appellés Ioniens. Le nombre des citoiens s'accrut à tel point, que les Athéniens ſe trouvérent obligés d'envoier dans le Péloponnéſe une colonie d'Ioniens, qui communiquérent auſſi leur nom à la contrée qu'ils occupérent.

Ainſi tous les habitans du Péloponnéſe, quoique composés de différens peuples, furent tous réunis ſous les noms d'Achéens & d'Ioniens.

Les Héraclides, quatre-vingts ans après la priſe de Troie, ſongérent ſérieuſement à ſe remettre en poſſeſſion

du Péloponnése, qui leur appartenoit de droit. Ils avoient trois Chefs principaux, fils d'Aristomaque, savoir Téméne, Cresphonte, & Aristodéme. Celui-ci étant mort, ses deux fils Eurysthéne & Proclès prirent sa place. Le succès de leur expédition fut aussi heureux, que le motif en étoit juste, & ils rentrérent en possession de leur ancien domaine. Argos échut à Téméne, la Messénie à Cresphonte, & la Laconie aux deux fils d'Aristodéme.

Ceux des Achéens qui descendoient d'Eolus, & qui jusques-là avoient habité dans la Laconie, en aiant été chassés par les Doriens qui étoient rentrés dans le Péloponnése avec les Héraclides, s'établirent, après quelques courses, dans le canton de l'Asie Mineure, qui depuis fut appellé l'Eolide, où ils fondérent Smyrne, & onze autres villes. Mais la ville de Smyrne passa dans la suite aux Ioniens. Les Eoliens occupérent aussi plusieurs villes de Lesbos.

Quant aux Achéens de Mycénes & d'Argos, comme ils se virent contraints d'abandonner leur pays aux Héraclides, ils s'emparérent de celui

des Ioniens, qui habitoient comme eux dans le Péloponnése. Ceux-ci se refugiérent d'abord à Athénes, qui étoit leur patrie originaire; d'où ils partirent quelques tems après sous la conduite de Nilée & d'Androcle, tous deux fils de Codrus, & s'emparérent de cette côte de l'Asie Mineure qui est entre la Carie & la Lydie, & qui de leur nom fut appellée Ionie; & ils y bâtirent douze villes, Ephése, Clazoméne, Samos, &c.

La puissance des Athéniens, qui avoient alors pour roi Codrus, s'étant fort augmentée par le grand nombre de ceux qui se refugioient dans leur pays, les Héraclides crurent devoir s'opposer à leurs progrès, & les attaquérent. Ceux-ci furent vaincus dans un combat: mais ils ne laissérent pas de demeurer maîtres de la Mégaride, où ils bâtirent Mégare, & établirent dans ce pays les Doriens à la place des Ioniens. *Strab. p. 393.*

Une partie de ces Doriens demeura dans le pays après la mort de Codrus: quelques-uns passérent en Créte: le plus grand nombre s'établit dans cette partie de l'Asie Mineure qui de leur nom a été appellée Doride. Ils y bâ- *Strab. p. 653.*

tirent Halicarnaſſe, Cnide, & d'autres villes ; & s'établirent dans les îles de Rhode, de Cos, &c.

### *Dialectes des Grecs.*

IL SERA maintenant plus aiſé d'entendre ce qui regarde les dialectes de la Gréce. Il y en avoit quatre, ſavoir l'Attique, l'Ionien, le Dorique, & l'Eolien. C'étoient autant de langages, parfaits chacun dans leur genre, dont différens peuples ſe ſervoient, mais qui avoient tous une même langue pour fondement. Et cette diverſité de langages ne doit pas paroître étonnante dans un pays, dont les habitans ne dépendoient point les uns des autres, mais avoient chacun leur domaine particulier.

1. Le dialecte *Attique* eſt celui qui étoit uſité dans Athénes, & dans le pays circonvoiſin. Il a été ſuivi particuliérement par Thucydide, Ariſtophane, Platon, Iſocrate, Xénophon, & Démoſthéne.

2. L'*Ionien* étoit preſque le même que l'ancien Attique. Mais paſſant depuis dans quelques villes de l'Aſie Mineure, & dans les îles adjacentes, qui étoient colonies des Athéniens &

de ceux de l'Achaïe, il reçut là comme une nouvelle teinture, & ne suivit pas toute la délicatesse où arrivérent depuis les Athéniens. C'est en cette langue qu'ont écrit Hippocrate & Hérodote.

3. Le *Dorique* a été premiérement en usage parmi les Lacédémoniens, & ceux d'Argos. Ensuite il passa dans l'Epire, dans la Libye, la Sicile, Rhode, & Créte. C'est celui qu'ont suivi Archiméde & Théocrite, tous deux de Syracuse, & Pindare.

4. L'*Eolien* a été d'abord usité parmi les Béotiens & leurs voisins, puis dans l'Eolie, région de l'Asie Mineure entre l'Ionie & la Mysie, qui comprenoit dix ou douze villes, colonies des Grecs. C'est celui qui a été suivi par Sapho & Alcée, dont il reste peu de chose. On le trouve aussi mélé dans Théocrite, Pindare, Homére, & dans plusieurs autres.

## ARTICLE SIXIEME.

### *Gouvernement Républiquain établi presque généralement dans toute la Gréce.*

ON A PU remarquer dans le peu que j'ai dit des divers établissemens de la Gréce, que le fonds primordial de

tous ces differens Etats étoit le gouvernement monarchique, le plus ancien de tous, le plus universellement répandu, le plus propre à entretenir la paix & la concorde, &, comme l'observe Platon, formé sur le modéle de l'autorité paternelle, & de cet empire doux & modéré que les peres exerçoient dans leur famille.

Plat. lib. 3. de leg. p. 680.

Les choses aiant dégénéré peu à peu par l'injustice des usurpateurs, par la dureté des maîtres légitimes, par les soulévemens des peuples, & par mille autres révolutions qui arrivérent dans ces Etats; un esprit tout contraire au premier s'empara de la Gréce entiére, y alluma un desir violent de la liberté, & établit par tout, excepté dans la Macédoine, un gouvernement républicain, mais varié en presque autant de maniéres qu'il y avoit de différentes villes, selon le génie & le caractére de chacun des peuples.

Il resta toujours néanmoins je ne sai quel levain de l'ancienne domination, qui réveilla de tems en tems l'ambition de plusieurs citoiens, & leur inspira le desir de se rendre maîtres de leur patrie. Dans presque tous ces petits Etats de la Gréce on vit

ſouvent des particuliers, qui n'aiant aucun droit au trône ni par leur naiſſance, ni par le choix des citoiens, cherchérent à s'y élever par cabale, par trahiſon, par violence; & qui, ſans reſpect pour les loix, ſans égard pour le bien public, exercérent l'autorité ſouveraine avec un empire deſpotique & un pouvoir arbitraire. Pour ſe maintenir dans leur injuſte uſurpation au milieu des défiances & des allarmes, ils ſe crurent obligés de prévenir de fauſſes conjurations, ou de réprimer des conſpirations réelles par les plus cruelles proſcriptions, & de ſacrifier à leur ſûreté tous ceux que leur mérite, leur rang, leurs richeſſes, leur zéle pour la liberté, leur amour pour la patrie, rendoient ſuſpects à un gouvernement ſoupçonneux & mal affermi, qui ſentoit bien qu'il étoit haï de tous, & qu'il méritoit de l'être. C'eſt cette conduite inhumaine qui rendit ces hommes ſi odieux ſous le nom de * *Tyrans*, & qui fournit une ſi ample matiére aux déclamations des orateurs, & aux repréſentations tragiques du théatre.

* *Ce nom, dans ſon origine, ſignifioit* Roi, *& ſe donnoit anciennement aux Princes légitimes.*

De toutes ces villes & de toutes ces parties de la Gréce, séparées entiérement, ce semble, les unes des autres par leurs loix, leurs coutumes, leurs intérêts, se forma néanmoins un seul tout & un corps unique, dont les forces s'accrurent jusqu'au point de faire trembler la puissance formidable des Perses sous Darius & Xerxès, & qui l'auroit peut-être absolument détruite dès lors, si la Gréce avoit pu se maintenir dans cette union & cette concorde qui la rendoit invincible. C'est le spectacle qui va nous occuper dans la suite, & qui mérite certainement toute l'attention des Lecteurs. Nous verrons, dans les volumes qui suivront, un petit peuple, renfermé dans l'enceinte d'un pays qui n'égaloit pas le quart de la France, aux prises avec le plus puissant Empire qui fût alors sur la terre ; & nous le verrons, non seulement tenir tête aux armées innombrables des Perses, mais les dissiper, les mettre en fuite, les tailler en piéces, & réduire quelquefois l'orgueil Persan à accepter des conditions de paix aussi honteuses pour les vaincus, que glorieuses pour les vainqueurs.

Parmi les villes de la Gréce, deux ſe diſtinguérent particuliérement, & s'acquirent une autorité & une ſorte de ſupériorité ſur toutes les autres, que le mérite ſeul leur attira : c'eſt Lacédémone & Athénes. Comme elles ſoutiendront un grand perſonnage dans l'hiſtoire qui va ſuivre, avant que d'entrer dans ce détail, je croi devoir donner par avance quelque idée du génie, du caractére, des mœurs, du gouvernement de ces deux peuples. Plutarque, dans les vies de Lycurgue & de Solon, me fournira la principale partie de ce que j'ai à dire ſur ce ſujet.

## ARTICLE SEPTIEME.

### *Gouvernement de Lacédémone : Loix établies par Lycurgue.*

IL N'Y A peut-être rien dans toute l'hiſtoire profane de plus atteſté, ni en même tems de plus incroiable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, & la diſcipline que Lycurgue y avoit établie. Ce Légiſlateur étoit fils d'Eunomus, l'un des deux rois qui commandoient enſemble à Sparte. Il lui eût été facile de monter ſur le trône, après la mort de ſon

*Plut. in vit. Lycurg. p. 40.*

frere aîné qui n'avoit point laissé d'enfant mâle ; & il fut roi en effet pendant quelques jours. Mais, dès que la grossesse de sa belle-sœur fut connue, il déclara que la roiauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils, & dès ce moment il administra le roiaume comme son tuteur. Cependant la veuve lui envoia dire sous main, que s'il vouloit lui promettre de l'épouser quand il seroit roi, elle feroit périr son fruit. Une proposition si détestable fit horreur à Lycurgue : il dissimula néanmoins, & amusant cette femme par différens prétextes, il la mena jusqu'à son terme. Quand l'enfant fut né, il le déclara roi, & le fit nourrir avec grand soin. La joie que sa naissance causa au peuple, le fit nommer CHARILAÜS.

Pag. 41. L'Etat étoit pour lors dans un grand désordre, l'autorité des Rois étant absolument méprisée, & celle des Loix encore plus. Nul frein ne pouvoit retenir l'audace du peuple, qui alloit tous les jours en croissant.

Lycurgue conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone : & pour être en état

d'y établir de plus sages réglemens, il jugea à propos de faire plusieurs voiages, afin de connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples, & de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'île de Créte, dont les loix dures & austéres étoient fort célébres : il passa de là en Asie, où régnoit une conduite toute opposée : & enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sagesse, & des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer de ses citoiens ; & les Rois mêmes pressérent son retour, sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques loix particuliéres ne produiroient pas un grand effet. Pag. 42.

Mais avant que d'exécuter son dessein, il alla à Delphes pour consulter Apollon ; & après avoir offert son sacrifice, il reçut cet oracle si célébre, dans lequel la Prêtresse l'appelloit

*Ami des dieux, & dieu plûtôt qu'homme*. Et quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir établir de bonnes loix dans son pays, elle lui déclaroit que le dieu avoit exaucé ses priéres, & que la République qu'il alloit former, seroit la plus excellente République qui eût jamais été.

Etant revenu à Lacédémone, il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vûes; & s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeller à trois principaux établissemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

## I. ETABLISSEMENT: *Sénat*.

Pag. 42. DE TOUS les nouveaux établissemens de Lycurgue, le plus grand & le plus considérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet Etat.

Car, au lieu qu'auparavant il étoit toujours chancelant, & qu'il panchoit tantôt vers la tyrannie par la violence des rois, tantôt vers la Démocratie par le pouvoir trop absolu du peuple; ce Sénat lui servit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une assiette ferme & assurée: les vingt-huit * Sénateurs qui le composoient se rangeant du côté des Rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue aiant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvérent la puissance des Trente, qui composoient le Sénat, encore trop forte & trop absolue: c'est pourquoi ils lui donnérent un frein en lui opposant l'autorité des Ephores * environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils étoient tous tirés du peuple, & par là ressembloient assez aux Tribuns du peuple chez les Ro-

* *Ephore signifie Controlleur, Inspecteur.*

*Arist. lib. 2. de Rep. pag. 321.*

* *Ce Conseil étoit composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.*

mains. Ils avoient droit de faire arréter les Rois, & de les faire mener en prison; comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencérent les Ephores. Sa femme lui aiant reproché qu'il laisseroit à ses enfans la roiauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçûe, il lui répondit : *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

Le gouvernement de Lacédémone n'étoit donc pas purement monarchique : les Grands y avoient beaucoup de part, & le peuple n'en étoit pas exclus. Toutes les parties de ce corps politique, à mesure qu'elles conspiroient au bien général, y trouvoient le leur : en sorte que, malgré l'inquiétude & l'inconstance du cœur humain, qui soupire toujours après le changement, & ne se guérit jamais de son dégoût pour l'uniformité, Lacédémone pendant plus de sept cens ans se maintint dans l'exacte observation de ses loix.

2. ETABLISSEMENT. *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

LE SECOND établissement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea absolument nécessaire pour rétablir dans la République la paix & le bon ordre. La plûpart des habitans du pays étoient si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre, & tout le bien se trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe; & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence & les excessives richesses: il persuada à tous les citoiens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau partage, pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite. Pag. 44.

Cela fut aussi-tôt executé. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il distribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts

du territoire de Sparte qu'il distribua à autant de citoiens. On dit que quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voiage, traversant les terres de la Laconie qui venoient d'être moissonnées, & voiant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se tourna vers ceux qui l'accompagnoient, & leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs freres qui viennent de faire leurs partages ?*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entr'eux toute sorte d'inégalité. Mais, voiant qu'ils le supporteroient avec plus de peine s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie en sapant l'avarice par les fondemens. Car premiérement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoie de fer, qu'il fit d'un si grand poids & d'un si bas prix, qu'il faloit une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix * mines, & une chambre entiére pour la serrer.

* *Cinq cens livres.*

De plus, il chassa de Sparte tous les

arts inutiles & ſuperflus : mais quand il ne les auroit pas chaſſés, la plûpart ſeroient tombés d'eux-mêmes, & auroient diſparu avec l'ancienne monnoie, parce que les artiſans ne trouvoient pas à ſe défaire de leurs ouvrages, & que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'eſtimer s'en mocquoient, & en faiſoient des railleries.

3. ETABLISSEMENT. *Repas publics.*

LYCURGUE, voulant encore faire plus vivement la guerre à la molleſſe & au luxe, & achever de déraciner l'amour des richeſſes, fit un troiſiéme établiſſement : ce fut celui des repas. Pour en écarter toute ſomptuoſité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoiens mangeroient enſemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la Loi, & il leur défendit expreſſément de manger chez eux en particulier. *Pag. 45.*

Par cet établiſſement des repas communs, & par cette frugale ſimplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque ſorte de nature aux richeſſes, [a] en les mettant hors

a Τὸν πλοῦτον ἄσυλον, μᾶλλον δὲ ἄζηλον, καὶ ἄπλου-τον ἀπειργάσατο. *Plut.*

d'état d'être desirées, d'être volées, & d'enrichir leurs possesseurs : car il n'y avoit plus aucun moien d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre & le riche mangeoient ensemble en même lieu ; & il n'étoit pas permis de venir se présenter aux sales publiques, après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne bûvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance ; & ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui sut bien s'en venger ; car par les manières pleines de bonté & de douceur avec lesquelles il le traita, de violent & d'emporté qu'il étoit, il le rendit en assez peu de tems très-modéré & très-sage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes ; & pour y être reçû, il faloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt & l'assaisonnement des vivres. On étoit obligé de se trouver au repas public ; & lon-tems après, le Roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, aiant voulu s'en dispenser pour manger avec la Reine sa femme, fut réprimandé & puni.

Les enfans même se trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme á une école de sagesse & de tempérance. Là ils entendoient de graves discours sur le gouvernement, & ne voioient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égaioit souvent par des railleries fines & spirituelles, mais qui n'étoient jamais basses ni choquantes ; & dès qu'on s'apercevoit qu'elles faisoient peine à quelqu'un, on s'arrétoit tout court. On les accoutumoit aussi au secret ; & quand un jeune homme entroit dans la sale, le plus vieux lui disoit, en

lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici, ne sort par là.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la sauce noire*, & les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur servoit sur la table. Denys le Tyran s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même, & ce ragoût lui parut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit préparé : l'assaisonnement y a manqué. Et quel assaisonnement, reprit le Tyran ? La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif. Car c'est là, ajouta le Cuisinier, ce qui assaisonne ici tous nos mets.

*Cic. Tusc. Quaest. lib. 5. n. 98.*

## 4. AUTRES ORDONNANCES.

*Pag. 47.*

QUAND je parle d'ordonnances de Lycurgue, je n'entends pas des loix écrites : il crut n'en devoir laisser presque aucune de cette sorte, persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans l'esprit des citoiens par la pratique même. Car les principes que l'éducation y a gravés, demeurent fermes & inébranlables, comme

étant fondés sur la volonté seule, qui est toujours un lien plus fort & plus durable que le joug de la nécessité ; & les jeunes gens, qui ont été ainsi nourris & élevés, deviennent eux-mêmes leurs loix & leurs législateurs. Voila pourquoi Lycurgue, au lieu de laisser ses réglemens par écrit, les mit en usage, & les fit pratiquer.

Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur. Son grand principe étoit qu'ils appartenoient encore plus à l'Etat qu'à leurs peres : & c'est pour cela qu'il ne laissa pas ceux-ci maîtres de les élever à leur gré, & qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former sur des principes constans & uniformes, qui leur inspirassent de bonne heure l'amour de la patrie & de la vertu.

Si-tôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le visitoient; & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient * une Pag. 49.

* *Je ne comprends pas comment on pouvoit assigner à chacun des enfans de Sparte pour son héritage*

des neuf mille portions pour son héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni santé, ils le condannoient à périr, & le faisoient exposer.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger ; à n'avoir point de peur dans les ténébres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laissoit seuls ; à ne point se livrer à la mauvaise humeur, ni à la criaillerie, ni
*Xenoph. de Laced. rep. p. 677.* aux pleurs ; à marcher nuds piés pour se faire à la fatigue ; à coucher durement ; à porter le même habit en hiver & en été, pour s'endurcir contre le froid & le chaud.

*Plut. in Lycurg. pag. 50.* A l'âge de sept ans on les distribuoit dans les classes, où ils étoient élevés tous ensemble sous la même discipline. [a] Leur éducation n'étoit à proprement parler, qu'un apprentissage d'obéissance, le Législateur aiant

*une des neuf mille portions destinées à cette ville. Le nombre des citoiens étoit-il toujours le même ? Ne passoit-il jamais celui de neuf mille ? Il n'est point marqué ici, comme dans le partage de la terre sainte, que les portions assignées à une famille, y demeurassent toujours, & ne pussent être entiérement aliénées.*

a Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας.

bien compris que le moien le plus sûr d'avoir des Citoiens soumis à la Loi & aux Magistrats, ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat, étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement soumis aux Maîtres.

Pendant qu'on étoit à table, le Maître proposoit des questions aux jeunes gens. On leur demandoit par exemple : *Qui est le plus homme de bien de la Ville? Que dites-vous d'une telle action?* Il faloit que la réponse fût promte, & accompagnée d'une raison & d'une preuve conçûe en peu de mots : car on les accoutumoit de bonne heure au stile laconique, c'est-à-dire à un stile concis & serré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort pesante & de peu de valeur ; & au contraire, que le discours comprît en peu de paroles beaucoup de sens. Pag. 51.

Pour ce qui est des lettres, ils n'en apprenoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, & à vaincre dans les combats. Ils avoient pour surintendant de leur éducation un des plus honnê- Pag. 50.

tes hommes de la ville & des plus qualifiés, qui établissoit sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse & d'une probité généralement reconnues.

Pag. 50. Idem in Institut. Lacon. pag. 237.

Un vol d'une certaine espece seulement, & qui n'en avoit que le nom, étoit permis & même commandé aux jeunes gens. Ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient dans les jardins & dans les sales à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande : & s'ils étoient découverts, on les punissoit pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux aiant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, & souffrit, sans jetter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place. J'ai dit que ce vol n'en avoit que le nom, étant autorisé par la loi & par le consentement de tous les citoiens. La vûe du Législateur, en le permettant, avoit été d'inspirer aux jeunes Lacédémoniens, destinés tous à la guerre, plus de hardiesse & de finesse, de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat, & de leur apprendre à vivre de peu, & à pourvoir

voir eux-mêmes à leur subsistance. J'ai traité ailleurs * cette matiére avec quelque étendue. *Man. d'Etud. T. 3. p. 471. & suiv.*

La patience & la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient surtout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane surnommée *Orthia*, où les enfans, sous les yeux de leurs parens, & en présence de toute la Ville, se laissoient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, & quelquefois même expiroient sous les coups, sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. Et c'étoient leurs peres mêmes, qui les voiant tout couverts de sang & de blessures, & près d'expirer, les exhortoient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avoit vû de ses propres yeux plusieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De là vient qu'Horace donne l'épithéte de patiente à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon*; & qu'un autre Auteur fait dire à un homme, qui avoit souffert trois coups de bâton sans se plaindre : *Tres plagas Spartana nobilitate concoxi.* *Pag. 51. Cic. Tusc. Quæst. lib. 2. n. 34. Od. 7. lib. 1.*

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chasse, & les *Pag. 54.*

différens exercices du corps. Il leur étoit défendu d'exercer aucun art méchanique. Les Ilotes, qui étoient une espece d'esclaves, cultivoient leurs terres, & leur en rendoient un certain revenu.

Pag. 55. Lycurgue vouloit que ses citoiens jouîssent d'un grand loisir. Il y avoit des sales communes où l'on s'assembloit pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matiéres graves & sérieuses, elle étoit assaisonnée d'un sel & d'un agrément qui instruisoit & corrigeoit en divertissant. Ils étoient rarement seuls : on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs Chefs. L'amour de la patrie & du bien commun, étoit leur passion dominante. Ils ne croioient point être à eux, mais à leur pays. Pédaréte n'aiant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cens qui avoient un certain rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content & fort gai, disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.*

Pag. 56. Tout inspiroit, à Sparte, l'amour

de la vertu, & la haine du vice : les actions des citoiens, leurs conversations, & même les inscriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans, ne devinssent vertueux, de la maniére dont le pouvoient être des payens. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude, que Lycurgue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voiager, de peur qu'ils ne raportassent des mœurs étrangéres, & des coutumes licentieuses, qui leur auroient bientôt inspiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curiosité seule y attiroit ; craignant que chacun n'y fit entrer avec lui les défauts & les vices de son pays, & persuadé qu'il étoit plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux pestiférés.

A proprement parler, le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux : tout respiroit les armes. Leur vie

étoit bien plus douce à l'armée qu'à la ville ; & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure & austére qui régnoit à Sparte étoient un peu relâchés, & qu'on leur laissoit plus de liberté. Chez eux la première loi de la guerre & la plus inviolable, comme Démarate le déclara à Xerxès, étoit de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis ; de ne jamais quitter son poste ; de ne point livrer ses armes ; en un mot, de vaincre ou de mourir. Cette maxime leur paroissoit si capitale, que le poéte Archiloque étant venu à Sparte, ils l'obligérent dans le moment même d'en sortir, parce qu'ils apprirent que dans une de ses poésies il avoit dit qu'il valoit mieux jetter bas ses armes, que de s'exposer à mourir.

*Herod. lib. 7. cap. 104.*

*Plut. in Lacon. Institut. pag. 239.*

[a] De là vient qu'une mere recommandoit à son fils qui partoit pour

[a] Ἄλλη προσαναδιδοῦσα τῷ παιδὶ τὴν ἀσπίδα, καὶ παρακελευομένη· Τέκνον, (ἔφη) ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς. Plut. Lacon. apophthegm. p. 241. *On raportoit quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avoient été tués.*

une campagne, de revenir avec son bouclier, ou sur son bouclier; & qu'une autre apprenant que son fils étoit mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement: *Je ne l'avois mis au monde que pour cela.* Cette disposition étoit commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuctres qui leur fut si funeste, les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant se félicitoient les uns les autres, & alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir: au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu à cette défaite étoient inconsolables. A Sparte, ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Non-seulement on les excluoit de toutes sortes de charges & d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, & on leur faisoit impunément mille outrages en public.

*Cic. lib. 1. Tusc. Quæst. n. 102.*

*Plut. in vit. Agesil. p. 612.*

Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices & des priéres publiques: & pour lors ils marchoient

*Pag. 53.*

à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection divine, &, pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu étoit présent, & combattoit avec eux : ὡς τοῦ θεοῦ συμπαρόντος.

Pag. 54. Quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivoient qu'autant qu'il le faloit pour s'assurer la victoire : après quoi ils se retiroient, estimant qu'il n'étoit ni glorieux, ni digne de la Gréce, de tailler en piéces des gens qui cédent & qui se retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable : car leurs ennemis, sachant que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuiards, préféroient ordinairement la fuite à la résistance.

Pag. 57. Quand les premiers établissemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'usage, & que la forme de gouvernement qu'il avoit établie parut assez forte & assez vigoureuse pour se maintenir d'elle-même & pour se conserver : comme Platon [a] dit de Dieu, qu'après avoir ache-

a *Ce passage de Platon est dans le Timée, & donne lieu de croire que ce Philosophe avoit lu ce que Moyse*

vé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner & faire ses premiers mouvemens avec tant de justesse & d'harmonie ; ainsi le Législateur de Sparte, charmé de la grandeur & de la beauté de ses loix, sentit un redoublement de plaisir quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules & cheminer si heureusement.

Mais desirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de les rendre immortelles & immuables, il fit entendre au peuple qu'il lui restoit encore un point le plus important & le plus essentiel de tous, sur lequel il vouloit consulter l'oracle d'Apollon ; & en attendant, il les fit tous jurer que jusqu'à ce qu'il fût de retour ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que tant que

*dit de Dieu quand il créa le monde :* Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. *Gen.* 1. 31.

Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse ville du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoia cette réponse à Sparte, & croiant son ministére consommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abstenant de manger. Il étoit persuadé que la mort même des grands personnages & des hommes d'Etat ne doit pas être oisive ni inutile à la République, mais une suite de leur ministére, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettoit le sceau & le comble à tous les services qu'il avoit rendus pendant sa vie à ses citoiens, puisque sa mort les obligeroit à garder toujours ses ordonnances, qu'ils avoient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

En exposant les sentimens de Lycurgue sur sa propre mort, tels que Plutarque les a marqués, je suis bien éloigné de les approuver: & j'en dis autant de plusieurs faits pareils, que je raporte quelquefois sans y joindre de réflexion, mais sans prétendre y

donner d'approbation. Les prétendus sages du paganisme n'avoient sur l'article dont il s'agit ici, comme sur beaucoup d'autres, que des lumiéres fort bornées, & méléesd'épaisses ténébres. Ils établissoient ce principe admirable, qu'on trouve dans plusieurs de leurs écrits : [a] Que l'homme, placé dans le monde comme dans un poste par son Général, ne peut le quitter que par le commandement exprès de celui de qui il dépend, c'est-à-dire de Dieu même. Ils le regardoient aussi quelquefois comme un coupable condanné à une triste prison, d'où il pouvoit desirer de sortir, mais d'où il ne lui étoit permis de sortir en effet que par l'ordre du Magistrat & de la Justice, & non en brisant ses chaînes, ni en forçant les portes du cachot. Ces idées sont belles, parce qu'elles sont vraies : mais

a Vetat Pythagoras, injussu Imperatoris, id est Dei, de præsidio & statione vitæ decedere. *Cic. de senect. n. 73.*

Cato sic abiit è vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus injussu hinc nos suo demigrare. Cùm verò causam justam Deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis : næ ille, medius fidius, vir sapiens, lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit. Nec tamen illa vincula carceris ruperit ; leges enim vetant : sed, tanquam à magistratu aut ab aliqua potestate legitima, sic à Deo evocatus atque emissus, exierit. *Id. 1. Tusc. Quæst. n. 74.*

l'application qu'ils en faisoient étoit fausse, en prenant pour un ordre exprès de la divinité, ce qui n'étoit qu'un effet de leur foiblesse ou de leur orgueil, qui les portoient à se donner la mort à eux-mêmes, soit pour se délivrer des peines de cette vie, soit pour immortaliser leur nom dans la postérité, comme cela arriva à Lycurgue, à Socrate, à Caton, & à tant d'autres.

## REFLEXIONS *sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.*

### I. *Choses louables dans les loix de Lycurgue.*

Pag. 58. IL FAUT bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fonds de sagesse & de prudence, puisque tant qu'elles furent observées à Sparte, & elles le furent pendant plus de cinq cens ans, cette ville fut si puissante & si florissante. C'étoit moins, dit Plutarque en parlant des loix de Sparte, le gouvernement & la police d'une ville ordinaire, que la conduite & le réglement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices

de la vertu. Ou plutôt, continue ce même auteur, comme les poetes feignent qu'Hercule, avec sa peau de lion & sa massue seulement, parcouroit le monde, & le purgeoit de voleurs & de tyrans : Sparte de même, avec une simple bande * de parchemin & une méchante cape, donnoit la loi à toute la Gréce volontairement soumise à son empire, étoufoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités, terminoit à son gré les guerres, & calmoit les séditions, le plus souvent sans remuer un seul bouclier, & en envoiant un seul Ambassadeur, qui ne paroissoit pas plutôt, que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes.

* *C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient* Scytale, *une bande de cuir ou de parchemin qu'ils entortilloient autour d'un bâton, de maniére qu'il n'y avoit aucun vuide. Ils écrivoient sur cette bande, & après avoir écrit ils la dérouloient, & l'envoioient au Général à qui elle étoit adressée. Ce Général, qui avoit un autre bâton tout semblable à celui sur lequel cette bande avoit été roulée & écrite, l'appliquoit sur ce bâton, & par ce moien il trouvoit la suite & la liaison des caractéres, qui sans cela étoient si dérangés, qu'ils ne pouvoient être lus.* Plut. in vit. Lys. p. 444.

I. *Nature du gouvernement de Sparte.* ON TROUVE à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule seroit un grand éloge de ce Législateur. Il dit que Platon, Diogéne, Zénon, & tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un Etat politique, ont pris pour modéle la république de Lycurgue: avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles & à des discours, mais que Lycurgue, sans s'arréter à des idées & à des projets, a mis en œuvre & produit au grand jour une police inimitable, & a formé une ville entiére de philosophes.

Pour y réussir, & pour établir une forme de république la plus parfaite qui fût possible, il avoit comme fondu & mêlé ensemble ce que chaque espece de gouvernement paroissoit avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, & balançant les inconvéniens de chacune en particulier par les avantages que procuroit la réunion de toutes ensemble. Sparte tenoit quelque chose de l'état monarchique par l'autorité de ses rois: le Conseil des Trente, autrement dit le *Sénat*, étoit une véritable aristocratie: & le pouvoir qu'avoit le peu-

ple de nommer les Sénateurs, & de donner force aux loix, ressembloit au gouvernement démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers réglemens, & suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat, qui fut également salutaire aux rois & au peuple : [a] parce que par ce moien la loi devint l'unique maîtresse des rois, & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

8. Partage égal des terres : or & argent bannis de Sparte.

LE DESSEIN que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoiens, & de bannir entiérement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, en même tems qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent, nous paroîtroit un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'histoire ne nous apprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siécles.

En mettant au rang des choses loua-

a Νόμος ἐπειδὴ κύριος ἐγένετο βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' οὐκ ἄνθρωποι τύραννοι νόμων. Plat. Epist. 8.

bles dans les loix de Lycurgue l'établissement dont je parle ici; je ne prétends pas le donner comme absolument irrépréhensible. Car j'ai peine à le concilier avec cette loi naturelle qui défend d'ôter à l'un ce qui lui appartient, pour le donner à un autre; & c'est pourtant ce qui arriva pour lors. Je ne considére donc dans ce partage des terres que ce qu'il a de beau en lui-même, & de digne d'admiration.

Concevons-nous en effet qu'on ait pu persuader à des citoiens qui étoient les plus riches & les plus opulens de leur ville, de renoncer à tous leurs biens & à tous leurs revenus, de se confondre en tout avec les plus pauvres, de s'assujettir à un régime de vivre très-dur & très-gênant, de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur & la félicité de la vie? Voila pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement seroit moins merveilleux, s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du Législateur: mais on sait qu'il lui survécut de plusieurs siécles. Xénophon dans l'éloge qu'il

nous a laissé d'Agésilas, & Cicéron dans l'une de ses harangues, remarquent que Lacédémone étoit la seule ville du monde qui eût conservé immuablement sa discipline & ses loix pendant un si grand nombre d'années. *Soli*, dit le dernier en parlant des Lacédémoniens, *toto orbe terrarum septingentos jam annos ampliùs unis moribus & nunquam mutatis legibus vivunt.* Je croi bien que du tems de Cicéron la discipline de Sparte, aussi bien que sa puissance, étoit fort affoiblie & diminuée: mais tous les historiens conviennent qu'elle se maintint dans toute sa vigueur jusques au régne d'Agis, sous lequel Lysandre, incapable lui-même de se laisser éblouir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or & d'argent, qui étoient le fruit de ses victoires, & en renversant par là les loix de Lycurgue.

*Pro Flacc. num. 63.*

Mais l'introduction de la monnoie d'or & d'argent ne fut pas la premiére plaie que les Lacédémoniens firent aux loix de leur Législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fondamentale. L'ambi-

tion fraia le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvoit songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses loix, & sur-tout de celle qui interdisoit l'usage de l'or & de l'argent, étoit, comme l'ont judicieusement observé Polybe & Plutarque, de réprimer & de réfréner l'ambition de ses citoiens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, & de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leurs pays, sans porter plus loin leurs vûes ni leurs prétentions. En effet, le gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontiéres de Sparte; mais il ne suffisoit pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Polyb. l. 6. p. 491.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérans. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoiens, il leur défendit expressément, quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flotes, & de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant plusieurs siécles, & jusqu'à la défaite

Plut. in moribus Lacedæm. p. 239.

de Xerxès. A cette occaſion ils ſongérent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi ſi redoutable. Mais s'étant bientôt aperçu que ces commandemens éloignés & maritimes corrompoient les mœurs de leurs Généraux, ils y renoncérent ſans peine, comme nous le remarquerons à l'occaſion du roi Pauſanias.

Quand Lycurgue avoit armé ſes citoiens de boucliers & de lances, ce n'avoit point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injuſtices, mais pour s'en défendre. Il en avoit fait un peuple de ſoldats & de guerriers, afin qu'à l'ombre des armes ils vécuſſent dans la liberté, dans la modération, dans la juſtice, dans l'union, dans la paix, en ſe contentant de leur terrain ſans uſurper celui des autres, & en ſe perſuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut eſpérer un bonheur ſolide & durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richeſſes, & qu'une domination puiſſante & étendue, peuvent donner la préférence à ces vaſtes Empires qui ont aſſujetti l'univers

*Plut. in vit. Lycurg. p. 59.*

*Plut. ibid. & in vit. Ageſil. p. 614.*

par la violence : mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit besoin de rien de tout cela pour être heureuse. Sa politique, qui a fait avec justice l'admiration de tous les siécles, avoit pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix ; & elle étoit ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer & d'étendre les bornes de la république de Sparte.

Ces sortes de réflexions, que Plutarque seme de tems en tems dans ses vies, & qui en font la plus grande & la plus solide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un Etat réellement heureux, & à détromper de bonne heure de l'idée qu'on se forme de la vaine grandeur de ces Empires qui ont englouti les Roiaumes, & de ces fameux Conquérans qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la violence & à l'usurpation.

3. *Excellente éducation de la jeunesse.*

LA LONGUE durée des Loix établies par Lycurgue, est certainement une chose bien merveilleuse : mais le moien qu'il emploia pour y réussir, n'est pas moins digne d'admiration. Ce moien fut le soin extraordinaire

qu'il prit de faire élever les enfans des Lacédémoniens dans une exacte & févére discipline. Car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du serment auroit été un foible lien, si par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conservérent plus de cinq cens ans,[a] comme une bonne & forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond. Et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage & la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excellente éducation qu'on recevoit à Sparte: *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solùm naturâ corroborata, verùm etiam disciplinâ putatur.* Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une maniére propre à leur inspirer l'amour des Loix de la patrie. *Orat. pro Flacco n. 63.*

Le grand principe de Lycurgue, & Aristote le répéte en termes formels, étoit que, comme les enfans sont à l'Etat, il faut qu'ils soient élevés par *Lib. 8. Politic.*

a Ὥσπερ βαφῆς ἀκράτου καὶ ἰσχυρᾶς καθαψαμένης.

l'Etat, & selon les vûes de l'Etat. C'est pour cela qu'il vouloit qu'ils fussent élevés en public & en commun, & non abandonnés au caprice des parens, qui pour l'ordinaire par une indulgence molle & aveugle, & par une tendresse mal entendue, énervent en même tems & le corps & l'esprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissoit au travail & à la fatigue par les exercices de la chasse & de la course: on les accoutumoit à supporter la faim & la soif, le chaud & le froid. Et, ce que les meres auront bien de la peine à se persuader, c'est que tous ces exercices durs & pénibles tendoient à leur procurer une forte & robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous destinés, & la leur procuroient en effet.

4. *Obéissance.* MAIS ce qu'il y avoit de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignoit parfaitement aux jeunes gens à obéir. De là vient que le poete Simonide donne à cette ville une épithéte * bien magnifique, qui marque qu'elle seule savoit dom-

* Δαμασίμβροτος c'est-à-dire, *dompteuse d'hommes.*

choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés, qui ne seroit choqué de l'injuste & barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naître avec une compléxion trop foible & trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues & les exercices auxquels la République destinoit tous ses Sujets? Est-il donc impossible, & cela est-il sans exemple, que des enfans, foibles d'abord & délicats, se fortifient dans la suite de l'âge, & deviennent même très-robustes? Quand cela seroit, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps? & compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'ame, en un mot toutes les qualités qui dépendent de l'esprit? *Omnino illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque quærimus, animi efficitur non corporis viribus.* Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de service & fait moins d'honneur à Sparte par l'établissement de ses loix, que les plus grands Capitaines par leurs victoires? Agésilas étoit d'une taille si petite, & d'une mine si peu

*Cic. lib. 1. offic. n. 79.*

*Ibid. n. 76.*

avantageuse, qu'à sa premiére vûe les Egyptiens ne purent s'empécher de rire : & cependant il avoit fait trembler le grand Roi de Perse jusques dans le fond de son palais.

MAIS, ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de raporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire que Dieu même ; & un Législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité, quand indépendamment de lui il s'arroge un tel pouvoir ? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'étoit autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condanne généralement tous ceux des anciens qui croioient avoir droit de vie & de mort sur leurs esclaves, & même sur leurs enfans.

*2. Soin unique des corps.* LE GRAND défaut des loix de Lycurgue, comme Platon & Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendoient qu'à former un peuple de soldats. Ce Législateur paroît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa République tous les arts & toutes les sciences,

ces,[a] dont un des fruits le plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des maniéres douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la societé, & à rendre le commerce de la vie agréable? De là vient que le caractére des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austére, & souvent même de féroce: défaut, qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

*3. Cruauté barbare à l'égard des enfans.*

C'ETOIT une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif; & [b] d'assujettir par différens exercices durs & pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais faloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? & n'étoit-ce pas une brutalité

a Omnes artes, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. *Pro Arch. n.* 4.

b Exercendum corpus, & ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exequendis negotiis & labore tolerando. *Lib.* 1. *de off. n.* 79.

& une barbarie dans des peres & des meres, de voir de sang froid couler le sang des plaies de leurs enfans, & de les voir même souvent expirer sous les coups de verges ?

4. *Fermeté peu humaine dans les meres.* ON ADMIRE le courage des meres Spartaines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non seulement n'arrachoit aucunes larmes, mais causoit une sorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la nature se fît entrevoir davantage, & que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à-fait les sentimens de la tendresse maternelle. Un de nos Généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venoit d'être tué, parla bien plus sagement. » Songeons, dit-il, maintenant à vaincre l'ennemi, demain je pleurerai » mon fils.

5. *Excessif loisir.* JE NE VOI pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oisiveté tout le tems de leur vie, excepté celui où ils faisoient la guerre. Il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux, & ne mit

entre les mains de ses citoiens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de souffrir que le nombre des esclaves, nécessaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions : dans combien de désordres un tel loisir devoit-il plonger des hommes toujours desœuvrés, sans occupation journaliére, & sans travail réglé ? C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, & qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le tems de la guerre, la plûpart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entiére inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au dessous d'eux, & ils s'en croiroient deshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légere teinture, & seulement pour le besoin : encore plusieurs d'entr'eux n'en ont aucune connoissance, & se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant

que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversations pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

*6. Dureté à l'égard des Ilotes.*

LYCURGUE seroit absolument inexcusable s'il avoit donné lieu, comme on l'en accuse, à la dureté & à la cruauté qu'on exerçoit dans sa République contre les Ilotes. C'étoient des esclaves, dont les Lacédémoniens se servoient pour labourer leurs terres. Non seulement ils les enivroient, pour les faire paroitre en cet état devant leurs enfans, & pour inspirer à ceux-ci une grande horreur d'un vice si bas & si honteux; mais ils les traitoient avec la derniére barbarie, & se croioient permis de s'en défaire par les voies les plus violentes, sous prétexte qu'ils étoient toujours prêts à se révolter. Dans une occasion que Thucydide raporte, deux mille de ces Ilotes disparurent tout d'un coup, sans qu'on sût ce qu'ils étoient devenus. Plutarque prétend que cette coutume barbare ne fut mise en usage que depuis Lycurgue, & qu'il n'y eut aucune part.

*Lib. 4.*

MAIS ce qui rend Lycurgue plus condannable, & ce qui fait mieux connoître dans quelles ténébres & dans quels desordres le paganisme étoit plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modestie, dans ce qui regarde l'éducation des filles & les mariages; ce qui fut sans doute la source des desordres qui régnoient à Sparte, comme Aristote l'a sagement observé. Quand on compare à cette licence effrénée des réglemens du plus sage Législateur qu'ait eu l'antiquité profane, la sainteté & la pureté des loix de l'Evangile, on comprend quelle est la dignité & l'excellence du christianisme.

*7. Pudeur & modestie absolument négligées.*

*Lib. 2. de Rep. c. 9.*

On le comprend encore d'une maniére qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les loix de Lycurgue semblent avoir de plus louable, avec celles de l'Evangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres qui égaloit les pauvres aux riches, & que par le changement de monnoie il se soit réduit à une espéce de pauvreté. Mais

le Législateur de Sparte, en établissant ces loix, avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot, *Bienheureux les pauvres d'esprit* ; & des milliers de fidéles, dans la suite de tous les siécles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jesus-Christ pauvre.

## ARTICLE HUITIEME.

*Gouvernement d'Athénes. Loix de Solon. Histoire de cette République depuis Solon jusqu'au régne de Darius I.*

J'AI DEJA remarqué qu'Athénes, dans sa naissance, eut des Rois. Mais ils n'en avoient que le nom : toute leur puissance, presque restrainte au commandement des armées, s'évanouissoit dans la paix. Chacun vivoit maître chez soi, & dans une entiére indépendance. Codrus, le dernier Roi d'Athénes, s'étant dévoué pour le bien public, ses enfans Médon & Nilée disputérent le roiaume entre eux. Les Athéniens en prirent occasion d'abolir la roiauté, quoiqu'elle ne les incommodât gueres ; & déclaré-

rent Jupiter seul roi d'Athénes, au même tems que les * Juifs, ennuiés de la *Théocratie*, c'est-à dire d'avoir le vrai Dieu pour Roi, voulurent absolument obéir à un homme.

* Codrus étoit contemporain de Saül.

Plutarque observe qu'Homére, dans le dénombrement des vaisseaux, ne donne le nom de *peuple* qu'aux seuls Athéniens : ce qui peut montrer que les Athéniens avoient dès lors beaucoup de penchant pour la démocratie, & que la principale autorité résidoit déja dans le peuple.

A la place des Rois ils avoient créé des Gouverneurs perpétuels sous le nom d'Archontes. La magistrature perpétuelle parut encore à ce peuple libre une image trop vive de la roiauté, dont il vouloit anéantir jusqu'à l'ombre même. Ainsi il réduisit cette Charge à dix ans, & puis à un, dans la vûe de ressaisir plus souvent l'autorité, qu'il ne transferoit qu'à regret à ses Magistrats.

Une puissance aussi limitée que celle-là, contenoit mal des esprits remuans, qui étoient devenus jaloux à l'excès de la liberté & de l'indépendance, très-délicats à se blesser de tout ce qui sortoit de l'égalité,

très-faciles à prendre ombrage de ce qui avoit quelque air de supériorité & de domination. Les factions & les querelles renaissoient chaque jour. On ne s'accordoit ni sur la religion, ni sur le gouvernement. Athénes ainsi demeura lontems hors d'état de s'accroître, trop heureuse de se conserver au milieu des longues & fréquentes dissensions qui la déchiroient.

Les malheurs instruisent. Elle apprit enfin que la véritable liberté consiste à dépendre de la justice & de la raison. Cet heureux assujettissement ne pouvoit s'établir que par un
An. M. 3380. A. J. C. 624. Législateur. Elle choisit Dracon, personnage d'une sagesse & d'une probité reconnues. On ne voit point qu'avant lui la Gréce ait eu des loix écrites. Il en publia, dont l'extrême rigueur, favorable par avance à la doctrine des Stoiciens, punissoit de mort la plus légére faute, comme le plus énorme forfait. Les loix de Dracon, écrites, selon Démade, non avec de l'ancre mais avec du sang, eurent le sort des choses violentes. Les sentimens d'humanité dans les Juges, la compassion pour les accusés qu'on

s'accoutuma à regarder comme plus malheureux que punissables, la crainte qu'eurent les accusateurs & les témoins de faire un personnage trop odieux : tous ces motifs concoururent à ralentir l'exécution de ces loix, & à les abroger peu-à-peu par le non-usage ; & l'excessive rigueur conduisit à l'impunité.

Le péril de retomber dans les premiers desordres, fit recourir à de nouvelles précautions. On vouloit lâcher le frein de la crainte, non pas le rompre. Et pour trouver les adoucissemens qui revalent bien à la loi ce qu'ils lui coutent, on jetta les yeux sur un des plus sages & des plus vertueux personnages de son siécle ; je veux dire Solon, à qui ses rares qualités, & particuliérement sa grande douceur, avoient acquis l'affection & la vénération de toute la ville. AN.M.3400. A.J.C. 604.

Il avoit donné sa principale application à l'étude de la philosophie, & sur-tout à la partie de cette science qu'on appelle politique, & qui regarde l'art de gouverner. Son mérite extraordinaire lui donna un des premiers rangs parmi les sept Sages de la Gréce qui illustrérent si fort ce siécle.

Pag. 81.82. Ces Sages se rendoient assez souvent visite l'un à l'autre. Un jour que Solon alla à Milet pour voir Thalès, la première chose qu'il lui dit ce fut, Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfans. Thalès ne lui répondit rien sur l'heure : mais quelques jours après il aposta un étranger, qui se disoit arrivé tout récemment d'Athénes, d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti. L'Etranger, à qui l'on avoit fait sa leçon, repartit, Qu'il n'y avoit autre chose que la mort d'un jeune homme, dont toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, disoit-on, le fils du plus honnête homme de la ville, & qui se trouvoit pour lors absent. Ah, interrompit Solon, que ce pauvre pere est à plaindre! Mais comment l'appelloit-on? Je l'ai oui nommer, répliqua l'Etranger, mais son nom m'est échapé. Je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse & de sa justice. Chaque réponse étoit un nouveau sujet de trouble & de fraieur pour ce pere si justement

allarmé. Ne seroit-ce point, dit-il, le fils de Solon? C'est cela même, reprit l'autre. Solon, à ce mot, déchirant ses habits, frapant sa poitrine, & ne s'expliquant que par des larmes & des sanglots, s'abandonna à la plus vive douleur. Alors Thalès, le prenant par la main, lui dit en souriant: Rassurez-vous; tout ceci n'est qu'une fiction. Voila pourquoi je n'ai point voulu me marier: c'est pour m'épargner de pareils chagrins.

Plutarque réfute fort au long ce raisonnement de Thalès, qui iroit à priver l'homme des attachemens les plus naturels & les plus raisonnables, auxquels son cœur ne manqueroit pas d'en substituer d'injustes & d'illégitimes, qui l'exposeroient aux mêmes peines. Le remède, dit-il, contre la douleur que peut causer la perte des biens, des amis, des enfans, n'est pas de se rendre pauvre, de renoncer absolument à l'amitié, ou d'embrasser le célibat, mais de faire dans tous ces cas l'usage que l'on doit de sa raison.

Athénes, après quelque tems de tranquillité & de paix que lui avoient procuré la prudence & le courage de Pag. 85. 86.

Solon, car il étoit aussi brave guerrier que bon politique, étoit retombée dans ses premiéres dissensions pour le gouvernement de la République, & s'étoit divisée en autant de partis, qu'il y avoit de différentes sortes d'habitans dans l'Attique. Car les montagnards tenoient pour le gouvernement populaire; ceux de la plaine vouloient un Etat oligarchique; & ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mélé des deux prémiers, empéchoient l'un & l'autre des deux partis opposés d'avoir l'avantage. D'ailleurs, les pauvres, qui essuioient les plus cruelles véxations de la part des riches à cause des dettes qu'ils étoient hors d'état d'acquitter, songeoient à se choisir un Chef qui les délivrât de l'inhumaine dureté de leurs créanciers, & qui changeât entiérement la forme du gouvernement en faisant un nouveau partage des terres.

Dans cet extrême danger, les plus sages d'Athénes jettérent les yeux sur Solon, qui n'étoit suspect à aucun des deux partis, parce qu'il n'avoit pris part ni à l'injustice des riches, ni à la revolte des pauvres; & ils le presse-

tout d'entrer dans les affaires, & de travailler à faire cesser tous ces différens. Il eut beaucoup de peine à se charger d'une commission si hazardeuse. Enfin il fut élu Archonte, & nommé Arbitre souverain & Législateur du consentement de tout le monde, les riches l'agréant volontiers comme riche, & les pauvres comme homme de bien.

Il ne tenoit qu'à lui de se faire Roi. Plusieurs des citoiens l'y exhortoient; & les plus sages même, n'osant attendre de la raison humaine ni des loix un changement favorable, n'étoient pas éloignés de communiquer le pouvoir suprême à un seul, qui se distinguât par sa prudence & sa justice. Mais quelque remontrance qu'on pût lui faire, & quoique ses amis traitassent de bassesse d'ame & de lâcheté le refus qu'il faisoit d'accepter la roiauté, il ne se laissa point ébranler, & ne songea qu'à établir dans sa patrie un gouvernement qui fût la source d'une sage & raisonnable liberté.

N'osant pas toucher à de certains desordres & à de certains maux qui lui paroissoient plus forts que les re-

médes, il n'entreprit de changemens que ceux qu'il crut pouvoir persuader à ses citoiens par la voie de la raison, ou leur faire accepter par le poids de l'autorité, en mélant sagement, comme il le disoit lui-même, la force avec la justice. C'est pourquoi quelqu'un lui aiant demandé depuis si les loix qu'il avoit données aux Athéniens étoient les meilleures : *Oui*, dit-il, *les meilleures qu'ils étoient capables de recevoir.*

L'ame des Etats populaires, c'est l'égalité. Il n'osa, de peur de révolter les riches, proposer celle des biens, par où l'Attique, ainsi que la Laconie, eût ressemblé à un héritage partagé entre plusieurs freres. Mais il tira de l'esclavage presque tous les citoiens, que leurs dettes excessives, & des arrérages accumulés, avoient forcés à se vendre eux-mêmes, & à se réduire en servitude. Une loi expresse déclara quittes tous les débiteurs.

Pag. 87. Cette affaire attira à Solon une avanture fâcheuse, qui lui causa un sensible déplaisir. Déterminé à abolir absolument les dettes, il sentoit bien que cet Edit, qui avoit quelque

chose de contraire à la justice, révolteroit extrêmement les esprits. Il cherchoit donc à en rectifier en quelque sorte la teneur par un préambule spécieux, qui montrât des prétextes plausibles, & prêtât à la loi des motifs d'équité & de raison qu'elle n'avoit point dans le fonds. Pour cela il s'ouvrit de son dessein à quelques personnes qu'il avoit coutume de consulter dans toutes ses affaires, & concerta avec elles la maniére dont cet Edit devoit être énoncé. Avant qu'il fût publié, ses amis, plus intéressés que fidéles, empruntérent secrettement des meilleures bourses de fort grosses sommes, dont ils achetérent des fonds de terre, auxquels ils savoient bien qu'on ne devoit point toucher. Quand l'Edit parut, l'indignation qu'excita généralement une si lâche & si criante fourberie, retomba sur Solon, quoiqu'en effet il n'y eût eu aucune part. Mais il ne suffit pas qu'un homme en place soit intégre lui-même & desintéressé : tout ce qui l'environne & l'approche doit l'être ; femme, parens, amis, commis, domestiques. C'est sur son compte que les autres font des

fautes, & toutes les injuſtices, toutes les rapines qui ſe commettent ou par ſa négligence, ou par ſa connivence, lui ſont juſtement imputées, parce qu'il n'eſt en place que pour les empêcher.

Cette ordonnance d'abord ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle aboliſſoit les dettes; & elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'établiſſoit pas un nouveau partage des terres comme ils l'avoient eſpéré, & comme Lycurgue l'avoit fait à Lacédémone. Mais il étoit bien éloigné du crédit que ce dernier s'étoit acquis, n'aiant d'autorité à Athénes que celle que lui donnoit la réputation de ſa ſageſſe, & la confiance des citoiens. Cependant, bientôt après, cette ordonnance fut généralement agréée, & les pouvoirs continués à Solon.

Il caſſa toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers. La raiſon qu'il eut d'en uſer ainſi, fut l'exceſſive rigueur de ces loix, qui ordonnoient peine de mort également pour toutes les fautes, enſorte que ceux qui étoient convaincus de pareſſe & d'oiſiveté, ceux

qui n'avoient volé que des herbes & des fruits dans un jardin, étoient punis aussi sévérement que les assassins & les sacriléges.

Il procéda ensuite à ce qui regarde les charges, les dignités, les magistratures, qu'il laissa toutes entre les mains des riches. Il les distribua pour cela en trois classes, selon la différence de leurs revenus, & selon l'estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvérent avoir de revenu annuel cinq cens mesures tant en grains qu'en choses liquides, furent mis au premier rang. On plaça dans le second les citoiens qui en avoient trois cens, & dans le troisiéme ceux qui n'en avoient que deux cens.

Tous les autres citoiens qui étoient au-dessous de ce revenu, furent compris dans une quatriéme & derniére classe, & ils n'étoient jamais admis aux charges. Pour les consoler en quelque sorte & pour les dédommager de cette exclusion, il leur laissa le droit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens du peuple : ce qui au commencement ne parut rien, mais devint dans la suite un très-grand avantage, & les rendit maîtres de toutes Pag. 88.

les affaires : parce que la plupart des procès & des différens retournoient toujours au peuple, devant lequel on pouvoit appeller de tous les jugemens des Magistrats ; & c'étoit dans les assemblées du peuple que se décidoient les plus grandes affaires de l'Etat, qui regardoient ou la paix, ou la guerre.

L'Aréopage, appellé ainsi du * lieu où il tenoit ses assemblées, subsistoit depuis lontems : Solon en rétablit & en augmenta l'autorité, & lui laissa, comme à la Cour Souveraine, l'intendance générale de toutes choses, & le soin de faire observer les loix, dont il le fit le dépositaire. Avant lui, les plus gens de bien étoient les Juges de l'Aréopage. Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les Archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité. Il n'y avoit rien de si auguste que ce Sénat, & la réputation de ses lumiéres & de son intégrité devint si grande, que quelquefois les Romains y renvoiérent la décision de causes qui leur paroissoient trop embarrassées pour les pouvoir

*Val. Max. lib. 8. cap. 1.*
*Lucian. in Hermot. pag. 595.*
*Quintil. lib. 6. cap. 1.*

* *C'étoit une colline près de la citadelle d'Athénes, appellée Aréopage, c'est-à-dire* Colline de Mars, *depuis que Mars y eut été jugé pour le meurtre d'Halirrothius fils de Neptune.*

juger eux-mêmes. La vérité seule y étoit écoutée, & afin que nul objet extérieur n'en détournât l'attention des Juges, ils tenoient leur tribunal de nuit ou dans les ténébres, & il étoit défendu aux orateurs d'emploier ni exorde, ni péroraison, ni digression.

Solon, pour prévenir, autant qu'il seroit possible, l'abus que le peuple pourroit faire de l'autorité trop grande qu'il lui laissoit, créa un second Conseil de quatre cens hommes, cent de chaque Tribu, devant lesquels on raportoit toutes les affaires, & où on les examinoit mûrement, avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, au jugement duquel leurs avis étoient soumis, & auquel seul appartenoit le droit de décider. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des Sages de la Gréce, disoit un jour à Solon: J'admire, qu'on ne laisse en partage « aux Sages que la délibération, & « qu'on réserve la décision aux foux. « Dans une autre occasion, où Solon s'entretenoit avec lui des réglemens qu'il méditoit, Anacharsis étonné qu'il espérât venir à bout de réfréner par des loix écrites l'avarice & l'inju-

ſtice de ſes citoiens : » Sachez, lui dit-
» il, que ces écritures reſſemblent
» proprement à des toiles d'araignées.
» Les foibles & les petits s'y pren-
» dront, & s'y arréteront ; mais les
» puiſſans & les riches les rompront
» ſans peine, & s'en débaraſſeront.

Solon, habile & prudent comme il étoit, ſentoit bien les inconveniens de la Démocratie, c'eſt-à-dire de la puiſſance populaire. Mais aiant étudié à fond & connu parfaitement le caractére & le naturel des Athéniens, il comprit qu'inutilement on ôteroit le pouvoir ſouverain à la multitude ; & que ſi elle s'en laiſſoit dépouiller dans un tems, elle le reprendroit bientôt à main armée. Il ſe contenta donc de lui donner un frein par l'autorité de l'Aréopage & du Sénat des Quatre-cens, & il crut que l'Etat arrété & affermi par ces deux puiſſans Corps, comme par deux bonnes ancres, ne ſeroit plus ſi agité ni ſi tourmenté, & que le peuple ſeroit plus tranquille.

Je raporterai ſeulement quelques-unes de ſes loix, par leſquelles on pourra juger des autres.

Pag. 88. Il permit à tout le monde d'épouſer la querelle de quiconque auroit été

outragé, de forte que le premier-venu pouvoit pourfuivre & mettre en justice celui qui avoit commis l'excès. Par cette ordonnance ce fage Législateur vouloit accoutumer fes citoiens à fentir les maux les uns des autres, comme membres d'un feul & même corps.

Par une autre loi, ceux qui dans les Pag. 89. différens publics ne prenoient aucun parti, & attendoient le fuccès pour fe déterminer, étoient déclarés infames, condannés à un banniffement perpétuel, & à perdre tous leurs biens. Solon avoit appris par une longue expérience, & par de profondes réflexions, que les riches, les puiffans, les perfonnes fages même & les gens de bien, font ordinairement les plus réfervés à s'expofer aux inconvéniens que les diffenfions & les troubles peuvent caufer dans la fociété, & que le zêle du bien public les rend bien moins vifs pour le défendre, que la paffion des factieux ne les rend ardens pour le détruire: Que le bon parti fe trouvant ainfi abandonné par ceux qui pourroient lui donner par leur réunion plus de poids, d'autorité, & de force, devient foible contre l'audace & la vio-

lence d'un petit nombre de méchans?
Pour prévenir ce malheur, qui peut avoir les plus funestes suites, Solon avoit voulu forcer les bien intentionnés par la crainte des plus grandes peines à se déclarer dès le commencement pour le parti le plus juste, & à ranimer le courage des meilleurs citoiens en courant avec eux le même danger. Accoutumant ainsi les esprits à regarder presque comme ennemi & comme traitre, quiconque paroissoit indifférent & insensible aux malheurs communs, il avoit préparé à l'Etat une ressource promte & assurée contre les entreprises subites des mauvais citoiens.

Ibid. Solon abolit les dots des mariages par raport aux filles qui n'étoient pas uniques, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur. Car il ne vouloit pas que le mariage devînt un trafic & un commerce d'intérêt, mais qu'il fût regardé comme une société honorable pour donner des sujets à l'Etat, pour vivre ensemble agréablement & avec douceur, & pour se témoigner une amitié & une tendresse réciproque.

Avant Solon, il n'étoit point libre de tester : les biens du mourant alloient toujours à ceux de sa famille. Il permit de donner tout à qui l'on voudroit, quand on étoit sans enfans, préférant ainsi l'amitié à la parenté, le choix à la nécessité & à la contrainte ; & rendant chacun véritablement maître de ses biens, par la liberté qu'il lui laissoit d'en disposer à son gré. Il n'autorisa pourtant pas indifféremment toutes sortes de donations, & n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, sans aucune violence, sans avoir l'esprit aliéné & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits & les caresses d'une femme ; persuadé avec justice qu'il n'y a aucune différence entre être séduit & être forcé, & mettant en même rang la surprise & la force, la volupté & la douleur, comme des moiens qui peuvent également imposer à la raison, & captiver la liberté.

Il diminua la récompense de ceux qui remportoient la victoire dans les Jeux Isthmiques & dans les Olympiques, en la fixant pour les premiers à cent dragmes, c'est-à-dire à cinquante livres, & pour les seconds à cinq cens

*Plut. p. 91. Diog. Laert. in Solon. pag. 37.*

dragmes, ou deux cens cinquante livres. Il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des athlétes & à des lutteurs, gens non seulement inutiles mais souvent dangereux à leur patrie, des récompenses très-considérables, qu'il faloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur pays, & dont il étoit juste de nourrir & d'élever les enfans, qui suivroient un jour l'exemple de leurs peres.

Afin de mettre en vigueur les arts, les métiers, & les manufactures, il chargea le Sénat de l'Aréopage du soin d'informer des moiens dont chacun se servoit pour subsister, & de châtier ceux qui menoient une vie oisive. Outre cette premiére vûe, de faire fleurir les arts & les métiers, l'établissement de cette loi étoit fondé sur deux autres raisons encore plus importantes. 1°. Solon considéroit que ceux qui n'ont rien, & qui ne travaillent pas pour gagner de quoi vivre, sont préparés à emploier toutes sortes de voies injustes pour en avoir; & que la nécessité de subsister les dispose aux malversations, aux rapines, aux artifices, & aux fraudes: ce qui forme

forme dans le sein de la République une école de vices, & y entretient un levain qui ne manque pas de s'étendre, & de corrompre peu à peu les mœurs publiques. En 2ond. lieu, les plus habiles dans l'art de gouverner ont toujours regardé ces hommes indigens & ennemis du travail comme une troupe dangereuse d'esprits inquiets, avides de nouveautés, toujours prêts aux séditions & aux troubles, & intéressés aux révolutions de l'Etat, qui peuvent seules changer leur situation. Ce sont toutes ces vûes qui portérent Solon à déclarer par la loi dont nous parlons qu'un fils ne seroit pas tenu de nourrir son pere, s'il ne lui avoit fait apprendre aucun métier.

3 Il dispensoit du même devoir les enfans nés d'une courtisanne. « Car il est évident, disoit-il, que celui qui méprise ainsi l'honnêteté & la sainteté du mariage, n'a point eu en vûe la fin légitime qu'on s'y doit proposer, mais n'a songé qu'à assouvir sa passion. S'étant donc satisfait lui-même, il ne s'est réservé aucun droit sur ceux qui sont venus de ce commerce, & dont il a rendu la vie,

» aussi bien que leur naissance, un
» opprobre éternel.

Pag. 89. Il étoit défendu de dire du mal des morts, parce que la religion porte à tenir les morts pour sacrés, la justice à épargner ceux qui ne sont plus, la politique à ne pas souffrir que les haines soient éternelles.

Il l'étoit aussi de dire aucune injure à personne dans les temples, dans les lieux où se rendoit la justice, dans les assemblées publiques, & dans les théatres pendant les Jeux. Car de ne pouvoir être nulle part le maître de sa colére, c'est l'effet d'un naturel trop indocile & trop effréné : comme de la retenir en tout tems & en toute occasion, c'est une vertu au-dessus des forces humaines, & par conséquent hors du domaine des loix, qui ne commandent que ce qui est possible. Cette perfection étoit réservée à la loi Evangelique.

Cicéron remarque que le sage Législateur d'Athénes, dont les réglemens étoient encore en vigueur de son tems dans cette puissante République, n'avoit fait aucune loi contre le parricide. Comme on lui en de-

mandoit la raison,[a] il répondit qu'il lui sembloit que faire des loix & statuer des peines contre un crime inconnu & inoui jusques-là, c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

Je passe plusieurs loix sur le mariage & sur l'adultére, où l'on remarque des contradictions manifestes, & un mélange de lumiére & de ténébres, fort ordinaire aux plus éclairés des payens, qui n'avoient point de principe fixe.

Quand Solon eut publié ses loix, & qu'on se fut engagé par un serment public à les observer religieusement du moins pendant cent années, il jugea à propos de s'éloigner d'Athénes, pour leur laisser le tems de prendre racine, & de se fortifier par l'usage, pour se délivrer lui-même des importunités de ceux qui venoient le consulter sur l'intelligence de ses loix, & pour éviter aussi les plaintes & la haine de ses citoiens : car, comme il le disoit lui-même, dans les grandes entreprises il est difficile de plaire à tout le monde. Il fut absent pendant dix

a Sapienter fecisse dicitur, cùm de eo nihil sanxerit, quod antea commissum non erat ; ne, non tam prohibere, quàm admonere videretur. *Pro Rosc. Amer. n.* 70.

ans. C'eſt dans cet intervalle de tems qu'il faut placer ſes voiages en Egypte, en Lydie chez le roi Créſus, & dans pluſieurs autres pays.

An.M. 3445. A. J. C. 559. A ſon retour, il trouva la ville toute en mouvement & en trouble. Les trois anciennes factions s'étoient réveillées, & formoient trois partis différens. Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine; Mégaclès, fils d'Alcméon, étoit chef de ceux de la côte; Piſiſtrate s'étoit déclaré pour les montagnards, auſquels ſe joignirent les artiſans & les ouvriers qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. De ces trois Chefs, les deux derniers étoient les plus puiſſans.

Plut. in Solon. pag. 94.

Mégaclès étoit fils de cet Alcméon, que Créſus avoit extrêmement enrichi pour un ſervice particulier qu'il en avoit reçu. Il avoit de plus épouſé une fille qui lui avoit apporté des biens immenſes en mariage: c'étoit Agariſte, fille de Cliſthéne tyran de Sicyon. Ce Cliſthéne étoit le Prince le plus riche & le plus opulent qui fût alors dans la Gréce. Pour être en état de ſe choiſir un digne gendre, & dont il pût connoître par lui-même les mœurs & le caractére, il invita tous

Herod. lib. 6. cap. 125-131.

les jeunes Seigneurs de la Gréce à venir passer une année chez lui : c'étoit une coutume ancienne d'en user ainsi. Il en vint de plusieurs endroits au nombre de treize. C'étoient tous les jours des courses, des jeux, des tournois, des festins magnifiques, des conversations où l'on agitoit toutes sortes de matiéres. L'un d'eux, qui jusques-là l'avoit emporté sur tous les autres, manqua ce mariage, parce que dans une danse il avoit fait des gestes & des postures qui déplurent infiniment à Clisthéne. Enfin, au bout de l'année, celui-ci se déclara pour Mégaclès, & renvoia les autres Seigneurs, après les avoir comblés d'honnêtetés & de présens. Voila qui étoit Mégaclès.

Pisistrate étoit un homme poli, *Plut. p. 95* doux, insinuant, promt à secourir les * pauvres, sage & modéré envers ses ennemis, le plus habile des hommes à dissimuler, qui avoit tous les dehors de la vertu au dessus même des plus vertueux, qui paroissoit zélé défenseur de l'égalité entre les citoiens, &

* Il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône. Car *en ce tems-là*, dit Isocrate, *il n'y avoit point de citoien qui mourût de faim, ni qui en mendiant deshonorât sa ville.* Orat. Areop. p. 309.

absolument déclaré contre toute innovation & tout changement. Il n'eut pas de peine à tromper le peuple par cet air imposant : mais Solon connut tout d'un coup où il tendoit par ses déguisemens & ses artifices. Cependant il le ménagea dans les commencemens, espérant peut-être de le ramener doucement à son devoir.

Plut. p. 95. En ce tems-là Thespis commençoit à * changer la Tragédie: car elle avoit été inventée avant lui. Ce spectacle attira tout le monde par sa nouveauté. Solon alla comme les autres entendre Thespis, qui jouoit lui-même selon la coutume des poetes anciens. Quand la piéce fut finie, il appella Thespis, & lui demanda s'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens. Thespis lui répondit qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges & dans ces fictions poetiques, qu'on ne faisoit que par jeu. *Oui*, repartit Solon en donnant un grand

** La Tragédie étoit lontems avant Thespis : mais ce n'étoit qu'un Chœur de gens qui chantoient, & qui se disoient des injures. Thespis fut le premier qui jetta dans ce Chœur un personnage, qui pour le délasser, & lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une avanture de quelque personnage illustre. Et c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des Tragédies.*

coup de son bâton contre terre : *mais si nous souffrons & approuvons ce beau jeu-là, il passera bientôt dans nos contrats & dans toutes nos affaires.*

Cependant Pisistrate poussoit toujours sa pointe ; & pour arriver à son but, il emploia une ruse qui eut tout le succès qu'il en attendoit. S'étant blessé lui-même, & ensanglanté partout le corps, il se fit porter sur la place dans un chariot, & excita la populace en lui faisant entendre que c'étoient ses ennemis qui l'avoient mis en cet état, & qu'il étoit la victime de son zêle pour la République. On convoqua sur le champ l'assemblée du peuple, & il y fut résolu, quelques remontrances que fit Solon au contraire, qu'on accorderoit cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne. Il en augmenta bientôt le nombre autant qu'il lui plut, & par leur moien se rendit maître de la citadelle. Tous ses ennemis prirent la fuite. Chacun trembloit dans la ville, & étoit dans le trouble, excepté Solon, qui reprochoit hautement aux Athéniens leur lâcheté, & au Tyran sa perfidie. Et comme on lui demanda ce qui pouvoit lui donner

*Herod. lib. 1. cap. 59-64.*

*Plut. p. 95-96.*

une telle assurance & une telle hardiesse : *C'est ma vieillesse*, dit-il. En effet il étoit fort âgé, & il sembloit ne hazarder pas beaucoup, étant près de finir ses jours : si ce n'est qu'il arrive souvent qu'on devient plus attaché à la vie, à proportion qu'on a moins de raison & de droit de souhaiter qu'elle soit prolongée.

Mais Pisistrate, après avoir tout soumis, regardoit sa conquête comme imparfaite, s'il n'y ajoutoit celle de Solon. Bien instruit des moiens par lesquels un vieillard peut être gagné, il n'y eut point de caresses qu'il ne lui fit, point de marques d'estime & d'amitié qu'il ne lui donnât, en lui faisant toutes sortes d'honneurs, en l'appellant souvent près de sa personne, en se déclarant hautement pour ses loix, qu'il observoit effectivement lui-même, & qu'il faisoit observer par tous les autres. Solon voiant qu'il n'étoit pas possible de porter Pisistrate à renoncer à la tyrannie, ni de la lui ôter, crut qu'il étoit de la prudence de ne pas irriter l'usurpateur en rejettant les avances qu'il lui faisoit ; & il espéra, qu'en entrant dans sa confidence & dans son conseil, il seroit en état de

rectifier au moins & de conduire une domination qu'il ne pouvoit abolir, & d'adoucir des maux qu'il n'avoit pu empécher.

Il ne survéquit pas deux ans entiers à la liberté de sa patrie. Car Pisistrate s'étoit rendu maître d'Athénes sous l'Archonte Comias, la premiere année de l'Olympiade LI. & Solon mourut l'année suivante sous l'Archonte Hégestratus, qui succéda à Comias.

Les deux partis, qui avoient pour chefs Lycurgue & Mégaclès, s'étant réunis, chassérent Pisistrate d'Athénes. Il y fut bientôt rappellé par Mégaclès même, qui lui donna sa fille en mariage. Mais un différend, survenu au sujet de ce mariage, les aiant brouillés de nouveau, les Alcméonides eurent du dessous, & furent obligés de se retirer. Pisistrate fut détroné deux fois; & deux fois il sût remonter sur le trône. Les artifices l'y placérent, la modération l'y maintint; & [a] sans doute que son éloquen-

[a] Pisistratus dicendo tantum valuisse dicitur, ut ei Athenienses regium imperium oratione capti permitterent. *Val. Max. l. 8. c. 9.* Quis doctior iisdem illis temporibus, aut cujus eloquentia literis instructior fuisse traditur, quàm Pisistrati? *Cic. de Orat. l. 3. n. 137.*

te, fort grande au jugement même de Cicéron, le fit beaucoup goûter aux Athéniens, déja trop sensibles aux charmes de la parole, puisqu'ils leur firent oublier le soin de leur liberté. Une exacte soumission aux loix le distingua de ceux qui comme lui avoient usurpé l'autorité, & la douceur de sa domination fit honte à plus d'un souverain légitime. Aussi a-t-il mérité qu'on l'opposât aux autres tyrans. Cicéron, dans l'incertitude de la maniére dont César useroit de la victoire après la journée de Pharsale, manda à son cher Atticus: [a] *Nous ne savons pas encore si le destin de Rome veut, ou que nous gémissions sous un Phalaris, ou que nous vivions sous un Pisistrate.*

En effet, ce Tyran, s'il faut l'appeller de ce nom, se montra toujours fort populaire & fort modéré, jusqu'à souffrir tranquillement les reproches & les injures qu'il pouvoit venger d'un seul mot. Ses jardins & ses vergers étoient ouverts à tous les citoiens, en quoi il fut imité depuis par Cimon. On dit que ce fut lui qui le premier ouvrit une bibliothé-

*Val. Max. l. 5. c. 1.*

*Athen. l. 12. p. 532.*

*A. Gell. l. 6. c. 17.*

a Incertum est Phalarimne, an Pisistratum, sit imitaturus. *Ad Att. lib. 7. Ep. 19.*

que publique à Athénes, laquelle s'augmenta beaucoup dans la suite, & fut transportée en Perse par Xerxès lorsqu'il prit la ville. Mais Séleucus Nicanor, lontems après, la fit reporter à Athénes. Cicéron croit que ce fut Pisistrate aussi qui le premier donna aux Athéniens la connoissance des poémes d'Homére; qui en disposa les livres dans l'ordre où nous les avons, au lieu qu'auparavant ils étoient confus & dérangés; & qui les fit réciter publiquement dans les fêtes qu'on appelloit Panathénées. Platon attribue cet honneur à son fils Hipparque. *Lib. 3. de Orat. n. 137.* *In Hipparcho. p. 228.*

Pisistrate mourut tranquillement, & transmit à ses enfans la souveraineté qu'il avoit usurpée il y avoit trente-trois ans, dont il en avoit régné dix-sept en paix. *Arist. lib. 5. de Rep. c. 12.*

Ses enfans étoient Hippias & Hipparque: Thucydide en ajoute un troisiéme, qu'il appelle Thessalus. Il paroît qu'ils avoient hérité de leur pere le goût pour les lettres & pour les gens savans. Platon, qui attribue à Hipparque ce que nous avons dit des poemes d'Homére, ajoute qu'il fit venir à Athénes le fameux poete *An. M. 3478. Av. J.C. 526.* *In Hip. p. 228. & 229.*

Anacréon, qui étoit de Téos ville d'Ionie, lui aiant envoié exprès un vaisseau à cinquante rames. Il avoit aussi chez lui Simonide, autre poéte assez célébre, qui étoit de l'île de Céos l'une des Cyclades dans la mer Egée, à qui il paioit une grosse pension, & faisoit de riches présens. Le dessein de ces Princes, en faisant venir ainsi des gens savans à Athénes, étoit, dit Platon, d'adoucir & de cultiver l'esprit de leurs citoiens, & de leur inspirer du goût pour la vertu, en leur en inspirant pour les sciences. Il n'y eut pas jusqu'aux gens de la campagne qu'ils songérent à instruire, en faisant ériger, non-seulement dans toutes les rues de la ville, mais sur tous les chemins publics, des statues de pierres appellées Mercures, où étoient inscrites de graves sentences propres à former les mœurs, qui par de muettes leçons instruisoient tous les passans. Platon semble supposer qu'Hipparchus avoit l'autorité, ou que les deux freres régnoient ensemble. Mais Thucydide démontre que ce fut Hippias qui succéda à son pere, comme l'aîné de ses enfans.

Lib. 6. p. 415.

Quoiqu'il en soit, leur régne en

tout, depuis la mort de Pisistrate, ne dura que dix-huit ans ; & voici comme il finit.

Harmodius & Aristogiton, tous deux citoiens d'Athénes, étoient liés d'une amitié très-étroite. Hipparque, mécontent du premier pour une injure personnelle qu'il prétendoit en avoir reçue, chercha à s'en venger sur sa sœur par un affront public qu'il lui fit, en l'obligeant de se retirer honteusement d'une procession solennelle où elle devoit porter une corbeille sacrée, sous prétexte qu'elle n'étoit point en état d'assister à cette cérémonie. Le frere, & encore plus son ami, piqués jusqu'au vif d'une si sanglante injure, prirent dès lors la résolution d'attaquer les Tyrans. Ils attendirent pour cela l'occasion d'une fête, qui leur parut très-favorable pour leur dessein : c'étoit celle des Panathénées, où la cérémonie de la fête demandoit que tous les artisans fussent en armes. Pour plus grande sûreté, ils n'avoient mis dans leur secret qu'un très-petit nombre de citoiens, comptant qu'au premier mouvement tous les autres se joindroient à eux. Le jour arrivé, ils

*Thucyd. lib. 6. p. 446-450.*

vinrent de bonne heure dans la place armés de leurs poignards. Hippias, sorti du palais, alla dans le Ceramique, qui étoit un lieu hors de la ville, où étoit pour lors la compagnie des Gardes, & il y donna les ordres nécessaires pour la cérémonie. Les deux amis l'y avoient suivi. Ils virent un des conjurés qui s'entretenoit familiérement avec lui. Ils crurent qu'ils étoient trahis. Ils auroient bien exécuté dans le moment même leur dessein sur Hippias : mais ils vouloient commencer par l'auteur de l'affront qu'ils vengeoient. Ils retournent donc à la ville, & aiant rencontré Hipparque, ils le tuent. Mais aiant été arrétés sur le champ, eux-mêmes furent tués, & Hippias trouva le moien de dissiper cet orage.

Depuis ce tems-là il ne garda plus de mesures, & régna véritablement en tyran, faisant mourir un grand nombre de citoiens. Pour se mettre à l'abri d'une pareille entreprise, & se préparer une retraite sûre en cas d'accident, il chercha de l'appui au dehors, & donna sa fille en mariage au fils du Tyran de Lampsaque.

Herod. l. 5. n. 62-96. Cependant les Alcméonides, qui

dès le commencement de la révolution avoient été exilés d'Athénes par Pisistrate, & qui voioient leur espérance trompée par le mauvais succès de la derniére conspiration, ne perdirent pas néanmoins courage, & tournérent leurs vûes d'un autre côté. Comme ils étoient fort riches & fort puissans, ils se firent charger par les Amphictyons, qui formoient le Conseil public de la Gréce, de la construction du nouveau temple de Delphes, moiennant la somme de trois cens talens, c'est-à-dire trois cens mille écus. Généreux comme ils étoient, & d'ailleurs aiant leurs raisons pour en user ainsi, ils y mirent beaucoup du leur, & firent à leurs dépens toute la façade du temple de marbre de Pâros, quoiqu'elle ne dût être que de pierres, suivant le marché qu'ils avoient fait avec les Amphictyons.

La libéralité des Alcméonides n'avoit pas été tout-à-fait gratuite, ni leur magnificence à l'égard du dieu de Delphes un pur effet de religion. La politique y étoit entrée pour beaucoup, & y avoit eu la plus grande part. Ils avoient espéré par ce moien se faire un grand crédit dans le tem-

ple, & cela arriva comme ils l'avoient projetté. L'argent qu'ils répandirent à pleines mains dans celles de la Prêtresse, acheva de les rendre maîtres absolus & de l'oracle, & du dieu prétendu qui le rendoit, qui dans la suite, devenu leur écho, ne fit que répéter fidélement les paroles qu'ils lui avoient dictées, & leur prêta avec une constante reconnoissance le secours de sa voix & de son autorité. Toutes les fois donc qu'il venoit quelque Spartiate consulter la Prêtresse, soit en son nom, soit au nom de la République, elle ne lui promettoit l'assistance de son dieu qu'à condition que les Lacédémoniens délivreroient Athénes du joug de la tyrannie. Elle leur répéta cet ordre tant de fois, qu'ils se déterminérent enfin à faire la guerre aux Pisistratides, quoiqu'ils eussent avec eux les plus fortes liaisons d'amitié & d'hospitalité, [a] préférant, dit Hérodote, la volonté de Dieu à toutes les considérations humaines.

La premiére tentative leur réussit mal, & les troupes qu'ils envoiérent

[a] Τὰ γὰρ τοῦ θεοῦ πρεσβύτερα ἐποιεῦντο, ἢ τὰ τῶν ἀνδρῶν.

contre le Tyran furent repoussées avec perte. Elle fut suivie de près d'une seconde, qui paroissoit ne devoir pas avoir un meilleur succès, parce que les Lacédémoniens, voiant que le siége qu'ils avoient mis devant Athénes traînoit en longueur, s'étoient retirés pour la plûpart, & n'y avoient laissé qu'un petit nombre de troupes. Mais les enfans du Tyran, qu'on avoit fait sortir furtivement de la ville pour les mettre ailleurs en sûreté, aiant été pris & arrétés, leur pere fut obligé, pour les racheter, d'en venir à un accommodement avec les Athéniens, & il convint de sortir de l'Attique dans l'intervalle de cinq jours. Il se retira en effet dans le tems marqué, après avoir régné dix-huit ans, & s'établit à Sigée, ville de la Phrygie, située à l'embouchure du fleuve Scamandre. An.M. 3496. A. J. C. 508.

Pline remarque que les Tyrans furent chassés d'Athénes la même année, que les Rois le furent de Rome. On rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire d'Harmodius & d'Aristogiton. Leur nom fut toujours infiniment respecté à Athénes dans la suite des siécles, & presque égalé Plin. lib. 34. cap. 4.

à celui des dieux. On leur érigea sur le champ des statuës dans la place publique, honneur qui jusques-là n'avoit encore été rendu à personne. La vûe seule de ces statues, exposées en spectacle aux yeux de tous les citoiens, rallumoit en eux la haine & l'exécration de la tyrannie, & renouvelloit de jour en jour dans leurs esprits une vive reconnoissance pour ces généreux défenseurs de la liberté, qui n'avoient pas craint de lui sacrifier leur vie, & de la sceller de leur sang. Aléxandre le Grand, qui savoit combien leur souvenir étoit présent aux Athéniens, & jusqu'où ils portoient leur zéle à cet égard, crut leur faire un sensible plaisir en leur renvoiant les statues de ces deux grands hommes qu'il trouva dans la Perse après la défaite de Darius, & que Xerxès avoit autrefois enlevées d'Athénes. Cette ville, dans le tems qu'elle fut délivrée, n'avoit pas borné sa reconnoissance aux seuls auteurs de sa liberté: elle l'étendit jusqu'à une femme, qui signala son courage dans cette occasion. C'étoit une courtisane, appellée Lionne, qui par les charmes de sa beauté, & par son

*Ibid. cap. 8.*

*Id. lib. 7. cap. 23. & l. 34. cap. 8.*

adresse à toucher la lyre, s'étoit particuliérement attaché Harmodius & Aristogiton. Après leur mort, le Tyran qui savoit qu'ils n'avoient rien de caché pour cette femme, la fit mettre à la question pour tirer d'elle le nom des conjurés. Elle souffrit les tourmens avec une constance invincible, & expira au milieu des supplices, montrant que son séxe est plus courageux & plus capable de secret qu'on ne pense. Les Athéniens ne laissérent pas périr la mémoire d'une action si glorieuse. Sa qualité de courtisane sembloit en ternir l'éclat : ils la dissimulérent, & la couvrirent, en érigeant à son honneur une statue de Lionne, qui étoit sans langue.

Plutarque, dans la vie d'Aristide *Pag. 335.* raconte une chose qui fait beaucoup d'honneur aux Athéniens, & qui marque jusqu'où alloit leur reconnoissance pour leur Libérateur, & leur respect pour sa mémoire. Ils apprirent que la petite fille d'Aristogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très-pitoiable, sans pouvoir se marier à cause de son extrême misère. Le peuple la fit venir à Athénes, & la mariant à un des plus riches & des

plus considérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

Il sembloit qu'Athénes, en recouvrant sa liberté, eût aussi recouvré son ancien courage. Sous les Tyrans, elle avoit agi avec lenteur & nonchalance, sachant que c'étoit pour eux qu'elle travailloit. Depuis qu'elle en fut délivrée, elle montra toute une autre activité, parce qu'elle travailloit pour elle-même.

Elle ne jouit pas d'abord néanmoins d'une tranquillité parfaite. Deux de ses citoiens, Clisthéne de la famille des Alcméonides, & Isagoras, qui étoient les plus puissans de la ville, se disputant l'un à l'autre l'autorité, y formérent deux factions. Le premier, qui avoit attiré le peuple dans son parti, en changea la constitution, & au lieu des quatre Tribus dont il avoit été composé jusques-là, il en établit dix, auxquelles il donna les noms des dix enfans d'Ion, que les historiens grecs donnent pour le pere & le premier auteur de la nation. Isagoras, se voiant inférieur en crédit à son rival, eut recours aux Lacédémoniens. Cléo-

méne, l'un des deux Rois de Sparte, obligea Clisthéne de sortir de la ville avec sept cens familles qui étoient attachées à son parti. Mais elles y rentrérent bientôt avec leur Chef, & furent rétablies dans tous leurs biens.

Les Lacédémoniens, piqués de dépit & de jalousie contre Athénes qui prétendoit ne point dépendre d'eux, & d'ailleurs se repentant d'en avoir chassé les Tyrans sur la foi d'un oracle dont ils avoient reconnu depuis la fourberie, songérent à y rétablir Hippias, l'un des enfans de Pisistrate, & pour cet effet le firent venir de Sigée où il s'étoit retiré. Ils proposérent leur dessein dans une assemblée des Députés de leurs alliés, du secours desquels ils vouloient se fortifier pour ne point manquer leur coup. Le Député de Corinthe parla le premier. Il marqua son étonnement, de ce que les Lacédémoniens, ennemis déclarés pour eux-mêmes de la tyrannie qu'ils avoient en horreur, vouloient l'établir ailleurs, & il mit dans tout son jour l'injuste & cruelle domination des Tyrans, dont Corinthe sa patrie avoit fait tout récemment

une triste expérience. Tous les autres alliés applaudirent à son discours. Ainsi l'entreprise échoua, & n'eut d'autre effet que de découvrir la basse jalousie des Lacédémoniens, & de les couvrir de honte.

Hippias, déchu de son espérance, se retira en Asie chez Artapherne Gouverneur de Sardes pour le Roi de Perse, & n'oublia rien pour l'engager à porter ses armes contre Athénes, en lui faisant entendre que la prise d'une ville si puissante le rendroit maître de toute la Gréce. Artapherne somma les Athéniens de rétablir sur le trône Hippias : à quoi ils ne répondirent que par un refus net & absolu. Voila quelle fut l'origine & l'occasion des guerres des Perses contre les Grecs, lesquelles feront la matiére des volumes suivans.

## ARTICLE NEUVIEME.

## HOMMES ILLUSTRES, *qui se sont distingués dans les sciences.*

Je commence par les Poetes, parce qu'ils ont l'ancienneté sur les autres.

## HOMERE

Le plus célébre de tous les poetes, & dont le mérite a jetté un plus grand éclat, est en même tems celui dont la patrie, & le tems où il a vécu, sont le moins connus. Des sept villes de la Gréce qui se disputent entr'elles l'honneur de lui avoir donné la naissance, Smyrne est celle qui semble être à plus juste titre en possession de ce glorieux privilége. Hérodote marque qu'Homére étoit quatre cens ans avant lui, c'est-à-dire trois cens quarante ans après la prise de Troie : car Hérodote fleurissoit sept cens quarante ans après cette expédition.

Lib. 2. c. 53.
An. M. 3160.
A. J. C. 844.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il fut appellé Homére, parce qu'il étoit aveugle-né. Velleius Paterculus rejette avec mépris ce conte. « [a] Si quelqu'un, dit-il, croit qu'Homére est « né aveugle, il faut qu'il le soit lui- « même, & privé de tous les sens. » En effet, selon la remarque de Cicéron, la poesie d'Homere est plutôt une peinture qu'une poesie, tant il sait peindre au naturel, & mettre comme sous les

Tusc. Quæst. lib. 5. n. 114.

a Quem si quis cæcum genitum putat, omnibus sensibus orbus est. Paterc. l. 1. c. 5.

yeux du lecteur, les images de tout ce qu'il entreprend de décrire ; & il semble avoir pris à tâche de faire passer comme en revûe dans ses ouvrages tout ce que la nature a de plus riant & de plus gracieux.

[a] Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce Poete, c'est que s'étant appliqué le premier, du moins de ceux qui sont connus, au genre de poesie le plus sublime & le plus difficile de tous, il l'a porté tout d'un coup, comme par un vol rapide, à un si haut degré de perfection, ce qui dans les autres arts n'arrive presque jamais que par de lents progrès, & par une longue suite d'années.

Ce genre de poésie est le Poéme Epique, ainsi appellé du mot grec ἔπος, parce que l'action est racontée par le poéte. Le sujet de ce poéme doit être grand, instructif, sérieux ; ne renfermer qu'un seul événement principal,

a Clarissimum deinde Homeri illuxit ingenium, sine exemplo maximum : qui magnitudine operis, & fulgore carminum, solus appellari poeta meruit. In quo hoc maximum est, quòd neque ante illum, quem ille imitaretur; neque post illum, qui imitari eum possit, inventus est : neque quemquam alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum, præter Homerum & Archilochum, reperiemus. *Vell. Paterc. l. 1. cap. 5.*

auquel

auquel tous les autres ſe raportent ; & cette action principale doit s'être paſſée dans un certain eſpace de tems, qui eſt tout au plus d'une année.

Homére a compoſé deux poémes de ce genre, ſavoir l'Iliade & l'Odyſſée : dont le premier a pour ſujet la colére d'Achille, ſi pernicieuſe aux Grecs qui aſſiégeoient Ilion ou Troie; & l'autre, les voiages & les avantures d'Ulyſſe après la priſe de cette ville.

Il eſt remarquable qu'aucune des nations les plus éclairées n'a rien imaginé de pareil ; & que celles qui ont produit quelques poémes en ce genre, en ont toutes pris l'idée d'Homére, en ont emprunté les régles, ſe le ſont propoſé pour modéle, & n'ont eu de ſuccès qu'autant qu'elles en ont approché. C'eſt qu'Homére étoit un eſprit original, & propre à former les autres : *Fons ingeniorum Homerus.* Plin. l. 17. c. 5.

Tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes & de plus forts génies depuis deux mille cinq ou ſix ans en Gréce, en Italie, & ailleurs ; ceux dont on eſt forcé encore aujourd'hui d'admirer les écrits; ceux qui ſont encore nos maîtres, & qui nous enſeignent à penſer, à raiſonner, à parler, à écrire;

tous ces gens-là, dit Me. * Dacier, reconnoissent Homére pour le plus grand des poétes, & ses poémes comme le modéle du bon goût. Après cela y a-t-il aucun homme, quelque habile qu'il se croie, qui puisse raisonnablement présumer que ses décisions prévaudront sur celles de tant de juges si éclairés & si respectables?

* *Dans la vie d'Homére, qui est à la tête de la traduction de l'Iliade.*

Des témoignages si anciens, si constans, si universels, justifient pleinement le jugement avantageux qu'Alexandre le Grand portoit des ouvrages d'Homére, qu'il considéroit comme la production la plus rare & la plus précieuse de l'esprit humain : *pretiosissimum humani animi opus.*

*Plin. l. 7. c. 29.*

Quintilien, après avoir fait un éloge magnifique d'Homére, nous donne une juste idée de son caractére & de son stile dans ce peu de mots : *Hunc nemo in magnis sublimitate, in parvis proprietate superaverit. Idem lætus ac pressus, jucundus & gravis, tum copia tum brevitate mirabilis.* » Dans les » grandes choses, rien de plus sublime » que son expression ; dans les petites » rien de plus propre. Etendu, serré, » grave, & doux ; également admi- » rable par son abondance, & par sa » briéveté.

*Quintil. lib. 10. cap. 1.*

## HESIODE.

L'OPINION la plus commune le fait contemporain d'Homére. On dit qu'il étoit né à Cumes ville d'Eolie, mais qu'il fut nourri & élevé à Ascra, petite ville de Béotie, qui depuis a passé pour sa patrie. Aussi Virgile l'appelle-t-il le Vieillard d'Ascra. Il n'est gueres connu que par le peu de poésies qui nous sont restées de lui, toutes en vers hexametres, qui sont, 1°. *Les Ouvrages & les Jours*; 2°. *La Théogonie*, ou Généalogie des dieux; 3°. *Le Bouclier d'Hercule*. On doute pourtant que ce dernier soit de lui.

Eclog. 6. v. 70.

1. Dans le premier de ces poémes, intitulé *Les Ouvrages & les Jours*, Hésiode traite de l'Agriculture, qui demande, outre beaucoup de travail, qu'on observe les tems, les saisons, les jours. Ce poéme est rempli de sentences & de maximes excellentes pour la conduite de la vie. Il le commence par une courte mais vive description de deux sortes de disputes: l'une funeste au genre humain, & source des querelles, des discordes, des guerres; l'autre infiniment utile & salutaire aux hommes, qui aiguise leur esprit,

qui excite parmi eux une noble émulation, & qui donne lieu à l'invention & à la culture des arts. Il fait dans la suite une admirable description des quatre différens âges du monde, d'or, d'argent, d'airain, de fer. Ce sont ceux de ce premier âge d'or, que Jupiter, après leur mort, changea en autant de Génies & d'Esprits, qu'il établit gardiens des hommes, & qu'il chargea du soin de parcourir la terre cachés dans un nuage obscur, & d'observer les bonnes & les mauvaises actions de ceux qui l'habitent.

Δαίμονες.

Ce poéme a servi de modéle à Virgile pour composer ses Géorgiques, comme il le témoigne lui-même par ce vers:

Georg. l. 2. v. 176.

Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

Le choix que ces deux illustres Poétes ont fait de cette matiére pour la traiter en vers, nous marque en quel honneur étoient chez les anciens la culture des terres, & la nourriture des troupeaux, deux sources innocentes de richesses & d'abondance pour un pays. Il est bien fâcheux que, dans les siécles postérieurs, on ait laissé éteindre ce goût, si conforme à la na-

ture, & si propre à conserver l'innocence des mœurs : l'avarice & la volupté l'ont entiérement étoufé. *Nimirum alii subiere ritus, circaque alia mentes hominum detinentur, & avaritiæ tantùm artes coluntur.* Plin. in Proœm. l. 14.

2. On peut regarder la *Théogonie* d'Hésiode, & les poémes d'Homére, comme les archives & les monumens les plus sûrs de la théologie des anciens, & de l'opinion qu'ils avoient de leurs dieux. Car il ne faut pas croire que ces poétes aient été les inventeurs des fables que nous lisons dans leurs ouvrages : ils n'ont fait que recueillir & transmettre à la postérité les traces de la religion qu'ils avoient trouvé établie & dominante dans leur tems & dans leur pays.

3. *Le Bouclier d'Hercule*, est un morceau détaché d'un poéme, dans lequel on prétend qu'Hésiode célébroit les Héroïnes de l'antiquité les plus illustres ; & il est ainsi appellé, parce qu'on y trouve une longue description du bouclier d'Hercule, dont ce poéme raporte une avanture particuliére.

La poésie d'Hésiode, dans les endroits qui sont susceptibles d'orne-

mens, est fort belle & fort agréable; mais moins élevée & moins sublime que celle d'Homére. Quintilien lui donne le premier rang dans le genre d'écrire médiocre. *Datur ei palma in illo medio dicendi genere.*

Lib. 1. c. 5.

## ARCHILOQUE.

An. M. 3280. Av. J.C. 724.

Le poete Archiloque, natif de Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems de Candaule roi de Lydie. Il a cela de commun avec Homére, selon Velleius Paterculus, d'avoir porté tout d'un coup à une très-grande perfection le genre de poésie qu'il avoit inventé. Les piés, qui donnérent leur nom à ces vers, & qui seuls d'abord y furent admis, sont composés d'une breve & d'une longue. Il paroit que le vers Iambe, tel qu'Archiloque l'inventa, étoit fort propre pour un stile véhément & énergique : aussi voions-nous qu'Horace, en parlant de ce Poéte, dit que sa colére, ou plutôt sa rage, l'arma de l'Iambe pour exercer sa vengeance;

Lib. 10. c. 1.

Art. Poet. Archilochum proprio rabies armavit Iambo.

Et [a] Quintilien nous apprend qu'il

[a] Summa in hoc vis elocutionis, cùm validæ tum breves vibrantesque sententiæ, plurimum sanguinis atque nervorum. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

avoit une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, de ces traits qui sont courts, mais vifs & perçans, en un mot, un stile plein de force & de nerfs. Mais ses vers étoient mordans & licentieux, témoin ceux qu'il écrivit contre Lycambe son beau-pere, qui le réduisirent au désespoir. Par [a] cette double raison, ses poésies, quelque excellentes qu'elles fussent jugées d'ailleurs, furent absolument bannies de Sparte, comme plus capables de corrompre les mœurs & le cœur des jeunes gens, qu'utiles pour former leur esprit. Il ne nous en reste que de très-courts fragmens. Cette délicatesse d'un peuple paien sur la qualité des livres dont on doit permettre la lecture aux jeunes gens, est bien digne de remarque, & fera la condannation de plusieurs chrétiens.

*Horat. Epod. Od. 6. & Epist. 19. lib. 1.*

## HIPPONAX.

Ce poete étoit d'Ephése. Il se

a Lacedæmonii libros Archilochi è civitate sua exportari jusserant, quòd eorum parum verecundam ac pudicam lectionem arbitrabantur. Noluerunt enim ea liberorum suorum animos imbui, ne plus moribus noceret, quàm ingeniis prodesset. Itaque maximum poetam, aut certè summo proximum, quia domum sibi invisam obscœnis maledictis laceraverat, carminum exilio mulctarunt. *Val. Max. lib. 6. cap. 3.*

ſignala, quelques années après Archiloque, dans le même genre de poéſie, & avec la même violence. On croit que c'eſt lui qui a inventé le vers Scazon, où le Spondée a pris la place de l'Iambe qui ſe trouve toujours au ſixiéme pié du vers qui porte ce nom.

## STESICHORE.

Il etoit d'Himére, ville de Sicile, & ſe diſtingua dans la poéſie Lyrique, auſſi bien que les poétes dont il va être parlé dans la ſuite. On appelle poéſie Lyrique, celle dont les vers, c'eſt-à-dire des Odes ou des Stances, ſe chantoient ſur la lyre, ou ſur d'autres inſtrumens pareils. Stéſichore à vécu entre la 37e. & la 47e. Olympiade.

*Pauſan. in Lacon. p. 200.* Pauſanias, après pluſieurs autres fables, raconte que Stéſichore aiant perdu la vûe en punition des vers mordans & ſatyriques qu'il avoit faits contre Héléne, il ne la recouvra qu'après avoir rétracté ſes médiſances par une nouvelle piéce contraire à la premiére, ce qu'on appelle depuis *palinodie.* [a] Quintilien dit qu'il chanta des guerres

[a] Steſichorum, quàm ſit ingenio validus, materiæ quoque oſtendunt, maxima bella & clariſſimos canentem duces, & epici carminis onera lyra ſuſtinentem. *Lib.* 10. c. 1.

considérables & d'illustres héros, & qu'il soutint sur la lyre la noblesse & l'élévation du poéme épique.

## ALCMAN.

IL E'TOIT de Lacédémone, ou, selon d'autres, de Sardes en Lydie ; & vivoit à peu près du même tems que Stésichore. Quelques-uns le font auteur des vers tendres.

## ALCE'E.

SA PATRIE étoit Mitylène, ville de Lesbos. C'est de lui que le vers Alcaïque a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des Tyrans de Lesbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. On dit que dans un combat où il se trouva, saisi de fraieur, il jetta bas ses armes, & se sauva par la fuite. [a] Horace raconte de lui-même une pareille avanture. Les poétes se piquent moins de bravoure, que de bel esprit. [b] Quintilien dit que le stile d'Alcée étoit serré, magnifique, chatié ; &, ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressembloit fort à Homére. Herod. l. 5. c. 95.

a Tecum Philippos & celerem fugam Sensi, relicta non bene parmula. Horat. Od. 7. lib. 2.

b In eloquendo brevis, & magnificus, & diligens, plerumque Homero similis.

## SAPHO.

ELLE ETOIT du même lieu, & vivoit du même tems qu'Alcée. Le vers Saphique lui doit son nom. Elle avoit composé un assez grand nombre de piéces ; il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont donné tous les siécles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de diziéme Muse, & ceux de Mityléne firent graver son image sur leur monnoie. Il seroit à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, & qu'elle n'eût pas deshonoré son sexe par ses vices & par ses déréglemens.

## ANACREON.

CE POETE étoit de Téos, ville d'Ionie. Il vivoit dans la 72e. Olympiade. Il passa beaucoup de tems à la Cour de Polycrate, cet heureux Tyran de Samos ; & il fut non seulement de tous ses plaisirs, mais encore de son conseil. Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Pisi-

*Herod. l. 3. n. 121.*

*In Hipp. p. 228 & 229.*

ſtrate, envoia un vaiſſeau à cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athénes, où ſes beaux ouvrages ſeroient eſtimés & goûtés comme ils le méritoient. On dit que la joie & le plaiſir faiſoient ſon unique étude, & ce qui nous reſte de ſes ouvrages en fait foi. On voit partout dans ſes vers, que ſa main écrit ce que ſon cœur ſent. Leur délicateſſe ſe fait mieux ſentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne ſeroit plus eſtimable que ſes poéſies, ſi elles avoient un meilleur objet.

## THESPIS.

Il fut l'auteur de la Tragédie. Je me réſerve à en parler lorſque je traiterai des poétes Tragiques.

## Des sept Sages de la Grece.

Ces hommes ſont trop célébres dans l'antiquité, pour être omis dans l'hiſtoire que je traite. Leur vie eſt écrite par Diogéne Laerce.

## THALES LE MILESIEN.

Si on en croit [a] Cicéron, il te-

[a] Princeps Thales, unus è ſeptem cui ſex reliquos conceſſiſſe primas ferunt. *Lib.* 4. *Acad. Quæſt. n.* 118.

noit le premier rang entre les sept Sages. Ce fut lui qui jetta en Gréce les fondemens de la philosophie, & forma une secte nommée l'*Ionique*, parce qu'il étoit d'Ionie.

*Lib. 1. de Nat. Deor. n. 25.* Il croioit que l'Eau est le principe de toutes choses, & que Dieu est cette intelligence par qui tout est formé de l'eau. Il avoit emprunté la premiere de ces opinions des Egyptiens, lesquels voiant que c'est le Nil qui cause la fertilité de leurs terres, pouvoient s'imaginer que l'eau est le principe de toutes choses.

Il est le premier des Grecs qui se soit appliqué à l'astronomie. Il avoit marqué le tems précis de l'éclipse de soleil qui arriva sous le régne d'Astyage roi de Médie, dont il a été parlé ci-devant.

Il est aussi le premier qui a fixé les termes & la durée de l'année solaire parmi les Grecs. En comparant la grandeur du corps du soleil avec celui de la lune, il crut avoir trouvé que le corps de la lune n'étoit en solidité que la 720^e^. partie du corps du soleil; & par conséquent que le soleil surpassoit en solidité le corps de la lune plus de sept cens fois. Ce calcul est bien éloi-

gné de la vérité, puisque la solidité du soleil surpasse, non seulement sept cens fois, mais plusieurs millions de fois la solidité ou grosseur de la lune. Mais on sait combien, en toutes sortes de matiéres, & sur-tout dans celle dont il s'agit ici, les premiéres observations & découvertes qu'on y fait sont imparfaites.

Dans son voiage en Egypte, il trouva un moien facile, & sûr en même tems, de mesurer la hauteur des pyramides, en observant le jour où l'ombre de notre corps est égale à la hauteur même de notre corps. *Plin. l. 36. cap. 12.*

Pour montrer que les philosophes n'étoient pas si dépourvûs de talent, & si ineptes pour les affaires qu'on le pensoit, & qu'ils réussiroient comme les autres à s'enrichir s'ils le vouloient, il acheta le fruit de tous les oliviers qui étoient dans le territoire de Milet avant qu'ils fussent en fleur. La profonde connoissance qu'il avoit de la nature lui avoit peut-être fait connoître que l'année seroit d'une extrême fertilité. Elle le fut en effet, & il fit un gain considérable. *Cic. lib. 1. de Divin. n. 111.*

Il avoit coutume de remercier les dieux de trois choses: de ce qu'il étoit

né créature raisonnable, & non pas bête; homme, & non pas femme; grec, & non barbare.

Sa mere le pressant de se marier, il répondit d'abord qu'il n'étoit pas encore tems; & quand plusieurs années se furent écoulées, il répondit qu'il n'étoit plus tems.

S'étant un jour laissé tomber dans une fosse, pendant qu'il étoit attentif à contempler les astres, une bonne vieille lui dit: Eh comment connoîtriez-vous ce qui est dans le ciel & si fort au-dessus de votre tête, vous qui ne voiez pas ce qui est à vos piés, & tout près de vous?

An.M.3457. Av.J.C.547. Il étoit né la premiére année de la XXXV Olympiade: & il mourut la premiére année de la LVIII Olympiade, âgé par conséquent de plus de 90 ans.

## SOLON.

Sa vie a été raportée fort au long.

## CHILON.

Il etoit de Lacédémone. On ne sait pas beaucoup de choses de lui. Esope lui demandant un jour à quoi Jupiter s'occupoit: A abaisser, dit-il, ceux qui s'élévent, & à élever ceux qui s'abaissent.

Il mourut de joie à Pise, aiant vû son fils remporter la victoire du pugilat dans les jeux Olympiques. Il dit en Aul. Gell. l. 1. c. 3. mourant qu'il ne croioit point avoir commis aucune faute pendant tout le cours de sa vie : (sentiment digne de l'orgueil & de l'aveuglement d'un philosophe paien ; ) si ce n'étoit peut-être d'avoir usé de détour & de dissimulation dans un jugement pour faire plaisir à un ami, en quoi il ne savoit s'il avoit bien ou mal fait. Il mourut vers la LII Olympiade.

## PITTACUS.

IL ETOIT de Mityléne, ville de Lesbos. Uni aux freres d'Alcée, fameux poéte Lyrique, & à Alcée lui-même qui s'étoit mis à la tête des exilés, il chassa de cette île le Tyran qui s'en étoit rendu maître.

Ceux de Mitylene étant en guerre avec les Athéniens, Pittacus eut la conduite de l'armée. Pour épargner le sang de ses citoiens, il offrit de se battre contre Phrynon, qui étoit le chef des ennemis. Le parti fut accepté. Pittacus le vainquit, & le tua. En reconnoissance, les habitans de Mityléne, d'un commun accord, lui don-



nérent la souveraineté de leur ville. Il l'accepta, & se conduisit d'une maniére si sage & si modérée, qu'il fut toujours considéré & chéri de ses sujets.

Cependant Alcée, ennemi déclaré des Tyrans, n'épargna pas celui-ci dans ses vers, quelque douceur qu'il fit paroître, & l'attaqua vivement. Pittacus, entre les mains de qui il étoit tombé, loin de s'en venger, lui rendit la liberté, & montra par cette action de clémence & de générosité qu'il n'avoit que le nom de tyran.

Après avoir gouverné dix ans avec beaucoup d'équité & de sagesse, il abdiqua volontairement l'autorité, & se retira. [a] Il avoit coutume de dire que la preuve d'un bon gouvernement étoit d'engager les sujets, non à craindre le Prince, mais à craindre pour lui. Il ne vouloit pas qu'on se donnât jamais la liberté de médire d'un ami, ni même d'un ennemi. Il mourut dans la LII Olympiade.

a Εἰ τοὺς ὑπηκόους ὁ ἄρχων παρασκευάσειε φοβεῖσθαι μὴ αὐτὸν, ἀλλ' ὑπὲρ αὐτοῦ. Plut. in conv. sept. sap. p. 152.

## BIAS.

On sait peu de choſes de lui. Il engagea par adreſſe Alyatte roi de Lydie à lever le ſiége de Priéne, qui étoit ſa patrie. Cette ville étoit fort preſſée par la famine. Il fit engraiſſer deux mulets, & trouva le moien de les faire paſſer dans le camp ennemi. Leur embonpoint étonna le Roi, & il envoia dans la ville des députés, comme pour faire quelques propoſitions de paix, mais en effet pour en obſerver l'état. Bias avoit fait couvrir de blé de grands tas de ſable. Quand les députés eurent raporté au Roi l'abondance où ils avoient trouvé la ville, il n'héſita plus, & aiant conclu le traité, il leva le ſiége. Il [a] recommandoit ſur-tout de raporter aux dieux tout le bien qu'on pouvoit faire.

## CLEOBULE.

Il n'est pas plus connu. Il étoit de Lindos ville de l'île de Rhode, & ſelon d'autres de Carie. Il invita Solon à venir ſe retirer avec lui, lorſque Piſiſtrate ſe fut emparé de l'autorité à Athénes.

[a] Ὅ,τι ἂν ἀγαθὸν πράττῃς, εἰς θεοὺς ἀνάπεμπε.

## PERIANDRE.

ON LE MET parmi les Sages, quoiqu'il fût tyran à Corinthe. Quand il s'en fut rendu maître, il écrivit à Thrasybule tyran de Milet, pour savoir comment il devoit se conduire. Celui-ci, pour toute réponse, mena le courier dans une piéce de blé, & en s'y promenant abbatit avec sa canne tous les épis qui étoient plus élevés que les autres. Périandre comprit sans peine le sens de cette espece d'énigme, qui l'avertissoit de se défaire des citoiens les plus puissans de Corinthe pour mettre sa vie en sûreté. Mais, si l'on en croit Plutarque, il ne put goûter un avis si cruel.

*In conv. sept. sap.*

Il écrivit une lettre circulaire à tous les Sages, pour les inviter à venir passer quelque tems chez lui, comme ils avoient été l'année précédente à Sardes chez Crésus. Les Princes alors se croioient fort honorés de recevoir chez eux de tels hôtes. Plutarque décrit le repas qu'il leur donna, dont il fait remarquer que l'honnête simplicité, proportionnée au goût & au caractére des conviés, lui fit plus d'honneur, que n'auroit pu

*Diog. Laert. in vit. Periand.*

*In conv. sept. sap.*

faire la plus grande magnificence. Les propos de table étoient tantôt graves & sérieux, tantôt gais & enjoués. Quel est, proposa quelqu'un, le gouvernement populaire le plus parfait? Celui, répondit Solon, où l'injure faite à un particulier, intéresse tous les citoiens. Bias: où la loi tient lieu de tyran. Thalès: où les habitans ne sont ni trop riches, ni trop pauvres. Anacharsis: où la vertu est en honneur, & le vice abhorré. Pittacus: où les dignités ne sont accordées qu'aux gens de bien, & jamais aux méchans. Cléobule: où les citoiens craignent plus le blâme, que la loi. Chilon: où les loix sont écoutées & ont du crédit, non les orateurs. Sur tous ces avis, Périandre conclut que le gouvernement populaire le plus parfait seroit celui qui approcheroit le plus de l'aristocratique, où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens de bien.

Pendant que ces Sages étoient assemblés chez Périandre, il arriva un courier de la part d'Amasis roi d'Egypte, chargé d'une lettre pour Bias, avec qui ce Prince étoit en grand commerce. Il le consultoit sur la ma-

niére dont il devoit répondre à une proposition que lui avoit fait le Roi d'Ethiopie, de boire toutes les eaux de la mer, moiennant quoi il lui céderoit un certain nombre de villes de ses Etats, sinon Amasis lui en céderoit autant des siens. Il étoit pour lors ordinaire aux Princes de se proposer les uns aux autres de ces questions énigmatiques & embarrassantes. Bias lui répondit sur le champ d'accepter l'offre, à condition que le roi d'Ethiopie arréteroit tous les fleuves qui se jettent dans la mer: car il ne s'agissoit que de boire la mer, & non les fleuves. On attribue à Esope une pareille réponse.

Je ne dois pas omettre que les Sages dont je viens de parler, furent tous amateurs de la poésie, & composérent tous des vers, quelques-uns même en assez grand nombre, sur des sujets de morale ou de politique, qui sont un objet véritablement digne de la poésie. On reproche cependant à Solon d'avoir fait des vers licentieux: ce qui nous apprend quelle idée nous devons avoir de ces prétendus Sages du paganisme.

*Plut. in Solon. pag. 79.*

A la place de quelques-uns des sept

Sages que j'ai cités, on en ſubſtitue d'autres, comme Anacharſis, Myſon, Epiménide, Phérécyde. Le premier eſt le plus connu.

## ANACHARSIS.

LONTEMS avant Solon les Scythes Nomades étoient en grande réputation pour leur ſimplicité, leur frugalité, leur tempérance, & leur juſtice. Homére les appelle *la nation trés-juſte.* Il. lib. N. v. 6. Anacharſis étoit un de ces Scythes, & de la race roiale. Comme quelqu'un d'Athénes lui faiſoit un reproche ſur le pays dont il étoit : Ma patrie, dit-il, me fait ſelon vous peu d'honneur ; & vous, vous en faites peu à votre patrie. Son bon ſens, ſon profond ſavoir, & ſa grande expérience, le firent paſſer pour un des ſept Sages. Il avoit écrit en vers de l'art militaire, & avoit fait un traité des loix des Scythes.

Il rendit viſite à Solon. C'eſt dans une converſation qu'il eut avec lui, qu'il compara les loix à des toiles d'araignées, qui n'arrétent que les petites mouches, & que les grandes rompent aiſément.

Accoutumé à la vie dure & pauvre des Scythes, il faiſoit fort peu de

cas des richesses. Crésus l'avoit invité à le venir voir, & sans doute lui laissoit entrevoir qu'il étoit en état de l'enrichir. » Je n'ai nul besoin de vo» tre or, lui répliqua-t-il. Je ne suis » venu dans la Gréce, que pour m'y » enrichir du côté de l'esprit; & je » serai fort content, si je retourne » dans ma patrie, non plus riche, » mais plus habile, & plus homme de bien. « Il se rendit pourtant à la cour de ce Prince.

Plut. in conv. sept. sap. pag. 155. Nous avons déja remarqué qu'Esope avoit été fort étonné & fort mécontent de l'air froid & indifférent avec lequel Solon avoit considéré les trésors de Crésus & la magnificence de son palais, parce que c'étoit le maître même de la maison que ce Philosophe auroit souhaité de pouvoir admirer. » Il faut, dit Anacharsis » à Esope, que vous ayez oublié vo» tre fable du renard & de la panthé» re. Celle-ci, pour se faire valoir, » ne pouvoit que montrer sa peau » brillante, & marquetée de diffé» rentes couleurs: la peau du renard » étoit simple, mais cachoit des ruses » & des finesses d'un prix infini. Je » vous reconnois, dit le Scythe, à

cette image. Vous n'êtes frapé que « de ce qui brille au-dehors, & vous « comptez pour peu ce qui fait véri- « tablement l'homme, c'est-à-dire ce « qui est en lui, & par conséquent à « lui. «

CE SEROIT ici le lieu d'exposer en abrégé la vie & les sentimens de Pythagore, qui a vécu dans le tems dont je viens de donner l'histoire. Mais je remets à en parler dans un autre volume, où je joindrai ensemble plusieurs Philosophes, pour mettre le Lecteur plus en état de faire la comparaison de leur doctrine & de leurs principes.

## ESOPE.

JE JOINS Esope aux Sages de la Gréce, non seulement parce qu'il s'est souvent trouvé avec eux, comme nous l'avons vû, mais parce qu'il enseignoit la véritable sagesse avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des régles.

Esope étoit Phrygien. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle: car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de vi-

ſage, aiant à peine figure d'homme ; juſqu'à lui refuſer preſque entiérement pendant beaucoup de tems l'uſage de la parole. Il étoit eſclave, & le marchand qui l'avoit acheté, eut bien de la peine à s'en défaire, tant on étoit choqué de ſa mine, & de ſa taille.

Le premier maître qu'il eut, l'envoia aux champs labourer la terre ; ſoit qu'il le jugeât incapable de toute autre choſe, ſoit pour s'ôter de devant les yeux un objet ſi déſagréable.

Il fut vendu dans la ſuite à un philoſophe nommé Xanthus. Je ne finirois point, ſi je voulois raporter tous les traits d'eſprit & de vivacité dont ſes paroles & ſa conduite étoient pleines. Un jour que ſon maître avoit deſſein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur. Il n'acheta que des langues, qu'il fit accommoder à toutes les ſauces. Entrée, premier & ſecond ſervice, entremets ; tout ne fut que langues. Ne t'avois-je pas commandé, lui dit Xanthus tout en colére, de prendre au marché tout ce qu'il y auroit de meilleur ? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Eſope.

C'est le lien de la vie civile, la clé des sciences, l'organe de la vérité & de la raison. Par elle on bâtit les villes, & on les police; on instruit, on persuade, on régne dans les assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Hé bien (dit Xanthus qui prétendoit l'attraper) achette-moi demain ce qu'il y a de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi, & je veux diversifier. Le lendemain Esope ne fit servir que le même mêts, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Elle est l'organe de l'erreur, du mensonge, de la calomnie, des blasphêmes.

Esope eut bien de la peine à obtenir sa liberté. Un des premiers usages qu'il en fit, fut d'aller chez Crésus, qui, sur sa grande réputation, désiroit depuis lontems de le voir. Sa taille & sa mine rabbatirent beaucoup d'abord de l'opinion qu'il en avoit conçue. Mais la beauté de son esprit éclata bientôt à travers ces voiles & ces dehors grossiers qui la couvroient; & ce Prince comprit, comme le disoit

Esope dans une autre occasion, qu'il ne faloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y est enfermée.

Ce fut pour lors qu'Esope composa ses fables, invention peu importante ce semble, & d'un mérite fort médiocre, & qui a pourtant été très-estimée & mise en usage par les plus sublimes philosophes, & les plus habiles politiques. Platon nous apprend que Socrate, peu de momens avant sa mort, mit en vers quelques fables d'Esope: & Platon lui-même recommande avec beaucoup de soin aux nourrices d'en faire apprendre de bonne heure aux enfans, pour leur former les mœurs, & leur inspirer l'amour de la sagesse.

*Plat. in Phad. p. 60.*

*Lib. 2. de Rep. p. 378.*

Il faut que les fables, pour être adoptées généralement par toutes les nations comme nous voions qu'elles l'ont été, cachent un grand fonds de vérités sous cet air simple & négligé qui fait leur caractére. En effet, le Créateur, voulant instruire l'homme par le spectacle même de la nature, a répandu dans les animaux diverses inclinations & propriétés, pour être comme autant de tableaux racourcis des différens devoirs dont il doit s'ac-

quiter, & des bonnes ou mauvaises qualités qu'il doit rechercher ou fuir. Ainsi il a peint une image sensible de la douceur & de l'innocence dans l'agneau, de la fidélité & de l'amitié dans le chien; au contraire, de la violence, de la rapacité, de la cruauté dans le loup, dans le lion, dans le tigre, & ainsi du reste; & il a voulu faire une leçon & un reproche secret à l'homme, s'il étoit insensible pour lui-même à des qualités qu'il ne peut s'empécher d'estimer ou d'abhorrer dans les animaux mêmes.

C'est un langage muet, que toutes les nations entendent; c'est un sentiment gravé dans la nature, que chacun porte en soi-même. Esope est le premier, entre les écrivains profanes, qui l'a saisi, qui l'a dévelopé, qui en a fait d'heureuses applications, & qui a rendu les hommes attentifs à cette sorte d'instruction naïve, qui est à la portée de toutes les conditions & de tous les âges. Il est le premier qui, pour donner du corps aux vertus, aux vices, aux devoirs, aux maximes de la société, a imaginé, par un ingénieux artifice & par un innocent mensonge, de les revétir d'images gra-

cieuses empruntées de la nature, en donnant de la voix aux bêtes, & du sentiment aux plantes, aux arbres, & à toutes les choses inanimées.

Les fables d'Esope sont dénuées de tout ornement & de toute parure, mais pleines de sens, & à la portée des plus petits enfans, pour qui elles étoient composées. Celles de Phédre sont un peu plus relevées & plus étendues, mais cependant d'une simplicité & d'une élégance qui ressemble beaucoup à l'Atticisme dans le genre simple, c'est-à-dire à ce qu'il y avoit de plus fin & de plus délicat chez les Grecs. M. de la Fontaine, qui a bien senti que notre langue n'étoit point susceptible de cette simplicité ni de cette élégance, a égaié ses fables par un tour naïf & original, qui lui est particulier, & dont personne n'a pu approcher.

*Fin du second Tome.*

# TABLE
## Du second Volume.
## HISTOIRE DES ASSYRIENS.

§. I.



---

## LIVRE TROISIEME.
## HISTOIRE DES ASSYRIENS.

Chapitre Premier.



Dd iij

## LIVRE QUATRIEME.

*COMMENCEMENT de l'Empire des Perses & des Médes, fondé par Cyrus, qui renferment les régnes de Cyrus, de Cambyse, & de Smerdis le Mage.*

### CHAPITRE PREMIER.

---

## LIVRE CINQUIEME.

FIN.

## APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume de l'*Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Médes, & des Perses, des Macédoniens, & des Grecs*, par M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, ce 4 de Juillet 1730.

SECOUSSE.

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, Roy de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre trés-cher & bien amé le sieur CHARLES ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, & Professeur d'Eloquence en notre College Roial, Nous ayant représenté qu'il désireroit donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre *Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Médes & des Perses, des Macédoniens & des Grecs*, de sa composition, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires: A CES CAUSES,

voulant traiter favorablement ledit Sieur Exposant, & lui donner des marques de la satisfaction que Nous avons des services qu'il Nous a ci-devant rendus, & ceux qu'il nous rend encore actuellement, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractére conforme à ladite feuille imprimée & attachée pour modéle sous notredit contrescel, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité ou condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Exposant, & de tous dépens, dommages, & interêts. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des

Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impérrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie ; & notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles nous vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le tren

tiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent vingt-neuf, & de notre Regne le quinziéme. Par le Roy en son Conseil.

*Signé*, SAINSON.

J'ai cédé mon droit au présent Privilege au Sieur JACQUES ESTIENNE, Libraire à Paris, pour en jouir suivant nos conventions. A Paris ce 5. Octobre 1729.

C. ROLLIN.

*Registré, ensemble la cession ci-dessus, sur le Registre VII. de la Chambre Roiale des Libraires & Imprimeurs de Paris* No. 448. fol. 390. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le trois Octobre mil sept cens vingt-neuf.*

P. A. LE MERCIER. *Syndic.*

# CATALOGUE

De Livres nouvellement *imprimez à Paris chez* Jacques Estienne, *Libraire rue Saint Jacques à la Vertu.* 1730.

*De* Mr. Rollin, *ancien Recteur de l'Université, Professeur d'Eloquence au College Royal, &c.*

De la maniere d'Etudier & d'Enseigner les Belles Lettres, par rapport à l'esprit & au cœur, 4. vol. *in*-12. Troisiéme Edition, revue & corrigée. 10 l.

— *Du même.* Histoire ancienne des Egyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Medes & des Perses, des Macédoniens, des Grecs. Tome I. & II. contenant les Egyptiens, les Carthaginois & les Assyriens, &c. *in*-12. 5 liv.

— Suite des mêmes, incessamment *sous presse.*

— Du même. *M. F. Quintiliani Institutionum Oratoriarum Libri duodecim; ad usum Scolarum accommodati, recisis quæ minùs necessaria visa sunt, & brevibus notis illustrati à* Carolo Rollin, *antiquo Rectore Universitatis*, 2. vol. *in*-12. 4 l. 10 s.

Nouveau Dictionnaire de la Langue Françoise, ancienne & moderne, avec des Observations de Critique, de Grammaire & d'Histoire, composé par Pierre Richelet, augmenté d'un tiers plus que toutes les Editions précédentes, par M. Aubert, Avocat du Roi à Lion, 3 vol. *in-folio.* 50 l.

*De Messire* François de Salignac de la Motte Fenelon, *Archevêque Duc de Cambray.*

Les Avantures de Télémaque, fils d'Ulisse; troisiéme Edition conforme au manuscrit original de l'Auteur, avec des augmentations très-considérables, & un beau Discours sur la Poesie. Enrichie de 28 figures, en taille-douce nouvellement gravées. 2 vol. *in*-12. 5 l.

— Le même *in*-4. avec des notes & de très-belles figures en taille-douce, 24 l.

— *Du même.* Dialogues sur l'Eloquence en général,

& en particulier sur celle de la Chaire; avec une Lettre écrite à l'Académie Françoise, sur la Rhétorique, la Poesie, &c. *in*-12. 2 l. 5 s.

— *Du même*. Oeuvres Philosophiques ou Démonstration de l'Existence de Dieu, & de ses Attributs, tirée de la connoissance de la Nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples, *in*-12. 2 l. 10 s.

— *Du même*. Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Métaphysique, *in*-12. 2 l.

— *Du même*. Sermons choisis sur divers sujets, *in*-12. 2 l. 10 s.

— *Du même*. Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimez; avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un jeune Prince. Second Edition plus correcte que la premiere. 2 vol. *in*-12. 4 l.

— *Du même*. Abregé des Vies des anciens Philosophes, avec un Recueil de leurs plus belles maximes, *in*-12. 1 vol. 1726. 2 l. 5 s.

Instruction d'un pere à son fils, &c. par M. DUPUY, *in*-12. 2 l. 10 s.

— *Du même*. Instruction d'un pere à sa fille, tirée de l'Ecriture sainte, sur les plus importans sujets de la Religion, les mœurs, & la maniere de se conduire dans le monde. Troisiéme Edition, revûe, corrigée & augmentée. *sous presse*.

— *Du même*. Dialogues sur les Plaisirs, sur les Passions, sur le mérite des femmes, & sur leur sensibilité pour l'honneur. *in*-12. 1 l. 10 s.

— *Du même*. Réflexions sur l'Amitié, dédiées au Roi. *in*-12. 1728. 1 l. 15 s.

*On distribue chez le même Libraire un Catalogue de divers autres Livres d'assortimens tant de France que des Pays Etrangers, sur différentes Matieres.*

